This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

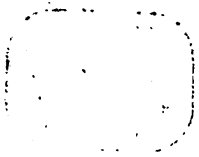
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 193 692



BT213

BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,

DÉDIÉE A N. S. PÈRE LE PAPE,

APPROUVÉE

PAR UN GRAND NOMBRE D'ÉVÊQUES,

ET PUBLIÉE

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

III^e SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE APOLOGÉTIQUE.

2^e Classe.

APOLOGISTES MODERNES.

MONASTIC LIBR.
OF THE
ABBEY OF BETHS

PARIS,

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,
Rue Garancière, n° 10, près Saint-Sulpice.

1825.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD
rue de la Harpe, n° 78.

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE,

OU

RECUEIL D'OBSERVATIONS

PROPRES À DÉFENDRE

LA RELIGION CHRÉTIENNE

CONTRE SES ENNEMIS;

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE SUR LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR,

PAR L'ABBÉ PAUL DU MONT,

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR.

Consistit philosophia in eo quòd veritas cognoscitur, hoc est, in eo quod verè est, et id quidem est Deus. (S. CYRILL. Alex., l. 5, *contra Julian.*)

TOME SECOND.

PARIS,

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,

Rue Garancière, nº 10, près Saint-Sulpice.

1825.

LOAN STACKS

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

BT1033
F4
1825
V.2

LIVRE TROISIÈME.

LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité d'une religion en général.

200. *Demande.* Qu'est-ce que la religion?

Réponse. C'est un culte que la Divinité exige des hommes, et certains devoirs qu'elle leur impose.

201. *D.* Est-il bien certain que Dieu exige une religion de nous? Sur quels principes établissez-vous cette assertion?

R. Sur les principes les plus simples et les moins contestés. Dieu est un Être infiniment parfait. L'homme est un être raisonnable. Il n'y a point de déiste qui, en réfléchissant sur ces deux propositions, puisse refuser sérieusement d'admettre une religion.

202. *D.* Comment cette conséquence est-elle liée avec les deux vérités dont vous la déduisez? et d'abord comment l'idée d'un Dieu infini emporte-t-elle l'idée d'une religion?

R. Un Être infini ne peut agir que pour une

fin qui soit digne de lui. Il n'est rien qui soit digne de lui que lui-même. En tirant les créatures du néant, il n'a pu se proposer une autre fin. C'est donc pour lui-même qu'il a créé ce qu'il a créé. Toute autre vue aurait été trop petite, et n'aurait point répondu à sa sagesse infinie. Cela étant, ce n'est donc que pour lui-même qu'il nous a créés et qu'il nous a donné l'intelligence, la liberté, la faculté d'aimer. Cette intelligence, cette liberté, cette faculté d'aimer, nous devons donc, pour remplir la fin de notre création, les rapporter à lui. Nous devons donc reconnaître que l'usage le plus juste, et le plus convenable aux vues de Dieu, que nous puissions faire de ces facultés, c'est de nous appliquer à le connaître, parce qu'il est la souveraine vérité, et le principe de toute vérité; de nous appliquer à l'aimer, parce qu'il est la bonté infinie, et le plus juste, le plus nécessaire, le plus digne objet de notre amour. Enfin, si Dieu est la vérité souveraine, la beauté incompréhensible, la bonté infinie, n'est-il pas d'une nécessité indispensable que des créatures, qui lui doivent tout, lui rendent tous les hommages d'adoration, de reconnaissance et d'amour dont elles sont capables, et par conséquent qu'elles aient une religion? L'idée de Dieu est donc nécessairement liée à l'idée de la religion, et nous présente comme une vérité incontestable la nécessité d'une religion.

203. *D.* Pourquoi un être raisonnable ne saurait-il pas être sans religion?

R. Parce qu'il ne peut connaître Dieu sans qu'il sente naître dans son ame des sentiments de respect, de soumission, de crainte, de reconnaissance, d'espérance et d'amour envers le

grand Auteur de la nature. Qu'un homme, dans une douce et paisible méditation, consulte sa raison, qu'il jette les yeux sur le spectacle admirable que lui présente cet univers, qu'il en contemple la magnificence et l'harmonie, qu'il fasse attention à la variété des biens dont il est enrichi, qu'il songe que cet ouvrage si magnifique ne coûte à son Auteur qu'un acte de sa volonté : quelles sublimes idées ne se formera-t-il pas de la grandeur, de la puissance, de la sagesse, de la libéralité de son Créateur? L'admiration et *l'extase entraînant* les sentiments du cœur, quelles seront *les saillies et la vivacité* de sa gratitude envers cet Être suprême ! Avec quels empressements et quels transports chantera-t-il ses louanges et ses bienfaits ! Les hommages les plus parfaits de l'esprit et du cœur ne lui paraîtront-ils pas les premiers et les plus justes de tous les devoirs? C'est la conclusion toute naturelle que David plaçait à la fin du psaume 103, où il détaille admirablement les merveilles de la création (1). Comment s'empêcher de regarder, je ne dis pas comme une *ingratitude* monstrueuse, mais comme une extravagance insoutenable, les sentiments de celui qui prétendrait ne devoir ni culte, ni hommage, ni reconnaissance, ni amour à ce Créateur si puissant, si magnifique, si libéral..... ? Quiconque nie l'existence d'un Dieu, peut n'être regardé que comme un extravagant;

(1) *Sit gloria Domini in sæculum : lætabitur Dominus in operibus suis.*

Cantabo Domino in vitâ meâ, psallam Deo meo, quamdiu sum.

Jucundum sit ei eloquium meum, ego verò delectabor in Domino.

mais quiconque reconnaît l'existence d'un Dieu, et nie la nécessité d'une religion, doit être regardé comme un homme détestable.

204. *D*: La nécessité d'une religion n'est-elle pas fondée aussi sur la conservation de la société?

R. Nous l'avons démontré par toutes sortes de raisonnements et d'autorités (1); et comme Dieu est l'auteur de la société humaine, il n'a pu, sans manquer à sa providence et à sa sagesse, négliger un moyen essentiel à la conservation de son ouvrage. Le déiste est obligé de dire que Dieu emploie l'illusion, le préjugé, les erreurs des peuples pour remplir le plan de la création, et pour tenir les peuples réunis en société. Une pareille idée de Dieu conduit droit à l'athéisme. Aussi les athées ont-ils combattu les déistes dans cette matière avec tout l'avantage possible. S'il y a un Dieu, il y a une religion; les athées sont toujours convenus de cette vérité, et l'ont prouvée contre les déistes avec tout le succès que peuvent avoir les incrédules les uns contre les autres. « S'il existe un Dieu, dit *le Système de » la nature*, pourquoi ne lui rendrions-nous pas

(1) Ci-dessus, l. 1, ch. 5, n. 124. Un philosophe, considérant la religion relativement à la société, l'appelle « le foyer de toutes les vertus, la philosophie de tous les âges, la base des mœurs publiques; le ressort le plus puissant qui soit dans la main des législateurs, plus fort que l'intérêt, plus universel que l'honneur, plus actif que l'amour de la patrie; le garant le plus sûr que les rois puissent avoir de la fidélité de leurs peuples, et les peuples de la justice de leurs rois; la consolation des malheureux, le pacte de Dieu avec les hommes, et pour employer une image d'Homère, *la chaîne d'or qui suspend la terre au trône de l'Éternel* ».

» un culte (tom. 2, p. 224.). » La belle idée que celle d'un Dieu,

Qui, de cet univers inutile pagode,
En laisse le timon pour sommeiller en paix ;
Tandis que le destin, réglant tout à sa mode,
Devient son maire de palais (1).

605. *D.* La nécessité d'une religion est-elle aussi généralement connue, qu'elle est incontestable ?

R. Il n'y a point de peuple sur la terre qui ne rende quelque culte au Maître de l'univers. L'homme, même en se trompant dans le choix et dans l'objet de son hommage, en sent l'obligation ; ses efforts pour *atteindre la Divinité*, selon l'expression de saint Paul, expriment la voix et la pente de la nature, et marquent en même temps sa vraie destination, et le but de son existence dans les desseins de Dieu.... (2) Si la barbarie peut aller jusqu'à l'oubli de toute religion, elle va dès-lors jusqu'à l'extinction presque entière de la raison, et ne peut faire exception dans le consentement général des hommes sensés. Nous avons discuté tout cela en parlant de l'existence de Dieu. (L. 1, ch. 3, § 1, n. 93.)

(1) Fût-il vrai que Dieu, par une conduite contradictoire à tous ses attributs, ne se mêlât pas des affaires humaines, qu'est-ce qui empêcherait l'homme affligé et malheureux, d'essayer au moins de le faire sortir de cette indifférence, par de constantes et ardentes prières, s'adressant, comme de raison, au seul Être qui puisse l'assister? Et c'est ainsi que son adoration et son culte renaîtrait dans le système même du déisme.

(2) *Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super faciem terræ, quærere Deum, si forte attrectent eum, aut inveniant.* (Act. 17.)

CHAPITRE II.

La religion naturelle.

§ I.

206. *D.* Puisque la nature nous apprend que l'homme doit un culte à Dieu, n'est-il pas raisonnable de suivre les lumières naturelles en ce qui regarde l'espèce et les règles de ce culte?

R. Si la raison nous apprenait l'espèce du culte, comme elle nous en apprend la nécessité, il faudrait l'écouter sans doute, et lui obéir; mais elle nous apprend, au contraire, qu'elle n'entend rien à cet enseignement, et qu'il faut le chercher ailleurs.

207. *D.* Comment prouvez-vous l'impuissance de la raison humaine dans l'enseignement de la religion?

R. Par la nature même de cette raison, par la nature des vérités que la raison nous enseigne, par l'histoire de tous les siècles, par l'état de la religion dans le monde entier.

208. *D.* Comment prouvez-vous cette insuffisance par la nature même de la raison humaine?

R. Quoique la raison nous apprenne quelques grandes vérités, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une religion, etc., cette raison, toujours inquiète et

toujours curieuse, produit des erreurs sans nombre, qui affaiblissent, et qui, quelquefois même, combattent ce qu'elle nous avait appris de mieux. Mais quand on défendrait de toute atteinte ces premières vérités que l'esprit de l'homme adopte sans résistance, l'espace des erreurs est encore immense; et la raison, en partant des principes les plus incontestables, est encore sujette à de grands égarements. C'est ainsi que Bayle, en raisonnant sur la bonté de Dieu, a prétendu qu'il devait sauver tout le monde : en considérant sa justice, Calvin a cru que les hommes étaient prédestinés aux peines éternelles : sa sainteté a persuadé à Manès, qu'il y avait deux principes créateurs, l'un opposé à l'autre. Le déiste, partant de l'idée de sa souveraine grandeur, croit qu'il ne peut s'abaisser jusqu'aux affaires de ce monde. « La raison, dit un homme » que les incrédules écoutent avec une docilité » merveilleuse (Bayle, *Dictionn. crit.*, art. Manichéens), est un principe de destruction, et » pas d'édification; elle n'est propre qu'à former » des doutes et à se tourner à droite et à gauche » pour éterniser une dispute, à faire connaître à » l'homme ses ténèbres et son impuissance, et la » nécessité d'une autre révélation : c'est celle de » l'Ecriture. (*Infrà*, l. 4, ch. 3, art. 1, § 7.) » « Il faut considérer, dit-il ailleurs (*Contin. des* » *Pens. div.*, t. 3), que ce qui nous est si facile » et si manifeste, parce que Dieu nous a fait la » grâce de nous communiquer sa révélation, ne » l'était pas à ceux qui n'avaient pour guide que » la nature. L'esprit humain, abandonné à lui-» même, s'égare facilement sur une mer aussi » vaste et aussi orageuse.... Nous ressemblons à

» ceux qui, s'étant servis d'un bon télescope, s'i-
» magineraient que les autres hommes auraient
» facilement vu les satellites de Jupiter s'ils avaient
» voulu.» — «O Dieu! s'écrie Montaigne (*Essais*,
» l. 2, ch. 12.), après avoir rapporté les erreurs des
» philosophes et des peuples païens, quelle obli-
» gation n'avons-nous pas à la bénignité de notre
» souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre
» créance de ces vagabondes et arbitraires opi-
» nions, l'avoir logée sur l'éternelle base de sa
» sainte parole! Tout est flottant entre les mains
» de l'homme, puis-je avoir le jugement si flexi-
» ble?» — Un philosophe païen a raisonné à peu près comme Montaigne et Bayle. «Au milieu
» de nos incertitudes, dit Platon, le parti que
» nous avons à prendre, est d'attendre patiem-
» ment que quelqu'un vienne nous instruire de
» la manière dont nous devons nous comporter
» envers les dieux et les hommes. Celui qui vous
» apprendra ces choses, s'intéresse véritablement
» à ce qui vous regarde..... Qu'il vienne donc in-
» cessamment, répond Alcibiade; je suis disposé
» à faire tout ce qu'il me prescrira, et j'espère
» qu'il me rendra meilleur (1).» On trouve des

(1) *Necessarium est igitur expectare donec quis doceat, quo animo erga deos et erga homines esse oporteat.* — Alcib. *Quandò verò tempus illud erit, Socrates? Et quis illud docturus est? Lubentissimè enim viderem hunc hominem quisnam ipse sit.*— Socr. *Hic ille est nimirùm qui de te curam gerit....* — Alcib. *Auferat sive caliginem, sive quid aliud voluerit. Ità enim me comparavi, ut nihil eorum quæ in me imperaverit, subterfugiam, quicumque tandem fuerit vir ille, dummodò melior sim evasurus.* (Plato, *Alcib.* 2.) Ce passage, et quelques autres, ont fait croire à quelques auteurs, que Platon, éclairé d'en-haut, avait vécu dans l'attente du Messie, et du Législateur des chrétiens. (Ci-dessous, n. 405, 436.)

passages plus formels encore, dans un livre chinois, intitulé : *Tchong-Yong*, ou le *Juste milieu*, qu'on lit à la Chine, si on en croit les missionnaires, depuis près de deux mille ans (1). C'est donc la raison elle-même qui nous fait sentir par ses incertitudes et ses variations, la nécessité d'une révélation (2).

§ II.

209. *D.* Comment les vérités, enseignées par la raison, montrent-elles la nécessité d'une révélation ?

R. Ces vérités, pour faire une impression profonde et durable, pour étendre et fixer leurs conséquences, ont besoin d'un développement et d'une efficace que la raison ne saurait leur donner. Plus il est prouvé par la raison qu'il existe un premier et souverain Être, plus il est nécessaire de rechercher des notions plus parti-

(1) *Voyez* les Mémoires concernant les sciences, les arts, etc., des Chinois; Paris 1776.

(2) On peut considérer la raison humaine comme semblable, en quelque sorte, à ces palais enchantés des poètes, qui, dans l'étendue d'une enceinte immense, comprenaient des appartements magnifiques, des jardins, des forêts, des lacs, des cavernes, et des précipices. C'est un vrai labyrinthe, où se perd quiconque ne se défie pas des galeries tortueuses de ce séjour insidieux. Le grand architecte qui l'a fait, nous a donné un fil pour nous diriger et nous conduire dans ces contours si multipliés et si dangereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une religion divine :

Hic labor ille domûs et inextricabilis error;
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia.

(Æncid. VI.)

culières touchant ses attributs, son gouvernement, et sa providence; notions qui sortent tout autrement des lumières de la foi, que des spéculations humaines, et qui prennent une toute autre consistance. Plus il est constant, par le suffrage de la raison, que l'ame ne finit point avec le corps, et que l'ordre souvent violé dans ce monde, doit être rétabli dans un autre; plus il est juste de recourir à une lumière supérieure, pour savoir avec certitude le sort de l'ame séparée du corps, et le traitement que Dieu réserve aux bons et aux méchants. La raison ne nous dit rien de précis là-dessus; et quand il s'agit de craintes ou d'espérances (1), dont les unes doivent être le frein du vice, les autres le mobile de la vertu et la consolation des malheurs, celles dont l'objet est vague et indéterminé ne peuvent produire que de faibles effets. Les hommes ont besoin, pour résister à de violentes passions, pour affronter de grands dangers, pour ne pas succomber à des maux extrêmes, pour faire des actions héroïques par des motifs purs; ils ont besoin, dis-je, pour tout cela d'une perspective de l'avenir, plus distincte et mieux sanctionnée que la raison ne peut la leur offrir.

§ III.

210. *D.* N'avez-vous pas dit encore que l'histoire de tous les temps déposait contre la suffisance des lumières naturelles en matière de religion?

(1) Effet de la foi sur les vérités naturellement connues, ci-dessous, n. 398, 538.

R. « Les nations les plus éclairées et les plus » sages, dit Bossuet (*Disc. sur l'hist. univ.*, » 2e part, ch. 16.), les Chaldéens, les Égyp- » tiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, » étaient les plus ignorants et les plus aveugles » sur la religion, tant il est vrai qu'il faut y être » élevé par une grâce particulière et par une » sagesse plus qu'humaine. Qui oserait raconter » les cérémonies des dieux immortels et leurs » mystères impurs? Leurs amours, leurs cruau- » tés, leurs jalousies, et tous les autres excès, » *étaient le sujet* de leurs fêtes et de leurs sacri- » fices, des hymnes qu'*on* leur chantait, et des » peintures que l'on consacrait dans leurs tem- » ples. Ainsi, le crime était adoré et reconnu » nécessaire au culte des dieux. Le plus grave » des philosophes défend de boire avec excès, si » ce n'est dans les fêtes de Bacchus, et à l'hon- » neur de ce dieu. Un autre, après avoir sévè- » rement blâmé toutes les images malhonnêtes, » en excepte celles des dieux qui voulaient être » honorés par ces infamies. On ne peut dire, sans » étonnement, les honneurs qu'*il fallait* rendre à » Vénus, les prostitutions qui étaient établies » pour l'adorer. La Grèce, toute polie et toute » sage qu'elle était, avait reçu ces mystères abo- » minables. Dans les affaires pressantes, les par- » ticuliers et les républiques vouaient à Vénus » des courtisanes; et la Grèce ne rougissait pas » d'attribuer son salut aux prières qu'elles fai- » saient à la déesse. Après la défaite de Xerxès » et de ses formidables armées, on mit dans le » temple un tableau où étaient représentés leurs » vœux et leurs processions, avec cette inscrip- » tion de Simonide, poète fameux : *Celles-ci*

» *ont prié la déesse Vénus, qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.* S'il fallait adorer l'amour, » ce devait être du moins l'amour honnête, » mais il n'en était pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et qui attendrait d'un si grand » nom une si grande infamie? Solon, dis-je, » établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'Amour impudique. Toute la » Grèce était pleine de temples consacrés à ce » Dieu, et l'Amour conjugal n'en avait pas un » dans tout le pays; cependant ils détestaient » l'adultère dans les hommes et dans les femmes. La société conjugale était sacrée parmi » eux. Mais quand ils s'appliquaient à la religion, ils paraissaient comme possédés par un » esprit étranger, et leur lumière naturelle les » abandonnait. La gravité romaine n'a pas traité » la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux les impuretés du » théâtre, et les sanglants spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare. » Mais je ne sais si les folies ridicules que l'on » mêlait dans la religion, n'étaient pas encore » plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiraient » tant de mépris : pouvait-on garder le respect » qui est dû aux choses divines, au milieu des » impertinences que contaient les Fables, dont la » représentation ou le souvenir faisait une si » grande partie du culte divin? Tout le service » public n'était qu'une continuelle profanation, » ou plutôt une dérision du nom de Dieu; et il » fallait bien qu'il y eût quelque puissance en» nemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris » de le ravilir, poussât les hommes à l'employer

» dans des choses si méprisables, et même à le
» prodiguer à des sujets si indignes..... Si quel-
» ques philosophes osaient enseigner que les sta-
» tues n'étaient pas des dieux, comme l'enten-
» dait le vulgaire, ils se voyaient contraints de
» s'en dédire : encore après cela étaient-ils
» bannis comme impies, par des sentences de
» l'Aréopage. Toute la terre était possédée de la
» même erreur : la verité n'y osait paraître. Le
» Dieu créateur du monde n'avait de temple ni
» de culte qu'en Jérusalem. Quand les gentils y
» envoyaient leurs offrandes, ils ne faisaient
» autre honneur au *Dieu d'Israël*, que de le
» joindre aux autres dieux. La seule Judée con-
» naissait sa sainte et sévère jalousie, et savait
» que, partager la religion entre lui et les autres
» dieux, était la détruire (1). » Voilà l'homme abandonné entre les bras de sa raison. Il se précipite dans les égarements les plus monstrueux, alliant ce qu'il y a de plus abominable avec ce qu'il y a de plus sacré. Le seul Juif, éclairé par la révélation, se sauve de la corruption générale. Que conclurons-nous de cet excellent tableau? Il n'est pas besoin d'une longue spéculation pour en déduire la nécessité d'une révélation : jamais conséquence ne fut plus liée avec son principe.

§ IV.

211. *D.* Quelle espèce de preuve contre la suffisance de la religion naturelle, découvrez-vous dans l'état général du monde et la conduite de tous les peuples?

(1) *Notus in Judæâ Deus : in Israel magnum nomen ejus.* (Ps. 75.)

R. La religion naturelle qu'on voudrait substituer à la révélation, ne se trouve établie dans aucune société. Je parcours toutes les plages de la terre, je trouve partout des cultes appuyés sur des révélations vraies ou fausses; me renvoyer donc à la religion naturelle, c'est m'envoyer hors du monde. Aucune nation grossière ou civilisée, ignorante ou instruite des arts et des sciences, ne s'en rapporte à la seule raison pour déterminer le culte dû à Dieu. Le sage Maître de l'univers exigerait-il un culte qui n'existe nulle part? Nos philosophes reprochent à la religion chrétienne de n'être pas assez répandue: leur religion prétendue naturelle est encore à naître (1).

212. *D.* La religion naturelle n'a-t-elle point été suivie par Abraham et par Noé? N'est-elle pas florissante aujourd'hui chez les lettrés de la Chine?

R. 1° Si, pour montrer l'existence d'une ré-

(1) On peut placer ici cette observation de M. Turretin, dans son traité si généralement estimé *de la Religion chrétienne*: « Il y a des projets qui paraissent beaux en idée, » et qui sont insoutenables dans la pratique. Celui des » déistes est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des tableaux de religion naturelle, et des relations de certains » pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivrait heureux sous cette loi. Par malheur tout cela n'existe que » dans leur cerveau; c'est la république de Platon. Ils » n'ont pu encore trouver sous le ciel un peuple qui professât réellement leur naturalisme: et véritablement il » n'y en a point. Supposé qu'on réussît à amener une nation à ce point-là, elle ne s'y tiendrait pas long-temps. » Vous la verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli » de Dieu, ou dans les dernières superstitions; et pour un » petit nombre d'esprits qui sauraient garder un juste milieu, le gros du monde irait tout droit, ou à l'irréligion, » ou à l'extravagance. C'est ce qui est arrivé à tous les » peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste ». (*Vérité de la Relig. chr.*, t. 1, sect. 1, ch. 6.)

vélation et la réalité de notre culte, nous étions obligés de recourir à Abraham, à Noé et aux lettrés de la Chine, que diraient les philosophes ? Une révélation concentrée depuis tant de siècles dans un si petit nombre de croyants, ne doit pas être fort propre à éclairer le genre humain, et son étendue ne fait pas grand honneur à l'efficace de ses lumières.

2° La religion des patriarches avait des sacrifices et des rits approuvés de Dieu (1). — Ces dogmes n'étaient pas seulement des leçons de la raison, *mais de Dieu même*. Les vérités enseignées par la nature, *telles que* l'existence du Créateur, l'immortalité de l'ame, etc. ; étaient encore enseignées aux patriarches par la foi, suivant la réflexion de saint Paul (2) ; la lumière de leur raison était soutenue et affermie dans la profession de ces grandes vérités par la lumière de la révélation (3). —La naissance future du Messie avait été annoncée à Adam (4), à Abraham (5) ; et cette croyance faisait le sujet des consolations et l'objet des désirs de tous les serviteurs de Dieu. La révélation leur avait appris qu'ils devaient mettre leur confiance dans une victime

(1) *Gen.* IV, 4; VIII, 20, 21; XV, 9, etc.; XVII, 10, 11; etc.

(2) *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. In hâc enim testimonium consecuti sunt senes. Fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent* (Hebr. XI, 1, 2, 3).

(3) Voilà pourquoi les patriarches n'ont pas varié dans leurs dogmes, tandis que les sages du paganisme, ainsi que nous venons de le voir, n'ont jamais eu de consistance dans ce qu'ils ont dit et pensé de plus raisonnable, n. 208, 209, 398.

(4) *Gen.* III, 15.

(5) *Gen.* XXII, 18.

qui, en expiant le crime du premier homme et ses suites, devait écraser la tête de celui qui en avait été l'occasion (1); que l'hommage du cœur, uni à cette victime adorable, était ennobli, pouvait être présenté à Dieu, et rétablissait dans les droits de l'innocence; que l'efficace de son oblation attirerait la bénédiction du Ciel sur toutes les nations de la terre (2). —La tradition primitive, toute récente encore, et transmise par un petit nombre de générations, était une autorité suprême et infaillible, qui prononçait sur les choses religieuses, levait ou prévenait les doutes, et faisait une espèce de code vivant, plus aisé à retenir et à consulter que tous les livres. — Ces fréquentes apparitions, où Dieu se manifestait à eux par lui-même ou par ses anges, pour les instruire, les avertir, les menacer, les encourager, leur apprendre ses desseins et la disposition de sa providence; la foi et l'espérance avec lesquelles ils écoutaient et suivaient cette grande voix, pour vivre dans une espèce d'émigration continuelle, se regardant, selon l'expression de saint Paul, *comme des étrangers et des pélerins sur la terre, qui aspiraient après une autre patrie* (Heb. xi) : tout cela peut-il être regardé comme appartenant à une religion purement naturelle?

3° Ces lettrés de la Chine, que Voltaire (3)

(1) *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum; et tu insidiaberis calcaneo ejus.* (Gen. iii, 15.)

(2) *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* (Gen. xxii, 18.)— Voyez sur ce sujet diverses réflexions et autorités, ci-dessous, t. 3, n. 461.

(3) *Dîner de Boulainvilliers*, p. 91.

nous donne pour un excellent modèle de la religion naturelle, sont de purs athées, selon ce même philosophe (1). Voilà une alliance fort heureuse, et qu'on ne se fût pas avisé de soupçonner. Le fait est que ces lettrés, en général, ne sont ni athées, ni disciples de la raison naturelle. Les uns sont idolâtres, les autres adorent Dieu, et lui rendent le culte qu'ils croient le meilleur; quelques-uns sont chrétiens, quelques-uns athées, plusieurs ne savent eux-mêmes ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas : il en est comme de nos philosophes, mais avec moins de subtilité. Au reste, ces lettrés chinois ne font pas grand honneur à la religion naturelle, supposé que ce soit la leur. Il n'y a point de pays au monde où les hommes en place (qui sont tous de la secte des lettrés) soient aussi avides d'argent qu'à la Chine, et où ils aient donné des exemples aussi atroces et aussi multipliés de toutes sortes de cruautés. Ce qu'on raconte des Caligula, des Néron, des Attila, n'est rien en comparaison de ce qu'ont commis dans le siècle précédent les Listching, les Chingchi-cang, et les Chankien-chong, qui étaient des lettrés. Ce dernier fit périr quatre cent mille filles dans une occasion. (Voyez l'*Histoire de la conquête de la Chine*, t. 2, p. 63.) Tout ce que nos beaux esprits nous rapportent de la haute sagesse, des grandes vertus de ces lettrés, est démenti par des témoins oculaires. (Voyez *Apologie de la Relig.* chap. XI § 4.) Nos philosophes cherchent ordinairement leurs exemples à l'extrémité de l'Asie et de l'Afrique,

(2) *Philos. de l'Hist.*, ch. 1, p. 8.

ou dans l'obscurité des siècles les plus reculés. L'erreur ne saurait mettre trop d'espace entre ses prétentions et ses preuves.

§ V.

213. *D.* Quoique la religion naturelle soit insuffisante par elle-même; soutenue par les lumières et la doctrine des sages qui travaillent à l'établir parmi nous, ne peut-elle pas tenir lieu de la révélation?

R. 1° Si ces hommes ne croient pas à la révélation, ils n'ont d'autres lumières, d'autre doctrine que celle de la raison, qui est le principe de la religion naturelle; ils ne peuvent donc consacrer à cette religion plus de sagesse qu'ils n'en ont reçu de la raison, et qu'elle n'en a elle-même; or, nous avons montré que cette sagesse ne suffisait pas.

2° Il ne suffit pas de connaître la religion naturelle et de l'expliquer dans des brochures; il faut l'enseigner au peuple, aux idiots, aux sauvages, et pour cela se faire au climat, aux mœurs, à la nourriture, à l'habitation de ceux qu'on veut instruire (1). Il faut surtout prêcher d'exemple. Il serait à souhaiter pour l'honneur de

(1) *Ces précepteurs du genre humain*, qui, dans le repos du cabinet, dans le sein d'une vie commode et délicieuse, fabriquent tant de brochures pour établir leurs dogmes et leur morale, se sont-ils jamais avisés de visiter un seul village pour porter leurs précieuses leçons à de pauvres cultivateurs? Y a-t-il eu dans cette secte nombreuse, qui couvre aujourd'hui la surface de l'Europe, un seul apôtre qui ait quitté sa patrie et sa famille pour combattre l'ignorance et la superstition, ces grandes ennemies de la philosophie, et faire briller la sagesse chez les Iroquois, les Hurons, les Cafres et les Cannibales? Comment allier ce

la philosophie, que nos docteurs anti-chrétiens, devenus missionnaires, eussent déjà policé, humanisé, réuni en corps de république, une nation sauvage, et nous eussent montré de quoi leur morale et leur religion naturelle sont capables? Platon ne put engager une seule bourgade de la Grèce à vivre selon ses maximes. Nos philosophes seraient-ils plus habiles, ou plus heureux? L'on ne voit ni plus de sagesse, ni plus de probité, ni plus de zèle pour le culte de l'Éternel, chez ces défenseurs de la religion naturelle, que chez *les partisans* de l'athéisme; et ce que nous avons dit *des uns* (1), est également vérifié par les autres.

3° Ces sages, si zélés en faveur de la religion naturelle, n'ont pu encore nous dire exactement en quoi elle consistait. Je n'ai pas vu deux philosophes qui m'en aient donné la même idée, qui aient donné la même étendue à ses preuves, à ses dogmes, à ses lois. Tous ceux que j'ai consultés là-dessus, se sont réfutés les uns les autres. Il faut adorer Dieu, disent-ils, et être honnête homme? Mais qu'est-ce qu'être honnête homme? *C'est sur quoi* ils ne sauraient s'accorder. Il n'en faut pas être surpris. Dès qu'on a secoué tout joug d'autorité, pour n'écouter plus qu'une raison toujours disposée à faire accord avec de fortes passions, la morale naturelle s'obscurcit, comme la morale révélée s'est obscurcie chez les protestants par le mépris des décisions de l'Église. « Que l'on se mette à

grand zèle pour la *vérité*, pour l'*humanité*, cet enthousiasme de *bienfaisance*, cet *amour* véhément *pour ses semblables*, avec tant d'indifférence et d'indolence?

(1) Ci-dessus, l. 1, ch. 5, § 2, n. 124.

» raisonner, dit Bossuet (*Histoire des variat.*), » sur la doctrine des mœurs, sur les inimitiés, » sur les usures, sur le mensonge, sur la chas- » teté, sur le mariage, avec ce principe qu'*il faut* » *réduire l'Écriture à la droite raison*, où n'ira- » t-on pas? N'a-t-on pas vu la polygamie ensei- » gnée par les protestants et en spéculation et » en pratique...? Mais quand on en sera là, que » sera-ce que ce *bon sens* dans les mœurs, sinon » ce qu'il plaira à un chacun.... Il faudra ré- » duire tout à la généralité de l'amour de Dieu » et du prochain, en quelque sorte qu'on l'ap- » plique et qu'on le tourne après cela.... Com- » bien ont dogmatisé les anabaptistes et autres » enthousiastes sur les sermons, sur les châti- » ments, sur la manière de prier, sur les mariages, » sur la magistrature, sur le gouvernement? » Les sociniens, combien ne se sont-ils pas mis » au large en ne soumettant aux peines de la » damnation que les habitudes vicieuses? » La plupart de ces articles regardent autant la religion naturelle que la religion révélée. Or, si, malgré leur respect pour la révélation, les hérétiques ont varié sur tout cela, que sera-ce d'un homme qui n'aura plus d'autres règles que sa raison? On a vu le plus sensé de nos incrédules (J.-J. Rousseau) établir et renverser les mêmes systèmes avec un zèle égal; raisonner pour et contre le duel, faire l'apologie du suicide, et condamner cette frénésie; affaiblir le crime de l'adultère, et établir les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur; déclamer contre les philosophes irréligieux, et favoriser leurs sentiments; attaquer l'existence de Dieu par des sophismes, et confondre les athées par des ar-

guments invincibles ; combattre la religion chrétienne par des objections captieuses, et la célébrer par les plus sublimes éloges.... Il est prouvé que les adversaires de la révélation ne peuvent se fixer à rien, et que leurs principes les conduisent directement à l'athéisme; que le déiste et le théiste ne peuvent se dissimuler leur inconséquence : un athée zélé a démontré tout cela, et nous aurons occasion de l'observer plus d'une fois. Quand l'homme a fermé les yeux à la lumière de la religion, quelques talents qu'il puisse avoir, ses efforts n'aboutissent à rien; il ne sait lui-même ce qu'il veut établir : il est savant, profond, éloquent à pure perte (1).

4° Quand même ils s'accorderaient et demeureraient fermes dans leurs principes, ne serait-on pas en droit de leur demander les titres de leur enseignement? Ou bien leur autorité serait infaillible, ou elle ne le serait pas : dans le premier cas il faut un nombre de preuves, et de preuves du premier ordre, pour constater cette infaillibilité; dans le second, il sera libre de les croire, ou de ne les croire pas; le plus fou sera celui qui croira sur la parole d'un homme infaillible comme lui. S'ils disent qu'ils n'enseignent que la raison, je la possède comme eux, et n'ai pas besoin de leur enseignement. « Quand on aurait recueilli, » dit Locke (*Christ. raisonn.*, t. 1, c. 14), tous » les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de » Cicéron et de Sénèque, et que, pour rendre

(1) . . . . . *Oculos ubi languida pressit*
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus.....

(Æncid, l. 12.)

» l'ouvrage plus complet, nous irions jusque » dans la Chine consulter Confucius, et le sage » Anacharsis en Scythie, comment un tel recueil » aurait-il pu devenir une règle fixe et une vé- » ritable copie de la loi sous laquelle nous vi- » vons? Serait-ce d'Aristippe ou de Confucius » qu'il aurait tiré son autorité? Zénon avait-il » le droit de faire des lois au genre humain? S'il » ne l'avait pas, tout ce que lui ou quelque autre » philosophe pouvait dire, n'était compté que » pour le sentiment d'un simple homme, que » les autres peuvent recevoir ou rejeter; autre- » ment il faudrait admettre également tout ce » qu'a enseigné cet autre philosophe, etc. »

214. *D.* Des vues pures et un grand zèle pour la vérité ne suffisent-ils pas pour autoriser l'enseignement des peuples...? Les philosophes se contredisent, mais les théologiens sont-ils toujours d'accord?

R. Plus les erreurs ont été monstrueuses, plus ceux qui les ont prêchées ont fait usage du nom de *vérité*. C'est la remarque de saint Augustin, en parlant des manichéens, et cette remarque s'est vérifiée dans tous les siècles. *Dicebant : Veritas, veritas; et multum eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis* (*L.* 3, *Confess*). J.-J. Rousseau, qui connaît bien ses collègues, nous donne le même avertissement; qui peut nous servir contre lui-même : « Fuyez ceux qui, sous pré- » texte d'expliquer la nature, sèment dans les » cœurs des hommes de désolantes doctrines, et » dont le scepticisme est cent fois plus affirmatif » et plus dogmatique que le ton décidé de leurs » adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux » seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils

» nous soumettent impérieusement à leurs déci-
» sions tranchantes et prétendent nous donner,
» pour les vrais principes des choses, les inin-
» telligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur
» imagination. Du reste, renversant, détruisant,
» foulant aux pieds tout ce que les hommes res-
» pectent, ils ôtent aux affligés la dernière con-
» solation dans leur misère; aux puissants et
» aux riches le seul frein de leurs passions; ils
» arrachent du fond des cœurs, les remords du
» crime, l'espoir de la vertu, et se vantent en-
» core d'être les bienfaiteurs du genre humain.
» Jamais, *disent-ils*, la vérité n'est nuisible aux
» hommes; je le crois comme eux; et c'est, à
» mon avis, une preuve que ce qu'ils enseignent,
» n'est pas la vérité. » (*Emile, t. 3, p. 197.*)
Les théologiens disputent aussi; mais ils ne disputent pas sur le fondement de leur foi, sur les articles essentiels de leur religion; en un mot, ils ne se contredisent pas dans l'enseignement public des peuples : si Pierre avait prêché un Dieu, et Paul le matérialisme; si Jean avait dit, *Jésus-Christ est ressuscité*, et que Jacques l'eût nié : quel eût été le succès de leur apostolat?

§ VI.

215. *D.* Quand on supposerait la religion naturelle suffisante pour honorer le Créateur d'un vrai culte, pour former les vertus et pour en assurer la récompense, pourrait-elle devenir la religion des peuples?

R. L'homme ne s'en contenterait pas; son esprit et son cœur demandent essentiellement

un culte avec des cérémonies, et analogue aux sens, fondé sur une révélation vraie ou fausse. C'est au moins ce que nos philosophes assurent partout. Pourquoi donc établir une thèse dont on prêche l'impossibilité.

CHAPITRE III.

La révélation.

216. *D.* La révélation est nécessaire; mais comment en démontrez-vous l'existence?

R. Par sa nécessité même. Un Dieu sage et bon n'a pu refuser à son plus bel ouvrage, une lumière nécessaire à sa félicité et à la connaissance des devoirs envers son Auteur. C'eût été abandonner sa créature, comme les Tartares abandonnent un ennemi au milieu des déserts, et les autruches leur progéniture sur les sables brûlants de l'Afrique *(1).

217. *D.* Cette multitude de cultes opposés

* *Crudelis quasi struthio in deserto* (Jer. Thren. IV, 3.)

(1) Il n'y a pas dans la nature humaine de besoin plus sensible que celui de la révélation; tout en marque le désir et la nécessité. De là, cette prompte et générale disposition de tous les peuples, même barbares et sauvages, à courir après le surnaturel, à y croire, quelque ridicule qu'il soit, à se faire des fables une espèce de dédommagement de la privation d'une lumière pure et sûre. Et parmi les nations cultivées et philosophiques, quel est l'homme, s'il n'a pas détruit, par un désolant scepticisme, cette disposition naturelle, qui n'aspire pas à recueillir quelques notions d'un ordre supérieur, et cela en raison directe de l'incertitude et de la stérilité des connaissances humaines les plus vantées?

qui se glorifient d'avoir Dieu pour auteur, et de posséder le dépôt précieux de la révélation, ne fait-elle pas un argument contre l'existence de la révélation ?

R. De ce qu'il y a plusieurs prétendants à une possession, une dignité, un royaume, doit-on inférer que les objets de ces prétentions sont chimériques, et qu'il n'y a ni royaume, ni possession à prétendre? La comparaison est exacte dans toutes ses parties, et montre que cette objection est une preuve solide et naturelle en faveur de la révélation. On a toujours cru que le culte de la *Divinité devait être enseigné par* elle-même. Si c'est là un préjugé, il est d'une espèce bien singulière, aussi ancien que le monde, aussi étendu que la terre habitée, plus durable que tous les ouvrages de l'industrie, que tous les établissements de la politique. Un sentiment si général et si profondément enraciné, est la voix même de la nature, ou le résultat ineffaçable d'une tradition perpétuée depuis les auteurs du genre humain, dans toutes les branches de leur postérité. Il n'est pas étrange que ce sentiment, qu'on trouve partout, ait reçu de fausses applications; mais pour que le fonds même en fût faux, il faudrait de deux choses l'une : ou que l'homme eût été originairement formé avec une pente invincible vers l'erreur; ou que la vérité pour laquelle il était né, fût sortie du monde aussitôt qu'elle avait pu y paraître, sans qu'on puisse espérer de l'y voir rentrer.

CHAPITRE IV.

La tolérance.

§ I.

218. *D.* En convenant que l'idée d'une révélation doit soutenir et expliquer les dogmes de la religion naturelle, ne peut-on pas croire que la nature de cette révélation est indifférente, et qu'il suffit qu'elle persuade ?

R. Il y a un grand nombre de cultes fondés sur des révélations si évidemment absurdes, qu'il est impossible à un homme sensé de s'en persuader la vérité; et des cultes de cette nature, peuvent-ils plaire au souverain maître du monde, au principe de toute sagesse et de toute raison ? Il y a des cultes insensés dans leurs dogmes, corrupteurs dans leurs rits, barbares dans leurs sacrifices; qui peut dire sérieusement que Dieu accepte ceux-là ? et que voulant être honoré, il voit du même œil et les hommages rendus à des êtres inanimés, physiques, ou faits de main d'homme, à des animaux, à des génies malfaisants, à de prétendues divinités souillées des vices les plus infames, et les hommages qu'on lui adresse comme au Créateur de l'univers, au maître unique et tout-puissant de la nature entière, à la justice, à la bonté, à la sagesse, à la sainteté par essence ?

219. *D.* La tolérance ne serait-elle pas raisonnable, si elle se bornait aux cultes qui recon-

naissent un Dieu unique, et dont les dogmes n'ont rien de contraditoire à ses attributs?

R. Si, à la foi d'un Dieu unique, on ajoute la foi d'un grand nombre d'erreurs, ce mélange ne peut que déplaire à la Divinité, qui exige essentiellement un culte pur, saint, et conséquent dans toutes ses parties. Quoi! le chrétien qui rejette Mahomet comme un imposteur; le mahométan qui l'honore comme le plus grand des prophètes; le Juif qui a crucifié Jésus-Christ comme un blasphémateur : le chrétien qui le reconnaît pour le Messie prédit par les prophètes, et désiré par les nations; le déiste qui nie la révélation; le juif, le chrétien, le mahométan, qui l'admettent : le chrétien qui adore Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, consubstantiel à son Père; le socinien, qui le met dans la classe des créatures; tous enfin offriraient-ils à la Divinité un hommage qui lui fût également agréable? Eloignons de nous cet horrible blasphème. L'Être suprême ne peut approuver des cultes qui se détruisent. C'est ici le cas de dire, avec l'Apôtre, que la justice et l'iniquité, la lumière et les ténèbres, la foi et l'infidélité, ne peuvent s'allier en aucune façon (1). Une religion tolérante n'est pas un culte, c'est la destruction de tous les cultes. Un des plus grands hommes qu'ait eu le calvinisme en France (Popin), et qui avait été élevé dans le tolérantisme, trouva dans l'examen de ce système les premiers motifs de son retour à l'Église; et de sa conver-

(1) *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas luci ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli?* (2. Cor. 6.)

sion. Il comprit et démontra ensuite dans un excellent ouvrage (*Examen de la tolérance*), que la première conséquence de cet affreux système, était le renversement entier et l'anéantissement de la religion.

§ II.

220. *D.* Pourquoi la tolérance détruirait-elle tous les cultes?

R. 1° Parce que l'indifférence pour tous les cultes contredit l'idée d'un Dieu unique, sage, saint et vrai.

2° Parce qu'elle suppose dans l'homme un mépris formel de la vérité, et une indolence à s'instruire, incompatible avec ses devoirs envers Dieu.

3° Parce que la chaîne des vérités est indivisible, tous les anneaux se tiennent ensemble. Doutez d'un seul dogme révélé, vous ébranlez la croyance de tous les autres.

221. *D.* Sur quoi est fondé ce que vous dites là de l'indivisibilité des vérités religieuses?

R. Sur la raison et sur l'expérience. La raison me dit, que si je ne me tiens à l'autorité infaillible de la révélation, il n'y a plus de raisonnement ni d'autorité qui puisse fixer ma croyance, et que si une fois, en matière de religion, j'écoute mes caprices et mes goûts, si je m'érige en juge et en censeur des ouvrages [illegible] des attributs de Dieu, l'abîme des doutes et des erreurs est dorénavant pour moi sans barrière et sans fond. L'expérience confirme ce raisonnement par les exemples les plus multipliés. « Les ministres pro» testants, dit J. J. Rousseau (onzième lettre

» de la Mont.), ne savent plus ce qu'ils croient, » ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent.... (1). » On leur demande si Jésus-Christ est Dieu; ils » n'osent répondre..... On leur demande quels » mystères ils admettent; ils n'osent répondre... » Leur intérêt temporel est la seule chose qui » décide de leur foi..... On ne sait ce qu'ils » croient, ni ce qu'ils ne croient pas; on ne sait » pas même ce qu'ils font semblant de croire. Leur » seule manière d'établir leur foi, c'est d'atta- » quer celle des autres. » Bossuet avait fait la même observation dans ses *Avertissements aux protestants*, et dans l'*Histoire des variations des Églises protestantes*. Nous avons vu tout récemment (2) les protestants anglais se récrier contre le code de leur religion si solennellement établie par les rois qui s'en disaient les chefs; ils ont prétendu s'affranchir du serment qui les liait à la profession des dogmes anglicans. Leurs raisonnements ont paru si naturels et si solides, que, sans des raisons d'état, le serment était aboli. Peu de temps après, les Allemands ont pris la même route, et ont raisonné avec une justesse égale; ils sont convenus qu'après avoir résisté à la voix de l'Église catholique, à la doctrine des Pères, à l'autorité de la tradition, les décisions de Luther étaient d'un poids très insuffisant pour fixer leur croyance (3). Les Français

(1) *Quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium, volentes esse legis doctores, non intelligentes, neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant* (1. Tim. 1.)

(2) En 1772. — En 1785 les Anglicans d'Amérique ont supprimé le concile de Nicée et la profession du dogme de la Trinité. (Voyez le *Journal hist. et lit.*, 1er mars 1786, p. 369.)

(3) *Voyez*, entre autres, un ouvrage imprimé à Berlin

s'en expliquent encore plus clairement (1). — Le Dictionnaire Encyclopédique (art. *Unitaires.*), qu'on peut citer en cette matière, a rendu à cette vérité un hommage précieux. « Je finis cet » article par une réflexion dont la vérité se fera » sentir à tout lecteur intelligent. La religion » catholique, apostolique et romaine, est in- » contestablement la seule bonne, la seule sûre, » et la seule vraie. Mais cette religion exige en » même temps de ceux qui l'embrassent, la sou- » mission la plus entière de la raison. Lorsqu'il » se trouve dans cette communion un homme » d'un esprit inquiet, remuant, et difficile à con- » tenter, il commence d'abord à s'établir juge » de la vérité des dogmes qu'on lui propose à » croire; et ne trouvant point dans cet objet de » la foi, un degré d'évidence que leur nature ne

en 1774, *Freymuthige Gedancken*, etc. L'auteur attaque les livres les plus révérés des protestants; il prouve que leurs symboles sont sans autorité; il en veut particulièrement à la confession d'Ausbourg; ses arguments sont invincibles. —Le protestant Vattel, dans son prétendu *Droit des gens*, va jusqu'à s'occuper des mesures à prendre à l'égard d'une nation *qui se dégoûte de sa religion et en veut une autre*, p. 126..... A quoi n'est-on pas réduit quand on échange l'immuable lumière de la Foi, contre la lueur trompeuse des spéculations humaines! —Ci-dessous, n. 484 et suiv.

(1) *Voyez* le Mémoire présenté au clergé, pour la légitimation des mariages des protestants. — De là vient que, dans ce dépérissement général de la Foi, les protestants, qui ne se précipitent pas dans le socinianisme, déisme ou athéisme, se rapprochent plus que jamais de l'Eglise catholique, où ils trouvent une règle de foi sûre et invariable. L'Allemagne en offre un grand nombre, même parmi les ministres. Un philosophe forcené, auteur d'un extravagant pamphlet (*Faustus Leben, Thaten, und Hoellenfahrt*, 1796), entre à ce sujet en vraie fureur, les accuse de *jesuitismus*, et leur prodigue les plus lourdes injures.

» comporte pas, il se fait protestant. S'aperce-
» vant bientôt de l'incohérence des principes qui
» caractérisent le protestantisme, il cherche dans
» le socinianisme une solution à ses doutes et à
» ses difficultés, et il devient socinien. Du soci-
» nianisme au déisme, il n'y a qu'une nuance
» très imperceptible, et un pas à faire; il le fait.
» Mais comme le déisme n'est lui-même qu'une
» religion inconséquente, il se précipite insensi-
» blement dans le pyrrhonisme; état violent et
» aussi humiliant pour l'amour-propre, qu'in-
» compatible avec la nature de l'esprit humain.
» Enfin, *il finit* par tomber dans l'athéisme (1).»

222. *D.* De là ne pourrait-on pas conclure que, par une progression contraire, un déiste de bonne foi doit arriver à la connaissance et à la profession de tous les dogmes de la vraie religion (2)?

(1) Un philosophe-théologue appliquait à la matière présente, cette épigramme de Desmarets :

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui tantôt catholique et tantôt protestant.....,
Finit sa course vagabonde,
Par n'être pas même chrétien.

« Dès qu'une fois on se détache (dit le même, en expli-
» quant dans un sens allégorique un passage du ps. 57)
» du sein de l'Église catholique, du sein de cette mère
» commune qui nous a conçus dans la Foi, nous en nour-
» rit, nous gouverne et nous conduit selon son esprit; on
» perd de vue le point unique où se tient la précieuse et
» indivisible vérité, pour se perdre dans les régions im-
» menses de l'erreur : *Alienati sunt peccatores a vulva, er-*
» *raverunt ab utero; locuti sunt falsa.*»

(2) *La religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même*, p. 131.

R. Le savant évêque du Puy le prouve d'une manière fort intelligible. Les déistes, pour être conséquents, doivent devenir chrétiens et catholiques. L'auteur du *Système de la nature* les force à cet aveu. On ne doit pas s'étonner que ce monstrueux auteur ait mêlé quelques vérités parmi tant d'erreurs, et que, vaincu lui-même dans une cause aussi mauvaise, aussi désespérée que celle de l'athéisme, il ait le triste avantage d'envelopper dans sa défaite d'autres incrédules, qui voudraient ne pas combattre avec lui. Il les confond, en leur rappelant la méthode qu'ils ont suivie pour abjurer le christianisme. Cet argument *ad hominem* est d'une force qu'aucune subtilité ne peut affaiblir. Il se réduit à ceci : Vous croyez un Dieu que vous ne pouvez comprendre, vous le croyez malgré des objections auxquelles votre raison ne répond pas; vous le croyez sur des preuves qui éclipsent à vos yeux ces objections : donc vous n'êtes pas en droit de rejeter les mystères du christianisme, précisément parce qu'ils sont inconcevables. Donc les difficultés que vous leur opposez, ne suffisent pas pour les rendre incroyables. Donc on peut et on doit les croire, si la réalité en est bien établie par des preuves égales dans leur genre à celles qui vous ont déterminé à croire un Dieu. Donc il faut examiner ces preuves, les examiner avant tout, les examiner avec la plus scrupuleuse attention, et ne prendre son parti que d'après cet examen. Pour ce qui est des théistes, l'auteur du *Système de la nature* les repousse vers le christianisme par la doctrine qui les distingue des simples déistes : car en reconnaissant l'existence de Dieu, ils avouent que l'homme lui doit

un culte. Si cela est, leur demande-t-il, quelle règle suivre dans ce culte que nous devons rendre à Dieu? La question est pressante, et d'autant plus, que la manière d'honorer Dieu n'est pas uniforme sur la terre. Nous avons fait voir que la religion naturelle était insuffisante, que l'indifférence entre les différents cultes, qui réclament la révélation, était une absurdité. Il faut donc choisir, et se fixer. Or, les motifs capables de persuader fortement et constamment ne se trouvent que dans la religion véritable marquée du sceau et de la main de Dieu.

§ III.

223. *D.* La doctrine de la tolérance n'est-elle pas amie de la modération, de l'humanité et de la paix?

R. 1° Opposer à une vérité clairement démontrée quelques imaginations de philosophes, sous prétexte de modération, c'est une logique peu propre à donner des règles de raisonnement. Il faudra *nier* le jugement de Dieu, l'enfer, la résurrection des morts, parce que tout cela effraie et afflige des hommes pervers et indifférents dans la recherche de la vraie Foi.... La religion n'est pas un système, ni une philosophie sur laquelle il soit permis de varier, mais un devoir capital. Les philosophes tolérants imitent ces faux prophètes qui pansaient les plaies du peuple, en disant, *La paix, la paix, lorsqu'il n'y avait point de paix* (1). Le nom de paix, dit un Père,

(1) *Et curabant contritionem filiæ populi mei cum ignominiâ, dicentes, Pax, pax, et non erat pax.* (Jerem. 6.)

est imposant, l'idée de l'unité est belle; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Église et de la doctrine, autrement ce n'est plus la paix de Jésus-Christ (1). Si la Foi qui conserve l'empire est en sûreté, disait un grand évêque à un empereur, voilà la charité digne de nos vœux, voilà la charité qui est plus grande que l'empire même (2).

2° La tolérance relâchant les liens de la religion, et affaiblissant son influence sur le bonheur des peuples et la sécurité des États, ne peut être amie de la modération, de l'humanité et de la paix, puisqu'elle détruit les plus grands biens, et qu'elle ébranle les fondements de toute société.

224. *D.* D'où vient que presque toutes les sectes chrétiennes professent la tolérance théologique, et que la seule religion catholique ne connaît pas d'autre voie de salut que celle qu'elle enseigne ?

R. Les hérétiques ne peuvent être intolérants sans être inconséquents dans leur manière de procéder. Quiconque renonce aux enseignements de l'Église, pour se former à son gré un système de religion, ne doit pas trouver mauvais que les autres usent de la même liberté; le particulier n'a pas droit de dominer sur la foi du particulier. L'autorité visible de l'Église une fois rejetée, où,

(1) *Speciosum quidem nomen est pacis, et pulchra est opinio unitatis. Sed quis ambigat eam solam Ecclesiæ atque evangeliorum unitatem pacem esse, quæ Christi est.* (Hilar. lib. contra Auxent.)

(2) *Hæc est charitas expetenda, hæc est charitas major imperio, si fides tuta sit, quæ servat imperium.* (Ambrosius ad Valentin. *De non restituendâ aræ Victoriæ.*)

ce qui revient au même, la raison établie comme règle suprême de la Foi, la liberté de penser doit être admise pour tous. C'est d'après ce principe que Tertullien concluait, que les disciples de Valentin et de Marcion pouvaient aussi-bien que leurs maîtres, innover dans la Foi selon leurs caprices (1). Mais si les catholiques rejettent toute conciliation avec quelque secte que ce soit, on ne saurait les accuser d'inconséquence dans leur marche; ils déclarent ouvertement qu'ils ne sont point les auteurs de leur doctrine, mais qu'ils l'ont reçue de Jésus-Christ par le canal des apôtres et de leurs successeurs, qu'ils reconnaissent pour les légitimes interprètes de cette science divine, auxquels tous les fidèles sont obligés d'obéir et de soumettre leur manière de penser dans les disputes qui s'élèvent sur la Foi. C'est pourquoi, s'ils ne veulent pas accorder aux novateurs la liberté de régler leur croyance suivant leur idée, c'est qu'ils ne la prennent pas pour eux-mêmes. Ils ont reçu la Foi comme un dépôt sacré; ils veulent que leur frères la conservent de même (2).

(1) *Idem licuit Valentinianis quod Valentino, idem Marcionistis quod Marcioni de arbitrio suo fidem innovare.* (Tertull. *de Præscrip.*, n. 42.).

(2) Avec cela la vraie tolérance, celle qui fait supporter et aimer les errants, n'est que dans l'Église catholique. « Je puis vous assurer (écrivait à son frère le ministre » protestant Thayer, récemment converti à la Foi) que, » dans le grand nombre de catholiques que je connais en » plusieurs royaumes, je n'en ai pas encore vu un seul » prononcer la moindre parole d'aigreur, ni montrer la » plus petite animosité contre les protestants; ils les plai- » gnent et prient pour eux, comme pour des frères qui » sont trompés et qui s'égarent; voilà tout leur crime: » voyez comme vos différentes sectes sont affectées envers

225. *D.* Les défenseurs mêmes de la tolérance n'ont-ils pas fourni contre elle un argument invincible ?

R. Voici un raisonnement fort simple tiré de leurs principes. Ils conviennent que l'athéisme est le plus grand fléau du genre humain. J. J. Rousseau dit qu'il faut punir les athées qui dogmatisent. Le Dictionnaire Encyclopédique (art. *Athéisme*) les juge dignes de mort, ainsi que les déistes qui nient une Providence. Or, nous avons montré que le mépris de la révélation, et même l'indifférence de religion, conduisait à l'athéisme. La tolérance est donc aussi nuisible que l'athéisme, puisqu'elle en est la mère (1).

226. *D.* L'intolérance théologique ou le dogme d'une seule religion véritable et indispensablement requise au salut, entraîne-t-elle nécessairement l'intolérance civile ?

R. 1° Quelque conduite que puissent tenir les souverains à l'égard des différentes religions qui règnent dans leurs États, ou qui voudraient s'y insinuer, l'unité d'un culte approuvé de Dieu sera toujours une vérité incontestable. L'intolé-

» nous, voyez même comme elles sont affectées les unes » envers les autres, et jugez; ce n'est à vous, ou à nous que » doit rester la qualification de persécuteurs? Je m'en rapporte à votre conscience. » (*Voyez* la *lettre* de M. Thayer, qui est à la suite de la *Relation* de sa conversion. — *Journal hist. et litt.*, 1er février 1789, p. 166, 181.)

(1) Si quelqu'un demandait qui l'emporte en méchanceté, l'enfant ou la mère? Ce genre de problème se résoudrait par ces deux vers d'un ancien :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

(Virg. Eclog. 8.)

rance théologique est donc une chose très indépendante de la tolérance civile.

2° Il est évident qu'un prince justement persuadé de sa religion, doit en autoriser et maintenir la croyance selon tous les moyens que sa puissance lui a mis en main. Si son royaume est entièrement orthodoxe, pourquoi permettra-t-il le mélange de la zizanie avec le bon grain; et donnera-t-il à la vraie religion des rivales qui tôt ou tard pourront l'étouffer (1)? Si l'erreur y est établie avec la vérité, pourquoi ne marquerait-il aucune prédilection? Si la vérité en est exclue,

(1) L'introduction d'un tel mélange ne serait pas seulement contraire aux principes religieux, mais elle serait encore très funeste en matière politique, en sapant et ébranlant les fondements de l'État. C'est la remarque de saint Grégoire de Nazianze. *Salutari doctrinâ longè latèque fusâ, et apud nos præsertim dominante, religionem christianam immutare, atque in diversum movere conari, nihil aliud fuerit, quàm Romanorum imperium convellere, ac de rerum summâ pervicitari.* (Orat. 3, in Julian.)— De là, un philosophe qui ne peut être suspect, donne aux souverains ce sage conseil : « Quand on est maître de recevoir » dans un État une nouvelle religion (non pas l'ancienne » et seule véritable), il ne faut pas l'y établir. » — La nouvelle religion tolérée s'étendra; plus elle sera dangereuse, plus elle fera des progrès rapides. Bientôt les esprits seront partagés; et sera-t-il temps alors de s'opposer aux effets qui naîtront, malgré la sagesse du législateur, de ce partage de sentiments? Sous le gouvernement d'un prince faible qui succédera, une autre religion nouvelle commencera à s'introduire; une fois introduite, il faudra donc par le même principe, que son successeur tolère encore celle-ci, et de gouvernement faible en gouvernement faible, de tolérance en tolérance, de secte en secte, il s'ensuivra qu'au milieu de toutes ces opinions différentes, de tous ces systèmes divers, il n'y aura plus, à proprement parler, de religion, que les devoirs seront mal remplis, que presque tous les liens se relâcheront, jusqu'à ce qu'enfin ils soient entièrement rompus.

pourquoi n'affaiblirait-il pas le pouvoir de ses adversaires? La persécution est sans doute un mauvais moyen d'instruire et de convaincre; mais faut-il pour cela que le fidèle et l'infidèle soient exactement dans le même ordre civil? Saint Augustin remarque que les remèdes temporels, sagement employés, sont très propres à guérir l'indifférence pour les choses du Ciel, et à affaiblir l'attachement à l'erreur (1). Dieu lui-même les emploie, et ramène par-là une infinité d'ames égarées. Bayle a beau déclamer contre saint Augustin, et l'appeller *prédicateur de la persécution*, ce Père ne dit rien que la raison et l'expérience n'aient approuvé, et sa doctrine est très éloignée d'une doctrine persécutante.

227. *D.* Outre les raisons que l'unité de religion suggère contre la tolérance civile, générale et indéfinie, n'y en a-t-il pas d'autres fondées sur le bonheur et la sécurité des États?

R. L'histoire de tous les temps nous apprend, que les sectaires, une fois affranchis des lois de la véritable religion, n'ont pas plus respecté l'autorité temporelle que l'autorité de Dieu: et que les guerres civiles, les révoltes, les conspirations ont toujours marché à la suite de l'hérésie et du schisme (2). Un panégyriste de la tolérance

(1) *Qui nescio quâ vi consuetudinis nullo modo mutari in melius cogitarent, nisi hoc terrore percussi sollicitam mentem ad considerationem veritatis intenderent.* (Augustin. adv. Donat.) C'est sur cette observation, qui est le résultat de l'histoire de tous les siècles, qu'est fondé cet ancien axiome de jurisprudence et de politique, *Vexatio dat intellectum.*

(2) Stanislas-le-Bienfaisant se plaisait à observer que, si depuis deux cents ans l'Espagne n'avait pas nagé dans le sang de ses citoyens comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Hongrie, la Pologne, les Pays-Bas, etc.;

a beau nous dire, que deux religions troublent l'État, mais que trente y demeurent tranquilles; l'exemple de Constantinople, qu'il cite, nous apprend que cette tranquillité est due au glaive Ottoman, qui assure la conservation de l'Alcoran, et qui punit de mort une parole contre la doctrine du prophète arabe. Cette tranquillité d'ailleurs n'est qu'apparente, et se dément à la première occasion. Le germe des dissensions et des révoltes existe, quoiqu'il ne se développe pas toujours (1).

cet avantage n'était dû qu'à l'exclusion absolue des religions étrangères. — L'esprit de toutes les sectes qui se sont soulevées contre l'Église de Dieu, mais surtout de celles qui ont ravagé l'Europe dans ces derniers siècles, est excellemment exprimé par ces vers d'un ancien :

Tu potes unanimes armare in prœlia fratres,
Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
Funereasque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes.

(Æneid. 7.)

(1) On a vu encore dans les dernières guerres les Grecs schismatiques de Moldavie, de Valachie, de la Morée, des îles de l'Archipel, de la Palestine, etc., se révolter contre leur souverain; et cela, parce qu'ils professaient la même religion que les ennemis de l'État. Voltaire cherche toujours des exemples au loin, et est toujours malheureux dans le choix. — N'est-ce pas le fanatisme puritain qui a allumé ou du moins entretenu la guerre des colonies anglaises contre la métropole? Nul pays cependant, où les religions soient en plus grand nombre qu'en Amérique. Luthériens, puritains, anglicans, hernhuters, anabaptistes, quakers, juifs, etc., tout y est accueilli. — Combien de religions y avait-il en Ecosse l'an 1779, quand les presbytériens saccagèrent à Edimbourg l'église et les maisons des catholiques protégés un moment par le gouvernement? Et dans la tolérante Hollande, combien de religions y avait-il,

CHAPITRE V.

Diversité des cultes établis parmi les hommes.

§ I.

228. *D.* Comment doit raisonner un homme persuadé des absurdités de la tolérance, et convaincu de l'unité du culte qu'exige le Maître du monde ?

R. Il doit faire cette réflexion simple et naturelle. Si l'Être des êtres n'a adopté qu'un culte, ce culte doit avoir le caractère et les marques de la Divinité dont il est l'ouvrage : je dois donc le chercher et espérer de le distinguer entre tous les cultes qui divisent les hommes. On peut les réduire à quatre. L'idolâtrie, le mahométisme, le judaïsme, et le christianisme. Le plus raisonnable et le plus prouvé de ces cultes, est celui que Dieu a établi, et que je lui dois.

quand les Zélandais se soulevèrent ouvertement et avec tout l'appareil de la sédition, pour dépouiller les catholiques de quelques symptômes de liberté ? Et lors des glorieux exploits de George Gordon en 1780, combien de religions y avait-il en Angleterre ? O spéculations philosophiques ! serez-vous donc éternellement en opposition avec les faits les plus manifestes de l'histoire des nations, avec la trempe et la nature de l'esprit humain ? — S'il pouvait arriver que la tolérance d'une multitude de cultes éteignît toute antipathie entre les sectateurs divers, ce ne serait que parce qu'elle engendre cette fatale indifférence qui ne diffère presque en rien de l'athéisme, et qui en est presque toujours la préparation. Or, quel est le degré du plus absurde fanatisme, qui ne soit à tous égards préférable aux conséquences atroces de l'athéisme ?

229. *D.* L'homme est-il obligé de chercher la véritable religion, d'en étudier les marques et les preuves, selon l'étendue de ses lumières?

R. C'est comme si l'on demandait : Les volontés de l'Être suprême sont-elles assez respectables, pour que l'homme soit étroitement obligé de s'en instruire? Les vérités, les promesses, les menaces, les récompenses, les châtiments annoncés par la religion, sont-ils un objet assez grand pour intéresser l'homme? La négligence, l'indolence ou la prévention sur ce point, est-elle susceptible d'excuse, ou doit-elle être regardée comme un crime?

§ II.

230. *D.* Quel jugement un homme instruit portera-t-il de l'idolâtrie?

R. Celui que les sages de tous les temps en ont porté. Il n'y a pas, dans cette religion absurde, de quoi arrêter un moment les regards d'un homme qui cherche la vérité. Toutes les idoles de la terre, selon la remarque de saint Augustin, condamnent d'une voix forte la stupidité de leurs adorateurs, et s'écrient : *Ipse fecit nos et non ipsi nos.*

231. *D.* L'idolâtrie reléguée aujourd'hui chez quelques nations barbares, n'a-t-elle pas été sage et sublime chez les Grecs et les Romains?

R. Un de nos philosophes a travaillé à nous le persuader; il ne s'est pas lassé de vanter la prétendue magnificence de ce culte monstrueux, et a voulu nous persuader que c'était une chose édifiante, d'adorer autant de dieux que de créatures

dépendantes du vrai Dieu ; autant de vices érigés en dieux, qu'il y avait de dieux amateurs ou protecteurs du vice, et d'honorer tous ces dieux par les plus abominables désordres (1). Nos philosophes croient avoir trouvé le secret d'une teinture qui blanchit tout ce qui est noir, et qui noircit tout ce qui est blanc.

Candida de nigris, et de candentibus atra.

232. *D.* Est-il bien vrai que les anciens païens adoraient les statues ? Ne regardaient-ils pas les idoles comme des figures symboliques de la Divinité ?

R. 1° Quand cela serait, eût-il été fort raisonnable d'adorer un Jupiter, une Junon, une Vénus, etc., sous des figures symboliques ? N'était-ce pas ériger en dieux des êtres imaginaires, absurdes par leur nature, et détestables par leurs vices ? N'était-ce pas diviniser le crime, justifier et encourager la scélératesse des hommes, par l'exemple des dieux ?

2° Quoique quelques philosophes ne plaçassent point la Divinité dans les plantes, les bois, le métal, etc. ; l'Écriture nous apprend que le gros

(1) Ces sacrifices et ces cérémonies sont avoués par tous les auteurs païens. On ne peut les lire sans horreur, dans les écrits pleins de zèle que les saints Pères ont publiés sur ces infames superstitions. Voltaire n'en est sans doute pas mieux instruit que les Origène, les Tertullien, les Lactance, les Clément d'Alexandrie, etc. On peut voir surtout ce dernier dans l'*Avertissement aux païens*, l. 2. c. 3. M. le baron de Sainte-Croix a mis tout cela en évidence dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, ou *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme.* (Paris 1784. 1 vol. in-8°. — *Journ. hist. et litt.*, 15 octob. 1784, p. 243.)

des idolâtres adoraient toutes ces choses, et les regardaient comme des dieux (1). Les païens conviennent de la même chose. Stilpon, chassé d'Athènes pour avoir dit que la statue de Minerve n'était point une divinité, s'excusa en disant que c'était une *déesse*, mais point un *dieu*. (*Deam, non Deum, esse.*) Sur quoi Bayle remarque que l'idée qui divinisait les statues même, était donc alors généralement reçue. Voltaire, après Julien l'apostat, nous cite, en témoignage contraire, quelques épicuriens qui niaient toute divinité, et qui par conséquent ne peuvent avoir parlé comme les idolâtres. Confondus par les chrétiens, les païens ont déguisé leurs extravagances le mieux qu'ils ont pu, et l'idolâtrie a pris toutes sortes de figures pour cacher ses traits naturels; mais les faits et les aveux subsistent malgré les artifices d'une apologie tardive. Au milieu de l'aréopage, saint Paul reprenait les Athéniens, de ce qu'ils croyaient que la Divinité pouvait être de l'or, de l'argent, de la pierre, ou quelque ouvrage de l'art (2); et personne, dans cette nombreuse assemblée, ne songea à le contredire. A Éphèse on reprochait au même Apôtre, comme un blasphème énorme, d'avoir dit que les mains des hommes ne pouvaient former des dieux (3). Le livre de la Sagesse (chap. 15) nous a expliqué,

(1) *Deus autem noster in Cœlo, omnia quœcumque voluit fecit. Simulacra gentium, argentum et aurum, opera manuum hominum. Os habent et non loquentur*, etc. (Psal. 113.)

(2) *Non debemus œstimare auro, aut argento, aut lapidi, sculpturæ artis, et cogitationis hominis, Divinum esse simile.* (Act. 17, 29.)

(3) *Paulus hic suadens avertit turbam, dicens : Quoniam non sunt Dii, qui manibus fiunt.* (Act. 19, 26.)

dans le plus grand détail, l'esprit et la pratique de l'idolâtrie, et on fait sentir profondément la révoltante absurdité. S'il pouvait rester quelque doute sur la place que les idoles tenaient dans le paganisme, il suffirait d'observer qu'il est tombé avec elles. Peut-on exprimer plus clairement la croyance des païens, que le judicieux Horace ?

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Cum faber incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum : Deus indè ego....
(L. I. Sat. 8.)

Si les philosophes savaient mieux, il n'agissaient pas mieux pour cela; ils avaient soin de se conformer à la croyance du peuple, et de ne pas la contredire dans la pratique, ni même constamment et courageusement dans le langage; témoin Stilpon, dont nous venons de parler. Ces prétendus sages, les plus lâches et les plus inconséquents des hommes, se prosternaient comme les idiots devant des divinités factices et ridicules.

233. *D.* N'avez-vous pas dit ailleurs que les anciens avaient toujours conservé l'idée d'un seul Dieu invisible, tout-puissant, éternel ?

R. Oui; mais par-là leur culte était-il moins absurde ? Ce mélange d'erreurs, avec un dogme si simple et si sublime, n'est-il pas en quelque sorte plus étonnant qu'une ignorance totale de la Divinité(1) ? Il semble que, effrayés de la destinée que la foi d'un Dieu présage aux hommes per-

(1) *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt; sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum.* (Rom. 1, 21.)

vers, ils aient voulu faire une espèce de diversion en faveur de leurs désordres, et affaiblir par des fantômes imbécilles et vicieux, par l'apothéose des êtres même inanimés, et des animaux immondes, l'idée d'un Être saint, juste, toutpuissant et terrible (1).

§ III.

234. *D.* Quelles sont les raisons qui empêchent un esprit raisonnable de s'attacher à la doctrine de Mahomet?

R. 1° Le mahométisme est moins un culte réglé, établi sur l'autorité d'une révélation quelconque, qu'un déisme commode, accompagné de quelques pratiques peu gênantes. Je dis *déisme*, et non *théisme;* car dans l'usage, ces mots sont différents; le dernier se prenant pour l'adoration du vrai Dieu. Or l'on ne peut pas dire, en parlant exactement, que les mahométans, quoique ni idolâtres ni polythéistes, reconnaissent le vrai Dieu, puisqu'ils attachent à sa notion une multitude d'idées opposées à son essence et à ses attributs, telle que la béatitude épicurienne reservée aux hommes justes, le fatalisme substitué à la Providence, l'absurde et cruelle résolution de n'instruire les hommes et de n'établir son culte que par les armes.

2° L'Alcoran est la seule et unique preuve de cette religion; c'est un livre isolé, qui n'est lié à rien, appuyé sur rien, et qui n'a d'autre garant

(1) *Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum et serpentium* (Ibid., v. 23.)

que son auteur. C'est la judicieuse réflexion du savant évêque d'Avranche, M. Huet : *Alcorano ano omne mahummetanorum doctrinæ præsidium continetur.* (Dem. Ev., p. 630.) Il prouve cette assertion avec une étendue et une évidence qui ne laisse rien à désirer. Plusieurs auteurs ont démontré la même chose (1).

3° Cette législation rapsodique est un tissu de choses recueillies dans les livres des Juifs et des chrétiens, et surtout dans l'Ancien Testament. L'ignorance du rédacteur y a fait des anachronismes et des bévues sans nombre, jusque-là que la mère de Jésus y est confondue avec Marie sœur d'Aaron. Il n'y a aucune liaison, aucune dépendance des choses. Les titres des chapitres sont non-seulement ridicules, mais souvent sans aucun rapport aux matières qui y sont traitées, ou plutôt entassées par caprice et par égarement d'imagination : il n'est pas possible d'en faire d'autre sommaire que celui qu'on voit dans Don Quichotte : *Chapitre où l'on dit des choses que l'on saura quand on les aura lues.*

4° Une religion qui n'a commencé qu'en 622 de l'ère chrétienne, ne peut être la véritable. Le monde n'a jamais été sans révélation, ni sans connaissance du vrai culte. L'alcoran n'a été ni annoncé, ni figuré, ni préparé par le judaïsme, ni greffé sur cette religion qu'on peut regarder comme la base du christianisme, et, pour ainsi

(1) On peut consulter entre autres, *Ludovici Vives, de Mahomete et Alcorano censuram.— Cribrationum Alcorani, Libros tres a Card. Cusa. — Alcoranum, a Bibliandro edit. cum notis*, 1550—*Prodromum ad refutationemum Alcorani, auctore Lud. Marracci. — Thyrsidis Gonzalez manuductionem, ad conversionem Mahumetanorum.*

dire, comme le christianisme avant Jésus-Christ.

5° L'Alcoran atteste la sainteté de Jésus-Christ, la vérité de sa doctrine, la divinité de sa mission; or, si l'Évangile est vrai, l'alcoran est une imposture (1). On pourrait pousser plus loin ces réflexions, mais elles sont déjà plus que suffisantes pour juger de la doctrine du prophète arabe.

235. *D.* En quels termes Mahomet reconnaît-il la mission de Jésus-Christ?

R. « La perfidie des Juifs, dit-il (2), a été » punie pour avoir nié la virginité de Marie, et » pour avoir *dit* qu'ils avaient mis à mort Jésus-» Christ, fils de Marie, envoyé de Dieu. Ils ne » l'ont ni tué, ni crucifié, ils n'ont eu en leur » pouvoir que son image; sa personne leur a été » enlevée et placée auprès de Dieu : car Dieu est » juste et sage. » Les commentateurs de l'Alcoran, et surtout Ali, parlent sur le même ton. Les empereurs ottomans, dans leurs diplômes, ont toujours respecté Jésus-Christ. Soliman II écrivait à Ferdinand Ier. *Propheta Jesu, supra quem et super nostrum prophetam Mahometem sit splendor et pax Dei... Sanctæque ac castæ urbis Jerusalem Dominus.* (Apud Busbeq. p. 271.) Les maures disent que Mahomet est le Paraclet promis par Jésus-Christ.... Ils ont une piété

(1) Il y a sur cette matière un très bon ouvrage imprimé à Tyrnau en Hongrie, en 1717. *Mahometanus in lege Christi Alcorano suffragante instructus.* On lit une conférence curieuse de quelques missionnaires jésuites avec des Mahométans, dans l'*Hist. Soc. Jesu, part. quartâ. in fine.*

(2) *Sura 4. mulieres, ℣. 155. — In edit. Bibliandri Sura sive Asoara 5. — Theoph. Raynald, citat. cap. 3, de Stirpe Joachim.*

particulière envers les monuments qu'ils prétendent avoir en Égypte du séjour de Jésus et de Marie. (Pétrus martyr, de *Légat. Babyl.* l. 3.)

236. *D.* N'a-t-on pas vu des critiques modernes, s'ériger en apologistes de l'Alcoran, y trouver de la sagesse et des combinaisons admirables ?

R. Nous avons déjà remarqué que c'était la marotte des philosophes à la mode, de renverser toutes les idées, et d'accréditer tous les paradoxes ; mais les déclamations le plus multipliées, le plus servilement et le plus opiniâtrément répétées, ne peuvent conclure contre la simple vue des choses. M. Porter, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui avait bien étudié la théologie musulmane, ne peut concevoir que des hommes sensés lui aient consacré des éloges. » Quelques personnes, dit-il (1), ont prétendu, » et plusieurs pourraient penser encore que cette » religion n'est pas extrêmement révoltante pour » la raison, puisque l'unité de Dieu en est la base » fondamentale; mais cette initiation supportable » n'est que le premier pas vers l'abîme immense » d'absurdités que le Koran vient offrir à sa » croyance. Il est obligé d'en recevoir chaque » article comme une révélation de Dieu, écrite » dans le Ciel, et envoyée par le Tout-Puissant » à son peuple, choisi dans sa miséricorde. Il » faut qu'il croie fermement que, lire cette ré- » vélation un certain nombre de fois par an; » observer rigoureusement le jeûne du Ramazan; » faire des ablutions sur différentes parties de » son corps, avec l'attention scrupuleuse d'é-

(1) Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs. (Neufchâtel, 1770; t. 2, p. 22.)

» tendre et d'espacer ces ablutions suivant cer-
» taines mesures et proportions mathématiques;
» faire le pélérinage de la Mecque; boire de
» l'eau dans laquelle a été plongée la vieille robe
» du prophète; réciter en tout ou en partie les
» quatre-vingt-dix-neuf noms des attributs de la
» divinité sur un chapelet de quatre-vingt-dix
» neuf grains : il faut, dis-je, qu'il croie fermo-
» ment que ce sont là autant de devoirs de reli-
» gion si indispensables pour un vrai croyant,
» que sans cela le cœur le plus pur, la foi la
» plus sincère ne pourraient lui obtenir les fa-
» veurs du Ciel; et que ces pratiques sont les
» seuls moyens efficaces d'expier tous ses crimes,
» toutes ses imperfections.... Allez à Constanti-
» nople, voyez les alarmes continuelles dans les-
» quelles vivent les chrétiens et les juifs; les
» moyens qu'ils sont obligés d'employer pour
» obtenir la protection des Turcs en place; les
» désagréments énormes dont il leur faut payer
» cette faveur; les injustices, les violences, les
» outrages de toute espèce qu'ils essuient tous les
» jours, et qu'ils sont contraints de dévorer en
» silence : alors vous pourrez vous former une
» idée du mahométisme, et apprécier au juste
» son influence sur les mœurs de ses sectateurs...
» M. Sale, dans le discours préliminaire qu'il a
» mis à la tête de sa traduction du Koran, nous
» donne un précis très juste de ce livre. Je suis
» fâché cependant d'être obligé de dire ici que
» souvent il montre trop d'empressement à en
» faire l'apologie, et qu'il cherche plutôt à pal-
» lier les extravagances sans nombre qu'il y
» rencontre, qu'à les exposer dans leur véritable
» point de vue. Il résulte du moins un avantage

» de cette partialité; c'est qu'on peut être assuré » qu'il n'a pas ajouté une seule absurdité à celles » qui y sont réellement, et qu'il n'a point chargé » le ridicule qu'elles ont dans l'original. Quelques faiseurs d'esprit hétérodoxes, pour se » donner un air de singularité, si ce n'est aux » dépens de l'honnêteté, au moins aux dépens » du sens commun, ne se sont point fait scrupule » de se déclarer les admirateurs du Koran, d'en » exalter les dogmes, et même d'oser les mettre » en parallèle avec ceux qu'enseignent nos livres » sacrés. »

237. *D.* L'Alcoran n'a-t-il pas des passages sublimes et touchants?

R. Il n'est pas possible qu'un homme qui a pris le langage des juifs et des chrétiens sur la divinité, n'ait rien écrit de sublime et de touchant. Mais ces beautés étrangères doivent leur mérite aux sources dont elles sont dérivées. L'idée si simple et si grande d'un seul Dieu créateur, transplantée de l'Écriture dans l'Alcoran, a dû conserver sans doute quelque chose de son intérêt et de sa majesté.

238. *D.* Mahomet n'a-t-il pas la gloire d'avoir fait adorer Dieu dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique?

R. L'oracle des philosophes modernes nous l'assure; mais ceux qui lisent l'histoire, savent qu'avant Mahomet, l'idolâtrie était anéantie dans presque toutes les provinces que l'Alcoran a subjuguées. Ces messieurs réservent leur admiration pour Mahomet, corrupteur du christianisme déjà établi, et la refusent à Jésus-Christ, destructeur de toutes les idoles et de toutes les erreurs. — D'ailleurs le dieu de Mahomet n'é-

tait pas, à proprement parler, le vrai Dieu : l'épicuréisme et le fatalisme, comme nous l'avons déjà dit (n. 234), le plan d'une religion absurde en elle-même et qui n'a pour sanction que le glaive, pour dernier but que des jouissances charnelles, et autres choses de cette nature, sont en opposition formelle avec la nation du Dieu d'Israël et du Dieu des chrétiens, du Dieu dont la loi est sainte, dont les voies sont la sagesse et la justice, et qui est lui-même la seule et digne récompense de ses élus.

239. *D.* Comment le code plagiaire de la législation mahométane a-t-il pu asservir de si grandes provinces ?

R. 1° Par l'attrait des plaisirs sensuels, qui fondent pour les musulmans la félicité de cette vie, et l'espérance de l'autre.

2° Par la terrible alternative qui appuyait la prédication de ses apôtres : *Crois que notre prophète a parlé à l'ange Gabriel, ou je te tue.* Voilà, dit M. d'Alembert, toute la preuve du mahométisme, et la raison de ses progrès. Mahomet disait lui-même qu'il ne faisait point de miracles, et qu'il était venu établir sa religion par les armes.

3° Par les iniquités des chrétiens d'Orient, des Grecs surtout, dès lors étrangement dégénérés, qui ont préparé et provoqué ces hordes barbares, armées de la colère du Ciel pour subjuguer les uns, réveiller et effrayer les autres. Car qui peut douter que ces nouveaux Ismaélites, sans discipline, sans tactique, sans subordination, dont le chef même et souverain despote n'est pas un moment sûr de sa vie; dont la capitale et toutes les grandes villes, sont des foyers de

de peste, de séditions et d'incendies; où il n'y a ni succession assurée au trône, ni ordre fixe et légal, ni mœurs, ni police; où le glaive seul et la force aveugle concentrent tous les pouvoirs; où les maximes mêmes de religion respirent la mollesse et l'épicuréisme; où l'opinion du fatalisme étouffe le courage raisonné, la prudence et jusqu'à l'espérance : qui, dis-je, peut douter qu'un tel peuple, s'il a des succès quelconques, ne soit une verge de Dieu, comme celle qu'il a déployée dans Attila et tous les dévastateurs d'une terre coupable.

§ IV.

240. *D.* Quel jugement doit-on porter de la religion des Juifs?

R. Autrefois pleine de majesté et de grandeur, fondée sur la révélation, illustrée par de grands événements, elle est aujourd'hui en quelque sorte anéantie; sans prêtre, sans temple, sans sacrifice, sans vigueur et sans exercice de ses lois. Ce qui en subsiste encore, renvoie évidemment au christianisme.

241. *D.* Comment la religion des Juifs renvoie-t-elle à celle des chrétiens?

R. Par la liaison intime et indivisible de l'ancien Testament avec le nouveau, par les figures, les prophéties, les dogmes, qui promettaient un législateur tel que les chrétiens le reconnaissent: accord admirable, qui faisait dire à saint Jean, que l'agneau destiné à l'abolition des péchés des hommes avait été immolé dès le commencement

du monde (1). L'attente du Messie est encore aujourd'hui comme l'essence de la religion des Juifs, et ce grand article de leur croyance a de tout temps puissamment agité les colonies de cette nation éparse (2).

242. *D.* L'état actuel des Juifs ne concourt-il pas autant que leur religion, à prouver la vérité du christianisme ?

R. La chose est visible. Il n'y a jamais eu dans le monde d'état semblable à celui des Juifs, et cet état marque visiblement la colère de Dieu attirée par un crime énorme et inoui depuis l'existence des hommes. Or, rien n'explique mieux la nature de ce crime, ni ne justifie mieux la conduite de Dieu, que la religion chrétienne, comme on le verra dans le livre suivant.

(1) *In libro vitæ Agni qui occisus est ab origine mundi.* (Apoc. 13, 8.)

(2) L'abbé Rossi a fait l'histoire de plusieurs faux Messies qui fixèrent la crédulité des Juifs, et furent autant de punitions de l'obstination avec laquelle ils avaient méconnu le Messie véritable. *Della vana aspettatione, etc.* — (*Voyez* dans le *Dictionn. hist.* les articles ANDRÉ, BARCOCHÆBAS, ZABATHAI-SCEVI.)

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

L'Évangile considéré en lui-même.

§ I.

243. *D.* Il n'y a donc qu'une religion sur la terre qui puisse fixer les regards du sage.

R. Une seule, et c'est le christianisme.

244. *D.* Cette religion a-t-elle des marques certaines de divinité, et porte-t-elle clairement l'empreinte de la révélation?

R. Il n'est pas possible de n'en pas demeurer convaincu par la simple lecture de l'Évangile, si on la fait avec un esprit tranquille, équitable, désintéressé. L'homme vrai y trouve la fin de ses incertitudes, l'homme vertueux y découvre les plus douces et les plus solides espérances. Il faut qu'une religion soit bien appuyée, quand ses adversaires même lui rendent

des hommages aussi glorieux que nos philosophes en ont rendu au christianisme. Nous en rapporterons un qui, pour avoir été répété dans bien des livres, n'a rien perdu de sa vérité ni de sa force : « Je vous avoue que la majesté des Écri-» tures m'étonne (1); la sainteté de l'Évangile » parle à mon cœur. Voyez les livres des philo-» sophes avec toute leur pompe; qu'ils sont pe-» tits, près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à » la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage » des hommes ! Se peut-il que celui dont il fait » l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? » Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un am-» bitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté » dans ses mœurs, quelle grâce touchante dans » ses instructions, quelle élévation dans ses » maximes, quelle profonde sagesse dans ses dis-» cours, quelle présence d'esprit, quelle finesse » et quelle justesse dans ses réponses, quel em-» pire sur les passions ! Où est l'homme, où est le » sage qui sait agir, souffrir et mourir sans fai-» blesse et sans ostentation? Quand Platon peint » son juste imaginaire, couvert de tout l'op-» probre du crime, et digne de tous les prix de » la vertu, il peint trait pour trait Jésus Christ : » la ressemblance est si frappante que tous les » Pères l'ont sentie, et il n'est pas possible de » s'y tromper. Quels préjugés, quel aveugle-» ment, ne faut-il point avoir, pour oser com-» parer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! » Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mou-» rant sans douleur, sans ignominie, soutient

(1) J. J. Rousseau, *Emile*, t. 3, p. 179. Réponse à l'archevêque, p. 198.

» aisément jusqu'au bout son personnage ; et si » cette facile mort n'eût honoré sa vie, on dou- » terait si Socrate, avec tout son esprit, fût » tout autre chose qu'un sophiste. Il inventa, » dit-on, la morale : d'autres avant lui l'avaient » mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils » avaient fait ; il ne fit que mettre en leçon leurs » exemples. » (Nous omettons ici le détail des vertus grecques qu'on peut apprécier par ce qui en est dit n° 210, 231, 270.) « Mais où Jésus avait- » il pris cette morale élevée et pure, dont lui » seul a donné les leçons et l'exemple (1)... ? La » mort de Socrate, philosophant tranquillement » avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse » désirer. Celle de Jésus, expirant dans les tour- » ments, injurié, raillé, maudit de tout un peu- » ple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. » Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit » celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus » au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses » bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort » de Socrate sont d'un sage (2) ; la vie et la

(1) Lorsque Jésus-Christ répandait sa doctrine, il s'élevait parmi ses auditeurs un cri général, que jamais homme n'avait enseigné de pareilles choses. *Nunquam sic locutus est homo* (Joan. 7). — L'extrême différence de la doctrine évangélique, d'avec toutes les autres doctrines morales ou religieuses, fait effectivement un des caractères de la mission de Jésus-Christ, qui nous avertit lui-même que sa législation est nouvelle, que ses préceptes sont d'une toute autre nature que ceux des anciens, et qu'enfin la publication de sa loi réformera le monde entier : *Mandatum novum do vobis* (Joan. 3). — *Audistis quia dictum est antiquis*, etc. ; *Ego autem dico vobis*, etc. (Matth. 5). — *Ecce nova facio omnia* (Apoc. 21).

(2) *Voyez*, touchant cette vie et cette mort, le *Dictionnaire historique*, art. SOCRATE.

» mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous » que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente (1), et » les faits de Socrate, dont personne ne doute, » sont bien moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que » plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué » ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait formé » le sujet. Jamais les auteurs juifs (bien moins » encore les idolâtres et pédants de la Grèce) » n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; » et l'Évangile a des caractères de vérité si » grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant » que le héros (2). »

245. *D.* Ces sortes de témoignages, rendus

(1) Il est évident, par la simplicité du récit évangélique, que les évangélistes n'ont pas voulu inspirer de l'admiration pour leur maître. Voltaire (*Conseils raisonnés*, adressés à M. B., n. x.), crie que cela est faux, puisqu'ils en rapportent des choses admirables. Ce trait suffit pour faire connaître la logique du poète philosophe.... Ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexion pour en relever l'éclat: ils racontent son supplice et son ignominie, comme les honneurs et les acclamations des peuples. *Ibi crucifixerunt eum, et latrones, unum a dextris, et alterum a sinistris* (Luc. 23). Voilà la catastrophe et l'événement principal de cette histoire.

(2) *Voyez*, sur ce sujet, un traité de milord Jenyns, intitulé: *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*. Ouvrage rempli de vues neuves et propres à faire sur un esprit droit la plus grande impression. L'auteur n'est pas toujours exact, ni équitable envers les catholiques; c'est pourquoi il faut s'en tenir à l'édition de Liége, où ces défauts sont corrigés par des notes qui maintiennent la vérité dans tous ses droits.

tantôt à la vérité de l'Évangile, tantôt à la sainteté de sa morale par des hommes non suspects, sont-ils en grand nombre?

R. Il n'est guère possible de les recueillir tous. Il faudrait d'abord rassembler tout ce qu'ont écrit les philosophes des trois premiers siècles, qui ont quitté l'idolâtrie et renoncé à toutes les sciences pour professer la science de Jésus-Christ. Il faudrait ensuite rechercher tout ce que les incrédules de tous les temps ont pensé et dit de l'Évangile dans des moments de calme et de sagesse; on entendra les Desbarreaux, les Bayle, les Voltaire, etc., parler comme les Pères de l'Église. Il faudra ajouter les jugements que des politiques et des littérateurs de toutes les nations du monde ont portés de la loi chrétienne; nous en rapporterons deux qui sont moins connus. L'empereur de la Chine, au septième siècle, dans l'édit accordé pour la publication de l'Évangile, parle de la sorte: « La véritable loi n'a pas de nom particulier, et les saints ne renferment pas leur zèle dans les bornes d'un seul lieu. Le désir d'être utiles les conduit dans tous les pays du monde. Un » homme de Judée est venu annoncer à notre » cour une nouvelle doctrine. Après un mûr » examen, nous avons admiré la grandeur et en » même temps la simplicité de cette religion, » et nous avons jugé qu'elle indiquait le véritable chemin du salut. Elle est d'ailleurs conforme à l'opinion de la création du monde. » Ainsi, nous pensons que nos sujets en retireront un grand avantage, et qu'il est de notre » devoir de leur en procurer la connaissance. » L'édit de 1692 est encore bien plus favorable au christianisme. Les plus fervents d'entre les chré-

tiens n'ont jamais parlé de Jésus-Christ avec plus d'admiration et d'une manière plus sublime que ne l'a fait un poète persan, qui lui adresse des vers traduit par M. d'Herbelot. (*Biblioth. orient.*, art. *Issa ebn miriam.*)

Le cœur de l'homme affligé, tire toute sa consolation de vos paroles.

L'ame reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom.

Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité,

C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connaître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré.

246. *D.* L'excellence de la doctrine évangélique ne se trouve-t-elle pas également chez les philosophes? Si on amassait en un corps d'ouvrage tout ce que les Platon, les Socrate, les Confucius ont dit de beau sur la Divinité et sur la morale, n'en ferait-on pas un recueil considérable?

R. Les préceptes de l'Évangile, étant très conformes à la raison et à la justice, il n'est pas possible que les sages de tous les siècles, en disertant sur les devoirs de l'homme, n'en aient enseigné quelques-uns. Mais c'est une chose insensée de vouloir comparer la totalité de l'Évangile avec quelques maximes païennes. C'étaient des flambeaux épars, jetant çà et là quelques éclats d'une lumière éphémère, qui ne faisait que sillonner les ténèbres, sans pouvoir produire une

clarté universelle et permanente. M. Fréret, dans l'*Examen critique des apologistes*, raisonne à peu près de cette sorte : Telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les législateurs : l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Égypte, ou au Japon : celle-ci a été connue du temps de Pithagore, celle-là cinq ou six cents après; donc les hommes n'ont pas été mieux instruits par Jésus-Christ que par les païens. A ce défaut de système et d'ensemble (1), les évêques de France, dans l'Avertissement donné aux fidèles du royaume en 1770, opposent l'enchaînement des dogmes évangéliques. « Ce ne sont pas des idées vagues et con» fuses, des connaissances superficielles ou suc» cessives, des lueurs ou des apparences qui » viennent par intervalle éclairer ou fasciner les » esprits. Toutes les parties de la religion se prê» tent une force mutuelle, et se tiennent par des » rapports nécessaires. Nulle vérité n'y est sté» rile ni isolée. » —Le père Mourgues a démontré la grande supériorité de la morale évangélique sur celle des philosophes (2). Ceux-là même, qui

(1) « Ils n'ont jamais su, dit Lactance (*De vitâ beatâ*, » l. 7), ce que c'est qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils » en aient entrevu chaque partie. Chacun, de son côté, a » trouvé quelqu'une des pièces qui doivent y entrer, mais » ils ne sont pas venus à bout de les assembler, ni de dé» duire les conséquences des principes. » — « Il faut, ajoute un auteur moderne, que la morale de Jésus-Christ soit bien excellente, bien assortie au besoin et à la félicité de l'homme, puisque les sages profanes, appliqués à recueillir les lumières qu'une raison saine leur présentait, en ont aperçu, non pas la suite et l'ensemble, mais diverses leçons éparses, toujours précieuses et salutaires. »

(2) *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes.* Nous en parlerons plus amplement, ch. 3,

ont le mieux connu les vérités métaphysiques ou pratiques, y ont mêlé d'étranges erreurs, leur ont associé des doctrines contradictoires, et n'en ont tiré aucun secours pour le réglement de leur conduite, *les tenant*, comme s'exprime saint Paul, *captives dans l'injustice;* c'est-à-dire, les rendant inutiles par l'abomination de leur vie. Maupertuis observe que, quelques maximes de l'Évangile et de la philosophie, annoncées presque dans les mêmes termes, ont néanmoins un sens, une étendue, un motif bien différent. « Les » premiers Nazaréens, dit l'auteur des *Lettres* » *juives*, qu'on peut citer ici avec assurance, » ont prêché une doctrine si conforme à l'é- » quité, et si utile à la société, que leurs plus » grands adversaires conviennent aujourd'hui » que leurs préceptes moraux sont infiniment » au-dessus de ceux des plus sages philosophes » de l'antiquité..... La foi des Nazaréens, telle » que la prêchent leurs docteurs de la première » classe, a encore plus de brillant que la nôtre: » ils ont tous nos premiers principes; mais il » semble qu'ils en aient épuré les suites. La nô- » tre a quelque chose de farouche; la leur semble » dictée par la bouche divine. La bonne foi, la » candeur, le pardon des ennemis, toutes les » vertus que l'esprit et le cœur peuvent em- » brasser, leur sont étroitement commandées. » Un véritable Nazaréen est un philosophe par-

art. 6, § 9. — On peut voir encore un ouvrage italien, *Sulla vanita ed insuffienza*, etc. De la vanité et de l'insuffisance de l'ancienne philosophie, comparée avec les préceptes et les maximes de la morale chrétienne: par l'abbé Gaëtan Sertor. (A Rome, 1777. Traduit en Français, Paris, 1783.

trouve un, et je n'en trouve qu'un seul qui me conduit jusqu'à l'origine du monde (1), qui m'apprend comment l'homme est sorti de la main de Dieu, pourquoi il est pécheur et malheureux, etc. Tout ce qui s'est jamais dit et écrit de raisonnable sur ces grandes matières, est visiblement tiré de ce livre. Tout y est conséquent; tout y est enchaîné de la manière la plus indivisible. Les parties les plus essentielles dépendent de celles qui paraissent presque indifférentes. Les dogmes, les prophéties, les faits y font un ensemble qui ne laisse ni vide, ni superfluité. Des hommes séparés par des siècles, très différents par le goût, le génie, le caractère, concourent à écrire un seul et même livre; partout les mêmes principes, le même but, les mêmes conséquences. Je commence à la naissance du monde; et, suivant toujours ce fil, je me trouve, sans m'en apercevoir, au milieu du christianisme. Qu'on me montre un livre où la Divinité m'ait mieux instruit, et je quitterai l'attachement que j'ai à celui-ci (2).

(1) C'est cette prérogative exclusivement attachée à l'histoire sainte, que faisait remarquer le prophète roi : *Loquar propositiones ab initio* (Psal. 77); et que l'Evangéliste regardait comme une preuve de la doctrine de Jésus-Christ : *Eructabo abscondita a constitutione mundi* (Matth. 13).— Un païen, qui a déparé les saintes Lettres par toutes les extravagances de la mythologie, y admirait l'avantage unique de conduire le lecteur jusqu'à la création du monde

Primâque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen.
(Ovid. *Metam.* lib. 1.)

(2) Voyez le *Discours sur la question* : Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints

249, *D.* Ces livres si propres à fixer l'esprit humain par la marche et l'intérêt des matières, ont-ils de quoi le satisfaire aussi par leur authenticité?

R. Ces livres ont été écrits par des auteurs contemporains. L'histoire qui précède Moïse, auteur du Pentateuque, comprend des faits qu'une tradition rapprochée de son origine, par la longue vie des hommes et le petit nombre de générations, a conservés aisément parmi des patriarches sages et zélés pour les choses de Dieu. Ces livres ont été confiés à la garde de l'autorité publique : ils ont toujours été regardés, par les Hébreux, comme le plus précieux trésor de la nation; c'eût été un crime capital, d'y altérer un seul mot, d'y insérer une seule lettre. Les Juifs et les Samaritains, quoique ennemis acharnés, ont toujours respecté les livres de Moïse. Les Juifs sont dépositaires des preuves qui établissent la foi des chrétiens, et ne disconviennent pas de

la supériorité sur les livres profanes? (par M. Ancillon, à Berlin, 1782.) « L'orateur, dit un critique éclairé, a » trouvé, presque sans le vouloir, et comme entraîné par » la force de son sujet, le moyen de prouver cette inspira- » tion qu'il s'efforce d'oublier; et peut-être serait-il diffi- » cile de la mieux démontrer qu'elle ne l'est dans ce dis- » cours où l'on cherche à démontrer toute autre chose. » Cette unité de perfection dans des ouvrages composés en » des temps si éloignés, à des époques si différentes, par » tant de différents écrivains, cette unité de plan, de sys- » tême et de sentiments, enfin cette unité de principes » qui lient tous les membres de ce vaste corps n'est-ce » pas là un miracle dans l'histoire de l'esprit humain? et » pourquoi n'est-ce que parmi le peuple juif et parmi les » auteurs sacrés, que nous le voyons subsister? » L'analyse de cet ouvrage, devenu fort rare, se trouve dans le *Journ. hist. et littér.*, 15 juillet et 1er août 1785.

l'existence de ces preuves. Les chrétiens ont eu le même soin de leurs Évangiles. De là je conclus, que ni le défaut de connaissance dans les auteurs, ni la négligence, ni l'intérêt dans les dépositaires de ces livres, ne peuvent autoriser le moindre doute contre leur authenticité. — Nous avons démontré qu'il y avait nécessairement un livre qui instruit les hommes sur le culte de Dieu : avant que d'argumenter contre l'authenticité de celui-ci, il faut en montrer un qui soit plus authentique. Ce sera sans doute le Védam, le Hanscrit, et les autres qui composent la Bible de Voltaire.

250. *D.* N'a-t-on pas formé des difficultés sans nombre pour infirmer le témoignage des livres saints ?

R. 1° Ces difficultés sont bien moindres que celles qu'on pourrait former contre tout autre ouvrage écrit par un seul et même auteur, dans des temps bien postérieurs, sur des choses purement humaines. Si on examinait les historiens anciens et modernes avec autant de sévérité que l'Écriture, on ne saurait plus qu'en penser (1).

(1) « Sans parler de plusieurs événements fort étranges, » arrivés de nos jours (dit l'évêque de Boulogne dans une » excellente *instruction sur les mystères*, 1 *sept.* 1767), » et si surprenants, si contraires aux vraisemblances que » jamais on ne s'y serait attendu, et que les âges suivants » auront peine à les croire; combien les siècles passés ne » fournissent-ils pas d'exemples de faits très singuliers, » très étonnants, dans lesquels le faux s'est trouvé beaucoup plus vraisemblable que le vrai? Qu'y avait-il de » plus apparent que le mensonge du faux Martin Guerre, » (*Caus. cél.* t. 1, p. 5), qui fut reconnu pour être le véritable mari de Bertrande de Rols par les quatre sœurs » et l'oncle du mari, par les parents de la femme et par » elle-même, avec des circonstances si plausibles, qu'elles

« Quand il est question des Écritures sacrées et » des matières de la religion, dit judicieusement » D. Calmet (*Comment.* t. 3, *préf. parall.*, p. 4), » on est inexorable et inflexible; pour tout le » reste, on est d'une facilité inexplicable. Les » moindres objections en faveur de la liberté, » les plus minces preuves contre la religion, frap- » pent et convainquent certains esprits; les rai- » sonnements les plus solides pour le contraire » ne font sur eux aucune impression. On reçoit » sans peine les autres livres et les autres histoires; » pour celle-ci on craint toujours d'être trompé. »

2° Ces difficultés sont une preuve excellente en faveur de ces livres. Depuis qu'il y a des incrédules dans le monde, on a employé contre ce dépôt de la révélation toutes les subtilités de l'esprit humain; et on ne dit rien aujourd'hui de plus concluant qu'on ne disait, il y a deux et trois mille ans (1). Les fidèles de tous les siècles ont défendu les titres de leur foi par des réponses qui sont restées sans réplique; ce n'est que par les écrits des apologistes chrétiens,

» firent long-temps balancer les juges, même après l'ar- » rivée du véritable Martin Guerre? Il ne faut donc pas » juger des choses par leurs apparences ou vraisemblances; » et si l'on doit suivre cette maxime dans l'histoire pro- » fane, à plus forte raison dans l'histoire sacrée, dont les » récits ont la sanction et la garantie de Dieu. »

(1) *Eloquia Domini eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum* (Psal. 11). — Réflexion solide et profonde de Tertullien sur les difficultés et obscurités de l'Ecriture-Sainte, n. 16 et 415. Saint Augustin raisonne sur ces difficultés d'une manière également sage, dans plusieurs de ses ouvrages, entre autres dans son livre *de Doctrinâ christianâ*, *cap.* 5. — Observ. de saint Athanase, n. 285.

que le souvenir de la plupart de ces objections a subsisté. C'est là que nos prétendus savants vont prendre les armes brisées des Julien et des Celse. L'on doit regarder toutes ces querelles comme une affaire décidée par la voie de prescription, qui a lieu dans tous les tribunaux, et qui, selon la pensée de Tertullien (Tertull. *de Præscript.* c. 33), doit l'avoir en matière de religion plus qu'en tout autre. Ces messieurs agissent à l'égard du christianisme comme s'il ne faisait que de paraître, et comme si cette religion n'avait jamais été examinée. Quand on leur fait voir l'antiquité de leurs objections contre les livres saints, l'éclat avec lequel les apologistes de la religion en ont triomphé, et le suffrage de l'univers qui s'est déclaré pour la cause qu'ils défendaient; on est dispensé de s'occuper ultérieurement d'une affaire tant de fois discutée et jugée, et ces querelleurs éternels doivent être renvoyés comme réfractaires à des sentences réitérativement publiées contre eux. *Sic facilius traducentur, dum aut jam tunc fuisse deprehenduntur, aut ex illis quæ jam fuerunt, semini sumpsisse.*

3° Il en faut toujours revenir à ce principe établi. *Il y a une révélation, il y a des livres qui la contiennent;* que les infatigables argumentateurs contre l'Écriture-Sainte nous montrent quelque chose de mieux, de plus sûr et de moins sujet aux difficultés.

251. *D.* N'y a-t-il pas eu des hommes célèbres, que la seule lecture des livres saints a persuadés de leur divinité, sans l'examen des preuves de leur authenticité?

R. Il y en a eu, et il y en a encore un très

grand nombre qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, ont jugé que l'erreur ne pouvait emprunter un langage si simple, et en même temps si plein de sentiments et de choses. Ils y ont senti un ton d'autorité et de conviction, qui exclut le doute, et que le faux ne comporte pas, qui énonce les faits sans vue ni dessein ultérieurs, rapportant les prodiges comme les événements ordinaires, sans provoquer la crédulité ni prémunir contre l'incrédulité. Non-seulement ils se sont sentis frappés de cette lumière dont, suivant l'expression de Cassiodore, l'Écriture est toute resplendissante (1); mais ils furent intimement touchés et changés. C'est ainsi que saint Justin martyr, Tatien, Théophile d'Antioche, Origène, saint Grégoire Thaumaturge, saint Hilaire, etc., faisant par hasard la lecture de ces divins livres, cédèrent à cette force persuasive, qu'aucun ouvrage humain ne peut avoir. C'est ainsi que Victorin, rhéteur païen, au rapport de saint Augustin (*Confess.*, l. 8, c. 2), lisant l'Écriture-Sainte par pure curiosité, se rendit aussitôt à sa victorieuse impression. Spizélius, dans son *Scrutinium atheismi*, rapporte plusieurs exemples des temps postérieurs, où cette même lecture, faite sans dessein, eut les mêmes effets sur des hommes de tout état et de toute religion: ce qu'il attribue surtout à cet esprit universel, qui prend toutes sortes de formes, se proportionne à toutes les intelligences, provoque ou seconde toutes les bonnes affections, porte dans les cœurs la lumière et l'onction; à cette fécon-

(1) *Omnis scriptura divinâ luce resplendet, et in ea Spiritûs sancti virtus evidenter irradiat.* (Lib. 1, Instit. div. Lect.)

dité inépuisable qui s'étend sur tout, qui instruit sur tout, qui embrasse toutes les situations possibles de l'ame, et décèle la plus profonde connaissance du cœur humain avec tous ses maux et ses remèdes. Vrai caractère des livres où parle l'éternelle sagesse, et où dès-lors son esprit est nécessairement empreint (1). « Le divin » livre de l'Évangile (dit un philosophe moderne, toujours en guerre avec lui-même) » (*Pensées de J.-J. Rousseau*, p. 3.), le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous, » même à quiconque ne le serait pas, n'a besoin » que d'être médité, pour porter dans l'ame » l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé » un si doux langage, jamais la profonde sagesse » ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de » simplicité. On n'en quitte point la lecture sans » se sentir meilleur qu'auparavant. » — « Si quelqu'un, dit milord Jenyns (*Examen de l'évid. intrins. du Christ.*, 2e proposit.), doute de » la supériorité et de l'excellence de cette religion, sur toutes celles qui avaient été enseignées précédemment, qu'il lise avec attention » ces écrits incomparables, par le moyen desquels elle est parvenue jusqu'à nous, et qu'il » les compare avec les productions les plus célèbres du monde païen : s'il ne sent pas que, » plus qu'aucun autre écrit, ils sont beaux, » simples, et originaux; je ne fais pas difficulté » de prononcer, qu'il est aussi destitué de goût

(1) *Est enim in illâ Spiritus intelligentiæ sanctus, unicus, multiplex, subtilis, disertus, mobilis, humanus, benignus, stabilis, certus, securus, omnem habens virtutem, omnia prospiciens et qui capiat omnes spiritus* (Sap. 7).

» que de foi, et aussi pauvre critique que mau-
» vais chrétien. »

252. *D.* N'a-t-on pas remarqué le même genre de simplicité et de caractère persuasif dans des livres apocryphes?

R. 1° Si quelques livres apocryphes ont eu le ton touchant et persuasif des livres saints, c'est une imitation dont tout l'honneur est dû au modèle.

2° Il y a des livres apocryphes, c'est-à-dire, non insérés dans le canon de l'Écriture, qui méritent de la considération, quoique l'Église ne les ait pas reconnus pour des ouvrages inspirés. Telle est l'oraison du roi Manassès, le troisième et le quatrième livre d'Esdras, etc.

3° Dans ceux qui sont certainement et totalement apocryphes, il s'en faut bien que la narration soit aussi simple et naturelle, la relation du merveilleux aussi ingénue, sans recherche ni prétention; qu'elle ait cette empreinte de conviction passive et active qui annonce celle de l'écrivain, et qui opère celle du lecteur, qui fait dire à tout homme impartial et attentif: *Ce n'est pas ainsi qu'on invente.*

Quand les livres apocryphes, comme l'Évangile des Nazaréens, celui de saint Thomas, etc., sont des recueils d'une histoire telle que celle de Jésus-Christ, il n'est pas possible que la vérité incontestable des faits n'y ait imprimé quelques-uns de ses caractères. Nous aurons dans la suite (art. 3, § 3, n. 291 et suiv.) d'autres réflexions à faire sur les livres apocryphes.

253. *D.* Le langage des livres saints qui fait de si puissantes impressions sur certains esprits, n'a-t-il pas paru plat et dégoûtant à un homme

célèbre, singulièrement versé dans la belle littérature ?

R. Ce jugement ne prouve que le mauvais goût ou la mauvaise humeur, peut-être aussi le mauvais cœur de cet homme célèbre, à l'égard des choses qui concernent la religion. L'éloquence des livres saints est d'un genre unique, qu'on chercherait en vain dans quelque ouvrage que ce soit; s'il s'y trouve des passages réellement profonds et sublimes, si les cantiques, ceux de Moïse en particulier, passent toutes les beautés d'Homère et d'Hésiode, on y trouve aussi le modèle de la plus grande simplicité, souvent d'une noble négligence; et cette espèce d'inégalité, qui naît du fond même des choses, donne à la totalité des Écritures une impression qui ne peut résulter de quelque autre lecture que ce soit. Tout ce qui porte l'empreinte de la divinité sort toujours des règles de l'art. Jetons les yeux sur les grandes productions de l'auteur de la nature. En paraissant se jouer dans l'univers, il a répandu je ne sais quoi de sublime dans ses ouvrages, que l'art ne saurait contrefaire. Les lacs et les fleuves sont-ils bornés par des lignes droites ? Les collines et les montagnes ont-elles exactement une figure conique ou pyramidale? La mer est-elle renfermée dans un bassin d'un contour parfaitement rond? Le globe à sa première inspection nous montre-t-il de l'ordre et de la régularité dans sa surface? Si, dans les œuvres de la création, Dieu a dédaigné tout ce qui sent l'art, comme petit et servile, pourquoi dans les livres destinés à contenir ses oracles en aurait-il usé autrement? Ce serait une élégance déplacée, que d'y rechercher les grâces de la diction, qu'on

ne pardonne pas même aux monarques. Il y a plus de force de majesté dans le style simple, inégal, négligé, hardi, métaphorique de l'Écriture, que dans les périodes cadencées des écrivains les plus polis. (*Voyez* le discours cité ci-dessus, n. 248).

254. *D.* Pour que l'Écriture soit un livre divin, est-il nécessaire que toutes les expressions et tous les mots aient été inspirés de Dieu?

R. Rien n'oblige à adopter cette opinion de quelques théologiens : les livres saints sont inspirés, si le Saint-Esprit a excité leurs auteurs à les écrire; s'il a présidé à leur travail, en écartant tout ce qui aurait offensé la vérité, la religion ou les mœurs; s'il les a soutenus par des lumières et des sentiments extraordinaires, etc. C'est ce que les théologiens appellent *inspiration de direction.* Il est évident néanmoins que, dans les prophéties et les vérités auparavant inconnues, et tout ce qui s'est passé sans témoin et n'a pu être transmis par la narration, il faut admettre l'*inspiration de suggestion* quant au fond des choses; et il paraît que, dans les endroits les plus importants, on peut l'étendre à certains égards jusqu'aux expressions, quoique toujours analogues au caractère et au génie des auteurs. Si nous lisons attentivement l'Écriture-Sainte, nous pouvons en quelque sorte suivre le souffle de l'Esprit Saint, et marquer, pour ainsi dire, les endroits où tantôt il fortifie la mémoire des auteurs, tantôt il éclaire leur entendement, tantôt il donne de l'élévation à leurs idées, de la dignité et de l'énergie à leur langage. — C'est surtout le concours de ces deux espèces d'inspirations, *de direction* et *de suggestion*, qui dif-

férencie l'autorité des écrivains sacrés d'avec l'infaillibilité des conciles généraux (1).

255. *D.* N'y a-t-il pas parmi les chrétiens des disputes sur la canonicité de plusieurs livres que les uns rejettent, et que les autres regardent comme divins?

R. Les savants des différentes communions ont pu étaler à ce sujet beaucoup d'érudition, et conclure pour ou contre l'autorité de ces livres. Mais, dès qu'on reconnaît une fois la véritable Église aux marques qui la distinguent, cette controverse tombe nécessairement avec toutes les autres.

256. *D.* Si le nombre des livres canoniques est bien déterminé, d'où vient qu'il y a eu autrefois des écrits canoniques, tel que la Lettre de saint Paul aux Laodicéens, qui n'existent plus? Est-il apparent que Dieu ait laissé périr des ouvrages inspirés?

R. 1° Il n'est pas certain qu'aucun ouvrage perdu ait été inspiré réellement et reconnu comme tel par l'Église; parce que rien n'empêche que les auteurs sacrés n'aient fait quelques écrits sans l'aide de l'inspiration divine, et qui par-là même n'auront pas été insérés dans le canon des livres saints. — Quant à la lettre dont il est parlé dans l'épître aux Colossiens ch. 4, v. 16, il paraît bien constant qu'elle n'était pas de saint Paul, mais des fidèles de Laodicée, comme le texte, surtout le grec, l'exprime sans

(1) On peut ajouter que les décrets des conciles sont fondés sur l'Ecriture ou la tradition, et ne sont que l'interprétation du texte sacré, ou les garants de la tradition. L'idée que nous donnons ici de l'*inspiration de direction*, renferme encore deux autres différences.

équivoque. D'ailleurs, l'Apôtre n'eût pas fait saluer les Laodicéens (v. 15), s'il leur eût écrit en même temps.

2° Des ouvrages particulièrement assortis aux circonstances du temps, qui n'étaient pas d'une utilité générale et qui n'influaient pas sur les siècles à venir, ont pu être canoniques dans le temps où ils étaient nécessaires et utiles, et se perdre ensuite, lorsque la lecture en était devenue indifférente (1).

3° De quelque nature qu'aient été les livres perdus, c'est assez que la Providence nous en ait conservé un nombre suffisant, pour que le dépôt de la révélation fût en sûreté, et l'Histoire Sainte dûment éclaircie et attestée. Ceux qui n'étaient pas nécessaires à cet effet, ont pu ne pas parvenir jusqu'à nous, sans que nous ayons rien à regretter.

ARTICLE II.

L'ancien Testament.

§ I.

257. *D.* Quel est le livre le plus important de l'ancien Testament?

(1) Il paraît que le P. Fabricy s'élève trop fortement contre cette supposition qui n'entraîne aucune conséquence fâcheuse, dans ses *Titres primitifs de la révélation*, ouvrage d'une érudition indigeste et parasite, et dont toutes les vues ne sont pas également solides et saines. (Voyez le *Journ. hist. et lit.* 1 mai 1785, p. 21.)

R. C'est incontestablement la Genèse, il est le fondement de tous les autres. Le passage du néant à l'être, la naissance et le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité et de ses progrès, y sont exprimés avec une simplicité et une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées, ne paraissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moïse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes. — On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité et grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente et immortelle..... (*Gen.* III, vs. 26) : son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création..... (*Gen. ibid.*) Son excellence et sa supériorité sur toutes les créatures visibles; parce que, si pour le corps il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame.... (*Gen.* II, vs. 7). L'homme y apprend les égards qu'il doit avoir pour sa femme, puisqu'elle a été formée d'une de ses côtes, et tirée d'auprès de son cœur pour être sa compagne, et non pas son esclave; et que rien n'est plus contraire aux intentions du Créateur, ni plus déshonorant pour l'humanité, que la brutalité mahométane, qui sacrifie une moitié du genre humain à la force et à la volupté de l'autre....' (vs. 24). On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher

pour s'attacher invariablement à son épouse, et qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux..... On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, et la promesse d'un médiateur qui réparerait de tout....(*Gen.* III, vs. 1 *et seq.*) On y découvre les raisons de l'union, de l'amour et de la paix qui doivent régner entre tous les hommes; puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même père, et qu'ils ne font réellement tous sur la terre qu'une même famille..... Enfin, l'on y apprend les sacrés devoirs de la religion; le culte, l'adoration, la reconnaissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, et qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de priviléges, de grâces et d'honneur.

258. *D.* Est-il bien certain que Moïse est l'auteur de la Genèse, et des quatre livres suivants qui forment le Pentateuque?

R. Quand ce ne serait pas Moïse, mais quelque autre auteur choisi de Dieu, pour écrire l'importante histoire de la création, la vie des premiers hommes, l'établissement du culte divin, etc., cette histoire serait tout aussi respectable qu'elle l'est pour être l'ouvrage de Moïse. Au reste, l'on ne peut douter qu'elle ne soit effectivement de lui, sans contredire tous les historiens païens, juifs, chrétiens, et sans se mettre dans le cas de ne pouvoir attribuer aucun livre à quelque auteur que ce soit; puisque jamais homme ne fut plus constamment et plus universellement regardé comme auteur d'un livre, que Moïse l'a été du Pentateuque. Les preuves en sont entre les mains de tout le monde; Huet, Bonfrère, Calmet, tous les interprètes de l'Écri-

ture, tous les apologistes de la religion, en ont montré l'évidence, et ont répondu à toutes les objections des raisonneurs (1).

259. *D.* A quoi sont réduits ceux qui rejettent les livres de Moïse.

R. A errer dans l'espace de l'imagination, à nous vanter le cahos indéchiffrable des histoires de la Chine et de l'Égypte, à nous parler de Sanchoniaton, de Zoroastre, d'un livre indien nommé *Hanscrit*, dont on ne sait que quelques mots, dont on n'a ni suite, ni preuve, ni garant, dont on ignore l'époque, et tout ce qui peut fonder le récit d'un auteur. Il semble qu'on veuille suppléer à tout cela par des citations pleines de suffisance, répétées d'un air qui annonce une érudition profonde dans les histoires les plus reculées. Il n'y a que les disciples du maître qui enseigne de la sorte, qui y soient trompés..... Si notre religion était fondée sur Sanchoniaton, ou sur Zoroastre (2), nos philosophes auraient beau jeu; ces messieurs sont

(1) *Demonst. Evang.* Prop. 4, cap. 1. — Bonfrerii, Præloquia in script. sacr. cap. 7; *de Authoribus librorum sacræ Scripturæ*, in edit. Menochii a P. Tourneminc. — Calmet. Préf. sur le Pentateuque, t. 1, p. 9. — Bergier, *Apol. de la rel. chrét.*, t. 1, c. 1, § 2. — *Dict. phil. de la rel.*, art. Moïse, etc. — M. Bossuet (*Dissert. sur les psaumes*, *Disc. prélim.*) observe que dans les psaumes on trouve plusieurs endroits copiés du Pentateuque, et que par conséquent ce livre existait avant David et les autres auteurs des psaumes, qu'il ne peut être attribué à Esdras, etc.

(2) Il ne nous reste de Sanchoniaton que quelques fragments, que MM. Dodwel et du Pin regardent comme des pièces supposées. C'est un auteur Phénicien, qu'on dit avoir vécu à peu près deux mille ans avant J.-C. — Bochart dans sa *Géographie sacrée*, l. 4, c. 1; et Huet, *Demonst. Evang.* p. 73, prétendent que Zoroastre est un

bien moins délicats que les théologiens dont ils méprisent la crédulité.

§ II.

260. *D.* N'y a-t-il pas dans la Genèse des choses très difficiles à concevoir? Pour quelles raisons, par exemple, Dieu, qui réunit dans un moment les ressources de tous les siècles, a-t-il mis six jours à produire le monde?

R. 1° Si pour être convaincu de la vérité d'un fait opéré par la puissance de Dieu, il faut connaître toutes les raisons que Dieu a consultées dans le secret de son conseil, on ne conviendra plus de rien, on contestera tout, on doutera de tout. Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde? Pourquoi le laisse-t-il subsister depuis plus de cinq mille ans? Pourquoi a-t-il créé des corps, et ne s'est-il pas contenté de créer des esprits, qui seuls peuvent le connaître et l'aimer? — Pourquoi n'a-t-il pas créé tous les êtres à la fois? Pourquoi faut-il qu'une longue suite de siècles amène successivement la totalité des hommes, comme six jours ont achevé par degrés l'architecture du monde?

2° Quoiqu'il soit téméraire et inutile de rechercher les raisons qui déterminent les décrets

personnage fabuleux, inventé d'après l'histoire de Moïse. *Assertion* mise dans un nouveau jour par M. Meiners, dans un discours prononcé à l'académie de Gœttingen, le 18 septembre 1779. Le philosophe de Ferney, grand admirateur de Zoroastre, ayant vu la traduction que M. Anquetil du Perron en a donnée, est convenu de bonne foi, que c'était *un fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. Nostradamus*, ajoute-t-il, *et le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène.*

de Dieu, on en découvre souvent de fort simples et de fort naturelles. Peut-être les six jours de la création ont-ils servi à rasseoir la matière agitée par les premières productions, et à la disposer à l'exécution de nouveaux ordres. La production de la lumière, par exemple, a dû faire une révolution dans toute *la masse chaotique*, et y laisser des résultats qui ont peut-être digéré et préparé la matière des opérations futures.

261. *D.* Comment comprendre la tentation d'Eve, et le langage du serpent? Faudra-t-il réduire tout cela en métaphore, et recourir au sens figuré?

R. Dès que l'on veut rejeter tout ce qui ne se conçoit pas aisément, il faut effacer les deux tiers de l'histoire, et nier les faits les plus incontestables. — Il n'est pas raisonnable de juger d'un livre par un fait, c'est du fait qu'il faut juger par l'autorité du livre. La chute du premier homme et ses circonstances sont liées avec toutes les preuves de la révélation divine (1). Il faut, avant que d'en porter un jugement, consulter l'ensemble de la doctrine chrétienne, entrer, pour ainsi dire, dans les préliminaires de la foi, méditer les grands motifs de crédibilité qui font évanouir tout genre d'objection particulière, et donnent de la certitude à des événements, qui, dans un état isolé, ne mériteraient sans doute pas la même croyance (2). — Y a-t-il effective-

(1) Voyez n. 449 et suiv., ce qui regarde le péché originel.

(2) C'est en ce sens que saint Cyrille disait que, pour ne point être arrêté par les difficultés particulières de quelques passages de l'Écriture-Sainte, il fallait une disposi-

ment une si grande difficulté à concevoir, qu'un esprit agite l'organe d'un animal, et forme des sons articulés (1)? Qu'une femme se laisse persuader par des chimères flatteuses? que l'orgueil, la curiosité, la gourmandise, se réunissant dans une seule tentation, opèrent la chute d'une créature faible, placée dans un état d'épreuve? — Pourquoi réduire en métaphore, ce que le sens littéral explique beaucoup plus raisonnablement que le figuré? On a voulu également chercher la métaphore dans le fruit défendu, pour

tion sincère à professer l'ensemble des grandes vérités de la foi. *Opus est ut, qui volunt Scripturas intelligere, parati ad fidem sint*; nisi enim credideritis non intelligetis, *quidam ait propheta*. Cyrill. Alex. *Thesauri* l. 13, c. 1. — Il y a des vérités qui ne sont pas faites pour être présentées directement à l'esprit; elles le révoltent quand elles vont à lui en droiture; elles blessent sa petite logique; il n'y comprend rien, ce ne sont que des absurdités pour lui. Il faut d'abord l'occuper d'autres assertions qu'il adopte sans peine, et lui faire voir ensuite leur étroite union avec celles dont la croyance paraît devoir trouver plus de résistance. J'ai connu un homme profondément instruit, qui ne répondait jamais directement aux difficultés spécieuses qu'on lui proposait sur le texte sacré ou sur quelque dogme de la religion. Il amenait successivement des vérités reconnues et incontestables, par la considération desquelles les difficultés s'évanouissaient, ou diminuaient de manière à ne laisser dans l'esprit aucune répugnance à adopter la créance de l'article contesté. — La théologie rentre à cet égard dans la condition des autres sciences; vouloir en juger par quelques notions élémentaires, c'est anéantir l'intérêt et la dignité de l'ensemble. Que penserait-on de la géométrie, de la physique, de l'astronomie, si on s'arrêtait aux premières leçons qu'elles présentent, et dont on ne connaît l'importance et la vérification qu'après des combinaisons et des conséquences sans nombre?

(1) Il faut que l'histoire d'Eve, séduite par le démon revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance

en faire un commentaire absurde, désavoué par le texte sacré, par l'explication des Pères, par le sentiment que l'Église exprime dans toutes ses prières (1). Toutes ces interprétations arbitraires sont peu heureuses, et leurs auteurs, en s'écartant de l'autorité de la lettre, de la tradition, de l'unanimité des docteurs catholiques, doivent attendre le succès destiné à toutes les produc-

et d'une croyance bien ancienne parmi les nations païennes; puisque la fable d'Ophionée est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose. — Ceux qui, pour critiquer ce langage du serpent, l'ont rapproché de celui de différents animaux ou de substances inanimées, dont il est fait mention chez les anciens historiens et les mythologistes (*Voyez* saint Cyrille d'Alex. lib. 3, *contra Julian.*), n'ont pas fait attention, qu'ils prouvaient, sans le vouloir, qu'on a cru dans tous les temps que les puissances invisibles pouvaient produire des sons articulés dans la bouche d'un animal ou même d'un être sans vie.

(1) Jean-Bapt. Van Helmont, Corneille Agrippa et Beverland, ont avancé que la chute de nos premiers parents ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel; opinion absurde, réfutée par le texte même de la Genèse, qui ordonne aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité. On peut voir sur ce sujet le traité de Léonard Ryssen : *Justa detestatio libelli Beverlandi, de peccato originali*, in-8o, 1680. C'est une bonne réfutation de ce paradoxe révoltant, contraire non-seulement, comme je viens de le dire, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine, mais à la croyance constante de l'Eglise catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral, ce que la Genèse nous apprend de la prévarication du premier homme; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement dans la messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur* (Vues sur la défense faite à Adam; ci-dessous, 449.)

tions d'une imagination égarée (1). Écoutons un homme qui n'est pas suspect aux philosophes du siècle. (Herder, *Idéen zur Philosophie*, t. 2).

« Comparez ce récit avec ce que les livres des » autres nations débitent sur cet objet, et vous » comprendrez combien celui-ci est plus raisonnable. Le désir déréglé de connaissances qui » ne nous conviennent pas, l'aveugle détermination dans l'usage de notre liberté, l'esprit » inquiet et rebelle, qui élargit et dépasse les » bornes nécessairement posées par des préceptes » moraux à un être faible qui doit apprendre à » se gouverner lui-même. C'est là cette roue enflammée sous laquelle nous nous roulons, et » qui trace encore aujourd'hui le cercle de notre » vie. Le vieux philosophe, auteur de cette histoire de l'homme, connaissait ce mystère » comme nous, et nous en montre l'explication » dans la narration simple et ingénue d'un évé-

(1) Ne nous efforçons pas de ramener à nos idées, à nos usages, l'histoire et la tradition de nos pères; de juger de tout par les opinions et les goûts d'un siècle affété et suffisant. Respectons le secret de l'Eternel : laissons à l'Écriture les ténèbres, dont la plus haute et la plus vénérable antiquité, l'état gradué et respectif des notions humaines, les vues secrètes de Dieu, les moyens variés et féconds de sa Providence, ses merveilles toujours multipliées à raison de la simplicité des temps, le génie ou le langage des auteurs saints, etc., ont enveloppé ces grandes annales de la religion; laissons ce voile auguste et respectable, à tant d'égards, reposer sur les objets qu'il cache, plutôt que de rendre ce dépôt précieux (déjà confié, hélas! à des mains trop faibles), sujet à l'inquiétude de l'imagination, à la fantaisie des savants factices, à l'étalage d'une érudition illusoire, à des discussions grammaticales, toujours ennuyantes et pédantesques, souvent dirigées par des vues dangereuses, et dont les sectaires de tous les siècles ont su tirer un parti si funeste à l'Eglise de Jésus-Christ.

» nement où vont aboutir tous les fils de ce » grand nœud. »

262. *D.* Comment un homme aussi éclairé qu'Adam a-t-il pu se persuader qu'en mangeant du fruit défendu, il deviendrait semblable à Dieu ?

R. 1° Saint Paul nous apprend qu'Adam ne fut ni trompé ni persuadé, et qu'il ne pécha que par complaisance pour son épouse (1).

2° Quand Dieu éprouve les hommes, et veut les rendre dignes de lui par des combats et des victoires pénibles, il semble les laisser dans une espèce d'obscurité, et se retirer d'eux sans cependant les abandonner. Les temps d'épreuve ne sont pas ceux où les lumières et les grâces célestes inondent notre âme, et *dilatent le cœur*, comme dit le Prophète, *pour courir dans la voie des divins commandements* (Ps. 118). Ce sont des temps où l'homme doit montrer de la force et de la constance ; où les lumières paraissent s'affaiblir, où l'impression de la grâce est moins sensible ; des temps de ténèbres, où l'on voit encore assez pour se conduire, mais où il est plus aisé de s'égarer ; où l'on peut encore faire le bien, mais où il faut de plus grands efforts pour le faire. Ce sont des espèces de crises où les vrais serviteurs de Dieu sont consolidés dans la vertu et l'observance de la loi sainte, et où les autres se perdent par leur faiblesse et leur inconstance (2).

(1) *Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit* (1 Tim. 2.).

(2) *Voyez* le P. Bourdaloue, *Sermon sur l'Épiphanie ;* première partie. Le célèbre orateur explique cette vérité d'une manière admirable.

3° La chute d'Adam est-elle beaucoup plus inconcevable que celle de Salomon, ce prodige de science et de sagesse, qui fut aveuglé par des femmes jusqu'à substituer au vrai Dieu, qui s'était manifesté à lui d'une manière si sensible, des masses de bois et de pierres... ? Ne voyons-nous pas au milieu du christianisme des hommes, qui passent pour éclairés, sacrifier leur loi et leur conscience à la gourmandise d'un moment; et d'autres, à quelque chose de plus brutal encore...? Qui peut, hélas! calculer les ressorts et les effets de la séduction, déterminer l'espace, souvent fort étroit, qui sépare l'homme le plus juste et le plus sage, de l'iniquité la plus grossière? *Delicta quis intelligit?* (Psalm. 18.)

263. *D.* Si le démon a abusé de l'organe du serpent pour séduire nos premiers pères, Moïse ne devait-il pas commencer son récit par la chute des anges?

R. Un homme qui écrit l'histoire du monde visible, n'est point obligé à faire l'histoire des anges. Quand un fait étranger a quelque rapport aux choses qu'on écrit, s'il est connu d'ailleurs, et qu'il faille de grands détails pour en faire l'histoire, on le suppose. Les Juifs connaissaient très bien la chute des anges rebelles (*Levit.*, XIX, 31, XX, 6; *Deut.* XVIII, 10.), puisqu'il leur est défendu de les consulter, et d'employer leur service. Et c'est peut-être pour ne pas réveiller l'inclination de ce peuple pour la superstition et la magie, que Moïse ne s'est point appesanti sur l'histoire des démons. — Il est absurde de dire, avec un auteur forcené (*Dict. phil.* art. *Ange*), que la chute des anges est le fondement du christianisme; quand il n'y aurait jamais eu

d'anges, quand le démon n'eût point tenté Eve, que cette femme n'eût succombé qu'à sa curiosité et à sa convoitise, et que le langage du serpent ne fût qu'une allégorie, quel changement y aurait-il eu dans la religion?

264. *D:* L'existence de ces esprits malveillants et envieux, réprouvés de Dieu et bannis du Ciel, est-elle bien certaine?

R. L'on ne peut en douter sans résister à tous les motifs qui peuvent fonder une croyance. Il n'y a qu'à ouvrir les œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre et d'une infinité d'autres auteurs païens, pour être convaincu que toute l'antiquité païenne a reconnu l'existence des démons (1). Les plus savants des philosophes modernes, Locke, Clarck, Leibnitz, Newton, en conviennent comme les anciens. Un des fondateurs de l'incrédulité moderne (Édouart Herbert, dans son livre *De Veritate*, p. 289), parle lui-même des bons et des mauvais anges, comme d'une vérité consacrée par les suffrages de tous les siècles. Les Pères de l'Église, qui ont eu dé-

(1) Steuchus Eugubinus, dans son savant traité *De perenni Philosophiâ*, a recueilli avec soin un grand nombre de passages des anciens qui attestent leur croyance de l'existence des démons. Partout on en trouve des vestiges. Homère, en décrivant au livre 19 de son Iliade le châtiment d'Até que Jupiter chassa du Ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Il faut faire le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit que Ophionée conduisit une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *serpentin*, car le démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent.

fendu le christianisme, ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin, les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu se faire sans l'intervention des esprits (1).

265. *D.* Comment des intelligences célestes ont-elles pu s'aveugler au point de vouloir s'égaler à Dieu?

R. 1° Comment des hommes, qui prétendent posséder toutes les richesses du génie, peuvent-ils s'aveugler au point de nier l'existence de Dieu? ce qui est tout aussi absurde, que de vouloir lui être égal. C'est qu'il n'y a rien de si absurde que la raison ne puisse se persuader à un certain point, quand une fois elle s'écarte des lois de

(1) On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, le médecin Saint-André, et l'abbé de Saint-Pierre, se sont donné, en susbstituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination qui opère des choses étonnantes, à la distance de plusieurs centaines de lieues (*Voyez* le traité *de Magiâ*, du célèbre M. Haen, p. 104 et 106, édit. de Venise, 1775.) D'autres ont eu recours à des Gnomes, des Sylves, des Zaziris, aux hommes des quatre éléments, imaginés par Paracelse, et à d'autres agents du royaume des Fées, plutôt que de reconnaître ceux dont l'existence nous est attestée par les autorités les plus imposantes. — Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avait aucune part, et si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, l'on a fait en cela ce que font tous les jours les philosophes les plus applaudis : dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils en font la base d'un système général, et ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature.

son Auteur, et des lumières qui doivent éclairer sa marche.

2° L'Écriture, qui nous apprend la chute des anges, ne nous instruit pas de la nature de leur délit. Les saints Pères ne nous ont donné, que comme des conjectures, ce qu'ils ont écrit là-dessus. Quelques auteurs modernes, qui ont voulu en parler avec certitude, paraissent avoir trop écouté les leçons d'une théologie inquiète, et d'une curiosité déplacée. Le passage d'Isaïe, que quelques orateurs ont appliqué à cette matière, regarde à la lettre le roi de Babylone, et ne convient au chef des anges rebelles, que dans le sens figuré. Dès lors, l'[illegible] ne peut s'appuyer sur toute la force des expressions, quoiqu'elles soient de nature à faire croire que le prophète retrace en même temps un événement plus ancien et plus important, comme un objet de comparaison avec l'orgueil du monarque assyrien (1).

266. *D.* Si le démon a parlé par la bouche du serpent, pourquoi la malédiction de Dieu est-elle tombée sur le serpent même?

R. L'impression de la justice de Dieu ne pouvait être sensible à Adam et à Eve, que dans le sort du serpent; le châtiment du démon, déjà relégué aux supplices éternels, échappait à leurs regards..... Il est inutile d'examiner si la nature du serpent a souffert quelque révolution par l'iniquité de son ministère, ou bien si sa situation naturelle fut choisie de Dieu, pour exprimer et

(1) *In cœlum conscendam; super astra [illegible]ei exaltabo solium meum. Sedebo in monte testamenti, in lateribus aquilonis.* (Isaï XIV. 13.)—Il en est de même du 28e chap d'Ézéchiel, où il s'agit du roi de Tyr.

transmettre aux enfants des hommes l'idée de la malédiction divine. Est-il raisonnable de contester la vérité d'une histoire, parce qu'on en ignore une circonstance (1)?

§ III.

267. *D.* Ne dit-on pas que le monde est beaucoup plus ancien que ne le fait Moïse? N'a-t-on pas été obligé de préférer au texte Hébreu, la version des Septante, pour concilier avec l'Écriture, l'antiquité de la Chine?

R. Si quelques savants ont préféré la version des Septante au texte Hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, c'est qu'ils ont cru qu'elle rendait mieux le texte de Moïse. L'antiquité vraie ou prétendue de la Chine s'accorde parfaitement avec l'Hébreu et la Vulgate, en adoptant une explication très

(1) Nous passons sous silence des subtilités sans nombre que l'incrédulité oppose à l'autorité de la Genèse, et nous renvoyons aux interprètes qui ont traité amplement ces matières; c'est chez eux que nos philosophes ont cherché ces objections, il est juste d'y chercher les réponses. On doit consulter surtout l'ouvrage de M. Duguet, *Explicat. de La Genèse*, 6 vol. in-8°. Quoique les explications de l'auteur soient quelquefois plus allégoriques que littérales, elles répandent en général beaucoup de jour sur ce livre fondamental. J'ajouterai cette réflexion d'un sage, sur quelques faits extraordinaires, contenus dans les livres saints et particulièrement dans la Genèse. « Ce fait présente à l'imagination un objet qu'elle n'admet qu'avec » peine; mais c'est cette invraisemblance même d'un fait » rapporté dans une histoire sérieuse et respectable, qui » persuade à ceux qui réfléchissent, que le fait n'est point » controuvé. Les imposteurs sont imitateurs et plagiaires. » S'ils se plaisent à étonner l'imagination, ils se gardent » bien de la rebuter gratuitement. »

naturelle et très solide du père Tournemine (1). Le monde porte des preuves évidentes de sa nouveauté. L'épicurien Lucrèce ne le croyoit guère plus ancien que la guerre de Thèbes et la ruine de Troie (2). Les progrès journaliers des arts nous persuadent, que si le monde existait depuis autant de siècles que le prétendent les lettrés de la Chine, il n'y aurait pas tant à ajouter aux inventions humaines. L'affaissement continuel des montagnes, qui se prouve par mille expériences, et qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles; la moitié de la terre presque encore déserte, ou peu habitée, et ne présentant aucun monument d'une population plus ancienne, démontrent que l'époque de son origine n'est pas fort éloignée. — Les hommes superficiels, qui parlent tant de l'antiquité de la Chine, ignorent sans doute que c'était la marotte de toutes les anciennes nations, de fixer l'époque de leur empire à 30 ou 40 mille ans. Les Egyptiens (*Mémoires* de Trévoux. Janvier, 1762) ne faisaient nulle difficulté de faire une succession de trois cents rois ou roitelets, qui avaient régné ensemble sur différentes provinces. Les Babylo-

(1) *Voyez* cette explication dans la *Description de la Chine* (t. 1, p. 266).

(2) *Cur suprà bellum Thebanum, et funera Trojæ,*
Non alias alii quoque res cecinêre Poetæ?
Quò tot facta virûm toties cecidêre? Neque usquam
Æternis famæ monumentis insita florent?
Verùm, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cœpit.

(Lucret. l. 5. *de Nat.*)

niens disaient leur empire fondé depuis 400,000 ans. Les Chinois ne sont ni plus délicats ni plus habiles en matière de chronologie (1). Monsieur Bergier a tellement réfuté les idées de Fréret sur les annales chinoises, que Voltaire, dans les *Conseils raisonnables* n'a rien trouvé à lui répliquer. Le père Parennin et les jésuites en général, en ont eu trop bonne idée. Les journalistes de Trévoux (*Mémoires* de Trévoux. Avril, 1748, p. 686 janvier, 1750, p. 28.), se sont judicieusement écartés en ce point du sentiment de leurs confrères (2). En effet, peut-on sérieusement

(1) Les empereurs de la Chine s'arrogent une espèce de pouvoir sur le temps passé. Pour ennoblir quelqu'un, ils lui accordent un diplôme rétroactif de mille ou deux mille ans; le même génie qui préside à l'héraldique, a réglé la chronologie.

(2) Les missionnaires n'osent point dire dans la Chine, et encore moins écrire ce qu'ils pensent de l'antiquité de cet empire. Le P. du Halde nous apprend que ce serait un crime capital de contredire sur ce point les préjugés de la nation. « Ni l'un ni l'autre de ces fameux écrivains (*Fe-*
» *huhi* et *Sema-ouen-Kong*) n'a pensé à retrancher les
» trois premières familles, ni même à insinuer que les
» empereurs nommés dans le *Chu-King* n'aient pas réelle-
» ment existé, et ne soient que des personnages feints et
» allégoriques. Si quelqu'un à la Chine s'avisait de leur
» attribuer une pareille opinion, peut-être que sa témé-
» rité lui coûterait cher. » *Descript. de la Chine*, t. 1, *préf.* p. 14. Si la témérité d'attribuer à un historien Chinois une opinion contraire à l'antiquité de cet empire, *coûterait si cher*, que ferait-on du téméraire auteur, qui professerait lui-même une telle opinion, qui oserait ravaler les Chinois au-dessous des Egyptiens, et en faire une colonie de ce dernier peuple? Le charitable P. du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire et si important, il le répète prudemment à la p. 264. « Cette opinion est bien établie parmi les historiens de la
» Chine, que si quelqu'un s'avisait de rapprocher davan-
» tage de nos temps l'origine de leur empire, il serait re-

entreprendre de nous persuader que les Chinois calculent les éclipses depuis 4000 ans ? Il n'y a guère plus de cent ans, qu'ils étaient si ignorants en astronomie, qu'ils avaient recours aux mahométans pour la composition de leurs calendriers; ils seraient aujourd'hui dans la même ignorance, si les jésuites ne les eussent instruits ; encore n'ont-ils que peu profité de leurs leçons. Il a encore fallu, en 1772, appeler à Pékin quatre jésuites pour remplir le tribunal des Mathématiques, qui, par la mort de quelques missionnaires, pourrait tout à coup manquer d'assesseurs, ce qui jetterait les Chinois dans de singuliers embarras. Le père Martini a lu, dans un de leurs plus anciens livres, que, sous le règne d'Yao, le soleil éclaira la Chine l'espace de dix jours et de dix nuits. Voilà donc la période des éclipses absolument changée : le moyen de vérifier les

» gardé comme l'inventeur d'une doctrine erronée et » exposé à de grandes peines. » Qu'on fasse valoir après cela les suffrages des Jésuites qui écrivent à Pekin, ou à Canton, qu'on leur reproche avec M. Paw, d'outrer, défigurer, d'altérer la vérité toutes les fois qu'il s'agit de l'antiquité, de la puissance, de la vertu, de la science des Chinois; on montrera par là, qu'on n'est pas au fait des circonstances où les missionnaires se trouvent. Il faut néanmoins convenir que plusieurs d'entre eux se sont laissé entraîner par les préjugés nationaux, et ont parlé de l'excellence de la Chine et des Chinois, avec un enthousiasme qui ne fait pas l'éloge de leur discernement. — Si c'est pour favoriser la prédication de l'Evangile et de la foi chrétienne, qu'ils ont eu cette déférence ou indulgence envers les Chinois, « l'avantage, dit l'abbé Renaudot, n'a » pas toujours été tel qu'on l'avait espéré, et cette com- » plaisance a souvent servi plutôt à augmenter l'orgueil » excessif de ces peuples qu'à les disposer à recevoir hum- » blement la simplicité de l'Evangile ». (*Relat. des Indes et de la Chine*, p. 394.)

calculs chinois, et de les concilier avec les nôtres? Il y aura toujours une différence de dix jours et de dix nuits (1). Plusieurs éclipses, rapportées dans les annales chinoises, sont absolument déplacées : Hardouin, Cassini, Fréret lui-même, en sont convenus. Cassini a même employé le calcul des éclipses pour retrancher de l'histoire chinoise six cents ans, et on ne peut rien ajouter à la manière tout-à-fait décisive dont il a défait l'argument que le bon père Martini fondait sur ces éclipses, calculées à la chinoise, ou plutôt alléguées dans les fabuleuses annales de la nation, sans calcul, comme sans jugement.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, quoique très zélé pour l'antiquité chinoise, abandonne aussi la preuve des éclipses,

(1) Autre exemple bien propre à donner une idée juste de l'astronomie chinoise. — On lit dans une lettre manuscrite du P. Gaubil, jésuite missionnaire de la Chine, en date du 25 septembre 1725, et écrite au P. Souciet, « que » les quatres planètes *Jupiter*, *Mars*, *Vénus et Mercure*, » s'étant approchées dans leur cours, au mois de mars » de la même année, les mathématiciens de Pékin imaginèrent sur-le-champ une certaine approche de *Saturne*, » et qu'il s'était fait une conjonction de ces cinq planètes » avec le soleil et la lune. Aussitôt le tribunal des Mathématiques présenta ses registres à l'empereur YONG-TCHING, » et le complimenta sur ce *renouvellement des siècles*. Ce » prince reçut également sur cet événement les félicitations des grands de l'empire. L'empereur lui-même » publia plusieurs fois dans ses édits cette prétendue *conjonction*, et le tribunal des Mathématiques la consigna » dans ses archives en ces termes : *La troisième année de* » *l'empereur* Yong-Tching, *la seconde lune, il arriva une* » *conjonction de sept planètes*. Le P. Kegler, mathématicien » jésuite, fit tout ce qui dépendit de lui pour convaincre » l'empereur que cette conjonction était une chimère et » une fable; la flatterie des Chinois l'emporta ». (Voyez *le Journ. hist. et litt.* 1 décemb. 1790, p. 536.)

Cela seul suffit pour démontrer l'imposture de ces fameuses annales, puisque sans doute elles ne sont pas plus vraies dans la narration des autres faits, que dans celle des éclipses, objet d'une connaissance publique et générale, que personne n'ignore, et sur lequel on ne peut tromper personne. Mais quand les éclipses se trouveraient bien calculées, cela ne prouverait rien en faveur des contes chinois. Un faussaire ne peut-il pas suivre l'ordre des éclipses ? Nous savons quelles éclipses il y aurait eu si le monde existait depuis cent mille ans. Enfin ces annales, qu'on fait tant valoir, ont été toutes brûlées par ordre de l'empereur Xi-hoam-tir. Il n'en a pas échappé un seul exemplaire (1). Quel fond faire sur l'ouvrage qu'on lui a substitué ? Le sentiment de M. Goguet doit ici être d'une considération toute particulière. On connaît la profonde érudition et l'impartialité de ce laborieux écrivain. « A l'égard des observations astronomiques, dont » on a cherché à étayer les prétendues antiquités » chinoises, la supposition est si sensible, qu'elle » a été aperçue par quelques lettrés, malgré le » peu d'idée, qu'en général, les Chinois ont de » la critique. On peut assurer hardiment que, » jusqu'à l'an 206, avant Jésus-Christ, leur his- » toire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu » perpétuel de fables et de contradictions; c'est » un chaos monstrueux, dont on ne saurait ex- » traire rien de suivi et de raisonnable (*Origine*

(1) Ce tyran, qui a régné trente-sept ans, a tenu tellement la main à l'exécution de cet ordre, que plus de quatre cent soixante lettrés ont été brûlés avec les annales qu'ils avaient recélées.

» *des lois*, t. 3; dissert. 3). » — « Les historiens » chinois (disent les auteurs anglais de la nou- » velle *Histoire universelle*, l. 4, c. 11), ont » ridiculement appliqué à l'état ancien de leur » monarchie, les notions confuses que la tradi- » tion leur avait transmises touchant la création » du monde, la formation de l'homme, le dé- » luge et l'institution des arts. De tout cela, ils » ont composé un système monstrueux d'his- » toire, etc. » M. Boyer, auteur très versé dans l'histoire chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monuments de ce peuple. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleutheropolis, a publié, en 1729, une table chronologique de l'empire chinois, rédigée par un seigneur tartare. Ce seigneur l'avait tirée du *Chang-cun*, ou des grandes annales de la Chine. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois, au règne de Li-vang, l'année 434, avant Jésus-Christ. L'on a même d'excellentes raisons, de la fixer, comme a fait M. Goguet, à un temps postérieur. — Les livres, que les missionnaires regardent comme les plus anciens, sont évidemment postérieurs à Jésus-Christ; puisqu'ils renferment des choses qui, avant cette époque, n'étaient connues d'aucune nation de la terre (1). — On

(1) *Le Chouc-ouen*, ce livre si vanté, le *Secki*, le *Lieou-chong-Tsing-hoen*, expriment formellement et précisément le dogme de la Trinité (*Voyez* la lettre du P. Amiot à la Société royale de Londres, imprimée en 1765 et 1773): or, quelle apparence que les Chinois aient été plus éclairés sur cette matière que les Juifs qui n'en ont jamais parlé d'une manière aussi expresse et distincte? Cette observation bien appréciée, paraîtra victorieuse contre l'antiquité de la Chine : nous sommes sûrs de la faire approuver par tous les hommes instruits de l'économique dispensation de lumières, dont la Providence a formé l'ouvrage gradué de la révélation.

peut voir le sentiment de M. de Guignes sur l'antiquité de la Chine, dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, 1758 et 1759, et dans le *Journal des Savants*, décembre 1757. Ce célèbre académicien pense que l'histoire des Chinois, n'est que celle des Égyptiens défigurée; et il s'en faut de beaucoup, que M. Deshauterais, ait renversé ses preuves. Le savant jésuite Pray, dans son ouvrage *de Origine Hunnorum*, p. 8, avoue que M. de Guignes est l'homme du monde le plus versé dans cette matière, quoique, faute de savoir la langue française, il ne l'ait pas toujours bien compris (1). M. Paw (*Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*) fait descendre les Chinois des Scythes; mais cela ne les rend pas plus ancien : cet écrivain, qui paraît avoir du goût pour les époques de quatre-vingt-dix millions d'années, n'a sans doute écrit que pour le Thibet et la Chine, où des chroniques de cette espèce pourront faire fortune.

§ IV.

268. *D.* La physique ne vient-elle pas à l'appui de l'antiquité du monde? M. de Buffon n'enseigne-t-il pas que la mer a successivement couvert

(1) Indépendamment du système de M. de Guignes, touchant l'origine déterminée des Chinois, ce savant prouve en général que ce peuple n'est ni fort ancien, ni isolé, comme on l'a dit; mais qu'il tient différentes coutumes et opinions de ses voisins, etc. Dans un mémoire, lu à l'Académie des Inscriptions, le 28 avril 1778, il démontre que la nation chinoise n'a commencé à se former qu'entre l'an 1125 et 800 avant Jésus-Christ, et que plus de dix provinces actuelles de la Chine ne faisaient pas encore partie de cet empire 300 ans avant l'ère chrétienne.

toutes les parties du globe, que les plus hautes montagnes ont été sous les eaux durant plusieurs siècles ?

R. Si la mer passait le mont Cénis et les Cordillières, selon les lois de l'hydrostatique, tout était sous les eaux, et, au lieu de l'inondation successive de M. de Buffon, il y a eu une mer universelle. Où étaient alors les habitants de la terre ? Comment expliquer l'existence et la conservation de l'homme et des quadrupèdes ? M. Maillet répond que les hommes étaient encore poissons, et que leur queue fourchue ne s'est transformée en jambes que lorsque, dans l'impossibilité de regagner la mer, qui quittait les terres, il a fallu marcher à tout prix, et faire de nécessité vertu. M. de Buffon ne pense sans doute pas comme le consul du Caire; mais son système est tributaire du Telliamed (1), et on le prendrait presque pour une espèce de commentaire de cet ouvrage absurde (2). — Nous avons déjà

(1) M. de Buffon ayant totalement changé son système en 1779, les objections et les réponses qu'on voit ici, ne sont plus assorties aux idées actuelles du célèbre naturaliste. Cependant j'ai cru devoir les laisser subsister. Ses disciples, effrayés par les inconvénients bien plus grands encore du nouveau système, s'en tiendront peut-être au premier. Effectivement l'histoire des prétendues *Époques de la nature* est un roman beaucoup plus invraisemblable que celui de la *Théorie de la terre*. L'examen que j'en ai fait, est trop prolixe et trop détaillé pour qu'il puisse être inséré dans cet ouvrage. Je l'ai fait imprimer séparément sous le titre d'*Examen impartial des Époques de la nature*, à Luxembourg, 1780; Embrud, 1781; Maestricht, 1792, beaucoup augmenté. On peut le voir aussi dans le *Journal historique et littéraire*, où il a paru successivement dans les huit premiers numéros de 1780.

(2) Personne n'a mieux apprécié les rêves de ce consul, que M. de Luc, dans ses *Lettres physiques et morales*,

(l. 1, chap. 2, art. 5, § 6, n. 56), montré que la mer ne croissait et ne décroissait pas.

269. *D.* Ne pourrait-on pas dire, que lorsque la mer passait les Cordillières, le reste de la terre était élevé au-dessus de la cime de ces montagnes, à proportion qu'il l'est aujourd'hui au-dessus du fond de la mer?

R. Il faudra en ce cas nous apprendre ce qu'est devenue cette surface du globe diminuée et abaissée de quelques lieues perpendiculaires dans toute sa circonférence.

270. *D.* L'observation du célèbre naturaliste sur les angles saillants des montagnes, qui correspondent toujours à des angles rentrants, ne prouve-t-elle pas que la mer a fait les montagnes? Et de là ne doit-on pas conclure, qu'elle a été assise durant plus de vingt mille ans sur les terres aujourd'hui habitées?

R. 1° Cette preuve, qu'il appelle *incontestable* (t. 1, p. 315), sera sans doute contestée par ceux qui, ayant peut-être voyagé plus que lui, ont vu dans les montagnes des angles rentrants, sans aucune opposition d'angles saillants, sur tout lorsque les vallées ont beaucoup de largeur, ou les montagnes beaucoup d'élévation (1); et ceux qui n'ont pas voyagé du tout,

t. 2, p. 312, 317, 376, 573. Il développe, avec autant d'esprit que de vérité, les prodiges d'extravagance, nés dans le cerveau de cet empirique spéculateur, dont la féconde imagination transformait des schistes saillants en proues de vaisseau. — On pourra encore lire les *Lettres Helviennes*, 16, 17, 18, et les observations qui les suivent.

(1) Qu'on nous montre, par exemple, l'angle rentrant qui répond à l'angle très saillant du mont Pilate (près de Lucerne, en Suisse); du Kirvan (la plus haute des montagnes Carpathiennes); du Kuhorn (au nord de la Fran-

pourront approuver l'observation du naturaliste sans accroître les conséquences qu'il en tire. — Un philosophe trop disposé à applaudir aux systèmes d'une mauvaise physique, n'a pu s'empêcher de dire à cette occasion : *Il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes, que de dire que les montagnes ont fait la mer* (1), (Voltaire, *Histoire de Louis XV*, t. 2, p. 232).

2°. Quand les montagnes seraient effectivement l'ouvrage de la mer, il faudrait démontrer qu'elles n'ont pu être formées par le déluge. M. de Buffon prétend le démontrer en effet; mais il n'est pas difficile de voir qu'il raisonne plutôt en systémateur, qu'en homme qui consulte les

silvanie. Nous n'avons rien vu là qui vérifiât l'observation de M. de B., et si elle n'a pas lieu à l'égard des grandes montagnes, on n'en peut conclure qu'elles sont l'ouvrage de la mer.

(1) Il est certain que la plupart des hautes montagnes sont antérieures au déluge, ou du moins que, avant cette époque, il y a eu des montagnes, puisqu'elles contribuent merveilleusement à la beauté et à la richesse de la terre, qu'elles sont même nécessaires à sa conservation, et que par là elles ont dû occuper une place dans le plan de la création. Voyez *Kirchier, Mund. subt.* part. 1, p. 67. — Une dissertation latine de Guillaume Feuerlin, intitulée *Montes Divinitatis testes contra Lucretium.* Altdorf, 1729. — Derham, *Physico-théol.* lib. 3, cap. 4. — *Hist. nat.* de M. de B. Théorie de la terre, art. 9. — *Spect. de la Nat.*, t. 3, p. 145. — Bertrand, *Essai sur les montagnes*, — Brisson, *Dict. phys.* art. *Montagnes.* — Si les montagnes, comme s'exprime un naturaliste, sont les *artères de la terre*, en lui fournissant les eaux qui font sa fécondité, qui lui donnent les couleurs et la vie; si elles sont de plus *ses ossements* qui lui donnent la consistance et la force; si sans elles les vents ravageraient la terre, ou, ce qui serait un bien plus grand mal, si le principe des vents venait à n'être plus; si dans les montagnes la nature humaine est la mieux développée, la mieux consti-

faits sans préoccupation et sans préjugé (1). Le déluge n'a pas fait toutes les montagnes; mais il

tuée; si enfin les plus grandes merveilles de la nature sont renfermées dans les montagnes, etc., le moyen de douter que les montagnes aient été créées avec la terre? — *Cercle vicieux* de ceux qui les font toutes sillonner par l'action lente et graduée des eaux, *Journ. hist. et littér.* 1 mai 1786, p. 6. — 15 sept. 1786, p. 93. — L'Écriture-Sainte parle des montagnes comme préexistantes au déluge : *Opertique sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo. Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes.* Gen. 7. Le Livre des Proverbes contient un passage encore plus décisif, en parlant de la génération du Verbe éternel : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequàm quidquam faceret a principio... Necdum montes gravi mole constiterant. Ante colles ego parturiebar.* (Prov. 8.)

(1) Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner la manière dont il réfute certaines observations de Woodward, et en particulier la raison par laquelle il croit combattre victorieusement ce que celui-ci avait dit de la pesanteur spécifique des corps ensevelis par le déluge. « Woodward, » dit M. de B., assure que toutes les matières des différentes couches sont posées les unes sur les autres dans » l'ordre de leur pesanteur spécifique, en sorte que les » plus pesantes sont au-dessous, et les plus légères au-» dessus. Ce fait général n'est point vrai, on doit arrêter » ici l'auteur, et lui montrer les rochers que nous voyons » tous les jours au-dessus des glaises, des sables, des » charbons de terre, des bitumes, et qui certainement » sont plus pesants spécifiquement que toutes ces ma-» tières. » Après cela, M. de B. triomphe et traite l'hypothèse de Woodward avec le dernier mépris; mais un critique impartial est étonné d'une victoire si rapide, et observe, 1° que quand même *ce fait général* serait faux, il suffirait encore, pour établir l'hypothèse de Woodward, et anéantir celle de B., il suffirait, dis-je, que ce fait se vérifiât au moins communément, et que l'ordre de la pesanteur spécifique fût observé dans un grand nombre de cas, parce que M. Woodward rend raison de ce phénomène et que M. de Buffon, au contraire, y trouve sa réfutation; 2° l'extrême agitation des eaux et ses incroyables ravages ont dû naturellement mettre beaucoup de confusion dans

y en a qu'on peut regarder comme l'ouvrage de cette grande révolution (1).

3° Quelles que soient les causes qui ont concouru à la formation des montagnes et des vallées, la conservation du globe et le bien être de ses habitants exigeaient que les choses fussent comme elles sont, et c'est assurément ce qui n'a pu échapper aux vues de la Providence. La sinuosité des vallées suppose assez communément des angles rentrants opposés aux angles saillants; or, cette sinuosité n'est rien moins qu'indifférente. Si les vallées destinées à l'écoulement des eaux et à la marche des fleuves, étaient dessinées sur une ligne droite, la rapidité des rivières, mesurée sur une pente énorme, ravagerait la terre; de grandes plages, où le serpentement des eaux porte l'agrément, la fécondité, les richesses du commerce, seraient dévouées à l'aridité et à l'indigence, etc.

271. *D.* M. de Buffon n'a-t-il pas raison de

les chutes, sans qu'ils aient pour cela effacé partout les traces d'une pesanteur graduée; 3o ces rochers, qui décernent la victoire à M. de Buffon, existaient-ils lorsque la mer, selon lui, a formé ces couches durant le long séjour qu'elle a fait sur les terres? Non, apparemment, la mer n'a jamais déposé une couche de rochers, jamais une telle couche n'a surnagé, jamais elle n'a été transportée ni placée par les eaux. Ces rochers n'étaient point rochers durant ces bruyantes opérations de la mer, c'étaient des matières bien plus légères, des sables, du limon, etc., qui se sont épaissies ensuite, durcies et pétrifiées. Cela est bien simple. Or, ce que M. de Buffon doit avouer dans sa propre hypothèse, justifie admirablement celle de Woodward.

(1) Voyez l'*Examen impartial des Époques*, n. 90. J'ai donné dans cet ouvrage une étendue particulière à ce qui concerne le déluge et ses effets.

dire, que le déluge n'a rien dérangé sur la surface du globe?

R. Cette décision a de quoi étonner. Quoi, les eaux assemblées par des voies violentes et destructives, les mers agitées par tous les ressorts des tempêtes, élevées quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, poussées et repoussées avec force (1), n'ont pas effleuré la superficie de terre! On le croirait peut-être, si le naturaliste ne nous avertissait sans cesse de ne pas multiplier les miracles dans l'histoire du déluge; s'il ne nous apprenait qu'un simple tourbillon ou tournoiement d'air peut creuser en terre des précipices épouvantables, et couvrir des villages entiers (t. 1, p. 490...); si on ne trouvait des coquillages et des végétaux transportés en Europe du fond de l'Inde ou de l'Amérique (2); ce qui ne peut s'être fait que par une étrange com-

(1) *Reversæque sunt aquæ de terrâ, euntes et redeuntes.* Gen. 8. 3.—Aujourd'hui que le fond de la mer et la surface du continent sont consolidés, et que les marées n'ont qu'une force infiniment inférieure à celle des marées du temps du déluge, elles ne laissent pas de faire encore des attérissements, et d'avoir d'autres effets avantageux ou destructifs; que dût-ce donc être au déluge et même quelque temps après, où tout favorisait l'opération des marées et leur action sur les terres?

(2) Toutes les plantes gravées dans les pierres de Saint-Chaumont, sont des plantes étrangères; non-seulement elles ne se retrouvent ni dans le Lyonnais, ni dans le reste de la France, mais elles ne sont que dans les Indes occidentales et dans les climats chauds de l'Amérique. Leibnitz a vu quelques feuilles des plantes des Indes, imprimées dans des pierres d'Allemagne. Et qu'on ne dise pas que ces plantes étaient autrefois indigènes: cette assertion gratuite et démentie par toute la physique, ne mérite pas de réponse sérieuse. J'ai vu des coquillages et des squelettes de poissons dont l'espèce ne se trouve pas dans les mers d'Eu-

motion de toute la masse des eaux; commotion dont on n'aperçoit aucune raison dans le système de M. de Buffon (1)... On a toujours regardé les changements arrivés par le déluge, comme une espèce de seconde création; saint Pierre appelle la terre après le déluge une autre terre (2). Le Seigneur dit à Noé qu'il détruira la terre avec les hommes (3).

372. *D.* Si le déluge a ravagé la terre, comment la colombe, sortie de l'arche, a-t-elle trouvé une branche d'olivier?

rope. J'ai vu une orca bien conservée dans les monts de sables près de la ville de Maestricht, où l'on a trouvé aussi un crocodile, etc., etc. Voyez *l'Examen des Epoques*, n. 90.

(1) Quelle révolution qui envoie la mer de la Chine ou celle du Pérou au sein de l'Allemagne ou de la France! et quel rapport un tel événement a-t-il avec ce domaine successif de la mer, qui fait la base du système de M. de Buffon? La mer, lors même qu'elle gagne sur le continent et étend son empire sur les terres, agit sans une commotion bien violente; les eaux qui couvrent le rivage sont celles qui le bordaient, celles des Indes et du Japon ne s'avisent point de les remplacer au moment de leur usurpation... Le prétendu refroidissement du globe, imaginé pour expliquer les débris des productions étrangères, est réfuté par les vérités de fait les plus sensibles (Voyez l'*Examen impartial.*)... Non, il n'y a que l'histoire du déluge universel, et cette agitation terrible de toute la masse des eaux, dont la Genèse nous a conservé le souvenir, qui puisse rendre raison de ces étonnants effets. Mais quand un autre système donnerait des explications tout aussi satisfaisantes, il faudrait encore des autorités, des garants, des preuves de fait et d'histoire; sans quoi on ne dira que des choses vraisemblables, le vrai restera toujours à côté.

(2) *Ille tunc mundus.... cœli qui nunc sunt et terra.* (2 Pet. 3).

(3) *Disperdam eos cum terrâ.* (Gen. 6. 13.)

R. Cela prouve que tous les arbres n'étaient pas ensevelis sous les ruines du monde; ce qui n'était pas même possible, vu que plusieurs ont dû surnager long-temps, tenir le dessus des corps plus graves, emportés par un océan immense et rapide, et se déposer enfin sur la terre. L'olivier vient aisément dans l'eau, et conserve sa verdure long-temps après avoir été déraciné. Il s'en faut de beaucoup, que de là on puisse inférer, qu'il n'est arrivé aucun changement à la surface du globe. — Cette objection et plusieurs autres que M. de Buffon étale avec complaisance, se trouvent tout du long dans la critique que Camerarius a faite de l'*Essai* de Woodward sur l'*Histoire naturelle de la terre*. Le savant anglais y a répondu, et malgré les défectuosités de son système pris dans sa totalité, Camerarius a reconnu la force de plusieurs de ses réponses, et a déclaré qu'il s'y rendait de bonne foi. Tout cela paraît avoir été ignoré du Pline français (1).

273. *D.* Ce n'est donc point une *superstition des naturalistes* de regarder les coquillages trouvés dans les terres, comme des restes du déluge?

R. Les coquillages continueront à être regardés comme *des médailles du déluge*, selon l'ingénieuse expression de Fontenelle, jusqu'à

(1) Les énormes fractures et les pentes qu'on observe dans les terres, la farouche et imposante irrégularité des grandes montagnes, l'aspect général de la surface du globe telle qu'elle se présente à un esprit attentif, ne font pas naître l'idée d'un déplacement graduel des eaux succesivement épanchées sur la terre pendant une longue durée de siècles; ils attestent évidemment une révolution subite et terrible.

ce qu'on leur dispute ce titre par des raisons capables d'ébranler une possession si longue et si bien fondée; jusqu'à ce qu'on explique comment on trouve sur les plus hautes montagnes, non-seulement des coquilles *littorales*, mais aussi des *pélagiennes*, qui ne se trouvent que dans le fond des plus hautes mers (1); jusqu'à ce qu'on explique avec quelque air de vraisemblance, comment des plantes étrangères, des dépouilles d'animaux indiens ou africains ont été transportées sur nos plus hautes montagnes, sur le penchant des collines ou dans le fond des vallées (2). — Si dans quelques endroits les coquil-

(1) *Voyez* les observations de M. Needham dans le premier tome des *Mém. de l'Acad. de Brux.* p. 166. — Pour regarder les *pélagiennes* trouvées dans les Alpes, comme le produit d'une mer permanente, il faut supposer que ces montagnes ont été non-seulement sous la mer, mais qu'elles ont été un fond de la mer, et un fond de la plus grande profondeur : car les *pélagiennes* se trouvent ordinairement à deux ou trois lieues de profondeur ; et c'est pourquoi on n'en trouve presque jamais sur les rivages; de manière que des physiciens ont cru que les analogues marines n'existaient plus (Voyez l'*Examen des Epoques*, p. 131). Mais si le mont Cénis, le Crapach, le Taurus, etc., ont été trois lieues au-dessous du niveau de la mer, qu'était alors tout le reste du globe?... Si ces montagnes ont fait le fond de la mer, que sont devenues les terres moins enfoncées dans l'Océan? que sont devenues les montagnes d'alors qui sans doute étaient, comme celles d'aujourd'hui, à peu près six lieues au-dessus du fond de la plus haute mer? Soit qu'elles fussent couvertes d'eau, soit qu'elles fussent à sec, leur élévation au-dessus de la plus grande profondeur de la mer doit avoir été la même. Or, je le demande, qu'est devenue cette ancienne surface de la terre, épaisse de plusieurs lieues? quel gouffre peut l'avoir engloutie? quelle puissance est présumée l'avoir anéantie?

(2) Voyez l'*Examen des Epoques de la nature*, n. 90.

lages sont accumulés d'une manière à faire croire que la mer y a séjourné long-temps, comme M. de Buffon tâche de le persuader par les coquillages de la Touraine, qui, entassés à une profondeur considérable, forment une espèce de marne; on conclura qu'il s'était formé anciennement un lac dans ces vallons, soit par quelque irruption subite de la mer, telle que celle qui a produit le Zuiderzée, la mer de Harlem, le Dollart, etc., soit par des eaux interceptées au découlement du déluge, et renvoyées ensuite dans l'Océan par l'abolition de l'obstacle qui les en séparait (1).

274. *D.* Si les coquillages sont des restes du déluge, pourquoi ne trouve-t-on pas à une profondeur égale des débris d'hommes, d'animaux terrestres, de maisons, etc., que le déluge doit avoir ensevelis comme les coquilles ?

R. 1° Examinons ce *pourquoi*, par d'autres *pourquoi*. Pourquoi le savant naturaliste nous apprend-il que les coquilles sont d'une substance analogue à la pierre, qu'elles se conservent très long-temps dans les matières molles, qu'elles se pétrifient aisément dans les matières dures, et que par là elles ont le droit de durer plus long-temps que des choses plus sujettes à la disso-

— *Journ. hist. et littér.* 1 déc. 1785, p. 488, et 1 janv. 1786, p. 84.

(1) C'est effectivement la conclusion d'un des meilleurs observateurs de ce siècle (M. de Réaumur) qui a tout examiné sur les lieux et déterminé jusqu'au lit du courant, par lequel ce golfe communiquait à la mer. On trouve diverses observations sur ces coquillages en masse, dans l'*Examen impartial des Epoques*, dont j'ai parlé ci-dessus, n° 102 et suiv.

lution (t. 1, p. 272)? Pourquoi les cadavres ont-ils surnagé du moins pendant quelque temps? pourquoi sont-ils spécifiquement plus légers que les pierres, les coquilles, le sable, etc., et ont-ils dû céder le fond à toutes les choses empressées d'y arriver avant eux? Pourquoi cette grande révolution a-t-elle détruit la cohérence, et l'ensemble d'une infinité de choses qu'elle a rendu méconnaissables, ou qu'elle a ensevelies dans des lieux où la curiosité et l'avarice des hommes ne se sont point encore avisées de faire des fouilles, etc., etc.?

2° Il arrive assez fréquemment qu'on découvre des squelettes d'animaux terrestres, à de grandes profondeurs; ce qui dans le système de M. de Buffon ne peut recevoir aucune explication raisonnable. C'est ainsi qu'on a trouvé de nos jours des os d'hommes et de quadrupèdes dans des rocs très épais (1). Une progression lente et graduée de la mer, moins encore le refroidissement imaginaire du globe, ne peuvent rendre raison de cette découverte.

3° Mais c'est bien dans l'hypothèse de M. de Buffon, qu'une pareille demande est fondée, et que la réponse devient impossible. Si la mer avait gagné pied à pied tous les terrains, si elle avait couvert et proportionnellement découvert toutes les plaines et toutes les montagnes; certainement avec les dépouilles de cet élément, on trouverait partout les vestiges innombrables des habitations des hommes; des cimetières entiers remplis de squelettes de toute grandeur; une infinité

(1) Cette matière est discutée avec plus d'étendue dans l'*Examen impartial des Epoques*, n. 90.

de vases et de matières dures ; des métaux ouvragés ; des bâtiments, des villes tout entières. On verroit partout des monuments différenciés selon les pays, et qui montreraient autant de différents caractères qu'il y aurait eu de révolutions dans l'immense durée de l'éternité. Or, on ne trouve rien de tout cela. Et pour peu qu'on réfléchisse sur l'ensemble du système de M. de Buffon, on se persuade que pour juger sainement des idées de cet homme célèbre, il faut l'écouter lui-même proscrivant et condamnant les systèmes des autres, et changer ou suppléer seulement quelques mots à son discours, *t.* 1^er^, *pages* 202 *et* 203 : « *Au lieu de se servir de ces observations, et d'en tirer des lumières, il s'est enveloppé dans les nuages d'une physique* arbitraire, *dont l'obscurité et la petitesse dérogent à la clarté et à la dignité de la religion, et ne laissent apercevoir aux incrédules* que le mépris de l'Écriture-Sainte, qui nous apprend que le monde est très en-deçà de l'antiquité que le nouveau système lui suppose. Mais les coquillages et les montagnes *étant un fait certain, n'est-il pas permis de raisonner sur* les principes de ces faits ? *A la bonne heure ; mais il faut que vous* ne combattiez pas *ce que les livres sacrés nous apprennent ; et surtout que vous ne méliez pas une mauvaise physique à la pureté du livre saint. Ces précautions, qu'exige le respect que nous devons aux décrets de Dieu, étant prises, que reste-t-il à examiner au sujet du déluge? Est-il dit dans l'Écriture,* que la mer ait couvert l'univers durant des siècles, que le monde soit vieux de 400,000 ans ? *Est-il dit que durant le déluge, les eaux ne furent* pas *dans une agitation*

assez grande pour enlever du fond des mers des coquilles, et les transporter dans toute la terre? Non, le récit de l'historien sacré est simple et vrai, celui du naturaliste est composé et fabuleux (1). »

275. *D.* Un voyageur anglais ne vient-il pas de démontrer, par la lave du mont Etna, que le monde est vieux au moins de 14,000 ans? « Les » plus fertiles cantons, dit-il, sont ceux qui sont » sur la lave même; elle n'a pu être recouverte » de terre qu'après une longue suite de siècles. » Deux mille ans n'ont pas encore suffi pour ren» dre fécondes plusieurs portions de lave; dans » d'autres endroits, on voit sept couches de lave, » séparées chacune par une couche très épaisse » d'excellente terre; ces couches de lave n'ont » pu venir que successivement couvrir un terrain » fertile, le dénaturer, et en devenir elles-mêmes » un nouveau par la suite des temps; il résulte» rait de là, que le sol de ce canton si riche » devrait avoir au moins 14,000 ans (2)? »

R. Ce raisonnement présente une contradiction ridicule: *Si les couches de lave deviennent elles-mêmes un nouveau terrein fertile par la suite des années*, comment peut-on distinguer jusqu'à *la septième couche? L'excellente terre*

(1) On trouvera les idées de M. de Buffon, sur cette matière, réfutées dans un détail, où nous ne pouvons nous engager, par l'auteur des *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, en 1756, t. 2, lettres 4 et 5. — Dans les *Lettres Helviennes*, dans l'*Examen impartial des Epoques*, etc.— Hooke, *Rel. nat. et revel. Princ.* (t. 1, p. 1. sect. 1.)

(2) Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de M. Brydone, 1775.

qui est entre-deux est une lave *devenue elle-même un nouveau terrain*, et la lave plus vieille *de deux mille ans*, qui est au-dessous, est restée lave. Quand un voyageur en veut imposer au public, il faut qu'il soit attentif à mettre dans ses contes de la suite et de la cohérence.

2° Donnons un moment à ce galimatias un sens raisonnable. Supposons que la lave restant toujours lave, et ne se fertilisant jamais, est recouverte de nouvelles terres dans l'espace de *deux mille ans*, après quoi vient une nouvelle lave qui, dans le même espace de temps, est de rechef couverte, etc. Si c'est là ce que M. de Brydone a voulu dire, nous observerons, 1° qu'il est faux qu'il faille deux mille ans pour couvrir de terre un sol aride, surtout au bas d'une grande montagne, et au milieu de campagnes fertiles; le vent, les hommes et les animaux y portent en peu d'années assez de terre pour y faire croître quelques plantes faciles qui y pourrissent, et en augmentent la masse. C'est une expérience très constante; de plus, lors des premières éruptions, le sommet des volcans étant couvert d'une couche de terre très épaisse, ces terres éboulées ont recouvert les lits de lave bien plus promptement qu'ils ne le font aujourd'hui. 2° La lave n'a ordinairement que peu de largeur. Le cultivateur dont le champ a été ravagé par ce fleuve de soufre, serait bien bon s'il attendoit *deux mille ans* pour se défaire d'une barre qui traverse son terrain, et qui gêne ses opérations; il la recouvre au moins par un travail successif. 3° Les volcans jettent des nuées de cendres, de soufre, de terre, de poussière, qui, retombant sur la lave, la ren-

dent souvent fertile en un instant (1). 4° Toute espèce de lave n'est point également pierreuse et stérile; cela dépend des matières dont le feu fait l'excavation actuelle; et dans le sein du mont Etna il y a des matières très différentes. La lave du Hécla a été constamment un engrais jusqu'en 1774, qu'elle a paru détériorer le terrain. 5° Un naturaliste, qui fait souvent de bonnes observations, prétend que la lave se fraie des routes sous terre (2); d'où il doit arriver, que, sans être fort anciennes, les couches soient les unes au-dessous des autres, même à une assez grande profondeur. 6° MM. Ferber et Dietrich, dans un *Voyage minéralogique d'Italie*, ont fait sur le mont Vésuve à peu près les mêmes conjectures que M. Brydone a faites sur l'Etna. « Quand » on considère, dit M. D., que les laves qui » coulent hors du Vésuve, peuvent prendre au- » tant de routes qu'il y a de rayons sur sa cir- » conférence; que leur cours varie à chaque » éruption, qu'il faut que l'éruption soit violente » pour que la lave atteigne Portici; enfin que » chaque couche est séparée par de la terre vé- » gétale, on est obligé de convenir avec M. Ferber » qu'il a fallu une suite innombrable de siècles, » pour que ces différentes couches de lave, qui,

(1) La cendre qui tomba lors de l'éruption du Vésuve en 1794, fut si féconde, que des pois y croissaient plus rapidement que dans les meilleures terres.

(2) V. les *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Vélay, par M. Faujas de Saint-Fond.* A Grenoble, chez Cuchet, 1778. — Il y a des preuves que ces volcans du Vivarais, dont on a fait un lieu commun en faveur de l'antiquité du monde, ont brûlé avec beaucoup de violence au quatrième siècle de l'ère chrétienne.

» en certains endroits sont au nombre de six, » aient pu se placer ainsi les unes sur les autres. » Cependant c'est ce même Vésuve qui anéantit les prétentions de ces Messieurs; car, selon le même M. D., « les fouilles d'Herculanum se font » à soixante et dix; et même jusqu'à cent douze » pieds au-dessous de la superficie actuelle du » terrain; pour arriver à cette profondeur, on » ne traverse que des couches volcaniques, en- » trelacées de petites couches de terre végé- » tale ». Voilà la solution de toutes les difficultés. Il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum était une très belle ville, très florissante et très luxurieuse; aujourd'hui elle est cent douze pieds au-dessous de la superficie actuelle du terrain, couverte de *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre végétale.* L'espace de 1700 ans suffit donc pour opérer le phénomène pour lequel M. D. exige une suite innombrable de siècles. Le moyen de concevoir qu'on puisse triompher d'une observation qui détruit de fond en comble toutes les conséquences qu'on prétend en tirer ?

276. *D.* Si les laves des volcans ne peuvent rien en faveur de l'antiquité du monde, ne peut-on pas au moins tirer, en faveur de cette antiquité, une preuve solide du silence des historiens sur un grand nombre de volcans éteints qu'on vient de découvrir? Ces volcans ont été embrasés dans des temps si reculés, qu'il n'en reste d'autres preuves que les monuments qu'ils se sont élevés eux-mêmes.

R. Le silence des auteurs ne prouve point une si étrange antiquité. M. D. en convient lui-même. « On ignore ce qui se passa chez les Germains

» avant l'histoire de Tacite, et ce n'est que de-
» puis la conquête des Gaules par Jules-César,
» que l'on sait un peu ce qui s'est passé dans
» l'intérieur de ce pays ». Les anciens volcans d'Italie sont, selon M. D., un argument plus fort; mais M. D. ignore-t-il que dans les pays même où il y a eu une foule d'historiens et d'écrivains en tout genre, on a négligé d'écrire les événements les plus mémorables, ou que les écrits qui en faisaient mention, ne sont pas parvenus jusqu'à nous? Lors de la formation de la mer de Harlem, du Zuiderzée, de la grande révolution arrivée dans le cours du Rhin, il y avait des écrivains dans toute l'Europe; la Flandre et la Hollande n'en manquaient pas. Que M. D. nous détermine l'époque de ces catastrophes, il méritera le prix proposé, il y a quelques années, par la société de Harlem. Cependant on est assez généralement persuadé, que ces événements mémorables, qui ont englouti tant de villes et de villages, ne sont pas reculés au-delà de plus de quatre à cinq siècles (1). Que peut donc conclure M. D. du silence des auteurs sur les volcans? En 1301 il y eut une terrible éruption d'un volcan dans l'île d'Ischia; elle dura deux mois : il y périt tant d'hommes et d'animaux, que les habitants furent obligés de se sauver en terre ferme. Voilà un événement assez récent, et assurément bien digne d'avoir un historien.

(1) L'inondation qui déplaça le Rhin, paraît être plus ancienne, et pourrait dater du neuvième siècle. Mais qu'est-ce qu'un tel espace de temps à l'égard de l'âge que M. D. donne aux volcans éteints? et cependant toutes les histoires du temps se taisent sur ce grand événement.

Cependant, sans un certain *Francesco Lombardi* et quelques écrivains encore moins connus, on l'ignorerait absolument. Les historiens les plus célèbres de ce temps n'en disent pas le mot. — A cela, on pourrait ajouter bien d'autres considérations, qui prouveraient de plus en plus, qu'un observateur ne doit être occupé d'aucune idée exotique. 1° Ces volcans ont brûlé dans des pays alors très déserts, et n'ont causé ni ravage, ni catastrophe mémorable. 2° Ils peuvent n'avoir fait qu'une seule éruption, et s'être éteints après avoir jeté des flammes l'espace de quelques heures ou de quelques jours, comme le *Monte-Nuovo*, qui, en 1538, fit trembler la ville de Naples, et qui depuis est resté dans l'état d'une tranquillité parfaite. 3° Que sait-on si cette multitude de volcans (supposé qu'elle soit réelle) n'a pas été une suite de la grande révolution opérée dans notre globe par le déluge; si les eaux souterraines, sorties de leur demeure pour s'unir à celles du ciel, n'ont pas laissé au feu un essor trop puissant et trop libre (1); et que,

(1) Il y a assurément dans la physique de M. D. et de M. F. des idées plus hasardées que celle-là. Rien n'est plus conforme à ce que Pline le naturaliste, à qui l'observation des volcans fut si funeste, et après lui tous les physiciens ont écrit de la force du feu souterrain, et des entraves que Dieu lui avoit mises. *Excedit profecta omnia miracula, ullum fuisse diem in quo non cuncta conflagrarent.* (Hist. nat., l. 2). « Toute la nature cependant est » réellement pleine d'un feu très actif, auquel Dieu donne » un frein jusqu'à ce qu'il soit temps de le laisser agir » en toute liberté.» *Spect. de la nat.*, t. 3. *Nisi ambitu oceani et omnipotentis Dei jussu cohiberetur, universam clementaris naturæ molem in inextinguibile traheret incendium.* (Mund. subt. part. 1, lib. 4, cap. 2, cor. 3.)

entrant ensuite avec impétuosité dans leurs nciennes habitations, elles ne l'ont point bligé de céder, de se faire des issues, en nême temps que, suivant la doctrine de M. de Buffon, elles l'attisaient, et lui donnaient une mpulsion terrible; si, en pénétrant les matières yriteuses, occasionant des fermentations par les mélanges divers, elles n'ont pas préparé des xplosions auxquelles leur retraite laissa un libre ssor ? En ce cas, la plupart de ces volcans, uivant de près l'époque du déluge, n'ont sans loute pas trouvé d'historien pour décrire leurs effets, et l'on ne doit pas s'étonner s'il n'en existe pas d'autres monuments que ceux qu'ils se sont élevés eux-mêmes.

277. *D.* Les auteurs que vous venez de réfuter, sont-ils les seuls qui se soient déclarés en faveur d'une opinion si invraisemblable ?

R. Tandis que M. de Buffon travaille à prouver l'antiquité indéfinie du monde, par l'inspection des coquillages et des montagnes; M. Brydone, par la lave du Vésuve; MM. Ferber et Diétrich, par une multitude de volcans, vrais ou imaginaires, éteints depuis plusieurs siècles; M. Paw, par les chroniques du Thibet et de l'Indoustan, etc., il a pris envie à M. Bailly (1) d'aller au même but par l'histoire de l'astronomie. C'est chez les Perses, les Chinois, les Tartares, dans le livre de Zoroastre, la fable du Phénix et tous les délires de la mythologie, etc., que M. Bailly trouve l'ensemble de ses preuves.

(1) *Histoire de l'Astronomie ancienne, depuis son origine,* etc., à Paris 1776.— *Lettres sur l'origine des sciences,* 1777. —*Lettres sur l'Atlantide*, etc.

On appréciera sans peine la lumière qui peut résulter de pareilles recherches, et le cas qu'on doit faire d'un écrivain qui travaille d'après de tels guides, qui établit sur de telles preuves *un* système contradictoire à la chronologie sacrée, et à celle de tous les historiens sensés (1).

§ V.

278. *D.* L'histoire du déluge, telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, n'a-t-elle pas des difficultés égales à celles des suppositions qu'on emploie pour expliquer ses effets ?

R. 1° Quand cela serait, il faudrait encore observer que la réalité du déluge est prouvée par l'autorité de l'histoire sacrée (2) et de la pro-

(1) Voltaire, à qui l'auteur avait envoyé son ouvrage, lui a écrit plusieurs lettres pour le ramener de ses féeries; mais l'esprit de système l'a emporté sur les bonnes leçons qui venaient d'une source non suspecte; on peut voir ces *Lettres* imprimées à Paris, chez les frères Debure, 1777; à la tête de celle de Bailly sur l'*Origine des sciences.* — Horace caractériserait ces sortes d'ouvrages par ces trois mots, *velut ægri somnia.* A p.—Rabaut de Saint-Etienne, dans ses *Lettres à M. Bailly* (Paris, 1787), a fait voir que les peuples antédiluviens, que nous connaissons par *l'antique et vénérable tradition de Moïse,* ont donné lieu à toutes les fables qui dérangent la chronologie de l'académicien. Il ajoute : « La tradition de Moïse, ce monument le plus vénérable, et même le plus antique, se » montre au milieu de ces recherches, comme le modèle de » comparaison. L'histoire des Babyloniens, celle des Indiens et des Chinois viennent se dépouiller de leurs » mensonges; et la vérité historique, tant attendue, sort » enfin des ténèbres où elle est plongée ».

(2) Presque tous les livres saints parlent de cet événement, et en attestent la vérité, comme la Genèse. Voyez l'*Ecclésiastique,* c. 44. *Matth.* 24. *Luc.* 17 I. *Petr.* 3; *II. Petr.* 2, etc.

ane (1), et que toutes les hypothèses qu'on lui ubstitue, ne sont que des imaginations philoso-hiques. L'on ne détruit pas les faits par des onges.

2° *Il* n'y a aucune de ces difficultés à laquelle n n'ait fait les réponses les plus satisfaisantes.

(1) Berose le Chaldéen, qui écrivait peu de temps après 'expédition d'Alexandre, parle expressément de l'arche ui s'arrêta vers la fin du déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de Damas, auteur païen, qui vivait sous Auguste, dans le quatre-vingt-seizième livre de ses Histoires, *dit que*, au temps du déluge, il y eut un homme qui, arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une haute montagne d'Arménie, échappa à ce fléau universel, et que les restes de cette arche se sont *long-temps* conservés sur cette montagne. Abydène, auteur d'une histoire des Chaldéens et des Assyriens, dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments, donne de ce déluge quantité de détails semblables à ceux qu'en donne Moïse. Qu'on lise le traité de Lucien sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes les circonstances de ce terrible événement, aussi clairement et aussi énergiquement exposées que dans le livre de la Genèse. Ce qui ne peut être que l'effet de la tradition générale, établie alors chez les Orientaux. On verra les mêmes choses dans le premier livre des Métamorphoses d'Ovide. Varron, le plus savant des Romains, parle du *temps* qui s'écoula depuis Adam jusqu'au déluge, *ab hominum principio ad cataclismum*. Les Chinois disent qu'un certain Puen-Chus échappa seul avec sa famille du déluge universel. Jean de Laët et Lescarbot rapportent la tradition constante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. Boulanger, par une erreur bien propre à en corriger une autre, regarde le déluge comme la source générale de toutes les idées religieuses, de tous les rites, cérémonies, fêtes, mystères, traditions, etc. (*Antiq. dev.* Avant-propos, *p.* 23). Enfin les divers déluges, dont les anciens historiens et les mythologistes ont fait mention, ne sont dans le fait que celui de Noé, défiguré par des traits qui n'empêchent pas qu'on ne le reconnaisse très distinctement; comme on peut voir dans la savante dissertation que M. Walch a publiée sur ce sujet.

On a montré qu'il y avait dans la nature assez d'eau pour couvrir toute la terre. Que l'arche était suffisante pour contenir deux individus de tous les animaux, avec la provision pour les nourrir, etc. etc. Nous renvoyons pour tout cela au troisième tome du *Spectacle de la nature;* au *Commentaire* de D. Calmet, tome 1, chap. 6, 7, p. 66, 72; aux *Dissertations* de Jean Le Pelletier (1), et de Jean Borel ou Butéo (2) sur l'arche; au *Traité hist. et dogm.* de M. Bergier, tome 5, chap. 3, art. 5; aux *Œuvres philosophiques* de M. Wilkins. L'hypothèse de Woodward, qui suppose le sein de la terre rempli d'eau jusqu'au centre, vient encore à l'appui de l'Écriture, et trouve dans ce grand abîme (3) de

(1) A Rouen, 1700. Cette Dissertation est écrite d'un style languissant et embarrassé; mais elle est recommandable par une exactitude vraiment géométrique; elle a été insérée dans la Bible dite de Vence, 17 vol. in-4°, ou 25 vol. in-8°.

(2) *Joannis Buteo Delphinatici, Opera geometrica. Lugduni*, 1554, p. 5. — Nous avons vu renfermer dans des espaces très bornés une multitude de choses de grandeur naturelle et usuelle, qu'on n'aurait jamais cru pouvoir y trouver place sans pénétration, et qui s'y trouvaient néanmoins sans désordre et sans presse. Voyez-en un exemple curieux dans le *Journ. hist. et litt.* 15 janv. 1784. p. 134.

(3) C'est l'explication qu'il donne de ces paroles : *Rupti sunt omnes fontes, abyssi magnæ.* (Gen. 7). Et cette explication, quoique un peu systématique, n'a rien de révoltant. Présentée avec des modifications sages, elle paraît appuyée sur l'état du globe connu, et n'est assurément pas l'idée la plus creuse que la philosophie ait produite sur la théorie de la terre, quoique, dans l'étendue que lui donne Woodward, elle ne puisse être adoptée en bonne physique. M. de Buffon substitue le

quoi couvrir amplement la superficie du globe; mais il est prouvé que cette hypothèse n'est nullement nécessaire à la vérification du texte sacré. — Plusieurs de ces philosophes, qui manquent d'eau pour expliquer le déluge, nous apprennent que la mer a couvert pendant un grand nombre de siècles le globe tout entier; d'autres n'en trouvent que de reste dans les queues fumantes des comètes, pour submerger à jamais les Alpes et les Andes. Tout cela est cru et répété dans cent brochures, sur la foi de quelques creux spéculateurs; et l'on refuse de croire un déluge de quelques mois seulement, sur la parole de Dieu.

279. *D.* Les incrédules modernes ne se sont-ils pas épuisés en satyres sur la situation du Paradis terrestre, l'alliance des enfants de Dieu et des enfants des hommes qui produisit les géants, la destruction de Sodome, etc. ?

R. La situation du Paradis a été savamment et naturellement expliquée par le célèbre M. Huet, *Dissertation sur le Paradis terrestre;* par M. Scheuchezer, dans la *Physique sacrée*, tome 1, p. 24; par M. Duguet, *Explication de la Genèse*, etc, (1). — Nous avons parlé des géants

verre à l'eau, en conséquence d'une vitrification opérée par une conflagration, etc. Laquelle des deux suppositions est la plus invraisemblable?

(1) Plusieurs Pères ont cru que le Paradis terrestre existait encore. Ce sentiment aujourd'hui généralement abandonné, est présenté d'une manière très ingénieuse dans l'*Itiner. extat.* du P. Kircher, dial. 2, n° 8. Il ne doit pas trouver grande opposition de la part de ceux qui savent que, sous le règne de Philippe III, on a découvert en Espagne une région considérable et habitée, inconnue de-

et de leurs progéniteurs, *Livre* 1, *chap.* 2, *art.* 5, § 2. — Le sort de Sodome est démontré par ses ruines encore subsistantes, et par la mer sulfureuse qui a pris la place des cinq villes abominables. Les païens en ont parlé comme les Juifs. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Pline, Solin rapportent la tradition qui a toujours subsisté, que ce lac a été formé par un embrasement, dans lequel plusieurs villes avoient été détruites (1). Les preuves historiques, géographiques, physiques, sacrées et profanes, tout échoue vis-à-vis de l'opiniâtre incrédulité des philosophes. *Qu'y a-t-il de plus crédule? L'ignorance*, disait l'abbé Terrasson; *Qu'y a-t il de plus incrédule? L'ignorance* (2).

puis des siècles; que de nos jours on a trouvé un nouveau village en Hongrie, qu'il y a en Suisse plusieurs villages qui n'ont de communication entre eux que par des échelles; qu'il y a encore aujourd'hui en Europe des contrées inconnues, où l'on n'a jamais pénétré, et qu'il faut «classer, dit M. Robert, avec les contrées du centre » de l'Afrique, etc. Tels sont les espaces compris entre » le mont Rhético et le Tirol, à quoi il faut joindre la » contrée d'Avey, dont il n'est permis qu'à la gent ailée » de reconnaître la surface ». *Voyage en Suisse*, t. 1, p. 274.— *Dict. géogr.* art. *Avey*. — A cela ajoutez ce que dit Kircher des barrières et des précipices du mont Caucase, etc. Il est certain d'ailleurs, indépendamment de toutes les dispositions ou difficultés géographiques, que Dieu peut soustraire à l'homme l'envie ou les moyens de parcourir telle ou telle plage de la terre. *Cum venissent autem in Mysiam, tentabant ire in Bithyniam, et non permisit eos spiritus Jesu.* (Act 16).

(1) Le fait est si constant que la critique irréligieuse s'est vue réduite à l'expliquer d'une manière naturelle. *Journ. hist. et litt.* 15 octobre 1784, p. 257; et 1 mai 1785, p. 28.

(2) *Le savant*, dit un proverbe persan, *sait et s'enquiert; mais l'ignorance ne sait pas même de quoi s'enquérir.*

§ VI.

280. *D.* La circoncision établie parmi les Juifs, n'est-elle pas un usage pris chez les Égyptiens?

R. Cet usage est une loi de Dieu; c'est des Juifs que les autres nations ont pris cet usage. L'on n'a aucune histoire profane qui atteigne l'âge de la Genèse, et qui puisse nous instruire de ce que faisaient les Égyptiens avant le commerce qu'ils eurent avec les Hébreux (1). M. Marsham a employé beaucoup d'érudition dans cette affaire, sans rien prouver. Il est prouvé au contraire, que les Égyptiens ne furent jamais généralement soumis à la circoncision, qu'elle ne fut que pour les philosophes et les prêtres, qui, voyant que la circoncision était dans les Juifs le signe d'une alliance divine, voulurent, en prenant eux-mêmes ce signe, se distinguer du reste du peuple, et se faire regarder comme des hommes particulièrement consacrés à Dieu. — Quand il serait vrai que la circoncision a été établie chez les Égyptiens avant qu'elle fût pratiquée par les Juifs, il s'ensuivrait précisément que cette cérémonie peut être fondée sur des raisons qui auraient gagné le suffrage de cette nation, avant que Dieu en fît une loi pour son peuple; ou sur l'exemple des patriarches Abraham, Jacob, Joseph, qui avaient demeuré en Égypte. — C'est une chose à la mode depuis un certain nombre

(1) Ajoutons que ce que nous avons de plus vieux en fait d'histoires profanes, n'est qu'un tissu de fables, fabriquées la plupart sur le récit des livres saints. — Voyez la *Démonst. évang.* de Huet, l'*Histoire des temps fabuleux* de l'abbé Guerin du Rocher.

d'années, de ne vouloir pas convenir que les Juifs aient eu des usages et une croyance qui leur fussent propres. A entendre nos philosophes, Moïse a emprunté la création en six jours, des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perses. Le jardin d'Éden est pris des jardins d'Éden à Saana, dans l'Arabie Heureuse (1). La circoncision vient des Égyptiens. Les Américains auront donné l'idée du péché originel. Moïse a parcouru toute la terre pour rassembler dans son histoire les erreurs de tous les peuples. *Les Juifs*, dit un de ces Messieurs (Exam. imp., ch. 5, 6.), *eurent toujours la haine la plus implacable contre les dieux des autres nations, et contre ceux qui les adoraient*; et au chapitre suivant, il dit qu'ils ont puisé leurs notions *chez les Phéniciens, chez les Égyptiens, chez les Mages et chez les Perses, chez les Grecs et chez les Romains.* Ces gens sont tellement aveuglés par la passion, qu'ils n'aperçoivent plus l'arbitraire et le ridicule de leurs assertions. — Tous les vrais savants sont d'accord que Moïse est plus ancien que tous les écrivains profanes; que les prophètes sont plus anciens que les philosophes Grecs; que les anciens poètes, philosophes

(1) Quand les livres des nations seraient aussi anciens que ceux des Juifs, leur doctrine sur les faits ou les dogmes rapportés dans l'Ecriture, ne serait qu'un résultat informe de la tradition primitive, d'abord commune à tous les peuples, affaiblie ensuite, altérée, dégradée par le temps et les erreurs. Mais encore une fois, tous les livres des nations sont postérieurs à Moïse, et leur théologie n'est qu'une corruption de celle des Juifs. *Voyez* Huet, *Demonst. évang.* p. 51, 68. — Henri Etienne, dans son ouvrage *Juris civilis fontes ac rivi*, prouve que la plupart des lois d'Egypte sont tirées de celles de Moïse.

ou législateurs, ont pris dans les saintes Écritures une partie de leur doctrine (1). Il y a deux mille ans que les Juifs accusaient les nations d'avoir greffé leur liturgie et leur théologie sur celles des livres sacrés (2). Jamais on n'a songé à leur répondre. Au dix-huitième siècle, on donne pour toute réponse : *Les Juifs ont tout imité des nations.* Ce nouvel art de critique est commode, et garantit de l'ennui des longues et savantes discussions.

281. *D.* Pourquoi Dieu a-t-il voulu que son peuple fût distingué par une cérémonie aussi singulière que la circoncision ?

R. Quand on n'en pourrait donner aucune raison, il n'en serait ni plus ni moins. Les *pourquoi* ne peuvent conclure contre des faits avérés, ni contre la sagesse des ordonnances divines. Philon a essayé d'expliquer les raisons de la circoncision ; quoique toutes ses réflexions ne soient pas également solides, il y en a qui méritent attention. La première et la quatrième sont physiques, et conviennent particulièrement aux Juifs habitants de la Palestine, de l'Égypte et des climats

(1) Les rédacteurs de la Bible de Vence, t. 3, p. 98, prétendent que c'est plutôt par les discours et la conversation des Hébreux, que par la lecture, que les païens ont connu les dogmes et les rites judaïques. Leurs raisonnements ne sont rien moins que concluants, et il vaut sans doute mieux en croire Flave Josèphe, saint Clément d'Alexandrie, saint Justin, Tertullien, saint Cyrille, Eusèbe, saint Ambroise, saint Augustin, etc., et surtout le premier livre des Machabées ; mais enfin, de quelque manière que les païens aient été instruits du contenu des livres saints, les conséquences sont les mêmes.

(2) *Expanderunt libros Legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum* (I Mach. 3).

voisins (1). La meilleure est celle que les saints Pères ont adoptée, en remarquant que ce rit était très propre à avertir les Juifs de se garder de la corruption générale des mœurs qui infectaient le monde (2), et de se séparer des autres nations par le retranchement de tout ce qui violerait la sainteté de la Loi divine (3). Enfin l'on peut ajouter, et ceci n'est ni trop mystique, ni difficile à comprendre, que Dieu a voulu, qu'un peuple qui avait besoin d'impressions matérielles et sensibles, portât sur lui-même une marque corporelle et permanente de l'honorable servitude par laquelle il était devenu, entre toutes les nations de la terre, la possession et l'héritage du Seigneur (4). C'est la réflexion de saint Ambroise (5), qui ajoute que le même rit contenait d'excellentes leçons sur la nécessité de souf-

(1) Les naturalistes les plus modernes confirment cette observation de Philon. Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* de Valmont, art. *Homme*, § *de la circoncision.* — L'*Hist. nat.* de M. de Buffon, t. 2, p. 480.

(2) *Ut sciat unusquisque vas suum possidere in sanctificatione et honore, non in passione desiderii, sicut et gentes quæ ignorant Deum* (1. Thess. IV).

(3) *Equidem præter jam dictas rationes, per circumcisionem significari arbitror duo quædam valdè necessaria. Unum excisionem voluptatum, non unius tantùm hujus generis, sed omnium per unam.* Phil. de Circumc. — Bernard. Sermon 1. de Circumc. Dom. — Cyprianus, de Circumc. etc.

(4) *Jacob elegit sibi Dominus, Israel in possessionem sibi.* Psal. 134. — *Hæreditas mea Israel.* Isai. 19. — *Pars autem Domini populus ejus, Jacob funiculus hæreditatis ejus* Deut. 32.

(5) *Circumcisionis signaculum quo populus Dei, velut sigillo signatus corporis, discernebatur a cæteris nationibus.* Epist. ad Constantium, lib. 9. Epist. 77. Edit. Paris, 1586.

frir, sur le courage et la patience, sur l'amour de la loi divine, et son observance ou sa défense jusqu'à l'effusion du sang; leçons que le chrétien reçoit d'une manière plus éminente et moins figurative (1).

§ VII.

282. *D.* De quelle utilité était cette multitude de lois contenues dans le Lévitique et le Deutéronome?

R. Un peuple du caractère des Juifs, avait grand besoin d'un culte cérémoniel très composé, et chargé d'une multitude d'observances qui lui rappelassent l'auteur de sa délivrance et le Dieu de ses pères. Le paganisme parlant à l'imagination par l'appareil d'une superstition bruyante, aurait aisément séduit les adorateurs d'un Être invisible. C'est la réflexion de Tertullien (2) et de saint Augustin (3). La plupart de ces lois,

Tacite dit aussi que la circoncision avait été instituée pour distinguer les Juifs des autres nations. *Circumcidere genitalia instituere, ut diversitate noscantur*, lib. 5. Hist. cap. 1.

(1) *Ut ab ipsius vitæ incunabulis insigne religionis adolesceret, et puderet unumquemque ætatis provectioris vel labori cedere, quorum utrumque tenera infantia vicisset. Sed jam levi circumcisionis dolore opus non est christiano populo, qui mortem Domini circumferens per momenta singula fronti propriæ mortis contemptum inscribit* (Ambr. ibid.)

(2) *Ejusmodi officiis religioni suæ voluit eos astringere, quibus superstitio sæculi agebatur... Ut istis legalibus disciplinis occurrentibus ubique, ne ullo momento vacarent a Dei conspectu* (Tertull. Lib. 2 adv. Marcionem. (Cap. 18).

(3) *Illi populo pro ejus carnalitate et corde adhuc lapi-*

tant celles qui regardaient proprement le culte, que celles qui réglaient des choses assez indifférentes par elles-mêmes, *frivoles en apparence*, dit J.-J. Rousseau, *et dont si peu de gens sentent la force et l'effet*, avaient des significations et des raisons que les Juifs n'ignoraient pas, et dont il serait peut-être aujourd'hui difficile de vouloir rendre un compte exact. Les interprètes ont rempli cette tâche avec tout le succès possible (1). Le philosophe Porphyre (*Porph. de rer.*

deo, talia data sunt quibus teneretur, ne ad idola defluerent (Aug. Tract. 10. in Joan.)

(1) Par exemple, semer différentes espèces de grains dans une vigne, atteler à la charrue un bœuf et un âne, faire accoupler des animaux de différente espèce, porter un habit tissu de laine et de lin, se tondre en rond la chevelure, etc., sont sans doute des usages indifférents; mais les païens y attachaient des idées mystiques et des vertus superstitieuses : Moïse les défend pour détruire les rêveries que ces usages entretenaient. Un vase sans couvercle est déclaré impur; cela paraît d'abord ridicule : mais les païens croyaient que, si un insecte venait à tomber dans un vase, c'était un heureux augure, un signe de bonheur; il fallait prévenir cette folie en ordonnant que tout vase eût un couvercle. Il en est de même des autres lois qui nous paraissent les plus singulières; elles ont un fondement dans les idées, les mœurs, les superstitions, les préjugés qui régnaient pour-lors, et que Moïse voulait étouffer parmi les Juifs. Si à ces raisons on ajoute les rapports de plusieurs de ces lois avec la santé, la propreté et d'autres objets qui tenaient au bien-être du peuple, avec les impressions morales que pouvaient faire des observances d'ailleurs indifférentes; on concevra sans peine qu'il n'y en a aucune dont le motif ne soit très raisonnable... On peut consulter l'ouvrage du célèbre Michaëlis, *Das Mosaisches Recht.* Francfort, 1775, 1780, 3 vol. in-8°, où il montre les moindres lois lévitiques dans la lumière de la raison et de l'expérience, en fait sentir la sagesse, la convenance et l'utilité..... A cela

animat. abstin.) fait un grand éloge des usages cérémoniels des Juifs; Philon en démontre la sagesse, Josèphe nous en peint la majesté.

§ VIII.

283. *D.* Les livres saints ne semblent-ils pas approuver dans les Juifs le mensonge; la haine des ennemis, si fortement exprimée dans les psaumes; la cruauté envers les nations subjuguées; plusieurs actions condamnées par le droit des gens et les lois de l'humanité; le sacrifice que Jephté fit de sa fille, etc.?

R. C'est une erreur de croire que l'Écriture approuve tout ce qu'elle rapporte sans le blâmer. Quelquefois l'intention est louée, sans que le fait le soit. — Souvent Dieu inspire le fond d'une action, et condamne la manière dont elle est exécutée. C'est ainsi, remarque saint Augustin,

ajoutons un point de vue général et indépendant de la nature de chaque loi en particulier : savoir, que cette multitude de préceptes prohibitifs et positifs était un moyen sûr d'isoler en quelque sorte le peuple hébreu, de gêner sa communication avec les autres nations, et de le préserver ainsi des erreurs et des abominations qui couvraient la terre. « En effet, dit un interprète judicieux, » rien ne contribua tant à tenir la postérité d'Abraham » séparée des nations idolâtres qui l'environnaient, que » les lois que Dieu lui donna pour l'obliger à s'abstenir » d'une infinité de mets dont les divers peuples se nourrissaient communément. De là vint qu'on regardait les » Juifs comme des gens avec qui on ne pouvait pas se lier » dans le commerce familier de la vie, ni dans la religion. » *Le législateur*, dit J.-J Rousseau, *voulait donner à ce peuple une institution durable, à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérants.* Qui peut nier qu'il y ait complètement réussi?

que Jéhu (4. *Reg.* 10.) eut raison de faire périr les prêtres de Baal; mais il eut tort de les tromper et de faire servir la fraude au zèle. — Les expressions de l'Écriture, objectées pas nos philosophes, ne signifient pas que Dieu ait inspiré telle ou telle action, mais qu'elles se sont faites sous la direction ordinaire de la Providence. C'est la manière commune de parler chez tous les peuples qui croient un Dieu, et qui admettent une Providence; quel que soit un événement qui intéresse le public ou les particuliers, on dit que Dieu l'a voulu, qu'il en a ainsi ordonné, que Dieu l'a fait ou l'a premis, sans que l'on prétende qu'il soit intervenu une inspiration surnaturelle ou un miracle. Lorsqu'un auteur sacré fait agir ou parler les Juifs selon leurs principes, l'on ne doit pas conclure que c'est une approbation formelle du fait en lui-même et de toutes ses circonstances. Il est dit de plusieurs juges ou chefs hébreux, qu'ils furent suscités de Dieu pour délivrer son peuple : cela ne signifie point qu'ils furent tous inspirés dans leurs actions, puisqu'il est dit de même dans le troisième livre des Rois, chap. 11, v. 14, que Dieu suscita un ennemi, ou un rival à Salomon... Pour exprimer la force et le courage de Samson, il est dit que l'esprit de Dieu le saisit : *Irruit in eum spiritus Domini.* Ce terme ne signifie point une inspiration surnaturelle, comme s'il était question d'un prophète; il exprime une émotion violente et extraordinaire, comme *montes Dei* signifie des montagnes fort hautes. On sait que dans la langue hébraïque, le nom de Dieu ajouté à un mot, ne sert souvent qu'à marquer le superlatif.

Des hommes pieux ont pu ignorer la répré-

hensibilité de quelques actions qui se présentaient sous des dehors spécieux. C'est ainsi que l'on a pu croire que le mensonge officieux était permis en certaines rencontres, avant que l'on fût convaincu du contraire aussi généralement qu'on l'est aujourd'hui. Rien n'oblige à chercher en ces sortes de choses des inspirations, des figures, des mystères, et à substituer des interprétations ingénieuses à la simplicité de la lettre : certaines réflexions des saints Pères sur ces matières étaient dans leur intention destinées à nourrir la piété, plutôt qu'à faciliter l'intelligence du texte.

Les ennemis contre lesquels on s'exprime si fortement dans les Psaumes, étaient les ennemis de l'état, des nations féroces et cruelles, contre lesquelles il était très permis de demander des victoires éclatantes; c'étaient les ennemis de Dieu et de son culte : et c'est sous ce point de vue que David les envisage toutes les fois qu'il semble les dévouer à la mort; il s'en explique trop clairement dans un grand nombre d'endroits, pour ne pas être entendu par quiconque lit les psaumes avec un esprit droit (1). Il va jusqu'à se soumettre lui-même à toutes les ma-

(1) *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei.* (Psalm. 118). *Facientes prævaricationes odivi.* (Psalm. 100.) *Iniquos odio habui... Vidi prævaricantes, et tabescebam.* (Psal. 118). *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam? Perfecto odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi.* (Ps. 138). *Deficiant peccatores a terrâ et iniqui, ità ut non sint.* (Ps. 103). *Simulacra gentium argentum et aurum... Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.* (Ps. 113). *Inveniatur manus tua omnibus inimicis tuis : dextera tua inveniat omnes qui te oderunt.* (Psalm. 20., etc., etc.)

lédictions divines, supposé que jamais il ait fait du mal aux ennemis de sa personne : il proteste au contraire les aimer comme ses amis et ses frères (1). La délivrance de David et le malheur de ses ennemis, qui en était une suite nécessaire, faisaient éclater la providence de Dieu que ces mêmes ennemis blasphémaient (2). En général, rien ne rend plus sensible la justice et la puissance de Dieu, que la punition des méchants, et l'humiliation des orgueilleux. Aussi est-ce la raison que le saint roi ajoutait presque toujours aux vœux contre ses persécuteurs (3), dont la prospérité enfantait de nouveaux blasphèmes (4), et semblait en quelque sorte ébranler la foi des fidèles (5). — La punition temporelle des pécheurs n'exclut pas leur salut; elle en est même un moyen, et c'est sous ce point de vue qu'elle est souvent envisagée dans les li-

(1) *Si feci istud, si est iniquitas in manibus meis, si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Persequatur inimicus animam meam et comprehendat* (Psalm. 7). *Quasi proximum et quasi fratrem nostrum sic complacebam* (Psalm. 34).

(2) *Ut videant qui oderunt me, et confundantur, quoniàm tu, Domine, adjuvisti me et consolatus es me.* (Psal. 85.) *Dentes peccatorum contrivisti : Domini est salus,* (Ps. 3. etc.)

(3) *Comprehendantur in superbiâ suâ... Et sciant quia Deus dominabitur Jacob et finium terræ* (Psalm. 58). *Et cognoscant quia nomen tibi, Dominus : tu solus altissimus in omni terrâ* (Psalm. 82). *Imple facies eorum ignominiâ et quærent nomen tuum, Domine* (Psalm. 82).

(4) *Dicitur mihi quotidiè : Ubi est Deus tuus?* (Ps. 41.) *Non est salus illi in Deo ejus* (Psalm. 3).

(5) *Mei autem penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei; quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* (Psalm. 72).

vres saints (1). — On sait aussi que les prédictions prennent souvent dans l'Écriture le ton du souhait; l'esprit des prophètes singulièrement uni à l'esprit de Dieu, fortement inspiré et gouverné par l'esprit de Dieu, veut et désire tout ce que Dieu ordonne (2).

La rigueur dont les Juifs en ont usé envers les habitants de la Palestine, et envers quelques autres peuples ennemis de Dieu, était due aux crimes énormes dont ils s'étaient fait des lois, et qui leur avaient comme passé en nature. Dieu lui-même avait ordonné cette rigueur : le Déutéronome et le livre de la Sagesse nous en instrui-

(1) *Congrega eos quasi gregem ad victimam, et sanctifica eos in die occisionis.* (Jerem. 12.)

(2) Il faut convenir qu'en fait de critique, les incrédules sont très malheureux. Au lieu de s'attacher aux beautés sublimes, au sens profond et inépuisable de ces admirables cantiques, ils chicanent sur quelques expressions mal entendues, et perdent de vue tout le reste... Si les livres profanes n'ont rien qui approche de la dignité, du sens profond, des grâces simples et touchantes qui caractérisent les livres saints; on peut bien dire que les livres saints ne renferment rien de plus grand, de plus propre à nourrir, à fortifier les ames, à inspirer des sentiments sublimes, à former des idées magnifiques, que les Psaumes. Où puiser des notions plus vraies, plus majestueuses de la Divinité; contempler des tableaux plus vifs, plus animés de la création? Les esprits justes, les cœurs droits y trouvent une ressource sûre et aisée dans tous les événements de la vie. A côté des menaces et des châtiments, marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'homme y apprend tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec lui-même, avec les hommes, avec Dieu. Toutes les situations de l'ame, tous les mouvements du cœur y sont exprimés avec une variété et une vérité dignes de l'Esprit Saint. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont fait des versions en leurs langues.

sent (1); pourquoi les Juifs n'auraient-ils pu être les exécuteurs des arrêts que sa justice avait prononcés contre des nations dont l'existence lui était odieuse... ? Le danger que les Juifs, mêlés avec les idolâtres, ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu, était évident; et le culte du vrai Dieu était-il un objet assez peu important, pour lui préférer la conservation d'un peuple abominable, dont la malice était incorrigible....? Les Juifs punissaient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disait Adonibezec. *Dieu me rend le mal que j'ai fait* (2). Il n'est cependant pas inutile d'observer, qu'en général

(1) *Omnia enim hæc abominatur Dominus, et propter istiusmodi scelera delebit eos in introitu tuo.* (Deut. 8). *Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniàm odibilia opera faciebant tibi per medicamina et sacrificia injusta. Et filiorum suorum necatores sine misericordiâ, et comestores viscerum hominum, et devoratores sanguinis a medio Sacramento tuo, et auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum.* (Sap. 12.) *Polluta est terra, cujus ego scelera visitabo, ut evomat habitatores suos.* (Levit. 18, 25.)

(2) *Dixitque Adonibezec : septuaginta reges, amputatis manuum ac pedum summitatibus, colligebant sub mensâ meâ ciborum reliquias : sicut feci, ita reddidit mihi Deus.* (Jud. 6.) La peine du talion, exercée par le ministère public, a fait loi chez tous les peuples. Tous les sages de l'antiquité en ont connu la justice. *Grassatus aliquis est ferro : præbeat ipse cervicem. Miscuit noxium virus : reddatur in suum facinus authorem. Oculos rapuit, effodit : reddat de suâ cæciate solatium... Facinus pœnæ mensura est.* Elle a la sanction du Ciel, et l'éternel législateur en fait la base des arrêts de sa vengeance : *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet : qui in gladio occiderit, oportet eum in gladio occidi.* (Apoc. 13.) *Quia sanguinem sanctorum et prophetarum effuderunt, et sanguinem dedisti eis bibere : digni enim sunt.* (Apoc. 16.)

l'on ne doit pas chercher chez les Juifs toute la sainteté et toute la douceur des mœurs chrétiennes. Par quelle raison Dieu était-il obligé de civiliser tout à coup le peuple hébreux, et de former à la perfection des vertus de la nouvelle loi, des hommes qui vivaient trois mille ans avant son établissement?

L'Écriture ne dit pas un mot qui semble approuver le sacrifice de Jephté. Il est d'ailleurs très apparent par la simple lecture du texte, que cette fille fut consacrée à Dieu par l'état de virginité, qui, selon la manière de penser des Juifs, était le plus grand de tous les sacrifices (1), etc.

§ IX.

284. *D.* L'Ecclésiaste ne semble-t-il pas contenir des maximes contraires à la religion et à la saine morale? Ne dit-il pas que la condition de l'homme est égale à celle des brutes?

R. L'Ecclésiaste est une collection d'un grand nombre de pensées qui se présentent à un esprit actif et pénétrant. L'auteur rend compte de celles qui se sont présentées à lui-même, et il les réfute les unes après les autres. Rien n'est plus propre à lever des doutes, à détruire des erreurs que lorsqu'un homme sage et d'un savoir reconnu, nous dit que ces mêmes doutes et ces mêmes erreurs se sont présentées à son esprit, et qu'il en a reconnu l'illusion. L'Ecclésiaste renvoie tous

(1) *Dimitte me, duobus mensibus circumeam montes, et plangam virginitatem meam cum sodalibus meis... Fecit ei sicut voverat, quæ ignorabat virum* Jud. 11).

les raisonnements des hommes à l'immortalité de l'ame et au jugement de Dieu. Nous avons répondu ailleurs (ci-dessus, n. 194), à la fameuse objection sur l'égalité de l'homme et de la brute, qu'on n'a répétée tant de fois que parce qu'on ne l'a pas lue dans le livre qu'on citait (1).

§ X.

285. *D.* Le *Cantique des Cantiques* n'est-il pas composé d'un langage trop mou, et d'expressions propres à alarmer des ames pures?

R. Ce livre que les Hébreux ont toujours regardé comme le tableau mystique d'un amour pur, et qu'ils appellent *Schir-Hàsschirim* (le plus sublime des Cantiques), exprime selon la plupart des Pères, l'union de Jésus-Christ avec son Église, union la plus étroite qui puisse exister, puisque l'Église est née de son sang (Act. 20), qu'elle s'est formée de ses os et de sa chair (Ephes. 5), qu'elle est la vraie épouse de l'Agneau, selon l'expression de saint Jean, qui, dans l'admirable livre de sa révélation parle de ces nôces célestes en des termes et des images inimitables (Apocal. 19). Saint Jérôme dans son Epître à Paulin, en rendant compte de l'esprit de chaque livre saint, dit au sujet de celui-ci : *Salomon, pacificus et amabilis Domini,*

(1) Au précis de l'Ecclésiaste que nous a donné Voltaire, on doit substituer celui qu'en a fait Bossuet, et l'on sera d'accord avec le vrai sens de l'auteur. *Dissert. sur les Psaumes, et préface sur chacun des cinq livres Sapientiæ*, trad. par M. Le Roi, 1775. On lira aussi très utilement l'ouvrage de D. Martianay : *Traité des vanités du siècle, ou traduction du Commentaire de saint Jérôme sur l'Ecclésiaste, avec des réflexions.* Paris, 1715, in-12.

Ecclesiam jungit et Christum, sanctarumque nuptiarum dulce canit epithalamium. — D'autres ont cru voir dans ce cantique l'union intime de l'ame juste avec son Créateur, et cette conversation ineffable qui résulte de l'élan de l'amour divin, et de la délicieuse familiarité avec laquelle, comme dit la Sagesse, Dieu se communique aux enfants des hommes (1) : conversation jamais interrompue, toujours et partout alimentée par de nouveaux objets, dans les demeures agrestes comme dans les palais des rois, dans le tumulte des villes comme dans le silence des cavernes et des mines, au sein de la nuit et au milieu de la clarté du soleil méridional, au chant de la tourterelle, à la vue des fleurs, à l'odeur des aromates et des parfums, au murmure des eaux découlantes du Liban, au murmure des paisibles troupeaux des champs, et des légers coursiers des montagnes. Ces images variées et riantes sont animées par des sentiments qui, par la nature de leur objet, ne peuvent être ni trop vifs, ni trop tendres. Ceux qui en ont l'expérience, ne sont pas offensés de cette lecture; et ceux qui n'y connoissent rien, peuvent se dispenser de la faire (2). « Lorsque je jouis » des douceurs de la piété, disait un homme » éclairé dans les voies de Dieu, et que j'ai cette » joie du cœur, qui passe tout sentiment, je » conçois et je goûte la sainte familiarité de l'ame » avec Dieu, qui règne dans ce livre : je me » nourris alors de ces expressions, dont aucune

(1) *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. 8).

(2) *Da amantem et sentit quod dico.* (August. Tract. 26 in Joan.)

» ne me gêne. Dans des temps d'obscurité et de » tiédeur, je ne veux et ne puis en juger (1). » — De même que Dieu a permis, qu'il a voulu même, selon la remarque de Tertullien, que les Écritures saintes, par le récit d'événements extraordinaires, par des obscurités, par la possibilité d'en détourner le vrai sens, fussent une occasion de scandale et d'erreurs pour les esprits inquiets et présomptueux (16); il a permis qu'un cantique sacré fût un écueil pour les hommes corrompus, et qu'une passion qui tourne en poisons les aliments quelconques, en fît l'épreuve dans la source la plus pure. — Il est déraisonnable de décider du génie de toutes les langues, par celles qui ont cours aujourd'hui en Europe. Ce qui est indécent en français (2), ne l'est pas en latin; ce qui l'est en latin, ne l'est pas en hébreu : dire que le Saint-Esprit n'a pas dû se con-

(1) Réflexion sagement applicable à la lecture et à l'intelligence de l'Ecriture-Sainte en général, dont la clarté et les ténèbres sont, suivant la remarque de saint Athanase, en quelque sorte relatives à la disposition de nos esprits et de nos cœurs. *Ad Scripturarum indaginem veritatemque intellectum, opus est vitâ probâ, animo puro et virtute quæ sceundùm Christum est.* (Athan. Lib. *de Incarn.*) *Et quod latet et quod patet in divinis codicibus tenet, qui charitatem servat in manibus.* (August.) *Psallam et intelligam in viâ immaculatâ.* (Psalm. 100.) Réflexions analogues, ci-dessous, n. 261.

(2) S'il est vrai, comme l'a observé le philosophe de Genève, que plus l'intérieur se corrompt, plus l'extérieur se compose, que la décence gagne en apparence ce qu'elle perd en réalité, qu'elle règne dans le langage à mesure qu'elle se retire des mœurs; il est très aisé de connaître la raison de l'extrême délicatesse de la langue française, qui irait encore en augmentant, s'il était possible.

former aux idées des Juifs, c'est dire qu'il n'a pas dû leur parler dans leur langue ordinaire. « Quand un peuple est sauvage, dit M. le président de Brosses (*Traité de la format. méchan. des langues*, t. 2, n° 189), il est simple, et » ses expressions le sont aussi. Comme elles ne » le choquent pas, il n'a pas besoin d'en chercher de plus détournées : signe assez certain » que l'imagination a corrompu les langues. Le » peuple hébreu était à demi sauvage (relativement aux nations raffinées par les lettres, les » arts et le luxe). Le livre de ses lois traite sans » détour des choses naturelles que nos langues » ont coutume de voiler. C'est une marque que » chez eux ces façons de parler n'ont rien de licencieux. » L'auteur de l'*Emile* fait à peu près la même reflexion. — « Le *Cantique des Cantiques*, dit un critique ingénieux, n'a d'autre » tort que d'avoir été traduit dans une langue » qui, par le soin même qu'on a pris de la rendre » chaste, ne l'est plus et ne peut plus l'être. » — Nous ne nous arrêterons pas à déterminer le sens de divers passages de ce livre, et nous renvoyons à l'excellente explication que Bossuet en a donnée, t. 1, p. 531, édition de 1743. — Que l'on compare le langage du Cantique avec le huitième chapitre du livre de la Sagesse, où l'on trouve à peu près les mêmes expressions (1), et l'on n'aura aucune peine à saisir le sens des premières; surtout si l'on considère la différence

(1) *Hanc amavi et exquisivi a juventute meâ, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius... Intrans in domum meam conquiescam cum illâ.., Circuibam quærens ut illam mihi assumerem* (Sap. 8.)

essentielle qu'il faut mettre entre la prose et la poésie.

§ XI.

286. *D.* Que faut-il penser du livre de Job? Pour expliquer les propositions qui semblent accuser la Providence, faudra-t-il regarder cette histoire comme une allégorie?

R. Job, accablé de tous les genres de malheurs, se voit dans un danger manifeste de tomber dans le désespoir, et dès lors dans la réprobation. Cette vue le jette dans la dernière désolation, et il aimerait mieux n'avoir pas existé que d'offenser le Créateur. Il déplore le jour de sa naissance, et emploie contre de mauvais raisonneurs, qui semblaient le consoler, toute l'énergie de la langue hébraïque, la plus vive, la plus forte et la plus rapide de toutes les langues. C'est, comme s'exprime un auteur judicieux, « un » drame que le saint homme composa après sa » délivrance, où, en laissant subsister la vérité » de l'histoire, il fait entrer toute la force de la » poésie asiatique ». S'il y a quelques expressions difficiles à justifier, ce sont celles que Job condamne lui-même à la fin de son livre, sans les spécifier (1). C'est une témérité inexcusable de faire de Job un personnage allégorique. Le concile de Trente avait cru prévenir cette *pétu-*

(1) *Insipienter locutus sum, et quæ ultra modum excederent scientiam meam.* (C. XLII. 3).

Qui leviter locutus sum, respondere quid possum? Manum meam ponam super os meum. Unum locutus sum, quod utinam non dixissem, et alterum, quibus ultrà non addam. (C. XXXIX, 34, 35).

lance (1) de quelques commentateurs, amis du neuf et de l'arbitraire; mais l'esprit systématique, en quelque genre que ce soit, est une maladie que rien ne guérit. On peut voir, pour l'intelligence de ce livre, l'*Explication* qu'en a publiée M. Duguet en 4 volumes in-8°. Bacon fait un éloge distingué des connaissances physiques et astronomiques qu'il renferme (2). On y trouve des tableaux politiques des plus étonnants, qu'on ne peut combiner avec les événements de ce siècle, sans reconnaître que l'auteur était possédé de l'esprit de Dieu (3).

§ XII.

287. *D.* N'est-ce pas avec raison qu'on a critiqué le langage typique des Prophètes, et ce grand nombre de figures singulières dont ils accompagnaient leurs prophéties?

R. Pour réfuter cette critique, il suffit d'observer, 1° que la plupart des choses dont les philosophes ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision, et qu'il suffit d'en lire le récit pour en être convaincu.

(1) *Ad coercenda petulantia ingenia decernit* (sancta synodus) *ut nemo suæ prudentiæ innixus... sacram Scripturam ad suos sensus contorquens, contra eum sensum, quem tenuit et tenet sancta Mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum, aut etiam contra unanimem consensum Patrum, ipsam sacram Scripturam interpretari audeat* (Sess. 4).

(2) *Voyez* l'art. Job, dans le *Dictionnaire historique*.

(3) Tel est particulièrement celui que présente le XIIe chapitre depuis le 14e verset jusqu'à la fin.

2° Si ces signes étaient surprenants par leur singularité, quelquefois même par leur durée, ils constatoient par là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie; ils ne laissaient aucun lieu de soupçonner après l'événement qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes, faisaient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Un ancien a dit :

Segniùs irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.

(Hor. *Ars poet.*)

« Thrasibule et Tarquin coupant des têtes de » pavots; Alexandre appliquant son sceau sur la » bouche de son favori; Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils pas mieux que » s'ils avaient fait de longs discours? Darius, » engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit » de la part du roi des Scythes un oiseau, une » grenouille, une souris et cinq flèches. Cette » harangue fut entendue, et Darius n'eut plus » grande hâte que celle de regagner son pays » comme il put. » C'est un philosophe (*Émile*, tom. 3, pag. 135), qui nous apprend à raisonner de la sorte sur les actions symboliques des prophètes.

3. Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie, plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. *Alors*, dit Voltaire, qui a si souvent calomnié les livres saints, *dans l'Égypte*

dans la plus grande partie de l'Asie, la plupart des choses s'exprimaient par des figures, des signes, des types..... Jérémie ne fait donc que se conformer à l'usage, etc. Mais il oublie tout cela quand la haine des saintes Écritures conduit sa plume. « Les mœurs des anciens peuples, dit » un autre philosophe (*Deux âges du génie et du goût des Français*, pag. 298.), sont des tableaux dont la coutume nous paraît souvent » bizarre, et nous est toujours étrangère. Les » mœurs de l'Orient n'eurent jamais aucun » rapport avec celles de l'Europe. Voilà ce qui » nous empêche souvent de bien saisir certains » traits de l'histoire des temps reculés. Nous » trouvons certains usages ridicules, parce que » nous en jugeons d'après les nôtres (1). »

ARTICLE III.

Objections contre les livres du Nouveau-Testament.

§ I.

288. *D.* N'y a-t-il pas dans les quatre Évangiles un grand nombre de contradictions qui doivent faire conclure que ces livres ne peuvent être inspirés ?

(1) Pour répondre à toutes les difficultés que l'incrédulité forme contre les livres saints, il faudrait un ouvrage égal à ceux des Tostat, des Calmet, des Corneille à La Pierre, etc. : nous avons choisi les plus spécieuses, les plus vantées par les philosophes, les plus étendues dans

R. Il n'y a aucune de ces prétendues contradictions qui ne s'évanouisse, pour peu qu'on apporte d'attention à la lecture des Évangiles. Depuis dix-huit cents ans que les incrédules s'exercent là-dessus, ils n'ont pu montrer deux passages qu'on n'ait conciliés aussitôt par les réponses les plus satisfaisantes. Saint Augustin pensait qu'au lieu de dire les *quatre Évangiles*, on parlerait plus exactement, en disant *les quatre livres d'un même Evangile* (1).—Quelques différences dans les récits sont une excellente preuve de la vérité des Évangiles. Quatre auteurs, qui écrivent la même histoire, et qui varient néanmoins dans l'ordre des choses, dans le rapport des faits et des circonstances plus ou moins détaillées, jusqu'à présenter l'apparence de contradiction à un esprit superficiel, de tels auteurs, dis-je, ne se sont pas concertés, et n'ont pas formé le projet de tromper les peuples.

289. *D.* La généalogie de Jésus-Christ, si différente dans saint Matthieu, et dans saint Luc, n'a-t-elle pas paru à Julien l'apostat, un argument sans réplique contre l'autorité de l'histoire évangélique ?

R. Quand d'un côté on écrit la généalogie d'un homme par sa mère, et de l'autre par son père, il est clair qu'il y aura deux généalogies très différentes. Saint Matthieu rapporte les ancêtres de

leur objet ou dans leurs conséquences, et qui par là suffisent pour faire juger des autres. Ceux qui désirent plus de détail, peuvent consulter avec utilité l'ouvrage de Bullet, intitulé : *Réponse aux difficultés des incrédules contre divers endroits des livres saints.* (4 vol. in-12).

(1) *In quatuor Evangeliis, seu potiùs in quatuor Libris unius Evangelii* (Tract. 36, in Joan.)

Joseph, et saint Luc nous marque ceux de Marie, fille de Joachim ou d'*Héli* (1). Il est vrai qu'on peut donner une autre explication à cette difficulté; mais celle-ci est si naturelle, et aujourd'hui si généralement reçue, qu'il est inutile de s'arrêter à l'autre..... Nous remarquerons seulement que le texte de saint Luc acquiert un ton plus majestueux, plus simple, et à l'abri de toute difficulté, si l'on rapporte toujours le *qui fuit* à Jésus-Christ, depuis le commencement de la généalogie jusqu'à la fin. « Jésus, qu'on croyait » être fils de Joseph, mais qui l'était réellement » d'Héli, père de Marie (2), de Mathat, de Lévi, » de Melchi, etc., et qui enfin, avant Adam, et » avant toutes choses, étoit le Fils de Dieu (3).» Il n'y a personne qui ne sente à la première vue l'avantage et la dignité de cette explication.

§ II.

290. *D.* Les livres de l'ancien Testament ne sont-ils pas cités quelquefois par les Évangélistes,

(1) Ces deux noms sont le même, comme il conste par un grand nombre d'exemples.

(2) C'est ainsi qu'il est dit dans saint Matthieu : *Filii David, filii Abraham* (Cap. 1).

(3) *Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, qui fuit Melchi*, etc., *qui fuit Adam, qui fuit Dei* (Luc 3). Maldonat qui d'abord ne goûtait pas cette interprétation, lui trouvant un air *de subtilité*, l'adopte peu après et l'appuie d'excellentes raisons : *Lucas usque ad Adamum Deumque progreditur, ut ostendat Christum non alium habuisse patrem nisi Deum;* et à la colonne suiv. (la 29e dans mon édit.) *Qui fuit Dei; prædestinatus enim*

dans un sens qui ne s'accorde point avec la suite du texte; ce qui a été regardé par des philosophes comme une espèce d'imposture?

R. Outre le sens littéral, il y a dans l'Écriture, et surtout dans les prophètes, un sens figuré. Toute l'ancienne loi n'étoit qu'un prélude de la nouvelle; tout figurait, annonçait, préparait les grandeurs de l'Évangile. Par le choix et l'accord des expressions, les écrivains inspirés caractérisaient l'avenir, au même temps qu'ils décrivaient les choses présentes ou passées. Les Juifs reconnoissaient ce double sens, et le respectaient; ils savaient que leur loi était figurative, et que tout se rapportait aux choses qui faisaient l'attente et l'espérance de la nation (1). Cette manière de les instruire et de les convaincre était donc sage et proportionnée à leur intelligence. Saint Paul surtout en fait un grand usage dans l'Épître aux Hébreux, pour se faire au génie de la nation à laquelle il parle..... Les théologiens reconnaissent encore un sens d'accommodation, propre à nourrir la piété et le goût des Écritures saintes, à montrer la fécondité et les inépuisables richesses de ces livres divins, parlant en quelque sorte pour tous les temps, et tous les événements. Mais il est au moins douteux que les évangélistes et les apôtres aient jamais cité l'Écriture en ce sens. Et quant aux saints Pères,

ab omni æternitate erat filius Dei (Rom. 1.), *et ab origine mundi agnus occidebatur* (Apoc. 13). Or il est évident que si le dernier *qui suit* se rapporte à Jésus-Christ, tous les précédents doivent s'y rapporter.

(1) Voyez la *Dém. Evang.* de Huet, p. 545. — Philo, *de Vitâ contempl.* 898, 901. — Flav. Joseph. *Antiquit.* l. 3, c. 9. *de Bello Jud.* l. 6, c. 6.

ils ne l'ont point employée par manière de preuves, mais seulement en forme d'explication et de réflexion pieuse, pour édifier et toucher les chrétiens, non pas pour convaincre les adversaires de la foi (*ci-dessous*, chap. 3, art. 5, n. 367).

§ III.

291. *D.* Les quatre Évangiles ont-ils toujours été regardés comme authentiques ?

R. Dès la naissance de l'Église, les Pères du premier siècle les citent sans en nommer les auteurs, mais ces noms se lisent dans les ouvrages du second siècle. Un passage de saint Irénée les réunit tous. Toute l'antiquité est d'accord sur ce point, et il n'est pas possible qu'un critique éclairé entreprenne jamais sérieusement de le contester (1). Mais il est bon d'observer que la vérité de l'histoire de Jésus-Christ ne dépend pas de l'authenticité des Évangiles. *Vérité* et *authenticité* sont des choses très différentes. Les Évangiles sont *vrais*, si ce qu'ils rapportent est conforme à la vérité historique : ils sont *authen-*

(1) L'empereur Julien, intéressé plus que tout autre à décrier le christianisme, ne parle jamais des Évangiles, ou des autres livres saints, sans en citer les auteurs : tantôt il cite des passages empruntés des Épîtres de saint Paul, en nommant cet apôtre ; tantôt il rapporte, d'après saint Matthieu, des paroles de Jésus-Christ, ou quelques traits de son histoire. Il dit que, « ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, » ni Marc, n'ont osé dire que Jésus-Christ fût Dieu, et que » Jean est le premier qui l'a enseigné ». Lorsqu'il défendit aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres et d'expliquer les poètes, *qu'ils aillent*, disait-il, *expliquer Luc et Matthieu dans les assemblées des Galiléens.*

tiques, s'ils ont été écrits par les quatre auteurs connus, choisis et inspirés, dont ils portent le nom. Ils ne sauraient être authentiques sans être vrais; mais ils pourraient être vrais sans être authentiques. L'histoire évangélique en général est prouvée par des faits subsistants, par les livres des chrétiens, des juifs et des païens, beaucoup mieux que l'histoire d'Alexandre et de César. Nous n'avons pas d'histoire authentique ni même bien véridique de Louis XIV; comment regarderait-on un homme qui conclurait de là qu'il n'y a pas eu de Louis XIV, que tout ce qu'on raconte de son règne, de ses victoires, n'est qu'une fable?..... Dès qu'un événement est annoncé par des effets persévérants, attesté par des monuments multipliés, transmis d'âge en âge par une tradition générale et uniforme, il est ridicule d'en douter, l'histoire n'en eût-elle jamais été écrite.

292. *D.* Outre les quatre Évangiles reçus, n'y en a-t-il pas d'autres qui sont rejetés comme apocryphes, et qui par conséquent affaiblissent l'autorité des premiers?

R. Pourquoi la même histoire ne serait-elle pas rédigée par différents auteurs plus ou moins recevables? Plus un fait est important, admirable, avéré, plus on s'empresse de l'écrire. Rejeter l'histoire de Jésus-Christ, parce qu'elle est rapportée par quelques anonymes, et que tous ceux qui en parlent n'ont pas une égale autorité; c'est comme si je traitais de fable l'histoire de Henri IV, parce que telle lettre qui porte le nom de Sully, n'est peut-être pas de ce ministre (1).

(1) L'histoire évangélique ne fût-elle pas écrite d'une

—Du reste l'Église a toujours veillé à ce que les Évangiles et autres livres canoniques ne fussent pas confondus avec les apocryphes ; non-seulement elle en a conservé la totalité, mais encore tous les détails, avec un soin extrême, et rejeté sévèrement tout ce que le texte original ne contenait pas. Saint Jérôme rapporte, d'après Tertullien, qu'un prêtre d'Asie ayant essayé de faire une addition aux Actes des Apôtres, et cela par un zèle mal entendu pour la gloire de saint Paul, fut convaincu de ce délit par saint Jean, et aussitôt destitué de sa place. On sait quels anathèmes saint Jean prononce, à la fin de son Apocalypse, contre quiconque oserait y ajouter ou en soustraire un mot; et cela, parce qu'il savait que les Cérinthiens et les Ébionites avaient corrompu l'Évangile de saint Matthieu, le seul qu'ils admettaient (1).

§ IV.

293. *D.* Quels sont, après les Évangiles, les livres dépositaires de l'histoire de Jésus-Christ ?

manière si lumineuse et touchante, ni par des auteurs connus et inspirés ; les preuves tirées de l'excellence de la doctrine de Jésus-Christ, de ses principales actions, de sa mort, et de son incontestable résurrection, subsisteraient toujours. Décrite par un mauvais physicien, la gentiane est toujours une plante salutaire; défiguré par un Spinosa, par un Épicure, le monde est toujours un chef-d'œuvre de la puissance créatrice. Mais le fait est que l'Évangile a eu des historiens dignes de son excellence et de sa divinité.

(1) Après cela des pseudocritiques allemands, sociniens ou déistes (tel qu'un Eichhorn dans une *Bibliothèque* de

R. Ce sont les Actes des Apôtres, les Épîtres de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jacques, de saint Jude, et surtout celles de saint Paul, surnommé l'Apôtre des nations.

294. *D.* Ces écrits font-ils une autorité bien décisive ?

R. Nous ne trouvons pas qu'on les ait combattus par des raisons qui aient mérité quelque réponse. Que ceux qui ont lu les Actes des Apôtres précisément comme une histoire, nous disent, si jamais la fiction a produit quelque chose de semblable et si c'est ainsi qu'on invente (1).

faussetés, l. 4), ont beau avancer qu'un tel chapitre a été ajouté à tel évangeliste, que tel endroit est interpolé, que les trois premiers Evangiles sont tirés d'une source plus ancienne qui n'existe plus; et tout cela sans autre preuve, ni d'autre garant que le caprice et l'audace, contre le témoignage exprès de saint Luc dès les premières lignes de son Evangile. Tout homme versé dans l'histoire et la bibliographie sainte, rira de leurs folles diatribes, incapables de produire des ouvrages propres à leur mériter l'estime des personnes sages et éclairées. Ils eroient se signaler par des productions, où l'impiété et la folie se disputent le pas. C'est bien dommage que Celse, Porphyre et Julien aient parfaitement ignoré ces corruptions et additions, et surtout la perte de la source commune; ils n'auraient pas manqué d'en faire le meilleur usage possible. C'est dix-sept siècles après eux que la lumineuse critique tudesque fait de telles découvertes.

(1) Il est impossible de lire cette histoire de l'Église naissante, sans être ému jusqu'au fond de l'ame, sans qu'une conviction involontaire s'empare de l'esprit, et sans que le cœur, s'il n'est foncièrement gâté, ne soit touché de la plus tendre impression de piété. Aussi saint Jérôme disait-il que cette admirable narration présente sous une forme historique les remèdes les plus propres à restaurer les ames languissantes. *Actus Apostolorum nudam quidem videntur sonare historiam et nascentis Ecclesiæ infantiam texere; sed animadvertimus pariter omnia verba languentis animæ esse medicinam.* (Præf. in Act. Apost.)

C'est une chose remarquable surtout, que Fréret, combattant par tous les genres de sophismes les livres saints et toutes les preuves du christianisme, n'ait osé attaquer les épîtres de saint Paul, si propres à consterner l'incrédulité. Son silence fait voir ce qu'il en pensait. On y sent une véhémence, une force pour persuader et pour convaincre, que le faux ne saurait donner. Il n'est pas possible à un esprit bien fait, de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. Le sincérité, la candeur de cet illustre apôtre de Jésus-Christ, la persuasion intime qui l'animait lui-même, sa grande ame victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paraissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore; rien n'est plus animé, plus vivant :

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram (1).

Saint Jean Chrysostôme, un des plus beaux génies et des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellents discours, de quelle autorité était le témoignage d'un homme tel que Paul; il regardait ses écrits comme une source certaine de lumières et de conviction; il désirait de voir la ville de Rome, précisément pour y révérer la cendre de ce grand Apôtre, dont il parle toujours comme de l'ami de son cœur. « Je tressaille de joie, dit-il, au son de » cette trompette céleste qui m'excite et m'en- » courage, allumant dans mon cœur de saints » désirs. Je reconnais la voix de mon ami; je

(1) *Sil. Ital. de Bello Punico.*

» crois le voir et l'entendre.... Si je possède » quelque science, ce n'est point par la perspi- » cacité de mon esprit, mais parce qu'attaché » de cœur à ce grand homme, je ne cesse de » lire ses écrits (1). » Bossuet disait que si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les Épîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. La conversion de ce grand homme, telle que la rapporte saint Luc (Act. 9, 22, 26), et qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans ses épîtres, a ramené au christianisme un célèbre déiste anglais (2). Le roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de Jésus-Christ (3). Le gouverneur Félix conçut le désir de connaître Jésus-Christ, et trembla à la voix de Paul annonçant des vérités terribles aux hommes du siècle (4). Les premiers fidèles sentaient parfai-

(1) *Exhort. moral. Serm.* 32.—*Novem Homil. in Paulum. Oper.* t. 1, p. 1058. *Præfat. in Epist. Pauli*, et dans le Brév. Rom. *Dom.* 2. *post Epiph. et per Oct. apost. Petri et Pauli.*—On dit proverbialement d'un prédicateur véhément et éclairé, qui étonne et qui persuade, que *c'est un Paul.* On a dit du célèbre Osius :

Religionis Atlas, vox et manus altera Pauli.

(2) George Lyttelton, auteur de *la Religion chrétienne, démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*; ouvrage traduit en français par l'abbé Guenée. A Paris, chez Tilliard, 1754, in-12.

(3) *In modico suades me Christianum fieri* (Act. xxvi, 28).

(4) *Vocavit Paulum et audivit ab eo fidem quæ est in Christum Jesum. Disputante autem illo de justitiâ et castitate, et judicio futuro, tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade* (Act. xxiv, 25).

tement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, et bénissaient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi (1).

295. *D.* Comme les philosophes ne se rendent jamais, est-il croyable qu'ils soient restés dans le silence à l'égard d'un argument si pressant?

R. Les plus sages se sont tus, les plus étourdis ont déclamé à leur ordinaire. Le prétendu Bolinbrocke méprise tout ce que Paul a fait et écrit, parce que, dit-il, *il était chauve et petit* (2). Boulanger décide l'affaire, en disant que c'est *un enthousiaste forcené* (3). Quand la philosophie est montée sur ce ton, la raison n'a plus de prise, le mépris doit en prendre la place.... Le singulier enthousiasme que celui qui est produit tout à coup par la certitude d'un fait, dont

(1) *Auditum habebant, quoniàm qui persequebatur nos aliquandò, nunc evangelizat fidem, quam aliquandò expugnabat; et in me clarificabant Deum* (Gal. I. 23).

(2) Saint Chrysostôme, convenant que Paul n'était pas d'une haute stature (*tricubitalis*), ajoute qu'il ne touchait pas moins le Ciel de sa tête : *sed tamen Cœlum contigit* (Hom. 30, in Princ. Apost.).

(3) Saint Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égard qu'il a eu pour les philosophes. On peut croire qu'ils étaient à peu près alors tels qu'ils sont aujourd'hui. Paul les regardait comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom. I. 22); comme des hommes sans mœurs, et abominables dans toute la rigueur du terme (*Ibid.* 24, *et seq.*). Il avertissait les chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons, et de leur suffisance dogmatisante : *Videte, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam* (Coloss. cap. 2, v. 8). Il les réfutait vivement, dès qu'il en avait l'occasion : *Quidam autem epicurei et stoïci philosophi disserebant cum eo* (Act. XVII, 18).

on était le plus zélé adversaire; qui subsiste durant tout le cours de la vie, toujours sage, toujours conséquent, toujours le même dans tant d'écrits, dans tant de courses apostoliques, dans tant de souffrances, dans tant de persécutions; qui produit les vertus les plus austères, les maximes les plus pures, la doctrine la plus sublime, la charité la plus ardente, la bienfaisance la plus étendue! Que la philosophie réussisse à former des enthousiastes de ce caractère, elle pourra disputer à la religion l'empire du cœur humain (1).

296. *D.* N'a-t-on pas dit encore que les écrits de saint Paul n'étaient qu'un *pompeux galimatias*, et que le cardinal Bembo les méprisait?

R. Le rare *galimatias* qui depuis 1800 ans fait l'instruction des fidèles, la lumière des théologiens, les richesses de l'éloquence chrétienne; qui a servi à former les décisions des conciles, à maintenir la pureté de la doctrine, à combattre toutes les erreurs, à ramener les incrédules à la foi! Quel enchaînement de vérités,

(1) De tous ces vieux et dégoûtants pédagogues qui ont froidement et commodément semoncé le genre humain par des sentences de parade et de morgue, lequel oserait se vanter d'avoir eu l'ardeur, l'activité, la patience, la persévérance d'un Paul, et surtout sa parfaite indifférence pour la gloire, et le mépris pour la calomnie et la louange, pour le nom de *séducteur* et celui d'*homme vrai*, pour l'obscurité et la réputation? *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti* (II, Cor. c. 6, v. 8). Non, la sublime disposition d'ame qui met tout cela de niveau, ne leur était pas connue, ils n'en soupçonnaient pas même la possibilité; elle eût anéanti leur fastueuse sagesse, s'ils avaient pu en goûter un moment la divine impression.

tandis que les philosophes n'ont pu réunir encore deux principes de doctrine, ni affermir une seule conséquence! Quel développement des mystères de l'Homme-Dieu! Quel ordre, quelle dépendance admirable une ame droite n'y remarque-t-elle pas! Les principes posés, tout se suit, tout s'explique soi-même. Partout on aperçoit une justesse d'induction, un genre nécessaire de liaison, aussi visiblement divin que l'immensité de l'objet, dont le fond échappe. — Boulanger dit que la doctrine de cet apôtre était *sublime et merveilleuse;* que c'est par là que le christianisme s'est étendu dans le monde. On sent toute la force d'un pareil aveu. — Ce que Bolinbroke raconte du cardinal Bembo, est absolument sans preuve, au jugement même de Bayle; c'est un conte de la façon de Thomas Lanzius, écrivain allemand, aussi obscur et ignoré qu'il mérite de l'être. Si l'imputation était vraie, on ne pourrait la rapporter qu'au temps où Bembo, tout païen encore dans son style et ses mœurs, n'avait jamais lu saint Paul avec l'attention et la disposition convenable. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le sentiment d'un particulier quelconque comparé à celui de tous les grands hommes du christianisme? Peut-il conclure contre des choses que nous avons sous les yeux, et que nous sommes en état de juger nous-mêmes (1)?

(1) On ne peut disconvenir qu'il n'y ait de l'obscurité dans plusieurs passages des épîtres de saint Paul, tant parce qu'on ignore différentes circonstances qui dirigeaient son zele et ses réflexions vers des objets particuliers, que parce que son style n'est point généralement assez précis, ni ses

§ V.

297. *D.* Pourquoi a-t-on inséré dans le catalogue des livres saints, un livre aussi inintelligible que l'Apocalypse? Dieu aurait-il inspiré un livre inutile à l'instruction des fidèles?

R. Les plus grands esprits du christianisme ont toujours eu un attachement particulier pour ce livre mystérieux, qu'on peut définir l'*histoire des combats et des victoires de l'Église*. Alcazar, Bossuet, le Père Lallemant ont cherché dans l'histoire l'accomplissement de ces divins oracles; et on ne peut nier que plusieurs de leurs explications n'aient beaucoup de dignité et de justesse. On peut consulter encore l'*Apocalypse expliquée par l'histoire ecclésiastique*, par de La Chétardie, et un autre ouvrage d'un savant anglais sur le même sujet (1). Bossuet observe

expressions toujours propres, et qu'enfin il y a des sens profonds qu'il est difficile de bien rendre en aucune langue; ce qui le faisait dire de lui-même : *imperitus sermone, sed non scientiâ* (2 Cor. XI) : mais on sent partout la force et le feu d'une éloquence divine qui terrasse l'incrédulité, qui touche, qui éclaire les fidèles. « Lorsque je lis saint » Paul, dit saint Jérôme, je n'entends que des coups de » tonnerre, je ne vois que les sillons de la foudre ». *Paulum quotiescunque lego, videor mihi non verba audire sed tonitrua; quocunque respexeris fulmina sunt* (ad Pammach. Epist. 50). L'Epître à Philémon est, au jugement d'Erasme, un modèle parfait dans le genre épistolaire.

(1) *Histoire générale de l'Église chrétienne depuis sa naissance jusqu'à son dernier état triomphant dans le Ciel, tirée principalement de l'Apocalypse de saint Jean. Ouvrage traduit de l'anglais de M. Pastorini, par un Bénédictin de Saint-Maur.* A Rouen, chez Le Boucher, 1777; 3 vol. in-8. —On peut voir aussi une *Explication de l'Apocalypse*, par

qu'en rapprochant les événements des premiers siècles avec les visions de l'Apôtre, depuis le douzième chapitre jusqu'au dix-neuvième, on croit lire plutôt une histoire qu'une prophétie. M. l'évêque de Systeron remarque, que si ces prédictions eussent trop clairement annoncé la destruction de Rome, les persécuteurs en auraient été plus furieux. Mais, indépendamment de toute explication, la grandeur et la puissance du souverain Maître, l'éclat de ses vengeances, la persévérance du juste couronnée, le fruit de la tribulation et des souffrances, la récompense des vertus, la punition des méchants y sont peints comme dans un tableau. C'est par là que cette lecture est si propre à donner aux ames cette paix précieuse que saint Jean leur annonce dès le commencement du livre, comme le fruit certain d'une sérieuse méditation des vérités éternelles (1). La force et l'énergie du style asiatique, soutenue de toutes les richesses de la langue grecque, augmente infiniment la vivacité des couleurs et la hardiesse des images. On découvre partout l'Église vengée ou triomphante, presqu'au même moment que nous la voyons gémir sous le poids des persécutions. Car c'est là le centre commun, où il n'y a point de vision ni de prophétie qui n'aboutisse. C'est de ce centre commun que sort réciproquement une douce lumière, qui perce les ténèbres des symboles éni-

l'abbé Pothier: *Liége*, 1794; ouvrage qui a essuyé des critiques et reçu des éloges : il y a des vues neuves et hardies, de grands tableaux et des rapprochements remarquables.

(1) *Joannes septem Ecclesiis, quæ sunt in Asiâ. Gratia vobis et pax ab eo qui est, et qui erat et qui venturus est* (Apoc. 1).

gmatiques, qui aide à en pénétrer le mystère, qui répand au moins l'admiration, l'assurance, la consolation, la joie dans les ames, lors même qu'on ne démêle pas, d'une manière distincte, toutes les circonstances de la prédiction ou de l'événement qui les produit. Le prologue et les sages avis aux évêques d'Asie, qui comprennent trois chapitres, sont clairs, simples, touchants, pleins de choses, et ne méritent assurément point le reproche d'obscurité. Enfin la divinité de Jésus-Christ y est si clairement établie, elle y est exprimée dans un grand nombre d'endroits avec tant d'énergie dans les paroles, et de magnificence dans les images, que par là seul ce livre est d'une importance extrême, et un monument précieux contre les ariens anciens et modernes. « Ceux qui ont le goût de la piété, » dit Bossuet (*Explic. de l'Apoc.*), trouvent » un attrait particulier dans cette admirable ré» vélation de saint Jean..... Malgré les profon» deurs de ce divin livre, on ressent en le lisant, » une impression si douce, et tout ensemble si » magnifique de la majesté de Dieu; il s'y trouve » des idées si hautes du mystère de J.-C., une » si vive reconnaissance du peuple qu'il a ra» cheté par son sang, de si nobles images de » ses victoires et de son règne, avec des chants » si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, » qu'il y a de quoi ravir le Ciel et la terre.... » Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées » dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus vif, de » plus touchant, de plus majestueux dans la loi » dans les prophètes, etc. »

ARTICLE IV.

Erreurs physiques reprochées à l'Écriture.

§ I.

298. *D.* Peut-on croire qu'un livre inspiré, quant aux dogmes et aux règles de morale, contienne quelques erreurs dans les choses indifférentes au culte de Dieu et au salut des hommes?

R. Quelques auteurs ont cru que rien n'obligeait à nier cette possibilité; mais la sagesse veut qu'on ne reconnaisse aucune erreur dans un ouvrage aussi respectable, à moins que cette erreur ne soit certaine.

299. *D.* N'y a-t-il pas dans l'Écriture un grand nombre d'erreurs physiques, des passages absolument contraires aux découvertes modernes et au vrai système du monde?

R. Nous n'en connaissons pas. Tous ceux qui ont mûrement considéré ces prétendues erreurs, se sont convaincus qu'elles n'existaient que dans l'imagination des philosophes, et de quelques interprètes prévenus, entre lesquels nous sommes fâchés de devoir placer dom Calmet (1).

(1) C'est surtout l'histoire de la création que ce célèbre commentateur s'est plu à embrouiller, en attribuant à Moïse des opinions fausses sur la physique du monde: mais quand on examine le texte, on est surpris de n'y pas trouver ce que le savant Bénédictin a cru y voir. La phy-

300. *D.* Pourquoi donc saint Augustin dit-il en termes exprès, que le Saint-Esprit n'a pas prétendu nous enseigner l'astronomie et les secrets de la nature?

R. Quoique le Saint-Esprit n'ait pas voulu faire de l'Écriture une école des sciences humaines, il est apparent qu'il n'en a parlé que selon les idées vraies. La réponse de saint Augustin est excellente contre des raisonneurs qui combattraient les livres saints par les éléments d'Euclide ou la physique de Newton, mais elle ne prouve pas qu'il y ait effectivement dans ces livres quelque erreur que ce soit. Le saint docteur dit expressément que les auteurs sacrés ont très bien connu l'état des choses dont ils parlaient (1). Or, le moyen de croire qu'ils aient voulu nous dire le contraire de ce qu'ils savaient (2)?

sique de Moïse est la plus simple, la plus modeste, la plus sûre qui ait jamais été écrite. Moïse est le seul écrivain qui ait mis en pratique ce sage avis que M. d'Alembert donne aux savants modernes. « Comment expliquer » ce qu'on ne comprend pas, si ce n'est en disant *Dieu l'a* » *voulu ainsi*? » Moïse est le seul auteur qui ait écrit sur la physique avec autorité et des titres respectables; aussi le monde de Moïse, je veux dire son récit de la création, est en considération même chez les infidèles, depuis cinq mille ans; tandis que les systèmes les plus ingénieux se sont évanouis en se dévorant les uns les autres.

(1) *De figurâ cœli dicendum est, id scisse autores nostros quod veritas habet, sed Spiritum Sanctum qui per eos loquebatur, noluisse ea docere homines nulli ad salutem profutura* (De Gen. ad litt. L. 2, n. 20).

(2) Le savant Muratori, en parlant de ces sortes de questions, raisonne d'une manière qui mérite de trouver place ici. *Multa in utriusque Testamenti libris habentur, quæ referri possunt ad physicam, ad astronomiam, ad historiam profanam, ad chronologiam. Turpiter erret, qui in ejus generis notionibus revera hallucinatos prophetas arbi-

§ II.

301. *D.* N'est-il pas dit dans l'Écriture, qu'il y a des eaux au-dessus du firmament ; que la lumière fut produite avant le soleil; que la lune est un grand astre; que les étoiles sont innombrables; que la tour de Babel allait jusqu'au ciel, etc. ?

R. Ceux qui parlent tant du firmament et des eaux supérieures, n'entendent point ce qu'ils censurent. Le mot *firmamentum*, selon saint Basile, saint Anselme, le vénérable Bède, Procope, Rupert, le Père Petau, etc., se prend pour l'air qui soutient les nuées, et qui, selon l'expression de Job, les empêche de se précipiter sur la terre : *Qui ligat aquas in nubibus suis, ut non erumpant pariter desorsum.* Job, 26. Le

tretur, et documentis eorum habere fidem nolit, aut falsi litem intendat; causatus tantummodò, non eam Deo fuisse mentem, ut nos eruditione profanâ imbueret, atque inutilem rerum scientiam per suas scripturas revelaret. Certè non ista ad salutem necessaria sunt, et in se considerata, minimè pertinent ad fidem. Sed quia a scriptoribus falli nesciis et divino spiritu afflatis, consignata litteris fuêre, atque errorem in prophetis sive fallaciam suspicari nefas est; idcircò hujusmodi etiam documenta certissima credenda sunt. Neque sanè ferendi Arminius et Episcopius Remonstrantium primipili, affirmare ausi, scriptores sacros in rebus levibus, et nihil ad salutem pertinentibus, memoriâ aut ignorantiâ labi potuisse, et revera fuisse lapsos. Absit, ut hâc temerariâ medicinâ apparentibus quibusdam sacrorum librorum contradictionibus atque difficultatibus consulamus, quando tot aliæ rationes æquè commodæ et innoxiæ occurrunt, quibus divinarum litterarum veritas et auctoritas a suspicione falsi et erroris liberetur. Idem dicendum de aliis physicis atque historicis opinionibus (De Moderamine ingenior, l. 1, c. 21).

mot hébreu רקיע rakiah, signifie ce qui est *étendu, déployé,* etc. — Quelquefois le firmament est pris pour tout l'espace que nous découvrons en élevant les yeux aux cieux, comme dans le verset 17 du premier chapitre de la Genèse. — En prenant la signification de *firmamentum* dans toute sa rigueur, elle se vérifie encore très bien à l'égard des étoiles qui sont effectivement dans une position fixe et immuable, gardant toujours la même disposition respective, et ignorant les vicissitudes des planètes; et enfin à l'égard de l'état du ciel, en général invariablement affermi dans sa marche et sa disposition (n. 41, 64). — Saint Ambroise (*Hexameron*, livre 2, chapitre 3) cherche les eaux supérieures beaucoup au-delà des nuées, il pense à peu près comme Newton, et donne à ces eaux la même destination, quoiqu'il ne les tire pas des comètes. Newton croit que les queues des comètes entretiennent l'atmosphère et l'humidité des planètes; que sans ces queues la terre serait déjà sans eau (1). Quoi qu'il en soit de cette idée, elle est bonne à prouver qu'on a eu tort de reprocher à l'Écriture d'avoir parlé d'eaux supérieures à notre atmosphère, puisque en voilà également dans la physique moderne.

Le corps qui répandait la lumière avant la production du soleil, était une masse ignée et terrestre, dont le soleil, la lune et les planètes furent tirés; il n'y a là rien que de simple et de

(1) Les corps des comètes sont destinés, selon lui, à nourrir le soleil. Voyez les *Observations phil.* p. 162. Les deux pensées sont également fausses, et appuyées sur des suppositions qu'il est aussi aisé de nier que de faire.

naturel. Peut-être aussi la matière lumineuse fut-elle répandue dans l'espace, avec un mouvement progressif, sans l'existence d'aucun corps igné, comme, selon quelques astronomes, elle est répandue dans la voie lactée. De quelque importance que soit le soleil, ce grand dépositaire de la lumière et de la chaleur, il est certain qu'il n'en est pas la source exclusive. Le feu qui sort du caillou, la chaleur que donnent les combustibles, la lumière phosphorique, celle qui naît de nos bougies ne lui appartiennent pas.

La lune, qui nous éclaire plus que toutes les étoiles ensemble, est pour nous un *très grand luminaire* (*Duo luminaria magna.* Gen., 1.), même le plus grand après le soleil, par son utilité et la lumière qu'il envoie à la terre.

Les étoiles visibles sont très difficiles à compter, 1° à cause de l'irrégularité de leur position, et de leur dispersion en différentes figures dont les limites se confondent; 2° à cause de la vivacité de leur lumière, qui peint leur image dans l'œil de manière que l'ébranlement y dure quelque temps; en sorte qu'en promenant la vue dans le ciel, nous portons à droite et à gauche l'empreinte encore subsistante des étoiles précédentes, d'où elles deviennent en quelque sorte innombrables (1)..... La diminution graduée de

(1) Aussi n'y a-t-il pas deux astronomes qui s'accordent dans la détermination du nombre des étoiles. Sans parler des calculs des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1,893 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes: Riccioli en a trouvé 1,437; le P. Pardies, 1,491; de La Hire, 1,576; Bayer, 1,716; Royer, 1,805; Hevelius, 1,888; Flamsted, 3,000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus

leur éclat on annonce une prodigieuse multitude d'invisibles. L'Ange avait donc raison de dire à Abraham : *Comptez-les, si vous le pouvez.* (*Suspice cœlum, et numera stellas, si potes.* Gen., 15.)

Etre élevé jusqu'au ciel, c'est être élevé fort haut. Il faut avoir le génie de Voltaire pour inférer de là, que la tour de Babel touchait la *lune* ou *la planète Vénus*. Le cheval de Troie allait sans doute aussi jusque-là.

... Immensam Calchas attollere molem
Roboribus tectis, cœloque educere jussit.

Æneid. II.

Ainsi qu'une tour du palais de Priam :

Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis,

Æneid. *ibid.*

de 2,000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de La Caille, 9,800, dans une partie du ciel austral. Le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler; en 1785, Herschel en découvrit 1,300 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, etc., etc. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis cinq mille ans aux deux yeux de cinq cent millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat* (Psalm. 146)... Nouvelle preuve que les assertions de l'Ecriture, regardées par les incrédules comme des erreurs, ont une force de vérité et de raison, supérieure à toutes les observations des savants et aux plus pénibles efforts des recherches humaines.

On admire depuis long-temps ces beaux vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il portait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre;
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Mais Voltaire n'est point un admirateur stupide. Il examine les choses à fond, et se fait rendre compte des expressions : on ne sait trop ce que Racine *entend par le Ciel. Est-ce la lune? Est-ce la planète Vénus? Il y a loin d'ici là.*

302. *D.* Le récit de la Genèse, et l'ordre que met Moïse dans la création, en disant que la terre fut créée d'abord, et le soleil avec les étoiles trois jours après, ne semble-t-il pas contredire l'idée que nous avons de la grandeur des astres, le système de Copernic, et la pluralité des mondes? Le livre de Josué ne dit-il pas que le soleil s'est arrêté à l'ordre de ce général des Israélites?

R. Il ne répugne en rien qu'un ouvrier commence par une petite partie de son ouvrage, et qu'il finisse par la plus grande, surtout si la petite fait le but et l'intérêt de toute la machine, comme la terre, seul séjour des hommes, paraît être le morceau principal de la machine du monde. Peu importe que la terre soit en mouvement, et le soleil en repos (ci dessus n. 81, et suiv.); pourquoi un horloger ne ferait-il pas

l'aiguille qui doit circuler, avant le cadran qui reste immobile (1)? — Quant à la pluralité des mondes, on a fait voir plus d'une fois que ce n'était qu'une imagination philosophique, une chimère éphémère qui ne peut soutenir un examen sérieux..... (*Observations philosophiques. Entret.* 4 et 5, et ci-dessus, n. 81). Le livre de Josué ne contredit pas plus l'immobilité du soleil (2).

(1) Un auteur célèbre fait une réflexion pleine de solidité et de justesse. « L'idolâtrie la plus ancienne et la plus » générale a été celle qui a eu le soleil pour objet. Dieu » qui prévoyait jusqu'où la raison humaine s'obscurci- » rait, voulut que, par l'histoire même de la création, les » hommes ne regardassent le soleil que comme un nouveau » venu dans le monde, moins ancien que le jour, moins » âgé qu'une fleur, moins nécessaire qu'aucun des effets » qu'on lui attribue ». Duguet, *Explic. littér. de l'ouvr. des six jours*, p. 203. Cette pensée profonde et vraie, a des rapports sensibles avec les vers de Pelisson que Fabricius a mis à la tête de sa *Pyrothéologie* :

Je te vois, soleil, je te vois,
Marcher avec l'éclat du Roi ;
Mais quand ma vue en est blessée,
Un autre objet, plus grand que toi,
Occupe toute ma pensée.
Je le sens, il est dans mon cœur,
Il ternit ton éclat trompeur.

(2) Malgré toute la faveur où est actuellement ce système, nous sommes très éloignés de le regarder comme une démonstration. Nous ne refuserons cependant point d'écouter avec docilité ceux qui auront lu les *Observations* sur cette matière, imprimées à Paris 1778, et à Liége 1788, et qui les auront condamnées après les avoir examinées sans partialité et sans préjugé (*Journ. hist. et litt.*, 1er juin 1786, p. 177. *Dictionn. hist.*, Liége 1794, art. COPERNIC).

que Copernic lui-même, qui disait constamment, comme tous les astronomes le disent encore aujourd'hui : *Le soleil se lève, se couche, approche, recule.* Si Josué eût dit à la terre de s'arrêter, ce discours eût paru fort ridicule..... Et pour ce qui est du fait même, c'est-à-dire l'immobilité momentanée du soleil ou de la terre, qu'elle raison peut-on avoir de le rejeter ? Cet événement sur lequel les philosophes se sont tant exercés, qu'est-il en comparaison des dix jours et des dix nuits que le soleil éclaira la Chine sans interruption, sous le règne d'Yao, selon les livres chinois qui ont toute la confiance de ces mêmes philosophes, et qu'ils nous citent comme des preuves irréfragables de l'antiquité de cet empire (ci-dessous, n. 267)? Mais le fait consigné dans la Bible a une caution un peu plus respectable, il est d'accord d'ailleurs avec les principes des juifs et des chrétiens, et même les physiciens les plus célèbres qui, d'après Leibnitz, Newton, d'Alembert, etc., admettent dans bien des choses, même naturelles l'action immédiate de la Divinité, et enfin de tous les hommes qui raisonnent sans prévention : car, malgré tous les systèmes d'attraction et de projection, il demeure vrai que la marche réelle ou apparente du soleil, est plus étonnante que ne serait son repos, et qu'ainsi un moment d'immobilité n'est qu'une courte interruption d'une merveille subsistante (Ci-dessus, n. 41).

303. *D.* Comment la physique s'accorde-t-elle avec les assertions suivantes ? Que le fiel d'un certain poisson a la vertu de chasser le démon, qu'il y a une montagne d'où l'on voit tous les royaumes de la terre; que l'arc-en-ciel n'a

pas existé avant le déluge; que l'ânesse de Balaam avait la faculté de parler; que Nabuchodonosor fut changé en bête; que les étoiles du ciel tombèrent sur la terre (ce qui, vu leur grandeur, est impossible), etc.

R. Le foie, dont la fumée préserva Tobie des attaques du démon, n'était qu'un signe extérieur dont Dieu voulut se servir pour opérer ce miracle en faveur d'un homme juste. C'est ainsi que Jésus-Christ se servit de boue pour guérir l'aveugle-né; c'est ainsi que la piscine de Siloë guérissait les malades; c'est ainsi que Naaman fut guéri de la lèpre en se lavant dans le Jourdain. Le Maître des créatures les emploie comme bon lui semble. — Il se peut cependant que la fumée de ce foie ait eu effectivement quelque vertu naturelle pour dissiper des dispositions physiques qui provoquent et facilitent l'action des mauvais esprits (1). Et c'est la raison pour laquelle les théologiens permettent d'associer aux exorcismes des remèdes naturels.

Il n'est dit nulle part que d'une montagne on puisse découvrir tout l'univers. Il est dit simplement, que sur une montagne très haute le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes de la terre, et la gloire qui les distinguait (*Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum.* Matth. 4, 8). Pour cela, il suffit qu'il ait montré de la main : De ce côté-ci est l'empire Romain, là celui des Perses, ici la Syrie, là les

(1) C'est la réflexion d'un interprète estimé. *Ad mutandam eam corporis dispositionem, quæ dæmonis insidias et vim promiores reddebat, ad temperandum v. g. libidinis æstum, ad mentis serenitatem servandam*, etc.

Indes, et ainsi du reste. Il est évident par le texte, que le démon a montré les royaumes comme leur gloire : or, de cette montagne on ne voyait pas la gloire; on n'y voyait donc non plus l'étendue des empires. — On peut supposer aussi que sous diverses images et emblèmes de splendeur et de puissance, le démon fit paraître d'une manière rapide et caractérisée les principaux royaumes de la terre. Ce que semblent indiquer les mots *in momento temporis* (Luc 4), *et gloriam eorum* (Matth. 4).

Il y a des naturalistes qui pensent qu'effectivement il n'y avait point d'arc-en-ciel avant le déluge, parce que selon eux, il n'y avait point de nuages (*Hist. du Ciel*, t. 1, p. 13,) : mais quoi qu'il en soit de ce sentiment, l'Écriture ne dit rien qui le favorise. Dieu, en choisissant une chose déjà existante pour servir de signe remémoratif à sa promesse, a fait ce que nous faisons tous les jours. On prend des arbres, des maisons, des rivières pour marque de séparation d'un territoire avec un autre. On convient de faire pour telle fin, certaine chose qu'on faisait déjà auparavant. Des pierres qui n'avaient aucune signification, sont devenues un monument de l'alliance entre Jacob et Laban (Gen. 31.), etc. — L'arc-en-ciel était aussi nouveau pour tous ceux qui devaient naître après le déluge, que s'il n'avait pas été auparavant.

Il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse de Balaam (*Aperuitque Dominus os asinæ, et locuta est.* Num. xxii, 28), et ces paroles suffisent pour réfuter l'imagination qui attribue à cet animal la faculté de parler. — Quel inconvénient ou impossibilité y a-t-il

que celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprimât pour un instant à l'organe d'un animal, comme il eût pu l'imprimer à quelque être inanimé? On ne voit pas pourquoi il serait plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air, ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. Peut-être Dieu choisit-il ce moyen comme le plus propre à humilier et à faire rentrer en lui-même ce prophète aveugle et insensé. S'il n'en parut pas fort étonné, c'est que l'excès de sa colère lui ôta l'usage de la réflexion; ou que professant lui-même la magie, il crut d'abord qu'en cela il y avait quelque secret de son art.

Nabuchodonosor n'eut que les appétits de la brute, il en affectait la demeure et les aliments. Le séjour des forêts, durant l'espace de sept ans, doit avoir différencié à un certain point sa figure d'avec celles des autres hommes, lui avoir donné un aspect sauvage et effrayant; comme on l'a observé dans la fille de Châlons, l'homme sauvage d'Hanovre, etc.

Les étoiles dans l'Écriture sont figurément les hommes illustres par la science et la vertu (1); et dont la chute, par là même, est plus funeste dans des temps de séduction et entraîne la multitude par l'exemple. Dans le sens littéral, on appelle étoile tout ce qui brille dans le ciel; comme l'étoile des trois Mages, qui ne fut qu'un météore igné et extraordinaire (2). Plusieurs inter-

(1) *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ.* (Dan. 12).

(2) Chez les auteurs profanes le mot *étoile* ἀστὴρ, *stella*,

prêtes, par ces étoiles tombantes, entendent des flocons de matières enflammées, ressemblants à des étoiles, qui se précipiteront sur la terre et en produiront l'embrasement. Le célèbre Scheutzer, dans les gravures de sa *Physica sacra* en présente un tableau expressif.

304. *D.* Peut-on dire sans erreur, que les serpents se laissent enchanter; que les fourmis amassent du blé pour se nourrir en hiver; que le lièvre rumine; qu'il existe un oiseau nommé *gryphon;* que l'action du feu réduit l'or en poudre; que le sel s'évanouit; que le grain de blé meurt en terre?

R. C'est une chose certaine que les Américains charment les serpents; et la race des Psylles se trouve encore en Afrique, on en voit en Égypte qui manient tous les jours des vipères et les serpents les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal (1). Mais il en est aussi qui ne se laissent pas charmer : et l'Écriture-

signifie très fréquemment un météore. Il est pris en ce sens dans ces vers d'Homère.

Οἷον δ' ἀστέρα ἦκε κρόνον παῖσ ἀγκυλομήτεω
Ἡ ναύτῃσι γέρας; ἠὲ στρατίῳ εὐρεῖ λαῷν.

(Iliad. L. IV).

et dans ceux-ci de Virgile :

Sæpè etiam stellas vento impellente videbis
Præcipites cœlo labi, etc.

Georg. l. I. vs. 360.

(1) « Ces gens-là (espèce de jongleurs en Égypte), dit » Thévenot, sont fort ignorants, et cependant ils ont des » secrets qui surprennent les plus habiles gens, et plusieurs

Sainte, qui nous dit l'un et l'autre (1), est ici comme ailleurs conforme à la physique et aux témoignages des voyageurs. « Le basilic, dit » M. Bauce, est une espèce de serpent qu'on ne » peut charmer, pour l'empêcher de faire du » mal, ni rendre sensible au pouvoir de la mu» sique. Mais on voit souvent d'autres serpents » apprivoisés de cette manière, et tous les voya» geurs qui ont été en Égypte, le savent très » bien ». *Voyage aux sources du Nil*, t. 9, p. 137. Si nous en croyons des relations très modernes et très circonstanciées, les serpents des Indes se laissent captiver par les douceurs de l'harmonie, se montrent sensibles à l'accord des sons, et en expriment la cadence par le mouvement de la tête (2).

L'Écriture dit précisément que la fourmi pour-

croient que ce sont des secrets de magie (*Voyage du Levant*, chap. 73). » Il prouve ensuite que le poison n'a point été ôté, comme quelques-uns l'ont avancé, et parle d'une opération plus étonnante encore.

(1) *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas; quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter* (Psal. 57.) — *Quia ecce ego mittam vobis serpentes regulos quibus non est incantatio, et mordebunt vos* (Jerem. 8).

(2) J'ai en main un témoignage qui paraît absolument incontestable, où cette propriété des serpents de la côte de Coromandel et de Malabar est décrite dans le plus grand détail. On en voit des preuves multipliées dans *les Essais historiques sur l'Inde*. Les Portugais appellent ces serpents *cobra de capello*. Voyez le *Dict. hist.*, art. Anaitia. — Je ne prétends pas dire cependant qu'on ne charme pas aussi les serpents, comme d'autres animaux, par des pratiques superstitieuses et magiques. Bodin, tout incrédule qu'il est d'ailleurs, rapporte, dans sa *Démonomanie*, bien des faits favorables à cette ancienne et autrefois générale opinion.

voit à sa nourriture, et qu'elle amasse du grain durant la moisson (1); ce qui est très exactement vrai et conforme aux observations anciennes et modernes. Il est apparent que la provision sert aux fourmis, jusqu'à ce qu'elles soient engourdies par le froid de l'hiver; peut-être leur sert-elle encore au réveil. Les observations contraires ne sont pas assez constatées ni généralement reconnues (2). Il est faux qu'elles consument sur-le-champ tout ce qu'elles ont amassé. Le travail, la diligence, l'économie de cette petite république l'a toujours fait regarder avec raison comme un modèle à proposer aux paresseux. Que les fourmis travaillent pour être logées

On peut voir Léonard Vair dans son ouvrage *de Fascino*; Thiers, *Traité des Superstitions*; *Dict. hist.*, art. *Amodée*, *Bodin*, *Brown*, *Delrio*, *Haen*, *Ophionée*, *Maffée*, *Mead*, *Spé*,

(1) *Parat in æstate cibum sibi, et congregat in messe, quod comedat.* — *Præparat in messe cibum* (Prov. 6 et 30).

(2) On pourrait croire que Réaumur a observé les fourmis d'une manière assez superficielle. Il paraît qu'elles ne s'engourdissent que dans les allées supérieures de leurs très étendues et profondes habitations. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 décembre 1784, p. 578. Si Réaumur n'a pas trouvé leurs greniers, Aldovrandus assure les avoir vus de ses propres yeux; Derham en raconte des particularités curieuses. Ces noms en valent bien d'autres, et cent témoins négatifs n'en valent pas un qui a vu le fait. Tandis qu'on refuse cet instinct de prévoyance aux fourmis, on l'accorde libéralement aux grillons-taupes (*Dict. d'hist. natur.*, art. *grillon-taupe*), insectes bien moins actifs, moins laborieux, et qui ne sont pas, comme les fourmis, unis en forme de république par des travaux et des intérêts communs. Les termès ou fourmis blanches emmagasinent bien certainement; le moyen d'en douter, après la description détaillée que nous a donnée un témoin oculaire de leur travail et de leurs ouvrages? Voyez le *Mémoire pour servir à l'histoire des termès*, par *M. Smeathman* (Paris, 1786).

ou hiver et pour vivre en été, ou pour avoir des provisions en hiver, elles n'en sont pas moins laborieuses.

On ne peut déterminer qu'en devinant, quels sont la plupart des animaux dont parle Moïse dans le Lévitique. Les Juifs ne les connaissent plus; et ceux des commentateurs qui ont le plus étudié cette matière, sont les plus persuadés qu'il n'y a rien de certain. On ne saurait donc dire si le mot ארנבת est bien rendu par celui de *lepus* (*Levit.* XI. 5). — Les naturalistes sont si peu d'accord sur la rumination du lièvre, que dans le nouveau *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. Valmont, le lièvre rumine à l'article *ruminants*, et ne rumine pas à l'article *lièvre*. Si la rumination parfaite suppose deux estomacs, il n'est point dit que sans cela il n'y ait point une certaine manducation répétée, et un rappel des aliments qu'on puisse nommer *rumination*. Peyerus cite plusieurs hommes qui ruminaient. L'on en a vu un à Bristol, en Angleterre, en 1757. Dans quelques oiseaux, le gosier et le jabot font l'office de la rumination. Aristote, *Histoire des animaux*, livre 3, chap. 21, paraît mettre le lièvre dans la classe des ruminants. Car cet ancien naturaliste observe qu'il a dans son estomac le *coagulum*, la présure ou la caillette, qui ne se trouve que dans les animaux qui ruminent. Bartholin, dans son *Anatomie*, assure aussi que la conformation extraordinaire de l'intestin nommé *cæcum*, supplée en quelque façon, dans le lièvre, au double estomac d'où résulte la rumination. Le savant Scheuchzer remarque que le lièvre rumine ainsi que le lapin; que le ventricule de ces animaux est plutôt double que simple.

. Le *grips* de l'Arcadie est une espèce de vautour très réel et très connu en Asie. C'est une ignorance grossière de prendre cet oiseau pour le gryphon de la fable; le mot grec γρυψ veut dire *qui a le bec crochu*, et le mot hébreu פרס signifie un épervier.

Les chimistes ne doutent pas qu'Aaron n'ait réduire en poudre le veau d'or par l'efficace du feu. Voltaire le nie : le célèbre Stahl lui oppose son expérience, et lui apprend que *le sel de tartre, mêlé au soufre, dissout l'or au point de le réduire en une poudre qu'on puisse avaler.* Les plus habiles chimistes, Senac, Baron, Macquer, sont d'accord sur ce point. Le Père Emmanuel Sà assure en avoir vu l'expérience à Milan.

Il n'est dit nulle part, que le sel s'évanouit, mais bien que s'il s'évanouissait ou perdait sa force, on ne pourrait pas la lui rendre, et qu'il ne serait plus bon à rien : ce qui est exactement vrai. Si le marbre s'amollissait, il ne serait pas propre à bâtir.

Il est de fait que le grain de blé se dissout en terre, et que s'il restait entier, il ne produirait rien. Et il en est ainsi de toutes les semences. » Les lobes (dit Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'histoire naturelle*, imprimé en 1769, » art. *plante*) après s'être épuisés au profit de » la jeune plante, se pourrissent et se dessèchent. Il en est de même des feuilles séminales... » Quand leur service est fini, elles se fanent, etc. » Le grain n'existe plus lorsque la nouvelle plante est formée. Qu'est-ce que le grain proprement dit, sinon l'abrégé de la plante, c'est-à-dire la plante déjà dessinée et préexistante dans toutes ses parties? Le moyen de concevoir que cette

plante soit encore dans le grain après en être sortie? — Il faut qu'on ait une bien mauvaise cause à défendre, pour être réduit à assembler de pareilles frivolités, et les donner pour des objections sérieuses. Lorsqu'on a la patience de les entendre, on croit assister à la plaisante conférence dont parle le *Spectateur Anglais*. Quatre incrédules de la lie du peuple, assemblés à un dîner, censurent l'Écriture Sainte. Le boulanger s'élève fortement contre ces paroles : *Non ex solo pane vivit homo* : puisque le pain seul peut, absolument parlant, suffire à la nourriture de l'homme. Le matelot dit qu'il a fait le tour du monde avec l'amiral Anson, sans voir la *mer rouge*. Le fripier condamne le festin de Cana. Le maçon soupçonne que le hasard pourrait bien avoir bâti le monde, etc. Encore ces gens-là renfermaient-ils en quelque sorte leurs idées dans la sphère de leur profession (1).

(1) Tandis que des ignorants ou des esprits faux prétendent découvrir des erreurs physiques dans l'Ecriture, les plus grands génies y trouvent, en matière physique comme en tout autre, des lumières rares, sûres et profondes, telles qu'on en chercherait en vain chez les plus bruyants philosophes. Le célèbre Bacon ne pouvait admirer assez celles que renferme le seul livre de Job, qu'il appelle *plenum et gravidum naturalis philosophiæ mysteriis* (De Augm. Scient., p. 25).

CHAPITRE III.

Preuve du Christianisme.

305. *D.* Outre les caractères de vérité que l'Évangile porte en lui-même, et l'authenticité des livres qui en transmettent les dogmes, sur quelles autres preuves sa croyance est-elle fondée ?

R. Sur les faits les plus incontestables; tels que sont les miracles, l'accomplissement des prophéties, la propagation de l'Évangile, les martyrs, etc.

ARTICLE PREMIER.

Les miracles.

§ I.

306. *D.* Qu'est-ce qu'un miracle ?

R. C'est un événement qui n'a pu arriver par aucune cause naturelle, qui est contraire aux lois constantes et reconnues de la nature, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'Auteur et au Maître de la nature même.

307. *D.* Les miracles sont-ils possibles ?

R. En douter, c'est douter de la toute-puissance de Dieu, et dès lors de son existence. Ou il faut se dire athée, ou reconnaître la possibilité des miracles.

308. *D.* Des philosophes n'ont-ils pas enseigné, que Dieu ne pouvait violer les règles éternelles de la nature ; qu'il est essentiellement ami de l'ordre ; que tout miracle est un désordre physique, etc.

R. Quand les philosophes raisonnent de la sorte, ils ne s'entendent plus eux-mêmes. Quoi, Dieu ne pourra empêcher un roc de m'écraser, il ne pourra me soutenir sur les eaux, ni me conserver dans les flammes, quelques raisons qu'il puisse en avoir, parce que les lois de la nature ont posé les bornes de sa puissance ! D'où viennent ces lois ? qui leur a donné une marche uniforme ? L'ordre physique est l'ouvrage de Dieu ; quand Dieu veut y déroger, il est très en ordre que cette dérogation se fasse, et il est en ordre qu'il le veuille quand des raisons dignes de sa sagesse l'engagent à le vouloir.... Les lois de la nature périssent-elles par quelques exceptions passagères ? La pierre cesse-t-elle d'être pesante, le feu brûlant, les eaux liquides, parce que dans un grand nombre de siècles, il y a quelques moments où ces qualités restent sans effet....? Que deux hommes dont l'un sait nager, et l'autre ne le sait pas, tombent dans la mer ; que l'un, par son adresse et sa force, se sauve à la nage, et que l'autre soit sauvé par un secours miraculeux, il n'y a pas plus de dérangement à l'ouvrage de Dieu dans le second cas que dans le premier.... Que penser d'un petit être qui ignore comment il peut remuer le bout de son doigt, et qui décide sur ce que Dieu peut ou ne peut point faire dans le gouvernement du monde... ? Écoutons un moment un des plus grands adversaires des miracles. « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-

» à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies? » Cette question sérieusement traitée serait impie, » si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'hon- » neur à celui qui la résoudrait négativement, » que de le punir; il suffirait de l'enfermer » (*J.-J. Rousseau, Lettre de la Mont.* p. 94).»

309. *D.* Quelle raison Dieu peut-il avoir de faire des miracles?

R. Un Être infiniment saint, juste, bienfaisant ne peut manquer de motifs d'exercer quelquefois sa puissance contre le cours ordinaire des agents physiques; et pour nous renfermer dans les matières de religion, voici comme je raisonne : Nous avons montré la nécessité d'une révélation, d'où nous concluons que Dieu veut la faire connaître; et si les miracles peuvent servir à ce dessein, Dieu a eu des raisons très sages de les employer.

§ II.

310. *D.* Les miracles peuvent-ils servir effectivement à prouver la religion?

R. Comme les miracles sont des œuvres de Dieu même, il est évident qu'il ne peut s'en faire en faveur de l'erreur. Il est donc aussi certain qu'une religion confirmée par de vrais miracles est la véritable, qu'il est certain que Dieu est ennemi de l'imposture et de la séduction.

311. *D.* Ne dit-on pas que les démons, amis et propagateurs du mensonge, ont le pouvoir de faire des prodiges?

R. L'activité des démons ne peut-être ni aussi bornée, ni aussi dépendante, ni aussi facilement

arrêtée que celle des hommes, puisque ce *sont* de purs esprits : elle doit donc opérer des choses incomparablement plus surprenantes que tout ce que saurait produire l'industrie humaine.

312. *D.* Puisque le démon a le pouvoir d'opérer des choses qui sortent de l'ordre naturel, comment les miracles peuvent-ils servir de preuve à la révélation ?

R. 1° Quelque pouvoir que l'on attribue au démon, il y a eu des miracles, tels que la résurrection de Lazare, la résurrection de Jésus-Christ, etc., que le démon ne peut contrefaire, et qui sont évidemment l'ouvrage du Maître de la nature, qui vivifie tous les êtres, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, qui étend son bras sur l'espace immense du néant comme sur le séjour de la vie (1).

2° L'Écriture en nous parlant des prodiges opérés par les démons, les appelle de faux prodiges, des illusions, des mensonges (2). Voici à peu près à quoi on peut les réduire : 1° au pouvoir de mouvoir, d'ébranler, de transporter les corps. Ainsi voyons-nous que Satan, ayant eu la permission de persécuter le serviteur de Dieu, Job, assemble dans les airs, et en fait tomber des feux qui consument tous ses trou-

(1) *Resurrectionem mortuis imperare, divinæ solius est potestatis* (Ambr. in cap. 4 Lucæ).—M. Huet (*Démonstr. evang.*, p. 550), le P. Griffet (*Preuves de l'hist.*) démontrent la fausseté de toutes les prétendues résurrections rapportées par les païens.—Fromman, dans son traité *de Fascino*, p. 1064, observe que le démon a toujours tâché d'imiter les vrais miracles, surtout la résurrection d'un mort, mais toujours vainement et à faux. Il en cite plusieurs exemples.

(2) *In signis et prodigiis mendacibus* (2 Thess. 2, 9).

peaux; il excite des vents et des tempêtes qui ébranlent, renversent la maison où la famille de Job est assemblée, et écrasent tous ceux qui s'y trouvent (1). 2° A une agilité inconcevable. Les démons pouvant passer d'un lieu à un autre avec la même rapidité que la pensée d'un homme parcourt toutes les parties de l'univers : il n'est donc pas surprenant qu'ils puissent annoncer des choses qui se passent ou viennent de se passer dans des lieux très éloignés. 3° A une intelligence bien supérieure à celle de l'homme, parce qu'elle n'est pas sujette à l'influence du corps, n'a pas besoin de son concours, et ne se ressent ni de son dérangement, ni de ses tardives et embarrassées commotions. C'est pour cela que Platon, Plutarque et la plupart des anciens philosophes les appellent *daimones*, c'est-à-dire, intelligents, connaisseurs (2): 4° A une grande connaissance

(1) Ceux qui ôtent aux esprits le pouvoir de remuer les corps, ne songent pas que le mouvement est une chose immatérielle; c'est une *force* qui n'a rien de la matière, quoiqu'elle s'exerce sur la matière et dans la matière. Le mouvement n'ajoute et n'ôte rien aux corps; il n'en fait donc pas partie. *Vis ista*, dit le célèbre Frédéric Hoffmann, *quæ corporibus in motu imprimitur, certè non est alia, quàm immaterialis: nihil enim corpus, quandò celerrimè impellitur, materialitatis recipit, nihil illi additur vel derogatur.* D'où il conclut, avec autant de clarté que de justesse, *Cùm itaque spiritus sit substantia immaterialis, summè activa, quâ de causâ non posset vim suam communicare etiam cum corporibus non intelligo.* (Opuscula phys. varia. Venetiis, 1745; in-4°, p. 124, § 4).

(2) Et il en est ainsi de la force, de l'adresse et de toutes les facultés des démons, auxquelles leur chute n'a point dérogé, parce que ce sont des propriétés de leur nature. C'est l'observation de saint Grégoire, pape, conforme d'ailleurs à tout ce que l'Ecriture-Sainte nous en apprend. *Quam-*

de la nature et une expérience aussi longue que variée et bien suivie. De là vient qu'en examinant la conduite, le caractère et les dispositions des hommes, ils font des conjectures plus justes, devinent assez souvent, et même peuvent prédire quelquefois assez sûrement ce qui doit arriver en certaines circonstances. Mais ils ne peuvent prédire des choses qui ne doivent arriver que dans des temps éloignés, et qu'ils ne voient pas déjà comme préparées. 5° On peut ajouter encore leur malignité : car si nous consultons les auteurs sacrés et les auteurs profanes, nous verrons que c'est surtout par des fléaux et des désastres que les démons signalent leur pouvoir. Eusèbe de Césarée, dans son cinquième livre de la Préparation évangélique, nous en cite une grande quantité d'exemples tirés des auteurs païens. De tout cela il faut conclure que les démons sont très capables de faire des choses très surprenantes, sans que ce soient de vrais miracles, et qu'il faut apporter une grande attention pour se garantir de la surprise et de l'erreur (1).

vis enim internæ felicitatis beatitudinem perdidit, naturæ tamen magnitudinem non amisit, cujus adhùc viribus humana omnia superat (Moral. L. 4) — *Non est super terram potestas quæ comparatur ei* (Job, 41). — On ne peut rien dire là-dessus de plus judicieux, ni qui pose la question avec plus de précision et la limite avec plus de prudence, que ces paroles de saint Augustin : *Non est putandum istis transgressoribus angelis ad nutum servire hanc visibilium rerum materiam, sed soli Deo.... Quid autem possint per naturam, nec possint per prohibitionem; et quid per ipsam naturæ suæ conditionem facere non sinantur, homini explorare difficile est, imò verò impossibile* (Lib. 3, de Trinit., c. 8 et 9).

(1) En général, le démon ne peut rien contre les règles

3° Il s'agit des miracles opérés par l'invocation du vrai Dieu. Ainsi, Moïse invoque le Seigneur pour diviser les eaux de la mer Rouge; Isaïe, pour donner à Ézéchias une assurance miraculeuse de sa guérison; Élie, pour ressusciter le fils de la veuve de Sarepta; ainsi, Pierre commande, au nom de Jésus-Christ, au paralytique de se lever et de marcher (*Exod.* 14. 4. *Reg.* 20. 3. *Reg.* 17. Act. 3.).

4° Il s'agit des miracles employés pour faire connaître ou pour attester des dogmes que la raison ne pourrait pas découvrir, et auxquels elle ne pourrait pas atteindre d'elle-même; ou pour autoriser quelques points d'une morale pure, sainte et conforme aux lumières et à l'équité naturelles. Ainsi, la plupart des miracles de Jésus-

de la nature. Il ne peut pas faire que le feu ne soit brûlant, que les corps ne soient graves, que l'air ne soit élastique, etc.; mais il peut, par divers moyens, empêcher l'effet visible de ces propriétés. S'il excite des tempêtes, ce n'est pas comme l'Auteur de la nature, en commandant *ventis et mari*, en gouvernant l'air par l'action de sa seule volonté, en disposant à son gré des éléments, etc.; mais c'est en ouvrant quelque passage aux vents, en poussant quelques nuées, en condensant ou raréfiant l'air par des secrets qui ne sont pas même totalement inconnus aux hommes. Un très savant médecin qui plus d'une fois eut occasion d'observer le pouvoir du démon sur les corps, l'explique de la sorte. *Novit agentia jungere patientibus, tum vires agentium ità aggravare et exacuere, ut solito celerior et gravior prodeat effectus.... Non nisi per causas et modum naturalem efficere quidquam potest. Nam quidquid operatur, aut mera animi oculorumque illusio est, aut merus causarum naturalium effectus* (Abrah. Merklen, *Sylloge casuum medicinalium*). — Un célèbre physiologue fait la même observation. *Cùm tamen talia ac tanta operatur, non ea miraculosa, sed ex occultâ nobis naturæ potentiâ operatur* (Kircher. *Mund., subt.*, p. 274).

Christ se font pour attester sa divinité et sa mission en qualité de rédempteur et de législateur du genre humain. Il demande à l'aveugle-né s'il croit au Fils de Dieu : *Credis in Filium Dei ?* (Joan. 9.) Il remontre aux Juifs que s'ils ne veulent pas en croire à sa parole, ils doivent en croire à ses œuvres : *Si mihi non vultis credere, operibus credite* (*ibid.* 10). Il déclare que la mort de Lazare servira à le faire connaître pour le Fils de Dieu : *Ut glorificetur Filius Dei per eam* (*ibid.* 11). Les miracles étant le plus digne langage de Dieu, ils ne doivent être employés que pour des choses dignes de Dieu.

5° Quand les opérations du démon combattent la vérité, la religion, la vertu ; il y a toujours des moyens de se désabuser et de se défendre de la séduction. C'est ainsi que tout ce que les démons pourraient faire de merveilleux en preuve contre le christianisme, est réfuté d'avance par les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, par toutes les preuves qui démontrent la divinité de notre foi, et par l'avertissement que l'Écriture nous donne qu'il se fera en effet des prestiges propres à induire en erreur (1). C'est ainsi que les magiciens de Pharaon ne purent égaler les miracles de Moïse. C'est ainsi que, malgré les prodiges que le démon a pu faire

(1) *Dabunt signa magna et prodigia, ità ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi* (Matth., 24). En général, toutes les attaques livrées à la religion, par là même qu'elles ont été prédites, deviennent des preuves de la religion. *Reminiscamini, quia ego dixi vobis* (Joan. 16). *Dico vobis priusquàm fiat, ut cùm factum fuerit, credatis* Joan. 13).

pour autoriser le paganisme, il était aisé de s'en détromper par l'absurdité visible de ce culte insensé. Ceux qui se laissaient séduire et gagner à l'erreur, étaient, suivant le témoignage de l'Écriture, des hommes aveuglés par leurs passions, qui ne cherchaient qu'à se maintenir en sécurité dans la voie de perdition (1).

§ III.

313. *D.* L'histoire de tous les siècles n'est-elle pas remplie de faits controuvés qu'on a publiés pour des miracles? Que n'a-t-on pas raconté d'Apollonius de Thiane? N'a-t-on pas prétendu opposer ses miracles à ceux de Jésus-Christ? Le diacre Pâris n'a-t-il pas eu la réputation de guérir les malades, et de donner des convulsions à ceux qui se portaient bien? Que penser de l'histoire des Vampires, si solennellement attestée?

R. C'est très mal raisonner que de dire : Il y a de faux miracles, donc il n'y en a pas de vrais. La raison veut qu'on forme une conclusion toute contraire, et qu'on dise : Il y a de faux miracles, donc il y en a de vrais; puisque nous remarquons en toute chose que la fausseté est imitatrice de la vérité, et que l'imposture exprime la nature des événements véritables. Jamais on ne se fût figuré de faux miracles, ni avisé d'en inventer, s'il n'y en avait eu de réels. Qu'on ne

(1) *In omni seductione iis qui pereunt, eò quòd charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent : ideò mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio.* (2 Thess. 2).

dise pas que les merveilles de la nature et les *secrets* physiques, ont donné l'idée des miracles : les miracles rapportés dans l'Écriture, et une infinité d'autres n'ont aucun rapport avec des secrets naturels. — Il n'y a que la plus ignorante incrédulité qui puisse comparer les impostures d'Apollonius de Thiane avec les miracles de Jésus-Christ. Dupin, dans l'histoire qu'il a faite de cet Apollonius, observe comme Eusèbe l'avait déjà observé (Euseb. *Tract. adv. Hieroclem.*), 1° qu'elle est destituée de témoins dignes de foi; 2° que la narration, où Philostrate rassemble cent ans après la mort d'Apollonius, les mémoires de Damis son compagnon, a sensiblement le ton d'un roman, et que Philostrate n'a pas prétendu faire autre chose; 3° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard, ou à la supercherie; 4° enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; et qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela nous ajouterons qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire et celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples, qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin et aucun événement qu'on puisse leur attribuer, etc. (*Voyez* son art. dans le *Dict. hist.*). C'est donc insulter le bon sens, que d'opposer ces contes à des faits, dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, et

qui ont paru à tous les hommes attentifs, être l'opération de la Divinité. — Les scènes scandaleuses arrivées au tombeau du diacre Pâris, de prétendus prodiges, absurdes et ridicules de leur nature, soutenus en vain par des intrigues et des récompenses, reconnus faux dès leur naissance, mille fois convaincus d'imposture, quelquefois suspectés de démonurgie, ont autant de ressemblance avec les miracles de l'Évangile, que les farces de l'Opéra bouffon (1). — L'histoire des Vampires prouve précisément qu'il a régné en Hongrie et dans quelques autres provinces (2),

(1) « Ne vous imaginez pas (écrit un protestant judicieux, témoin de ces scènes humiliantes pour la nature » humaine) que la vertu émanée du corps du bienheureux » Pâris, ait la force de ressusciter des morts, de rendre l'ouïe » à un sourd, de donner la vue à un aveugle de naissance, » de faire marcher un cul-de-jatte. Jamais elle ne s'est avisée de pareils prodiges; non. C'est un abbé Becheran qui, » couché sur le tombeau, saute à se briser les os, et, dans » des accès convulsifs, fait le saut de carpe sans se faire » mal. Ce sont des fous qui avalent des charbons allumés, » qui gobent comme pêches, cailloux gros comme le poing; » que l'on frappe des demi-heures sans qu'ils paraissent le » sentir, qui souffrent dix hommes marchant sur leur ventre, etc. Je regarde tout cela comme des tours de passe-» passe, et j'ai vu dans mes voyages vingt joueurs de gibecière qui feraient nargue à cette vertu miraculeuse. » *Rec. de litt., de phil. et d'hist.*; Amsterd., 1730, p. 123). Quelques auteurs néanmoins ont cru y voir des effets attribuables au père du mensonge. *Voyez* l'art. *Mongeron* dans le *Dictionnaire historique*.

(2) C'est une erreur de croire que le vampirisme n'a régné qu'en Hongrie, en Pologne et en Moravie. On en voit un exemple bien singulier et bien circonstancié dans le *Voyage* du P. Labat *aux isles françaises de l'Amérique*, t. 4, p. 137, édit. de la Haye, 1724. Les Tonquinois sont également imbus de la doctrine du vampirisme. Voyez l'*Hist. nat., civ. et polit. du Tonquin*, par l'abbé Richard, 1778, tome 1.

une maladie singulière, causée soit par la peur, soit par quelque autre raison, dont plusieurs personnes ont été attaquées; que ces malades croyaient voir des esprits ou des revenants qui leur suçaient le sang; que l'effet de ce délire était de les consumer peu à peu, jusqu'à ce qu'ils en mourussent, et qu'effectivement plusieurs en sont morts; qu'on a trouvé en terre des corps qui n'étaient pas encore consumés, et qu'on disait se gonfler du sang des vivants; que les uns ont cru trouver dans tout cela des causes sympatiques, d'autres magiques (1), d'autres les effets de l'imagination. Quel rapport y a-t-il entre un événement de cette nature et l'histoire évangélique! Ceux qui, durant ces dernières années, ont examiné sur les lieux, les preuves du vampirisme, ont bien rabattu de l'idée qu'ils en avaient. A peine le souvenir de ce phénomène subsiste-t-il dans les villes de Hongrie, où l'on disait qu'il avait fait le plus de bruit; tandis que les hommes instruits, qui examinent les choses et les jugent sans prévention, sont aussi convaincus aujourd'hui des miracles de Jésus-Christ, qu'ils l'étaient du temps de Tibère et de Néron.

314. *D.* Par quel moyen peut-on distinguer les miracles réels d'avec les miracles autorisés par la crédulité du peuple, et inventés par l'imposture?

(1) Entre autres, Charles-Ferdinand de Schertz, dans sa *Magia posthuma*, publiée en 1706, temps où les Vampires faisaient le plus de bruit. Si on doit ajouter foi à quelques faits qui paraissent bien avérés et qui ont de l'analogie avec d'autres antérieurement consignés dans l'histoire, cet auteur n'a pas écrit légèrement sur cette matière.

R. Quand un miracle, 1° est rapporté par des témoins oculaires; 2° quand il est confirmé par l'aveu des écrivains du parti contraire; 3° quand il a causé un événement mémorable qui sert à en constater la réalité; 4° quand le bruit s'en répand avec éclat et avec uniformité de récit dans de vastes provinces ou dans le monde entier; 5° quand il est publié par des gens non suspects, sans intérêt à inventer ou à accréditer le faux; 6° quand ceux qui l'attestent donnent leur vie pour en défendre la certitude : quand, dis-je, toutes ces choses se trouvent réunies en faveur d'un miracle, il faut être insensé pour le nier ou en douter.

315. *D.* Découvrez-vous ces signes d'un vrai miracle dans ceux de Jésus-Christ?

R. 1° Les miracles de Jésus-Christ sont rapportés par ses apôtres et ses disciples, qui ont vécu avec lui, qui ont été les dépositaires de sa doctrine, et les témoins de ses œuvres. 2° Ils sont avoués par les plus zélés adversaires du christianisme; Julien, Celse, Porphyre, les Thalmudistes n'en doutent pas (1). Fréret,* a

(1) Voyez l'*Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des auteurs juifs et païens*, par Bullet. — Le *Témoignage des anciens Juifs et païens en faveur de la religion chrétienne*, par M. Lardner. — *Vérité de la religion chrétienne prouvée par le témoignage des païens*, par le P. de Colonia. — L'*Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, par le P. Pezron.

* L'abbé de Feller nomme ici Fréret, ainsi qu'à la page suivante, parce qu'il le croit auteur d'un livre philosophique (*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*); mais on convient généralement aujourd'hui que cet ouvrage n'est pas de ce savant. (*Note de l'éditeur.*)

beau répliquer que les chrétiens reconnaissent aussi les prodiges des païens. Il lui reste à prouver qu'il n'y a point eu chez les païens des opérations magiques. Nous avons montré qu'il pouvait y en avoir, et que ces sortes de prodiges n'avaient rien de commun avec les miracles de l'Évangile. 3° Le monde converti à Jésus-Christ, est un monument visible et subsistant de ses miracles; si cette conversion s'était faite sans miracle, elle serait elle-même, suivant la remarque de saint Augustin, le comble de tous les miracles. 4° Une grande partie de la terre a retenu de l'histoire de ces miracles dans le temps même qu'ils s'opéraient. Saint Paul disait au roi Agrippa, en présence d'une grande assemblée, que certainement il n'ignorait pas des choses si publiques et si connues (1). 5° La publication de ces miracles exposait les apôtres aux plus grands outrages, aux souffrances et à la mort. Leur intérêt demandait qu'ils en dissimulassent la vérité, et qu'ils prissent le parti du silence. 6° Les apôtres ont confirmé par leur mort le témoignage rendu aux miracles de Jésus-Christ. Tout ce que nos incrédules ont opposé à ces observations, a été victorieusement réfuté par M. Bergier (*Certit. des preuves*, 1. part. c. 3, 4, 5.); nous ne nous y arrêterons pas davantage. Jusqu'ici l'on n'a point répondu à l'ouvrage de ce célèbre apologiste de la religion. L'on ne peut regarder comme une réponse la déclamation qui a paru sous le

(1) *Scit enim de his rex, ad quem et constanter loquor : latere enim eum nil horum arbitror. Neque enim in angulo quidquam horum gestum est* (Act. 26).

nom de *Conseils raisonnables* (1). Ces *Conseils* ont été réfutés dès qu'ils ont paru (2). Une lettre insérée dans le *Recueil philosophique* a eu le même sort (3), ainsi que la diatribe plagiaire de

(1) Le monde littéraire et le monde chrétien étaient également attentifs à la réponse que feraient les philosophes à la *Réfutation de l'Examen critique* de Fréret; ils avaient cru ou feint de croire que Fréret ne serait jamais solidement réfuté; ils avaient prôné son ouvrage comme un chef-d'œuvre de critique. *Voilà le plus grand coup*, disait Voltaire, *qu'on leur ait porté*. Cependant, la *Certitude des preuves du Christianisme* eut un succès qui épuisa en peu de temps cinq ou six éditions: elle fut traduite en d'autres langues, accueillie dans les pays étrangers avec la même faveur qu'en France, et l'incrédulité perdit un grand nombre de ses partisans; plusieurs écrivirent à M. Bergier pour le remercier de leur avoir dessillé les yeux, et mis au jour les impostures, les sophismes, les artifices du critique antichrétien. On sent de quel œil nos esprits-forts virent cette révolution. Il fallait répliquer et détruire la *Certitude des preuves*, ou s'avouer vaincu. Personne ne se présentant pour combattre, le vieux chef des philosophes, à l'imitation de ces vieux capitaines qui, dans les grands périls de la patrie, quittent leurs retraites pour voler à son secours, se chargea de cette expédition. Il adressa à M. Bergier des *Conseils raisonnables*. Il fait parler de jeunes bacheliers en théologie, qui, enseignant à être raisonnable, déraisonnent eux-mêmes à chaque instant, et qui, sans s'inquiéter de ce qui a été dit et réfuté dans la *Certitude des preuves*, font un abrégé du *Dictionnaire philosophique*, de l'*Examen important*, du *Dîner du C. de Boulainvilliers*, etc. C'est ce qu'on appelle *Conseils raisonnables :* jamais titre ne fut moins assorti au livre. On y touche au doigt l'embarras et la faiblesse du génie lorsqu'il est employé à la défense d'une mauvaise cause. On croit voir un homme qu'une chute imprévue entraîne dans un précipice: il s'attache tantôt à une branche d'arbre, tantôt à une pointe de rocher, jusqu'à ce que tout lui échappe, et qu'il tombe au fond de l'abîme.

(2) *Réponse aux Conseils raisonnables*. A Paris, chez Humblot, 1771.

(3) L'auteur est réduit à répéter quelques objections

Gibbon (1). Quant au *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, ouvrage vaste et profond, on peut assurer d'avance que les incrédules n'essaieront pas même de le combattre par des raisons.

316. *D.* Que faut-il penser du fameux passage de Flave Josèphe, sur la personne et les miracles de Jésus-Christ?

R. Saint Jérôme, Eusèbe, Isidore de Péluse, Sozomène, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac et Gérard Vossius, Usserius, etc., n'ont pas douté que ce passage ne fût de Josephe. On peut voir là-dessus Huet, *Dem. evang.* Prop. 3. n. 11 (2). Mais s'il n'est pas de lui, il en ré-

auxquelles on a le plus victorieusement répondu, sans oser se plaindre ni même faire mention des réponses. S'il est vrai qu'on juge sainement des livres comme des hommes, par la nature de la société où on les voit engagés, on ne peut avoir qu'une très mauvaise opinion de cette lettre. Elle se trouve dans la compagnie de deux dissertations contre l'immortalité de l'ame, et d'une apologie du suicide, sous le titre de *Recueil philosophique*.

(1) Cet Anglais, à la fin de son *Histoire de la décadence de l'empire*, a tâché de réchauffer quelques endroits de l'*Examen critique*, malgré l'humiliante précaution de ne citer les autorités que d'une manière vague et indéterminée (le titre, par exemple, d'un ouvrage, ou le nom de l'auteur), afin qu'on ne pût les vérifier. M. Davis et M. Spedalieri, l'un en anglais, l'autre en italien, ont dévoilé sans grand effort ses artifices et sa mauvaise foi (Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet 1786, p. 417.)

(2) On peut encore consulter, sur cette importante question, une savante dissertation latine de Charles d'Aubuz. Londres, 1706, in-8°. L'auteur y a rassemblé avec beaucoup de soin, d'exactitude et de sagacité, tout ce qu'on peut dire sur cette matière. Il a démontré de la manière la plus satisfaisante que ce fameux passage n'a pas été supposé, et qu'il n'a pu l'être; qu'il a été impossible à un faus-

suite un argument dont nos incrédules ne s'accommoderont guère. Ou Josèphe a parlé de Jésus-Christ, ou non; s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons : s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événements qui avaient fait tant de bruit dans le monde, en dit plus que tout ce qu'il eût pu en écrire. Il parle de saint Jean-Baptiste et de saint Jacques (1), et il aurait oublié leur chef, dont les sectateurs étaient déjà répandus partout et connus de tout l'univers? C'est la réflexion de M. Vernet, professeur d'histoire à Genève.

§ IV.

317. *D.* N'y a-t-il pas quelques miracles opérés par Jésus-Christ, qu'on puisse expliquer par des moyens naturels : par exemple, la guérison de l'aveugle-né? N'a-t-on pas vu plusieurs aveugles-nés recouvrer la vue par les secours de l'art.

R. Tous les infirmes guéris par Jésus-Christ, étaient sans espérance de guérison. Les uns étaient à la mort, les autres étaient affligés par des maux invétérés qui avaient résisté à tous les

saire d'altérer tous les exemplaires de Josèphe, d'en imiter le style et les expressions aussi parfaitement que si c'était Josèphe lui-même.

(1) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel se défie de celui qui regarde saint Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable. Origène les reconnaît tous les deux dans un temps fort antérieur à la prétendue falsification du texte de Josèphe.

remèdes (1). Il y a beaucoup d'apparence que l'organe de la vue dans l'aveugle-né était entièrement dépravé : mais supposons le contraire, que s'ensuit-il? La médecine guérit encore aujourd'hui les malades; pour cela, une guérison subite, opérée par une parole, cesse-t-elle d'être un miracle? Il en est de même des sourds et des muets guéris par la puissance bienfaisante de Jésus-Christ.... Il n'y a point d'extravagance que les incrédules n'aient imaginée pour infirmer le merveilleux des guérisons rapportées dans l'Évangile. Le déiste génevois, nous apprend, qu'il n'y a pas plus de miracle *à guérir subitement, qu'à mourir subitement* (Troisième Lettre de la Mont., pag. 108); qu'il est aussi aisé de raccommoder une montre en un moment, que de la casser, etc. Ce serait un grand miracle, si le cerveau d'un homme qui raisonne de la sorte, guérissait subitement.

318. *D.* Parmi ces miracles, n'y en a-t-il pas qui semblent blesser la sainteté de Jésus-Christ? Pourquoi sécher un figuier qui ne porte point de figues, quand il est hors de saison d'en porter? Pourquoi occasioner aux Géraséniens la perte de leur troupeau?

R. Le Maître de la nature est sans doute en droit de faire périr un arbre quand il lui plaît; et quand par là il peut instruire les hommes, ce moyen est digne de sa bienfaisance et de sa sa-

(1) Voyez les ouvrages de Guillaume Ader, fameux médecin de Toulouse, intitulé : *Enarrationes de ægrotis et morbis Evangelicis, Tolosæ*, 1621, où il prouve que les maladies guéries par Jésus-Christ étaient naturellement incurables. *Voyez* aussi Bartholin, *de Morbis Biblicis*, Scheuchzer, *Phys. sacr.*, etc.

gesse. Les disciples devaient naturellement raisonner de la sorte : si Jésus-Christ dessèche un arbre par une parole, quelle ne doit pas être l'efficace de ses malédictions sur des hommes coupables? Le figuier ne doit porter des fruits qu'en un temps : l'homme doit en porter en tout temps, et sera maudit en quelque temps qu'il soit trouvé sans fruit. Au reste, tous les raisonnements des philosophes au sujet de la malédiction du figuier portent à faux. Le figuier était couvert de feuilles, or il faut remarquer que cet arbre ne pousse des feuilles que fort tard, et après que son fruit est déjà formé : à en juger par les feuilles, le figuier devait avoir son fruit fort avancé, et prêt à mûrir; puisqu'il n'en paraissait point, il fallait que ce fût un arbre stérile, et qui eût dégénéré. Il ne sert à rien de dire que ce n'était pas la saison des figues; cela même prouve la stérilité du figuier, puisqu'il n'eût pas dû avoir ses feuilles si avancées, et que les ayant portées trop tôt, on ne devait plus attendre qu'il portât de fruit. — Quant au troupeau des Gérasséniens, 1° Jésus-Christ ne fit que permettre aux démons de s'en emparer. Quel droit avaient les Gérasséniens d'exiger qu'il employât sa puissance à empêcher cette perte? Il en permet bien d'autres dans toute l'étendue de la terre, toujours pour des raisons sages et justes. 2° Les habitants de Gérasa étaient presque tous païens, c'était la Galilée des nations; il convenait de les détromper du culte absurde aux mauvais esprits, et de leur faire voir que ces êtres malfaisants ne manquaient pas de faire du mal, même à leurs adorateurs, dès que Dieu le leur permet. 3° Les pourceaux étaient la victime ordinaire dans les

sacrifices des païens (1). Les Juifs les trafiquaient et les vendaient aux Géraséniens, et ce trafic ne pouvait que déplaire au Dieu d'Israël. 4° L'action des esprits invisibles sur ces animaux était un excellent argument contre le saducéisme, qui avait infecté toute la Judée; elle était une preuve convaincante que les possessions n'étaient pas de simples maladies ou des effets d'une imagination dérangée. Une réfutation visible et sans réplique d'une erreur capitale, vaut bien plus qu'un troupeau d'animaux immondes. On pourrait encore multiplier les réponses; mais il est inutile de s'y arrêter davantage, ainsi que sur d'autres objections de quelques esprits subtils et raffinés, contre les miracles de Jésus-Christ. Les interprètes ont satisfait à tout cela, et ce n'est que dans leurs ouvrages que les philosophes ont pris leurs objections : le grand nombre même les ont copiées dans quelques brochures éphémères, dont les auteurs les ont prises dans d'autres brochures; les plus savants et les plus profonds les ont lues dans les Commentaires de dom Calmet, en laissant toujours de côté les réponses (2). Voilà le

(1) *Bos aret, ignavam sacrificate suem.* (Ovid., l. 4, Fast.)

(2) Il n'est pas étonnant que ce volumineux ouvrage soit devenu une espèce d'arsenal, où les incrédules ont pris les armes contre l'autorité des saintes lettres, 1° parce que c'est le seul commentaire de cette étendue qui soit écrit en français, et que presque tous les philosophes ignorent le latin, ou le savent trop peu pour lire avec attention les livres écrits en cette langue; 2° parce que le grand défaut de cet ouvrage, où d'ailleurs il y a des recherches et des lumières, est de mettre les difficultés dans tout leur jour, sans y proportionner toujours les réponses, lors même qu'on pourrait en faire d'absolument victorieuses; de rejeter sans raison des explications qui, étant bien exposées, seraient des

grand art par lequel on multiplie les livres; on étale de l'érudition à peu de frais, on éblouit les ignorants.

319. *D.* Ne peut-on pas croire que les possessions dont il est fait mention dans l'Écriture, ont été des maladies naturelles?

R. 1° Quand cela serait, les maladies se guérissent-elles en un instant, par une seule parole? 2° Le démon ne peut-il pas produire ou entretenir un mal naturel dans un corps dont il s'est emparé, ou même dans tout autre corps sur lequel il n'exercerait qu'une influence passagère? N'a-t-il pas pour cela plus de connaissances et plus de moyens que tous les physiciens (1)? Quelle maladie pouvait avoir cette fille de Philippe, délivrée par saint Paul, qui procurait à ses maîtres un gain considérable en découvrant les choses cachées? Quelle maladie a pris tout à coup aux animaux dont on vient de parler, et qui se précipitèrent tous dans la mer, etc.? Quand on fait des systèmes, il faut tout expliquer, ou bien ces

plus satisfaisantes; de mutiler et d'abréger les réponses, que l'auteur adopte, et qu'il devrait présenter avec toute la force dont elles sont susceptibles, etc.

(1) Si le démon peut remuer des corps entiers, il peut remuer aussi les organes et les humeurs qui les composent, et causer par là différentes maladies. C'est la réflexion de Bossuet (*Élévat. sur les myst. élév.* 5), du savant Estius (*l.* 2, *Sent. distinct.* 7 *et* 17), et du célèbre médecin Daniel Sennert, surnommé *le Galien de l'Allemagne* (l. 6, part. 9, ch. 5), que Thomas Willis, savant médecin anglais, a mise dans tout son jour (*voyez* son art. dans le *Dict. hist.*), ainsi que Frédéric Hoffmann, dans sa dissertation *de diaboli potestate in corpora.* Le moyen de concevoir que des esprits si actifs, si malins, si jaloux du bonheur de l'homme, dont

systèmes sont convaincus de faux, et le systématiseur n'est qu'un esprit faible, téméraire, inconséquent (r).

320. *D.* Si les possessions de l'Évangile ont été véritables, d'où vient qu'elles ont cessé depuis? N'a-t-on pas droit de conclure qu'il n'y en a pas eu, puisqu'il n'y en a plus? Pourquoi n'y aurait-il des possessions que dans des temps de barbarie?

l'existence est incontestable (ci-dessus, p. 299), restent dans une inaction continuelle, et ne tâchent pas de nous nuire autant que Dieu le permet. (Ci-dessus, n. 264.)

(r) Ces courtes observations suffisent pour détruire par le fondement les assertions du médecin anglais Mead, et de son copiste Michaëlis, touchant les démoniaques guéris par Jésus-Christ. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur fait profession de croire à l'Évangile; or l'Évangile nous dit expressément que telle et telle maladie était l'opération de l'esprit malin. Peu importe que le même mal puisse être naturel, si la vérité divine nous assure que, dans tel cas, il ne l'était pas. Le langage insidieux et faux que Mead attribue à Jésus-Christ et aux apôtres, dans une matière aussi grave, est une imputation sacrilége et absurde, que tout bon chrétien trouvera suffisamment réfutée par la seule idée de la chose. « C'est une telle injure envers le divin Rédempteur, dit un judicieux protestant, » que je rejetterais plutôt tout l'Évangile que de l'admettre.... » Mead, en combattant le pouvoir du démon, n'a pas même saisi l'état de la question. *L'on ne se persuadera jamais*, dit-il, *que Dieu ait accordé aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes à leur gré.* Eh! qui a jamais pensé *que les diables tourmentaient les hommes à leur gré?* Ils les tourmentent autant que Dieu le leur permet, et l'étendue de cette permission a d'autres règles que *leur gré*. On a démontré les erreurs de Mead sur cette matière, dans un ouvrage imprimé à Londres, chez Rivington, en 1775, *A Dissertation on the demoniacs;* et dans un recueil d'observations sur divers sujets intéressants, publié sous le titre d'*Entrevues du pape Ganganelli*, à Anvers, 1777. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1er avril 1778, p. 483.

R. 1° Quand les possessions auraient absolument cessé, il n'en serait pas moins vrai qu'il y en a eu. Faut-il nier un fait parce qu'il ne se répète plus, ou parce qu'il ne se perpétue pas? On dira : La peste n'a pas été à Marseille, puisqu'elle n'y est plus. La lèpre, le mal des ardents, etc., n'ont jamais existé, puisqu'ils n'existent plus. La petite vérole n'existe pas, puisqu'elle n'a pas existé autrefois.

2° Il est très faux que les possessions aient disparu avec le siècle de l'Évangile. Saint Paulin (*In vita S. Felicis*) atteste qu'il a vu de ses yeux un possédé marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, et qu'il fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. Il rapporte la même chose en parlant des reliques de saint Martin. Saint Paulin n'était ni un fourbe, ni un visionnaire. « J'ai vu (dit Sulpice Sévère) un homme qui, à » l'approche des reliques de saint Martin, fut » élevé en l'air, y demeura suspendu les mains » étendues, de manière que ses pieds ne tou- » chaient point à la terre. » Ce n'est pas ici une histoire apocryphe, ni des ouï-dire; c'est un homme sensé qui atteste ce qu'il a vu de ses yeux. On pourrait multiplier ces exemples, mais on n'y gagnerait pas davantage contre des gens déterminés à nier tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs idées.

3° Il est plus faux encore qu'on ne voit des possédés que dans des temps de barbarie. Jésus-Christ est venu dans le beau siècle d'Auguste. Les apôtres saint Pierre et saint Paul ont vécu dans le même temps. Ils ont délivré des possédés, confondu des magiciens; les livres sacrés

en font foi. Voltaire assure qu'il n'y a jamais eu ni possédés, ni sorciers dans les siècles éclairés. Qui est-ce qui mérite la préférence, qui est-ce qui doit avoir le plus d'autorité, ou nos livres divins, ou Voltaire... ? Les auteurs profanes sont d'ailleurs d'accord sur ce point avec les auteurs sacrés. Apollonius n'a-t-il pas vécu sous Auguste, Apulée sous Marc-Aurèle? Julien l'apostat, le héros de Voltaire et des incrédules modernes, n'a-t-il pas passé ses dernières années dans toutes les recherches et pratiques de la magie ? Enfin la recherche du merveilleux et du surnaturel fut-elle jamais plus générale parmi les gens qui se disent éclairés que dans ce siècle de philosophie (1).

(1) *Voyez* ce que dit sur ce sujet Archenholz dans son *Tableau d'Angleterre*, Mirabeau dans sa *Monarchie Prussienne*. Le dernier surtout parle amplement des princes et des philosophes, rampant à la voix de leurs thaumaturges que dirige un sceptre inconnu. On sait que dès le commencement du dix-huitième siècle le duc d'Orléans, régent de France, donna l'exemple de cette manie, qui depuis est toujours allée en s'étendant. Ce qui a fait dire à un sage observateur : « Qui eût cru qu'un siècle où l'existence de » Dieu était un problème, où presque tous les hommes » doutaient de celle leur ame, et ne répondaient que par » un souris mocqueur à tous ceux qui supposaient celle » des anges et des démons, qu'un tel siècle, au lieu de » finir par une entière incrédulité, finirait par courir avec » autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il » avait couru si long-temps après des livres qui en détrui- » saient jusqu'à la possibilité ?» — Le célèbre Bonnet, interrogé, en 1787, par un voyageur à Genève, *pourquoi les hommes les plus illustres de la Suisse étaient atteints de ce délire*, fit une réponse remarquable et bien propre à confirmer ce que nous avons dit ailleurs de l'absence de l'idée de Dieu (n. 116). « La philosophie moderne, dit-il, a » ébranlé les fondements de toutes les croyances religieuses. » L'esprit humain, arraché imprudemment aux opinions

321. *D.* D'où vient donc que dans ces derniers siècles, le phénomène des possessions et de la magie est en quelque sorte anéanti?

R. Il n'est anéanti que pour ceux qui ne lisent pas, et qui se contentent de déclamer sans consulter les faits. Fernel, très habile médecin, rapporte l'exemple d'un possédé qui parlait grec, sans avoir jamais appris cette langue. Il ajoute que le démon révéla beaucoup de choses très secrètes touchant les personnes présentes, particulièrement touchant les médecins (1). — Mé-

» sur lesquelles il reposait depuis tant de siècles, ne sait » plus où se prendre et où s'arrêter. L'absence de la religion laisse un vide immense dans la pensée et dans les » affections de l'homme, et celui-ci le remplit des plus » dangereux fantômes, à la place d'un merveilleux sage » et consolant, adapté à nos premiers besoins. Ainsi » l'homme devenant incrédule n'en sera que plus aisément » précipité dans la superstition. Il portera jusque dans l'athéisme même, le besoin des idées religieuses qui est » une partie essentielle de son être, et qui doit toujours » faire son bonheur ou son tourment. Il abusera de ses » propres sciences en y mêlant les plus monstrueuses rêveries. Il divinisera les effets physiques et les énergies » de la nature. On le verra peut-être retomber dans un » absurde polythéisme. En un mot, il sera disposé à tout » croire au moment où il dira qu'il ne croit plus rien. Il » est temps que la véritable philosophie se rapproche, pour » son propre intérêt, d'une religion qu'elle a trop méconnue, et qui peut seule donner un essor infini et une règle » sûre à tous les mouvements de notre cœur. Il faut des » aliments sains à l'imagination humaine, si on ne veut pas » qu'elle se nourrisse de poisons ». *Mémorial*, par MM. de La Harpe, Vauxelles et Fontanes, nº 42, p. 2, an 1797.

(1) Voyez son traité *De abditis rerum causis* (C. 16). Rien de plus naïf, ni de moins suspect que cette narration de Fernel. *Is multa assistentium maximèque medicorum secreta detegebat, ridens quòd eos circumvenisset, quòdque irritis pharmacis corpus hoc penè jugulassent.* — Le Juif

lanchton fait mention d'une femme Saxonne, qui ne sachant ni lire ni écrire parlait le grec et le latin. — Philippe Camerarius a également entendu parler ces deux langues à un homme qui n'en savait pas le mot. — Paré, chirurgien très célèbre de quatre rois de France, et protestant, fait également mention d'un possédé qui parlait grec et latin, sans avoir jamais appris ces langues. Le même Paré assure avoir vu un homme opérer, en présence des principaux seigneurs de la cour de Charles IX et de son premier médecin, des choses qui surpassaient de beaucoup le pouvoir humain, et qui avouait qu'il intervenait un autre agent. — M. de La Cour, missionnaire à la Cochinchine, dans une *lettre à M. Winslow*, docteur en médecine, assure avoir vu un énergumène, qui n'avait jamais appris d'autre langue que la cochinchinoise, et qui répondait très correctement aux demandes que ce missionnaire lui faisait dans toutes les langues qu'il avait apprises. M. de La Cour, vit le même énergumène transporté dans un clin d'œil au plancher de l'église, les pieds les premiers. — Moritz dans son *Magazin* parle d'un garçon de neuf ans qui dissertait en anglais et en latin sur les objets de la plus profonde théologie, quoiqu'il ne sût rien de tout cela (1). — Depuis que la mode s'est

Zacutus (*Praxis medic. admis.*, l. 3. c. 139) rapporte un exemple semblable.

(1) Lemnius, Cardan, Érasme et Pomponace nous disent fort sérieusement qu'on peut savoir naturellement des langues qu'on n'a jamais apprises; Lemnius ne demande pour cela qu'une bonne potion de *meracissimi vini*. Que d'opinions de savants qui ne méritent pas une réfutation, et qui servent précisément à rappeler ce mot de Cicéron : *nihil*

introduite de nier les possessions et la magie, il est surprenant qu'aucun de nos philosophes n'ait encore entrepris de réfuter les actes du procès fait par le parlement de Paris en 1688, contre les bergers de Pacy en Brie, et que l'on peut voir dans le *Traité des pratiques superstitieuses* du père Le Brun. Ces actes cités, par M. Bergier, dans la *Certitude des preuves du christianisme*, sont restés sans réponse dans les *Conseils raisonnables*. — 8 ans avant, en 1680, le même parlement avait condamné la fameuse Voisin. — Nous invitons tout homme non prévenu, à lire l'histoire de quelques faits rapportés par le Père Labat, et prouvés par tout ce qui peut jamais compléter la certitude d'un événement, et surtout l'opération d'un petit Nègre, que l'auteur raconte avec sa naïveté ordinaire (1). — Le savant jésuite Frédéric Spé de Langenfeld, le premier qui, au rapport de Léibnitz, a efficacement combattu la jurispru-

tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosopharum, lib. *de Divinitate*. — Schott dans sa *Physicâ curiosâ*, t. 1, p. 629, Fromman *de Fascino*, p. 560, Voet, Wier, Semert, etc., ont montré tout le ridicule de ces imaginations. Sans doute que dans des fièvres, dans de longues maladies qui ont desséché les humeurs du corps, et dans d'autres circonstances et concurrences de causes, l'ame exaltée, ou si l'on veut, dégagée, peut amplifier et orner les notions qu'elle a, les rendre avec une éloquence et une énergie dont elle était auparavant incapable : mais elle ne peut déployer des connaissances qu'elle n'a pas, et dont elle n'a jamais eu le moindre vestige.

(1) *Voyages aux Iles françaises*, t. 1, p. 492 et suiv., où l'on trouvera d'autres faits également constatés. A qui faut-il croire, à des hommes qui raisonnent d'après leurs yeux et qui les ont bons, ou à ceux qui nient sans voir et sans vouloir se convaincre?

dence criminelle de quelques tribunaux d'Allemagne, relativement aux sorciers et à la magie, en réfutant les erreurs populaires sur cette matière, et en montrant l'insuffisance de certaines preuves, convient que l'existence de la magie est une chose incontestable (1). Le célèbre de Haen établit la même chose dans un ouvrage trop chrétien et trop sage, pour ne pas lui avoir attiré un tas de sarcasmes philosophiques (2).

322. *D.* Ne faut-il pas avouer au moins que les possessions et d'autres opérations diaboliques sont aujourd'hui fort rares, et qu'il n'est presque plus question de sortilége et de magie?

R. 1° Il n'est pas étonnant que la méchanceté ou la cupidité des hommes aient multiplié les impostures dans cette matière comme dans tant d'autres, et que le nombre en ait diminué à l'aide de l'expérience et de la réflexion.

2° On ne doit pas être surpris qu'il y ait eu dans les premiers siècles du christianisme un

(1) *Id omninò tenendum existimo, in mundo malefícos aliquos esse, nec id sine temeritate ac præpostori judicii notâ negari posse.* (*Cautio criminalis de processibus contra sagas.* Francofurti, 1632.)

(2) *Antonii de Haen, S. C. R. A. Majestatis a consiliis et archiatri*, etc., *de Magiâ liber.* Venetiis, 1775. Ce traité très solide pour le fond, pourrait être écrit avec plus de précision, de force et de conséquence; mais il faut bien se garder de le juger d'après les *Mémoires littéraires* de M. Goulin. L'idée qu'en donne ce médecin de Rheims, tient aux préjugés dominants du siècle; il se réfute lui-même dans l'*errata*, par une contradiction singulière, et bien propre à affaiblir l'autorité de son jugement.— Voyez dans le *Dict. hist.* les articles cités ci-dessus, n. 304, et en outre *Bekker*, *Faustus*, *Plino*, *Ofiander*, et plusieurs autres.

plus grand nombre de possédés qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. Dieu le permit ainsi; parce que la puissance des chrétiens sur les démons devait être une des preuves les plus capables de faire impression sur les païens, de confondre l'épicuréisme et le saducéisme, d'empêcher l'effet des prestiges qui séduisaient les peuples, de détruire les recherches et les pratiques théurgiques, dont le monde était infatué. Depuis l'extinction de l'idolâtrie, nous sommes persuadés que l'empire du démon est renversé, suivant la promesse de Jésus-Christ (1); et que sans une permission particulière et extraordinaire de Dieu, le démon ne peut avoir un tel pouvoir d'infestation et d'obsession sur des chrétiens consacrés au Seigneur par le baptême et sanctifiés par sa grâce : mais cela n'empêche pas qu'il n'agisse encore, quoique plus faiblement et avec moins d'éclat (2).

3° Nos philosophes ne refusent pas de citer quelquefois Saint-Évremond. Cet homme judicieux à bien des égards, disoit, que *si le démon se montrait à découvert dans ce siècle, il dé-*

(1) *Princeps hujus mundi jam judicatus est... Princeps hujus mundi ejicietur foras* (Joan. 16, et 12).

(2) Surtout à l'égard des chrétiens lâches et peu attentifs à s'armer contre lui du bouclier de la foi. C'est la remarque de saint Augustin, qui ne croyait pas que l'empire du démon était aboli relativement à ces hommes si peu dignes de jouir du triomphe de Jésus-Christ. *Sed dicat aliquis : si alligatus est, quomodò adhùc tantùm prævalet? Verum est, fratres charissimi, quia multùm prævalet; sed tepidis et negligentibus, et Deum in veritate non timentibus dominatur. Alligatus est enim tanquàm immanis canis catenis, et neminem potest mordere nisi eum qui se illi mortiferâ securitate conjunxerit.* (Aug. Serm. 197, de tempore.)

trairoit l'incrédulité. Le démon aime l'ignorance et les ténèbres : il se montre de préférence chez les simples, les idiots et les sauvages, chez les idolâtres surtout, du moins quant à ses opérations les plus matérielles et les plus propres à séduire cette espèce d'hommes (1). — « Si le » diable se montrait souvent, dit le comte d'Oxens» tiern, il n'y aurait pas, à coup sûr, tant d'im» pies. L'oiseleur qui veut attraper des oi» seaux, se cache le mieux qu'il peut pour n'être » pas aperçu (2) ». — Les ignorants sont su-

(1) On peut lire sur cette matière, le *Mundus subterran.* de Kircher, part. 2, p. 123, *Dæmones agrestem populum sine ullâ lege ac religione viventem*, etc. — Eramus Francisci fait les mêmes observations dans son *Hollischer Proteus*, page 650. Encore aujourd'hui le témoignage des missionnaires et des voyageurs est uniforme là-dessus. Voyez les *Lettres édifiantes et curieuses*, et différents *Voyages*, entre autres ceux de Tavernier, où ce protestant judicieux et impartial, et bon observateur, rapporte différents exemples, t. 2, l. 3, ch. 10. — Les voyageurs les plus attentifs comme les plus véridiques, Barleus, Nieuhof, Bruin, Schouten, Dampierre, Pietre de la Valle, etc., attestent la même chose; on peut voir leurs témoignages recueillis dans le traité *de Magiâ* de Haen.

(2) J'ai vu des opérations magiques constatées par tout ce qui peut former la pleine certitude d'un fait, se démentir précisément lorsqu'elles allaient acquérir ce degré de publicité et d'évidence, qui aurait anéanti la philosophie du siècle. Joseph Glanvill remarque dans un *Sadducismus triumphatus*, ouvrage profondément raisonné et rempli de faits incontestables, que lorsque les envoyés de Charles II furent à Tedworth pour y observer les mêmes événements qui se passaient dans la maison de M. Mompesson, tout fut absolument tranquille. *Peut-être*, dit-il, *le démon ne voulut-il pas détruire l'incrédulité de ceux qui avoit intérêt de laisser dans l'opinion de sa non existence.* Un seul effet surnaturel renverse de fond en comble tout l'édifice du matérialisme. Et sans nous arrêter à la

perstitieux, les savants sont incrédules : le démon gagne à se montrer aux uns et à se cacher aux autres. « Pour nous entraîner plus sûrement dans » l'erreur, dit Thomas Brown, célèbre auteur et » médecin anglais (*Erreurs populaires*, t. 1, » p. 83), le démon a persuadé aux hommes » qu'il était un être imaginaire, et par là il en- » dort l'homme dans une fausse sécurité, et lui » fait concevoir des doutes sur les peines et sur » les récompenses futures... Il ébranle l'opinion » même de l'immortalité de l'ame; car ceux » qui prétendent qu'il n'y a pas de substances » purement spirituelles, croiront encore moins » que leurs ames doivent exister, après qu'elles » seront séparées de leurs corps ».

4° Les opérations du démon paraissent moins fréquentes qu'elles ne le sont en effet; parce qu'on est résolu de n'en pas reconnoître. *Que de coups ne nous porte-t-il pas*, dit un savant et judicieux Anglais (Glanvill. *Sadducism. triumph.* Part. 1), sans que nous nous en doutions? Que d'événements et de maladies considérés comme purement naturels, où cependant cet esprit malfaisant, actif, inquiet, vigilant, ne laisse pas d'avoir part (1)! La manière de penser de ce siècle n'est sans doute pas d'accord avec des réflexions de ce genre : mais cette manière de

politique de l'enfer, nous pouvons nous tenir à ceci. Dieu, qui, pour des raisons conformes à sa justice et à sa sagesse, permet l'aveuglement des hommes vains et superbes, qui les y laisse et les y condamne; par ces mêmes raisons, permet ou arrête l'action des esprits invisibles, selon les circonstances et les temps.

(1) *Voyez* ci-dessus une réflexion de Bossuet, n. 319. — Témoignage de Fernel, de Paré, de Zacutus, etc. n. 321.

penser n'a pas été celle des saints Pères, des Apôtres, des auteurs sacrés en général, ni même des philosophes les plus éclairés et les plus à l'abri des opinions populaires..... Mais que dis-je? cette manière de penser du siècle n'est que factice et de parade. Jamais le goût de la magie (comme nous l'avons observé n. 320) ne fut plus commun que dans ce siècle, parmi des gens qui se disent et croient philosophes. Vainement prétendent-ils distinguer leur théurgie de la goëtie, mettre une différence entre les bons et mauvais esprits, comme fait l'auteur du *Télescope de Zoroastre*. Les bons anges ne s'amusent pas à satisfaire de coupables convoitises (1).

§ V.

323. *D.* Quel est le miracle le plus décisif, le plus incontestable, opéré par Jésus-Christ?

R. C'est évidemment celui de sa résurrection; il est impossible d'en peser les preuves sans se laisser entraîner à la plus entière conviction.

324. *D.* Comment raisonnez-vous sur cette résurrection, pour en mettre les preuves dans tout leur jour?

(1) Saint Augustin a depuis long-temps réfuté cette distinction. *Quam magiam vel detestabiliori nomine* goëtiam, *vel honorabiliori* theurgiam *vocant, qui quasi conantur ista discernere; cùm sint utrique ritibus fallacibus dæmonum adstricti sub nominibus angelorum* (de civit. Dei, lib. 10, cap. 9). Fernel dans son traité *De abditis rerum causis*, lib. 1, cap. 2, réfute également cette distinction, et remarque que Porphyre lui-même, quoique adonné à la magie, avoue que tous ces esprits, que la curiosité consulte et dont elle souhaite les familiarités, sont des démons ou mauvais génies.

R. La résurrection du Sauveur est prouvée par le témoignage de ses amis, par le témoignage de ses ennemis, par le témoignage de l'univers entier : il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté.

325. *D.* Le témoignage des amis de Jésus-Christ peut-il faire preuve en faveur de sa résurrection ?

R. Le témoignage des apôtres et des disciples de Jésus-Christ, est un témoignage d'amis ; mais un témoignage plus décisif que celui de ses ennemis mêmes. C'est le caractère de tous les amis, ainsi que le remarque saint Jean Chrysostôme, quelque fidèles, quelque attachés qu'ils nous aient été durant notre vie, de nous oublier peu à peu lorsque nous avons cessé d'être, de chercher ailleurs des objets à leur attachement et à leur fidélité ; mais voici une conduite bien différente et bien contradictoire à la marche ordinaire des affections humaines. Des amis qui n'osent pas s'avouer tels, tandis que Jésus vit, tandis qu'il opère des prodiges, tandis qu'il est un maître et un docteur respecté en Israël ; des amis qui le fuient, qui le renient au premier aspect de quelque danger ; des amis qui l'ont abandonné sans réserve aux approches de sa mort, lui sont attachés après sa mort jusqu'à vouloir mourir pour lui, jusqu'à ne prétendre que cela, ne désirer que cela, ne travailler et ne se fatiguer qu'en vue et en espérance de cela. Ne cherchez pas les raisons de ce phénomène, poursuit saint Chrysostôme, ils l'avaient vu ressuscité, et ils l'avaient vu à n'en pouvoir douter ; voilà toute l'explication de cette conduite en apparence si contradictoire des apôtres.

326. *D.* Comment les apôtres avaient-ils vu

Jésus-Christ ressuscité à n'en pouvoir douter ? Comment l'avaient-ils vu à se persuader que l'illusion, la prévention ou le prestige n'avaient aucune part à ce qu'ils voyaient, ou à ce qu'ils croyaient voir !

R. Ils ont épuisé toutes les ressources du doute. Le sépulcre ouvert, le tombeau vide, les gardes mis en fuite, des anges qui apparaissent, et qui annoncent cette admirable résurrection, ne leur ont pas suffi ; avec tout cela, ils traitaient encore de folie et de vision une chose dont le Sauveur leur avait tant de fois prédit l'accomplissement, et à laquelle il les renvoyait comme au plus important de ses oracles. *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt* (Luc. 24). Ils ne se sont rendus qu'aux preuves les plus physiques et les plus palpables. Tous leurs sens ont concouru à les persuader, à confondre leur incrédulité, à les fixer dans la plus invincible conviction. Le bon Maître lui-même voulut que ce genre de démonstration leur fût facile et présent. *Palpate et videte* (Luc. 24) : Voyez et touchez ce que vous pourriez croire n'être qu'un fantôme. « Nous n'annonçons, dit saint » Jean, que ce que nous avons entendu de nos » oreilles, ce que nous avons vu de nos yeux, ce » que nous avons touché de nos mains. » *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* (Jean.). L'incrédulité même et la résistance à croire donna, comme le remarque saint Grégoire pape, à ce grand événement un accroissement et une succession de preuves nouvelles. Ceux qui étaient déjà convaincus, n'ont pu convaincre les autres, qui attendaient leur

conviction, des mêmes moyens. Or, peut-on refuser de croire à des hommes qui luttent si long-temps contre la croyance d'une chose, qu'ils affirment ensuite avec tant de force et de persévérance, d'une manière si unanime et si uniforme? qui nous disent : « Nous avons vu notre divin Maître ressuscité; nous l'avons vu, non une fois, mais plusieurs fois, pas rapidement et par manière d'apparition, mais nous avons conversé, mangé, bu, et vécu avec lui. » *Qui manducavimus et bibimus cum illo; postquam resurrexit a mortuis* (Act. x. 41.) Ce n'est ni un, ni même quelques disciples qui l'ont vu; outre les apôtres, plus de cinq cents fidèles, réunis en un lieu, l'ont vu tous ensemble : saint Paul, en écrivant aux Corinthiens, les renvoie au témoignage de ceux qui vivaient encore : *Visus est plusquàm quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc* (1. Cor. 15).

327. *D.* Quoique les disciples du Sauveur n'aient pas été trompés, n'ont-ils pas voulu tromper? N'ont-ils pas eu quelque intérêt, quelque raison politique, de faire passer pour ressuscité, un homme qui ne l'était pas?

R. Que leur est-il arrivé pour avoir cru et pour avoir annoncé aux nations la résurrection de Jésus? Rien qu'ils n'aient prévu, rien dont ils n'aient fait plus d'une fois l'épreuve, rien qu'ils n'eussent pu éviter en cessant de publier cette résurrection de Jésus. Les insultes, les coups, les chaînes, les prisons ont payé la constance de leur témoignage. Sous des grêles de pierres, sous le tranchant d'un fer homicide, dans les ombres et les horreurs de la mort, ils

ont persisté dans leur déposition (1). Or, un témoignage qui coûte si cher, et qui est mis à de si cruelles épreuves, peut-il paraître intéressé? Et bien loin de croire que les disciples de Jésus aient osé publier une résurrection imaginaire, ne devons-nous pas plutôt nous étonner qu'ils n'aient pas caché une résurrection véritable?

328. *D.* Qu'est-ce que les ennemis du Sauveur ont répondu à la déclaration des Apôtres?

R. Toute la fureur des Juifs contre le Fils de Dieu et toute l'incrédulité des païens n'ont pu imaginer de raison plausible pour cacher la vérité de ce mémorable événement; et par l'impuissance la plus marquée de nier la résurrection du Sauveur des hommes, ils lui ont rendu le plus grand témoignage. Qui croirait qu'ils ont été réduits à publier que les disciples avaient enlevé son corps en présence des gardes qui dormaient? Car c'est vraiment à quoi ils ont été réduits; et ce conte, tout absurde qu'il est, est la seule réponse que les Juifs pouvaient faire. Aussi ce n'est pas une chose que l'Évangéliste leur prête. Cette réponse subsistait encore du temps de saint Augustin, et on la trouve encore aujourd'hui chez les malheureux restes de ce peuple fugitif. L'on ne pouvait contester la mort réelle de Jésus-Christ; le genre de son supplice, son cœur percé d'une lance, les témoins sans nombre qui l'avaient vu expirer ne laissaient là-dessus aucun doute. Les apôtres prêchaient partout sa résurrection; il était aisé de les réfuter en montrant le corps qu'on avait eu soin de faire

(1) Il est certain que les apôtres sont morts pour attester cette résurrection. *Voyez* ci-dessous l'article 4, § 1.

garder par des soldats : ce corps avait disparu ; que faire donc, que dire? Combler l'impiété par l'extravagance, insulter la raison de l'homme après avoir profané les droits de Dieu. Quoi ! des disciples, qui prenaient lâchement la fuite il y a quelques heures, qui n'osaient se faire voir chez les ennemis de leur Maître, qui tremblaient à la voix d'une femme, iront braver des gens armés pour enlever le corps d'un homme qui les aurait indignement joués s'il ne ressuscitait pas?.... Si ces gardes ne dormaient pas, comment les apôtres ont-ils enlevé le corps? S'ils dormaient, comment savent-ils ce qui s'est passé durant leur sommeil? Il faut bien, conclut naïvement saint Augustin, que l'inventeur de ce conte insensé ait été endormi lui-même, autant et plus que les témoins qu'il produit : *Verè tu ipse obdormisti qui serutando talia defecisti* (1) (In Psalm. 63).

329. *D.* Comment prouvez-vous la résurrection de Jésus-Christ par le témoignage de l'univers?

R. Dès les premières années du christianisme, les hommes les plus sages, les plus éclairés ont professé et adoré la divinité de Jésus-Christ (inf.

(1) *Voyez* un ouvrage de Thomas Sherlock, intitulé : *Témoins de la Résurrection de Jésus-Christ, examinés selon les règles du barreau ;* traduit de l'anglais, par Abraham Lemoine.—*Motifs de ma foi*, par M. de Vouglans, in-12, 1776. — *La Religion chrétienne démontrée par la Résurrection de Jésus-Christ*, par Ditton. — *Observations et Considérations sur l'histoire et les témoignages de la résurrection de Jésus-Christ*, par Gilbert West, 1747. Cet estimable ouvrage qui valut à l'auteur des lettres de docteur de la part de l'université d'Oxford, a été traduit et publié en allemand, par J. G. Sulger. *Riga*, 1780.— Jean Colerus, *Tractatus de veritate Resurrectionis Christi*, à la Haye, 1706.

art. 3, § 2). Dès les premières années, l'évangile s'est répandu d'un bout de la terre jusqu'à l'autre (inf. art. 3. § 1). Or, un homme crucifié, livré au plus infâme supplice, chargé de malédictions, poursuivi dans sa mémoire et dans ses disciples par toute la haine et tous les mépris des Juifs et des païens, eût-il été reconnu et invoqué comme Dieu, si sa résurrection, après avoir été si solennellement prédite, n'était point devenue une chose évidente et incontestable aux yeux de la plus opiniâtre incrédulité? Sa morale si pure, si sévère, eût-elle prévalu contre la contagion générale des mœurs, contre l'intérêt des passions, contre la force de l'exemple, contre toutes les prétentions du cœur humain? Des dogmes si sublimes, si incroyables, eussent-ils été reçus dans le monde, malgré les raisonnements des philosophes, malgré l'éloquence des orateurs, malgré la puissance des empereurs, malgré la conjuration réunie de la terre et de l'enfer? Et n'est-ce pas ici le lieu de raisonner sur le miracle de la résurrection en particulier, comme saint Augustin raisonnait sur les miracles en général; et de dire, que quiconque ne reconnaît pas ce premier miracle, en doit reconnaître un autre plus étonnant et plus incroyable encore, savoir, la conversion du monde entier à Jésus-Christ: *mundum sine miraculo fuisse conversum?* Car c'est là le seul moyen, je veux dire la certitude de la résurrection de Jésus-Christ, qui puisse expliquer une si étrange révolution.

330. *D.* Le miracle de la résurrection de Jésus-Christ est-il une preuve invincible de la vérité de la religion qu'il a prêchée?

R. Pour en douter, il faudrait dire que le

Dieu de toute vérité et de toute sainteté aurait concouru à la confirmation du mensonge, en ressuscitant un homme qui aurait infatué les peuples d'une doctrine arbitraire; et qui, pour preuve de sa mission, en avait appelé sans cesse à sa résurrection future; car Jésus-Christ en guérissant les malades, en éclairant les aveugles, en chassant les démons, en ressuscitant les morts, ne prétendait pas donner tout cela pour une dernière preuve sans réplique et sans appel, de la vérité de son Évangile; tout cela en était une preuve sans doute, et une preuve bien propre à persuader et à convaincre, mais ce n'était point celle que le divin législateur avait désignée, pour mettre le comble et le sceau aux caractères de sa prédication. Cette génération perverse et incrédule, disait-il en parlant des Juifs, désire de voir des prodiges pour s'attacher à moi, mais elle n'en verra point d'autre que celui de ma résurrection, figurée par la sortie de Jonas du sein de la baleine (1). Voilà donc Dieu lui-même, si je puis parler de la sorte, cité et appelé comme témoin et comme coopérateur de Jésus-Christ; voilà toutes les controverses touchant la divinité de sa mission renvoyées au tribunal de la vérité éternelle, qui par la résurrection de cet homme extraordinaire, ou par son abandon dans le tombeau, devait prononcer sur la nature et sur l'authenticité des choses qu'il avait prêchées, et des attributs qu'il s'était donnés. De là, autant

(1) *Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus* (Matth. 12).

qu'il est impossible que Dieu appuie et approuve l'erreur, autant est-il impossible que Dieu ait ressuscité Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'est point ce qu'il s'est dit être, et si sa doctrine n'est pas la doctrine de Dieu même.

§ VI.

331. *D.* Depuis l'établissement du christianisme, n'y a-t-il pas eu des miracles avérés, publics, éclatants, propres à convaincre l'incrédulité la plus obstinée?

R. Il y en a eu un très grand nombre, qui réunissent toutes les preuves, dont un fait historique est susceptible. Tel est le tremblement de terre accompagné de flammes, qui fit avorter le projet que l'empereur Julien avait formé de rebâtir le temple, malgré la prophétie de Jésus-Christ. Cet événement est attesté par Ammien-Marcellin, auteur païen, officier dans les armées romaines, admirateur et panégyriste de Julien: il est rapporté par un rabbin juif (1), par plusieurs

(1) Wagenseil, dans son ouvrage intitulé : *Tela ignea Satanæ*, rapporte ce témoignage du rabbin Gedalish Ben Joseph Jechaia; je le transcrirai ici. *In diebus R. Chanan et sociorum ejus, anno circiter orbis condili 4349, memorant libri annalium, magnum in orbe universo fuisse terræ motum, collapsumque esse templum, quod struxerunt Judæi Hierosolymis præcepto Cæsaris Juliani, impensis maximis. Postridie ejus diei (quo mota fuerat terra), de cœlo ignis multus cecidit, ità ut omnia ferramenta illius ædificii liquescerent et comburerentur Judæi multi atque innumerabiles.* Ce Juif se trompe en disant que le temple avait été construit; on ne l'avait que commencé. L'erreur du rabbin prouve qu'il n'a copié ni les chrétiens ni Ammien-Marcellin.

Pères de l'Église qui prennent à témoin leurs auditeurs, qui en ont vu plusieurs circonstances. Enfin, il est avoué par Julien lui-même, dans une de ses lettres (1). — Telle est l'histoire de ces catholiques, à qui Hunéric, roi des Vandales, arien obstiné, avait fait couper la langue, et qui parlèrent miraculeusement le reste de leur vie (2). Ce fait est attesté 1° par l'empereur Justinien dans le Code de ses lois; il dit, *Nous les avons vus, et entendus*; 2° par Victor, évêque de Vite en Afrique; 3° par Énée de Gaze,

(1) Lisez ce mémorable événement dans l'*Histoire du Bas-Empire*, par M. Le Beau, l. 13, n. 325; et surtout une savante dissertation de Warburthon, *sur les tremblements de terre et les éruptions de feu qui firent échouer les projets formés par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem*. Paris, 1764, 2 vol. in-12. Il paraît que la Providence a voulu rassembler les circonstances qui pouvaient donner à la vérification de ses oracles toute l'authenticité et toute l'évidence possibles.

(2) Quelques incrédules, ne pouvant nier le fait, ont voulu l'expliquer. Il est aisé de juger avec quel succès. Il est vrai que le défaut de langue n'empêche pas toujours toute articulation : mais 1° cette rare exception n'a pu se rencontrer par hasard dans toute cette nombreuse troupe de martyrs. Si un homme tombe du haut de la tour d'Anvers, ou de Strasbourg, sans se tuer, ce peut n'être absolument pas un miracle; mais si ce rare bonheur arrive précisément à un homme de bien persécuté pour la cause de Dieu, mais si trente ou quarante personnes, précipitées à la fois pour le même sujet, ne reçoivent aucun mal, on ne doutera plus du miracle : 2° des hommes sans langue ne parlent pas de la manière dont ceux-ci ont parlé; puisqu'il a fallu le témoignage des yeux, pour se persuader qu'ils étaient sans langue, et qu'on admirait, comme dit Enée de Gaze, *la parfaite articulation de leur voix* : 3° deux de ces martyrs, s'étant abandonnés ensuite à un excès scandaleux, cessèrent de parler; preuve évidente que ce privilége n'était point l'ouvrage de la nature. Voyez *La religion chrétienne prouvée par un seul fait*. A Paris, 1766.

philosophe de ce temps-là : *Je les ai vus moi-même de mes yeux*, dit-il, *je les ai entendu parler, et j'ai admiré que leur voix pût être si parfaitement articulée. Je cherchois l'instrument de la parole; et ne voulant pas croire à mes oreilles, j'ai voulu me convaincre par mes yeux : leur ayant fait ouvrir la bouche, j'ai vu que leur langue avait été entièrement arrachée jusqu'à la racine.* 4° L'historien Procope en parle de même après les avoir vus. 5° Le comte Marcellin en dépose également sur le témoignage de ses yeux. 6° Victor de Tunones réclame sur cet événement, l'attestation oculaire de toute la ville impériale. — Telle est la conservation de cette femme faussement accusée d'adultère, qui se confiant en Jésus-Christ, et invoquant son saint nom, ne put jamais être décapitée. Toute la ville de Verceil fut spectatrice de cet événement, qui arriva du temps de saint Jérôme (*Epist. l. 3. ep. 7 ad Innocentium*). Ce Père en a écrit l'histoire.... On trouvera des miracles également attestés dans tous les siècles de l'Église, depuis le premier jusqu'au dix-huitième.

332. *D.* Ne faut-il pas au moins convenir que les miracles sont aujourd'hui plus rares que dans les premiers siècles du christianisme?

R. 1° Un des motifs qui ont pu engager Dieu à faire des miracles, c'est l'établissement du christianisme, auquel il fallait donner tous les caractères de la divinité une puissance surnaturelle qui coopérait à la prédication des apôtres, devait en assurer le succès. Cette divine religion une fois solidement établie, dit saint Grégoire pape, les miracles devenaient moins né-

cessaires (1). 2° La foi des fidèles est, pour ainsi dire, la règle et la mesure des miracles qui se font dans le sein du christianisme; cette foi s'affaiblit et est en quelque sorte anéantie dans un grand nombre de provinces; l'état des chrétiens devient celui des Capharnaïtes, chez lesquels le Sauveur du monde n'opérait aucun prodige, parce que le règne de l'incrédulité semblait y enchaîner sa puissance bienfaisante (2). 3° Les opérations miraculeuses existent encore. « Il » s'en est fait, dit saint Augustin, pour convertir » le monde, il s'en fait depuis que le monde est » converti. Si les premiers ont converti le monde, » ils ont par cette conversion acquis une célé- » brité et un éclat que les suivants n'ont pu » avoir. Les écritures canoniques en ont transmis » et conservé la mémoire; au lieu que ceux qui » arrivent aujourd'hui ne sont souvent connus » que de quelques personnes dans les endroits » mêmes où ils s'opèrent, surtout si ce sont de » grandes villes; et ceux qui en font le rapport,

(1) *Ut aid fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda; quia et nos, cùm arbusta plantamus, tamdiù eis aquam infundimus, quoadusque ea in terrâ jam coaluisse videamus: et si semel radicem fecerint, irrigatio cessabit* (Greg. M. Hom. 29 in Evang.)

(2) *Non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi paucos infirmos impositis manibus curavit; et mirabatur propter incredulitatem eorum* (Marc. 6).—*Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei* (Matth. 12). —C'est dans le même sens que le Sauveur disait à ses apôtres, qu'il y avait certains animaux devant lesquels il ne fallait pas étaler des marchandises précieuses, de peur qu'ils ne les dégradent et n'insultent leurs possesseurs (*Matth.* VII. 6).

» n'ont pas assez d'autorité pour en faire recevoir » la croyance » (*Lib. 22, de Civit. Dei. cap.* 8). Ce Père rapporte là même un grand nombre de miracles arrivés de son temps, la plupart dans sa ville épiscopale, sous ses yeux ou avec sa parfaite connaissance. Dans les temps suivants, les miracles n'ont pas manqué davantage (1). Mais peu importe qu'ils aient peut-être diminué en nombre, dès qu'un seul miracle bien avéré suffit pour anéantir tous les systèmes anti-chrétiens.

§ VII.

353. *D.* D'où vient l'acharnement des incrédules à nier tous les miracles, quelques preuves qu'on puisse leur en donner?

R. Nous venons de le dire; si un seul miracle en faveur du christianisme est véritable, tous les systèmes philosophiques s'écroulent. Il ne faut

(1) *Voyez* l'Histoire ecclésiastique des derniers siècles; les bulles de canonisation données par les derniers papes. On sait avec quel soin et quelle sage défiance sont examinés les miracles sur lesquels est décidée la béatification ou la canonisation des saints, et avec quelle rigueur ils sont rejetés dès qu'il est possible que l'illusion ou quelque cause naturelle y ait eu part. *Voyez* sur ce sujet le savant ouvrage de Benoît XIV, *de Canonisatione sanctorum*. Un jour un milord anglais lisait chez un cardinal le procès-verbal de quelques-uns de ces miracles, et fut étonné de la force des preuves. *Si tous vos miracles*, dit-il, *étaient constatés de la sorte, je ne serais pas éloigné d'y croire.* — *Eh bien*, reprit le cardinal, *tous ces miracles sont rejetés comme insuffisamment prouvés.* — Jugement du ministre protestant Thayer sur les miracles opérés au tombeau de Benoît-Joseph Labre (*Journ. hist. et littér.* 1 février 1789, p. 172).

donc pas s'étonner de la résistance invincible qu'ils opposent à sa croyance; mais bien de la tranquillité qu'ils affectent dans un état que le seul doute sur la réalité d'un seul miracle doit rendre cruel. De là viennent ces rares maximes: *Que toutes les preuves possibles ne peuvent persuader un fait surnaturel à des gens sensés* (Cons. rais. n. XI); *qu'un million de témoins oculaires ne doit pas persuader la résurrection d'un mort* (*D.* pensées phil. n. 50 et suiv.). Ces messieurs demandent les témoignages les plus certains, les plus incontestables; et lorsque nous les leur donnons, ils n'en veulent plus, ils sont inutiles. *Les raisonnements sont plus sûrs que les yeux* (*id. ibid.*): on peut en juger sans doute par l'uniformité et la consistance de ces jugements, et par les belles choses qu'on nous raconte de leur infaillibilité. Le même homme qui parle de la sorte, nous apprend que les jugements dépendent absolument des organes et de nos dispositions actuelles. Montaigne ne faisait aucun cas des jugements de la veille, parce qu'ils étaient réformés le lendemain. Le *Système de la nature* renchérit sur tout cela. Bayle dit que la raison n'est qu'une girouette; ce critique ergotait même contre les démonstrations géométriques (1). Voltaire *doute un peu de cet axiome: Deux et deux font quatre.* C'est au moins ce qu'il dit un jour à Clarke. Ainsi plus de raisonnement, plus de preuves de fait avec les incrédules. L'on est à plaindre lorsqu'on a affaire à des esprits de ce

(1) Voyez la *Bibliothèque ancienne et moderne* de M. Le Clerc (t. 8, p. 429).

caractère; mais ils sont encore plus à plaindre eux-mêmes.

ARTICLE II.

Les prophéties.

§ I.

334. *D.* A quoi se réduisent les prophéties les plus célèbres et les plus importantes de l'ancien Testament ?

R. A trois articles : la réprobation des Juifs; l'établissement du christianisme ; la vie, les actions, les souffrances de Jésus-Christ.

335. *D.* L'existence de ces prophéties est-elle aussi avérée que l'accomplissement en est incontestable ?

R. Les adversaires les plus acharnés du christianisme ne se sont pas avisés d'en douter. Porphyre qui disait les prophéties de Daniel supposées, sans en apporter d'autre preuve que leur clarté et l'évidence de leur rapport avec l'événement, n'a osé étendre cette assertion jusqu'aux autres. En effet, le moyen de croire que les Juifs se soient faits dépositaires des fourberies des chrétiens? C'est à eux que nous renvoyons pour l'authenticité de ces prophéties et leur préexistence au temps du christianisme. On a beau argumenter contre nous, et nous demander l'époque de ces admirables prédictions, nous répondons en quelque sorte comme Jésus-Christ répondit à Caïphe : *Quid me interrogas? Interroga*

eos (Joan. 18). Demandez à nos plus cruels ennemis, si les choses sont comme nous vous les avons dites; qu'ils soient nos juges et les vôtres : *Ecce, hi sciunt.* Voilà ce que les saints Pères disaient à des hommes peu instruits, qui, frappés de l'évidence des prophéties, prétendaient qu'après l'événement, elles avaient été fabriquées par les chrétiens : et à cette réponse des Pères il n'y avait pas de réplique, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui. Un philosophe de ce siècle l'a senti, et s'en est expliqué de la manière suivante : « Un avantage qu'a la religion chrétienne, et dont aucune autre ne saurait se » vanter, c'est d'avoir été annoncée un grand » nombre de siècles avant qu'on la vît éclore, » dans une religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus » cruelle ennemie ». (Maupert. *Essai de philos. morale*, ch. 7.)

§ II.

336. *D.* La réprobation des Juifs est visiblement conforme aux prophéties multipliées qui l'annoncent; mais le malheur de cette nation n'était-il pas un événement naturel qui pouvait être prévu par des conjectures fondées, ou arriver à la suite d'une prédiction hasardée?

R. L'état des Juifs est trop singulier et trop unique pour avoir pu être prévu par des lumières naturelles, ou pour être le résultat de quelques circonstances amenées par le cours ordinaire des choses. Car vit-on jamais une nation célèbre, cultivée, illustrée par de grands événements, être chassée totalement de sa patrie, et déracinée,

pour ainsi dire, de son sol natal; mener une vie errante dans toutes les provinces, dans tous les royaumes de la terre? Nation méprisée, haïe, persécutée de tous les peuples, de quelque religion, de quelque caractère qu'ils soient, du chrétien comme de l'infidèle, de l'adorateur d'un Dieu comme du sectateur insensé des idoles, de l'homme civilisé et adouci comme de l'homme sauvage et barbare; nation aveuglée au point de garder elle-même, comme un dépôt sacré et divin, le livre qui est évidemment le fondement de la religion qu'elle s'obstine à méconnaître; au point de ne pas entendre ce qu'elle entend, et de ne pas voir ce qu'elle voit (*Ut videntes non videant, et audientes non intelligant.* Luc. 8). Vit-on jamais un peuple religieux si attaché aux preuves de la véritable religion, et en même temps si ennemi de la véritable religion; dépouillé depuis près de deux mille ans de son temple, de ses autels, de ses sacrifices, de ses prêtres, de tout exercice de sa religion, et néanmoins si malheureusement ferme dans sa religion? Consultez les annales du monde, lisez les histoires de toutes les nations, examinez les fastes des tous les empires, envisagez la nature et la marche des événements humains, et jugez si jamais la terre fut le théâtre d'un pareil spectacle.

337. *D.* N'y a-t-il pas eu des critiques qui ont entrepris d'expliquer la situation des Juifs par des observations faites sur le caractère et le génie de ce peuple?

R. Le travail de ces critiques est resté sans succès. Vainement ils se sont efforcés d'effacer, de cet étonnant tableau, les vestiges du doigt de

Dieu. D'abord tout homme intelligent voit dans les Juifs quelque chose de plus qu'une singularité de caractère; et en pesant ensuite cette singularité, il ne la trouve point du tout naturelle, comme nous l'avons observé dans la réponse précédente. Le temps, les progrès ou la décadence des arts agissent sur tous les peuples de la terre, les réforment, les changent et les rendent absolument différents de ce qu'ils étaient à des époques plus voisines de leur origine : depuis la dispersion des Israëlites, il ne s'est opéré parmi eux aucune révolution qui les rendit méconnaissables aux hommes du premier siècle de l'Église, si ces hommes revenaient pour examiner les nations modernes. Mais quand on parviendrait à expliquer, par des raisons humaines, l'état étonnant de cette nation infortunée, cet état combiné avec l'Évangile, considéré précisément comme une histoire, aurait encore les caractère de la punition de Dieu la plus manifeste, la plus évidente, et serait dès lors un argument des plus forts en faveur de l'Évangile. « Qu'as-tu fait, peuple ingrat, s'écrie Bossuet » (*Discours sur l'histoire universelle*, 2e part., » n. 2); esclave de tous les pays et de tous les » princes, tu ne sers point les dieux étrangers; » comment Dieu, qui t'avait élu, t'a-t-il oublié, » et que sont devenues ses anciennes miséricor- » des? Quel crime, quel attentat plus grand que » l'idolâtrie te fait sentir un châtiment plus » grand? Tu ne sais, tu ne peux comprendre ce » qui te rend Dieu si inexorable. Souviens-toi de » cette parole de tes pères : *Que son sang soit* » *sur nous et sur nos enfants;* et encore : *Nous* » *n'avons pas d'autre roi que César.* Le Messie ne

» sera pas ton roi; garde bien ce que tu as choisi ;
» demeure esclave de *César* et des rois, jusqu'à
» ce que la plénitude des gentils soit entrée, et
» qu'enfin tout Israël soit sauvé (1). »

338. *D.* Ne dit-on pas que, dans quelques provinces d'Asie ou d'Afrique, les Juifs sont mieux traités que dans le reste du monde?

R. Supposé que, dans un coin de la terre, ces pauvres Israélites soient moins opprimés, ce n'est pas là une exception qui puisse infirmer l'efficace de la malédiction divine. Un tel asile est insuffisant pour les recueillir, et pour faire cesser l'oppression générale.

339. *D.* Comment la destinée des Juifs, et leur accablante situation, donne-t-elle une nouvelle force aux témoignages des prophéties en faveur du christianisme?

R. Par leur dispersion, par leur oppression, par leur aveuglement. Leur dispersion étend ce témoignage par toute la terre, instruit et avertit toutes les nations de la terre; et leur prodigieuse multiplication, qui, dans leur désolante destinée, peut être considérée comme une espèce de miracle, multiplie encore les témoins : Dieu, comme dit David en parlant de ses ennemis, n'a pas voulu les exterminer, il s'est contenté de les disperser, et d'instruire les autres peuples par la

(1) *Donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret* (Rom. 11).—*Dies multos sedebunt filii Israel sine rege et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari, sine ephod, et sine teraphim : et post hæc revertentur et quærent Dominum Deum suum, et David regem suum, et pavebunt ad Dominum et ad bonum ejus, in novissimo dierum* (Oseæ, c. 3).

destinée de celui-ci (1). Leur oppression fait que leur témoignage n'est pas intéressé; leur malheur, qui est fondé en partie sur un attachement inconséquent aux seuls livres de l'ancienne loi, rend cet attachement en quelque sorte respectable, et garantit à nos yeux l'authenticité de ces livres. Enfin leur aveuglement fait que leur témoignage n'est pas suspect : ils rejettent l'Évangile, mais ils embrassent les preuves de l'Évangile; ils détestent les chrétiens, mais ils conservent les armes aux chrétiens.

340. *D.* Comment est-ce qu'un empereur païen a contribué à vérifier les prophéties, et surtout celle de Jésus-Christ, touchant la ruine du temple et la dévastation de la Judée?

R. Julien l'apostat, prince inconstant, bizarre, superstitieux, philosophe fastueux et extravagant (2), entreprit de rassembler les Juifs, de les remettre en possession de la Judée, et de rebâtir le temple; mais les éléments ont combattu pour l'arrêt de Dieu. La terre et le feu se sont alliés contre le rétablissement du temple. C'est un fait avoué des Juifs et des païens, et démontré par toutes les preuves de l'histoire

(1) *Ne occidas eos, nequandò obliviscantur populi mei. Disperge illos in virtute tuâ* (Psalm. 58).

(2) On défie tous les panégyristes de ce prince de ne pas reconnaître ces qualités dans son histoire, dès qu'ils auront renoncé au système d'exalter tous les ennemis du christianisme, et de déprimer tous les grands hommes qui l'ont défendu.... Peut-on même s'empêcher de le regarder comme un des monstres les plus affreux qui aient désolé l'humanité, quand on se rappelle ses sacrifices homicides, et les infortunées victimes qu'il immolait à sa détestable nécromancie? (*Voyez* son article dans le *Dict. hist.*)

contre l'incrédulité la plus obstinée (Voyez ci-dessus, le livre 4, chap. 3, art. 1, § 6, n. 331.)

§ III.

341. *D.* N'y a-t-il pas de grandes difficultés dans plusieurs prophéties, qui regardent l'établissement du christianisme et l'avénement du Messie? N'a-t-il pas fallu adopter différentes opinions pour expliquer la fameuse prophétie de Jacob (*Gen.* 49), celle des soixante-dix semaines de Daniel, etc. (*Dan.* 9)?

R. L'événement principal annoncé par ces prophéties, est indépendant de toutes ces explications. Il est visible qu'il n'y a plus de sceptre ni de couronne chez les Juifs, qu'ils ont cessé d'être assemblés en corps de nation, qu'ils n'ont ni roi, ni juge, ni aucun gouvernement civil, et cet état date de la mort du Messie. Il est visible que l'abomination de la désolation s'est appesantie sur le temple, et que cette désolation subsiste. Il est visible que le Messie, reconnu par les chrétiens, a les caractères annoncés par les prophètes, etc. (1). Les ouvrages du père Bal-

(1) Voyez le *Discours sur l'histoire universelle de Bossuet*, part. 2, n° 4 et suiv. En lisant la neuvième proposition de la *Démonstration évangélique* de M. Huet, l'on ne peut voir le parallèle que fait ce savant évêque des prophéties avec les événements, sans lire, pour ainsi dire, l'histoire de Jésus-Christ dans l'ancien Testament. Si quelques philosophes ne voient pas dans sa personne le *réparateur de la nation juive*, et de toutes les nations du monde, c'est qu'ils n'ont ni lu les prophéties, ni acquis l'idée d'une véritable réparation.

tus (1), de M. de Pompignan (2), de l'abbé Pey (3), ont jeté un grand jour sur le détail et les circonstances des événements prophétiques; mais l'accomplissement général de la prophétie tire son jour de l'incontestabilité des faits. — Les philosophes ou les mauvais critiques qui ont combattu ces prophéties, sont-ils mieux d'accord entre eux que les théologiens qui les ont expliquées? Les uns disent qu'elles ont été faites après coup; les autres, qu'on n'en a pas saisi le vrai sens; les autres, qu'elles ont été démenties par l'événement; l'un les applique à celui-ci, l'autre à celui-là. Après cela, ils se plaignent que nos explications ne sont pas uniformes dans toutes leurs parties.

342. *D.* D'où vient que quelques théologiens ont détourné à d'autres événements, une multitude de passages tirés des psaumes et des prophètes, que l'on attribue communément à Jésus-Christ?

R. En cela, comme dans toute autre chose, l'esprit humain toujours inquiet, téméraire, immodéré, a donné dans les extrêmes. Les uns ont voulu tout appliquer au Messie, et ont altéré le sens littéral d'une infinité de passages. Les autres se piquant de critique, aimant à établir des idées nouvelles, zélés à l'excès contre un abus qui leur paraissait une espèce de fanatisme, sont

(1) *La Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties.*

(2) *L'Incrédulité convaincue par les prophéties.*

(3) *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste.* — On peut consulter encore le *Traité hist. et dog.* de M. Bergier, t. 7, p. 174 et suiv.

allés jusqu'à rejeter les explications les plus naturelles et les plus autorisées. Mais, malgré les dégâts qu'ils ont faits dans ce riche amas de prophéties, il en est resté un grand nombre qu'une critique sensée a toujours respectées, et dont l'incrédulité la plus obstinée n'a pu se dissimuler le vrai sens. Tel est incontestablement le chapitre 53 d'Isaïe : *Quis credidit auditui nostro*, qui, selon M. Huet, a opéré la conversion de presque tous les Juifs qui ont sincèrement renoncé aux égarements de leurs pères (1). Tels sont plusieurs autres endroits du même prophète, qui, selon la remarque de saint Jérôme, semble écrire l'Évangile plutôt qu'une prophétie (2). Tel est le psaume 109 : *Dixit Dominus*, etc. (3).

(1) Jamais ils n'ont pu lui donner une explication tant soit peu vraisemblable. Le fameux Anthoine, juif renégat, brûlé à Genève en 1632, disait que le prophète parlait dans ce chapitre des Israélites vertueux qui furent punis à cause des méchants, et enveloppés dans les mêmes malheurs. Il n'y a rien dans toute la prophétie qui puisse donner l'idée d'une pareille interprétation. — C'est le même passage qui opéra la prompte et ferme conviction de l'eunuque de la reine Candace, comme il est rapporté d'une manière si intéressante au chap. 8 des *Actes des Apôtres*.

(2) *Non prophetiam videtur mihi texere sed Evangelium.* (Epist. ad Paulinum).

(3) L'application que Jésus-Christ lui-même en fit au Messie parut si incontestable aux Juifs, qu'ils ne répondirent que par le silence à la question très embarrassante pour eux qu'elle lui donnait occasion de faire (*Matth.* 22). Bossuet, dans ses *Dissertations sur les Psaumes*, fait voir que ce psaume, et un grand nombre d'autres, soit en entier, soit en partie, ne peuvent être considérés que comme de véritables prophéties; qu'ils parlent évidemment de Jésus-Christ, de la religion chrétienne, des événements qui doivent former ou illustrer un peuple nouveau; mais en même temps les Psaumes sont en quelque sorte une histoire de la

Telles sont, dans le nouveau Testament, toutes les prophéties de Jésus-Christ, touchant sa mort et sa résurrection, la réprobation des Juifs, l'établissement de son Église, les persécutions et les souffrances de ses Apôtres; prophéties si clairement exprimées, qu'on n'en peut contester le sens, et si évidemment accomplies, qu'il n'y a pas de fait historique mieux constaté. — C'est une erreur de croire qu'une chose cesse d'être une preuve, parce que l'esprit de dispute en combat la force et se refuse à son évidence. On dispute contre l'existence de Dieu, contre l'immortalité de l'ame, et cent autres choses d'une certitude reconnue, faut-il être surpris qu'on conteste le sens des prophéties les plus claires? Les idées de Hardouin sur Virgile, Horace, Cicéron, etc., ont-elles inspiré des doutes sur les auteurs et le vrai sens des ouvrages attribués à ces anciens littérateurs?

§ IV.

343. *D.* D'où vient que les prophètes passent rapidement d'une matière à l'autre, et mêlent les prophéties touchant le Messie avec d'autres moins importantes, qui annonçaient des événements prochains, relatifs à l'état actuel de la nation?

R. 1° L'éloquence prophétique est bien supé-

nation juive; ils rappellent le passé et célèbrent les fastes du temps où ils ont été écrits. Ces *Dissertations* de M. Bossuet ont été traduites en français par M. Leroi (un vol. in-8°; 1775).

rieure aux timides efforts de la nôtre. Ces hommes fortement inspirés, et placés dans la perspective des événements les plus composés, passaient d'un objet à l'autre, sans que le passage fût adouci par aucune nuance. Ce sont autant de tableaux qui se succèdent avec la rapidité de l'éclair (1) : le prophète les a conçus fortement, et les rend avec chaleur ; mais en vain cherchons-nous les idées intermédiaires qui rapprochent ces différents tableaux. L'enthousiasme de l'inspiration les a supprimées, et nos conjectures ne peuvent que très imparfaitement en remplir le vide (2). « Tous les temps, dit saint » Chrysostôme, n'en font qu'un pour les pro» phètes, ils les parcourent tous à la fois, et avec » une aisance égale (3) ».

(1) Sicut fulgur exit ab oriente, et paret usque in occidentem. (*Matth.* 24).

(2) Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis. (*Psalm.* 44).

(3) Tales sunt prophetæ ; omnia tempora percurunt, præsentia, præterita et futura (*Chrysost. in Psalm.* 43). — De là il ne s'ensuit pas, comme les sociniens l'ont absurdement prétendu, que les prophéties puissent être regardées comme un assemblage de lambeaux sans ordre et sans suite, tels que les *Centones* qu'on a fait de Virgile et d'autres poètes ; car, 1° les tableaux prophétiques sont achevés et parfaits, quoiqu'ils soient joints à d'autres tableaux, ils sont la plupart trop étendus et trop circonstanciés pour pouvoir être appliqués à d'autres objets ; 2° les tableaux tiennent réellement les uns aux autres, quoique les liens ne soient pas toujours sensibles, et que l'ignorance des temps et des choses si reculés aient encore renforcé la difficulté de les apercevoir. C'est en quelque sorte le cas de la poésie lyrique. Les commentateurs sont souvent embarrassés à saisir la suite et l'ensemble dans les plus belles odes de Pindare et d'Horace, quoique les liens et transitions

2° Les prophéties particulières, accomplies dans le temps et aux yeux des Juifs, leur devenaient un gage assuré des grandes choses que les siècles devaient amener, et que les mêmes hommes leur avaient prédites : « Par là, dit » Pascal, les prophéties particulières n'étaient » pas sans fruit, et les autres n'étaient pas sans » preuves. »

§ V.

344. *D.* Si la plupart des prophéties se sont visiblement accomplies, n'y en a-t-il pas qui aient été démenties par l'événement, telle que la destruction de Ninive, l'arrivée de Jésus-Christ sur les nuées, la fin prochaine du monde?

R. La ruine de Ninive n'avait été arrêtée dans les décrets de Dieu qu'en cas que les habitants ne se fussent point empressés à fléchir sa colère par un repentir prompt et sincère. L'Écriture nous donne cet exemple comme une preuve de la bonté de Dieu, et de l'efficace de la pénitence. Ceux qui ont si gauchement raisonné sur cet événement, n'avaient assurément pas lu les chapitres 3 et 4 de Jonas; ils auraient vu dans le quatrième, la réponse que fait Dieu lui-même à cette plaisante objection.

Arriver sur les nuées dans le style de l'Écriture et de toutes les langues du monde, c'est arriver avec une grande gloire, c'est être placé fort haut, avoir le monde sous ses pieds. Jésus-Christ s'en explique lui-même, en ajoutant : *Avec*

existent, et qu'on les découvrirait sans peine, si on était bien pénétré de l'esprit des auteurs, et exactement instruit de tout ce qui animait leur verve.

beaucoup de gloire et de majesté (1). C'est ce qui a été accompli, 1° lorsque peu d'années après son ascension glorieuse, il a vengé, par la ruine du peuple juif, l'attentat commis sur sa personne divine, d'une manière qui portait visiblement l'empreinte de la colère d'un Dieu. 2° Lorsqu'il a établi sa religion dans tout le monde malgré les raisonnements des philosophes, malgré la puissance des empereurs, malgré la conspiration des Juifs et des païens; lorsque son nom et sa croix furent placés sur le diadème des rois, et adorés de toutes les nations de la terre. La fin du monde présentera un nouvel accomplissement de cet oracle dans l'arrivée du Juge des vivants et des morts.... De quelque manière que l'on explique ces paroles : *Non præteribit generatio hæc ; donec omnia fiant* (Matth. 24, 34), soit qu'on entende la génération présente, soit qu'on entende toute la race des juifs, soit qu'on entende le dernier âge du monde, qui est le règne du christianisme, la vérité de la prophétie subsiste également. La génération qui vécut avec Jésus-Christ, a vu la dispersion des Juifs et l'exaltation de la foi chrétienne. La nation des Juifs subsiste de la manière la plus merveilleuse, et subsistera jusqu'au second avènement du Fils de Dieu. Le christianisme ne finira qu'avec le monde.

Quand les apôtres nous ont prédit la fin du monde comme prochaine, ils ont eu soin de nous informer en quel sens elle était prochaine; ils considéraient sa durée par comparaison aux années éternelles et à la durée du règne de Dieu.

(1) *Cum virtute multâ et majestate* (Matth. 24, 30).

Et c'est ainsi que dans l'ancienne loi les prophètes parlaient de l'arrivée du Messie et d'autres événements reculés comme les ayant sous les yeux (1). Le plus habile commentateur ne dira là-dessus rien de plus clair ni de plus satisfaisant que saint Pierre : *Il y aura*, dit cet apôtre, *des hommes séducteurs, esclaves de toutes les passions de leur cœur, qui demanderont où est cet avénement que Jésus-Christ nous avait tant promis? Les hommes meurent et naissent comme autrefois, et quel changement s'est-il fait depuis le commencement du monde... ? Mais vous, mes frères, souvenez-vous que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour, et un seul jour comme mille ans* (2). On voit par là que les apôtres connaissaient parfaitement le génie des incrédules; et que ce que nos philosophes nous donnent comme les fruits de leurs savantes recherches, est réfuté depuis dix-huit cents ans dans nos Écritures.

345. *D.* Ne paraît-il pas, par d'autres passages, que les apôtres étaient dans la persuasion que le monde finirait bientôt ? Quelques saints Pères n'ont-ils pas été dans la même opinion?

R. Les passages des apôtres qu'on objecte,

(1) Moïse, en parlant de la ruine de Jérusalem, de la punition et de la dispersion des Juifs, disait : *Juxtà est dies perditionis et adesse festinant tempora* (Deut. 32).

(2) Venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxtà proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus ? Ex quo enim patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ... Unum verò hoc non lateat vos, charissimi, quia unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus. (2. *Petr.* 3).

n'ont aucune apparence de prophétie, et pourraient tout au plus faire conclure une erreur de fait (1). Mais nous venons de montrer définitivement que les apôtres s'expliquent eux-mêmes, et qu'on ne peut leur attribuer une opinion dont ils démontrent le peu de fondement : saint Paul la rejette absolument dans la seconde Épître aux Thessaloniciens, et avertit les fidèles de ne se laisser prévenir en aucune sorte par ceux qui en étaient imbus (2). Il faut s'opiniâtrer étrangement pour répéter encore une objection réfutée

(1) Ceux qui ont observé que saint Paul se met souvent pour exemple dans les temps où il n'existait pas, comme lorsqu'il dit, en parlant du temps antérieur à la loi de Moïse : *Ego enim vivebam sine lege aliquandò* (Rom. 79), ne sont pas surpris de l'entendre dire : *Nos qui vivimus, qui residui sumus in adventum Domini* (1. Thess. IV. 14). David prétendait-il vivre jusqu'à la fin du monde, lorsqu'il disait ? *Nos qui vivimus benedicimus Domino, ex hoc nunc et usque in sæculum.* (Ps. 13). — Quand saint Jean dit que c'est la dernière heure, il entend précisément le dernier âge du monde, et le règne du christianisme, après la naissance duquel il ne fallait plus attendre de grands événements en matière de religion ; mais se précautionner contre les séducteurs et les antechrist, précurseurs de celui qui devait paraître à la fin du monde, et qu'il distingue là même de ceux qui existaient de son temps, en le nommant antichrist, par une espèce d'antonomase. *Et sicut audistis quia antichristus venit, nunc antichristi multi facti sunt : undè scimus quia novissima hora est* (1 Joan. 2). — Lorsque les apôtres ont parlé de la destruction de Jérusalem, de la victoire de Jésus-Christ, du renversement de l'idolâtrie, etc. ils ont dû en parler comme d'une chose prochaine. Des lecteurs superficiels ont cru voir dans leurs expressions la fin du monde.

(2) Ut non citò moveamini a vestro sensu, neque terreamini, neque per spiritum, neque per sermonem, neque per epistolam tanquàm per nos missam, quasi instet dies Domini. (2 *Thes.* 2).

par les auteurs mêmes, auxquels on nous renvoie. — Si quelques Pères ont annoncé la fin du monde comme prochaine, faut-il en être surpris? Le Sauveur a dit que la connaissance n'en était donnée à personne. *De die autem illâ et horâ nemo scit* (Matth. 24). D'autres Pères, parmi lesquels saint Jean Chrysostôme, ont assuré que le monde ne finirait pas encore si tôt. *Moram autem faciente sponso.... Non parvum temporis spatium interjectum ostendit* (Chrys. Hom. 9, in Matth.) — Saint Augustin, après avoir rapporté différents calculs et opinions sur ce sujet, ajoute que tout cela n'est fondé que sur des conjectures humaines qui n'ont aucun fondement dans l'Écriture-Sainte, qui au contraire nous avertit de la vanité de toutes ces computations (1).

§ VI.

346. *D.* Les figures dont les livres de l'ancienne loi désignaient les événements de la nouvelle, ne sont-elles pas une preuve digne d'être placée après les prophéties?

R. Ces figures sont sans doute un argument propre à instruire les Juifs persuadés (ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, n. 290) que leur loi n'était qu'un assemblage de types et de symboles

(1) Conjecturis quippe utuntur humanis; non ab iis certum aliquid de scripturæ canonicæ auctoritate profertur. Omnium verò de hâc re calculantium digitos resolvit, et quiescere jubet ille qui dicit: NON EST VESTRUM SCIRE TEMPORA ET MOMENTA, QUÆ PATER POSUIT IN SUA POTESTATE. (*De Civit. Dei*, l. 18, cap. 53).

des choses futures ; mais cette espèce de preuve peut paraître moins propre pour convaincre des infidèles ou des philosophes. Il est certain néanmoins qu'il y en a dont les rapports sont d'une justesse admirable, qui méritent toute l'attention d'un esprit solide, et qui marquent clairement la liaison intime des deux Testaments, réunis réellement en un seul par les vues et le dessein suivi d'un même législateur. « En traçant ces » figures, dit un théologien exact et profond, » Dieu avait dessein de rendre sensibles les mys- » tères futurs de son Fils, pour ceux à qui il en » donnait alors l'intelligence par une lumière » intérieure, et d'affermir un jour dans la foi de » ces mêmes mystères ceux qui, après l'accom- » plissement, verraient le rapport frappant qui se » trouve entre les figures et ces mystères : car » quoique ce rapport ait été obscur et comme » voilé avant l'événement, il est certain qu'au- » jourd'hui l'on ne peut comparer les faits de » l'Évangile avant ceux de l'ancien Testament » sans être vivement frappé de la parfaite con- » formité qu'on y remarque, et sans être infi- » niment persuadé que la sagesse divine a eu » l'intention de représenter les uns par les au- » tres. » C'est ce qui fait dire à Tertullien : *Ut verbis ita et rebus prophetatum ;* et à saint Augustin : *Illorum non tantùm lingua, sed et vita prophetica fuit* (1).

(1) *Voyez* Huet, *Dém. évang., prop.* 9. —Becanus, *Analogia veteris ac novi Testamenti, in quâ primùm status veteris, deindè consensus, proportio et conspiratio illius cum novo explicatur* (Duaci, 1627).—Il faut convenir néanmoins que quelques auteurs ont donné trop d'étendue à l'appli-

ARTICLE III.

Propagation du christianisme.

347. *D.* Le christianisme a-t-il pu s'établir ans une assistance visible de Dieu?

R. Dieu a fait de cet établissement son propre uvrage; il a voulu faire éclater sa puissance et a gloire dans le succès du dessein le plus extraordinaire et le plus impossible selon toutes les ues et toutes les ressources humaines. Car il 'agissait de convaincre d'aveuglement et de folie les hommes qui se croyaient fort éclairés; de faire quitter des religions douces, commodes, et qui ne gênaient aucune passion, pour en faire embrasser une qui est l'ennemie de toutes les passions, et qui semble n'être appliquée qu'à les combattre, les réprimer et les contraindre; de faire recevoir comme des vérités incontestables les dogmes les plus inconcevables, et dont les conséquences sont les plus effrayantes, et de les faire recevoir par des hommes ennemis de toute contrainte dans la manière de penser; de détruire des cultes que leur ancienneté rendait respectables; de renverser des temples que l'autorité publique et les princes avaient fait élever; d'abattre des idoles qu'on s'était accoutumé à regarder avec vénération; enfin de faire se-

cation des figures, qu'ils n'ont pas toujours bien choisi les pendants, qu'ils ont rapproché les disparates et négligé la justesse des comparaisons.

garder comme une superstition détestable, extravagante, criminelle, ce qu'on avait auparavant pratiqué ou respecté par religion. Telle était la révolution qui devait se faire dans les esprits, dans les villes, dans les royaumes et dans les empires, par l'établissement du christianisme.

348. *D.* Quels hommes Dieu a-t-il choisi pour être les exécuteurs d'une si étonnante réforme?

R. Douze hommes simples, ignorants, pauvres, dénués de tous moyens, de tout appui, de toutes ressources humaines : ce sont eux qui doivent dessiller les yeux aux superstieux, ramener aux bonnes mœurs les débauchés, inspirer l'humilité aux philosophes et aux savants, se faire écouter et respecter par les puissances du monde, détruire les anciennes religions, et faire recevoir celle d'un homme qui avait été condamné depuis peu à une mort honteuse dans la ville de Jérusalem.

349. *D.* Le succès de la prédication évangélique a-t-il été bien rapide et bien universel?

R. Les auteurs ecclésiastiques les plus anciens comparent la propagation de l'Évangile à la vivacité avec laquelle la lumière du soleil se communique à tout l'hémisphère, ou à celle de l'éclair qui se fait apercevoir à l'instant dans tout l'horizon. Dès le premier siècle les païens se plaignirent que les temples étaient déserts, les autels abandonnés, les prêtres méprisés, et le culte des dieux presque anéanti, comme on peut voir dans la lettre de Pline à Trajan (*Epist.*, l. 10; *Epist.*, l. 97). Saint Augustin rapporte le témoignage de Sénèque, qui se plaint amèrement du nombre des chrétiens : les vaincus,

dit-il, ont donné la loi aux vainqueurs (1). Saint Justin écrivait vers la quarantième année du second siècle : « Aucune nation de Barbares ou de » Grecs, ni aucun peuple, quelque nom qu'il » porte, soit de ceux qui demeurent dans leurs » chariots, soit de ceux qui n'habitent point dans » des maisons, ou qui vivent sous des tentes, et » qui paissent des troupeaux, chez lesquels on » n'adresse des prières et des actions de grâces » au Père Créateur par le nom de Jésus-Christ » (*Dial. cum Tryph.*) » — Vers la fin du même siècle, saint Irénée parle des Églises répandues chez les Germains, les Ibères, les Celtes, dans l'Orient, dans l'Égypte, dans la Libye, etc. (L. 1, cap. 10). Vers le même temps, Tertullien écrivait au sénat : « Nous ne sommes que de- » puis deux jours, et nous remplissons tout l'em- » pire; les villes et les campagnes, les îles et le » continent sont pleins de chrétiens : on les » trouve dans les assemblées du peuple et dans » les armées, dans le palais des empereurs, dans » le sénat, dans le barreau : nous ne vous laissons » que vos temples..... Si cette multitude d'hom- » mes se retirait hors des terres de la domination » romaine, la perte de tant de citoyens anéan- » tirait l'empire, et vous puniraît de votre » cruauté; vous seriez effrayés de la solitude et » du vide affreux qu'ils laisseraient parmi vous; » vous chercheriez en vain des sujets à gouver- » ner, il vous resterait plus d'ennemis que de ci-

(1) Sceleratissimæ gentis judæorum (*on appelait ainsi au commencement les chrétiens*), consuetudo usque adeò invaluit, ut per omnes terras jam recepta sit, victi victoribus leges dederunt (*De Civit. Dei, Lib. 6, cap. 11*).

» toyens ». Dès-lors l'Évangile avait été annoncé dans la Perse, les Indes, la Chine, et autres royaumes indépendants de l'empire romain (1); il avait été reçu partout, il s'étendait par des accroissements journaliers (2). Arnobe, qui écrivait au troisième siècle, nous représente le christianisme établi chez les Allemands, chez les Perses, chez les Scythes, dans l'Asie, la Syrie, l'Espagne et les Gaules, chez les Gétules, les Maures, les Nomades, les Sères, etc. (*Disp. adv. gent.*, l. 1, p. 17; l. 2, p. 50). Il disait que cette merveilleuse et prompte propagation de l'Évangile, que les plus grands génies avaient embarassé, devait suffire en motif de crédibilité pour le suivre et le professer (3). Selon saint Jérôme, les

(1) Voyez le *Journal des savants;* août 1760, second vol. *Examen de la question s'il y a eu des chrétiens à la Chine*, etc.

(2) In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo est, et fructificat et crescit (*Coloss.* 1, 6).

(3) Vel hæc saltem fidem vobis faciant argumenta credendi, quòd jam per omnes terras in tam brevi tempore immensi nominis hujus sacramenta diffusa sunt, quòd nulla jam natio est tam barbari moris et mansuetudinem nesciens, quæ non ejus amore versa molliverit asperitatem suam, et in placidos sensus assumptâ tranquillitate migraverit: quòd tam magnis ingeniis præditi oratores, grammatici, rectores, consulti juris, ac medici, philosophiæ etiam secreta rimantes, magisteria hæc expetunt, spretis quibus paulò antè fidebant. — Arnobe compte entre les peuples soumis à Jésus-Christ les Sères. Origène et Théodoret les nomment aussi. Il paraît que les anciens désignaient les Chinois sous le nom de Sères : pour le croire, il ne faut que lire ce qu'en a écrit J. Solinus (*Polyhistor., cap.* 63). L'auteur des *Recherches sur les Chinois* prétend que cela est faux; mais ses raisons ne sont rien moins que démonstratives. Il est vrai que quelques auteurs ont parlé

Indiens, les Perses et les Grecs (*Epist.* 35), accoutumés à offrir des victimes humaines, lors des obsèques de leurs défunts, avaient quitté leur barbarie pour prendre les mœurs douces qu'inspire l'Évangile. Ce même Père nous dit qu'il voyait arriver tous les jours dans la Palestine (*Epist.* 57), où il demeurait, des troupes de moines qui venaient de l'Inde et de la Perse; que les Huns apprenaient le Psautier; que les climats glacés de la Scythie avaient été ranimés par la chaleur de la foi, et que les Gètes avaient des églises sous leurs tentes. Saint Chrysostôme dit aussi que les Indiens et les Scythes avaient traduit en leur langue les instructions données par saint Paul (*Hom.* 2, *in Joan.*); que tout barbares qu'ils étaient, ils avaient appris la philosophie chrétienne. Théodoret nous assure que les Scythes, les Sauromates, les Indiens, les Perses, les Hyrcaniens avaient reçu les lois de Jésus-Christ, etc. (*Therap.*, l. 9, p. 1115). En un mot, l'histoire des premiers siècles du christianisme n'est que la vérification constante de l'o-

des Sères comme d'une race Scythique; mais, quand la géographie de ces auteurs serait beaucoup plus exacte qu'elle ne l'est, elle prouverait tout au plus que les Chinois sont une colonie de Scythes, comme les Tartares qui sont aujourd'hui maîtres de cet empire; et que le Nord, toujours fécond en nations émigrantes, a peuplé ce vaste pays comme il en a peuplé tant d'autres. Au reste, si les Sères ne sont pas les Chinois, ce sont des peuples voisins de la Chine, que nous appelons aujourd'hui Tartares-Chinois, ou les habitants de la *China extra muros*, d'où l'Évangile a dû naturellement pénétrer dans la Chine même. On y a trouvé de nos jours une synagogue fondée vraisemblablement par des Juifs qui y sont arrivés après la destruction de Jérusalem. *Voyez* le 32e recueil des *Lettres édif.* p. 367.

racle d'un prophète, qui nous dit que la parole de Dieu se répand avec une rapidité inconcevable (*Velociter currit sermo ejus.* Psal. 147); et de la promesse que fit Jésus Christ d'attirer à lui toute la terre dès qu'il aurait été attaché à la croix : *Ego autem si exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum* (Joan. 12).

§ II.

350. *D.* Le mépris des richesses, les mœurs austères, les travaux désintéressés des premiers prédicateurs de l'Évangile; l'égalité que la religion mettait entre les hommes; l'union, la concorde, l'affection réciproque continuellement recommandées aux chrétiens, n'ont-ils pas naturellement dû propager une religion si propre à gagner le suffrage des ames honnêtes? et quel besoin y a-t-il ici de recourir à la puissance de Dieu?

R. Le philosophe anti-chrétien, qui raisonne de la sorte, ne sent pas sans doute l'honneur qu'il fait à une religion qu'il a prétendu *dévoiler* comme un mystère d'iniquité. Les vertus des chrétiens étaient sans doute un appât pour les ames honnêtes; mais, 1° ces vertus mêmes n'étaient l'ouvrage ni du paganisme ni de la philosophie; c'étaient les premiers fruits de la sainteté de l'Évangile, et ces fruits en ont produit d'autres; 2° les ames propres à se laisser subjuguer par l'attrait des vertus, n'étaient sans doute pas en fort grand nombre dans le siècle le plus débordé, où tous les genres de désordres étaient autorisés par les lois de la religion et de l'état;

il fallait une impression bien forte et bien au-dessus de l'homme, pour opérer en elles une telle révolution; 3° les vertus des chrétiens n'ont pu suffire pour persuader les dogmes sublimes de leur foi, pour les faire recevoir contre tous les raisonnements des philosophes, et contre la fureur des persécuteurs.

351. *D.* Les secours mutuels que se prêtaient les chrétiens, la communauté des biens, les grandes charités que les riches faisaient aux pauvres, pouvaient-ils manquer d'attirer à leur religion tous les indigents? De là vient sans doute que la primitive Église n'a été composée que du petit peuple?

R. Ceux qui ont tant de fois répété cette objection, devaient au moins faire attention à la contradiction qu'elle renferme. S'il n'y a eu que des pauvres parmi les premiers chrétiens, d'où venaient les aumônes qu'on leur faisait... ?. La communauté des biens est une chose fort intéressante parmi des gens qui n'ont rien, ou qui n'ont que le nécessaire! — Il est très faux que d'abord l'Église ne fût composée que du petit peuple. Nicodème, Joseph d'Arimathie, Zachée, Zaïr, l'officier romain témoin des prodiges arrivés à la mort du Sauveur, saint Paul, le centurion Cornelius, Sergius Paulus, l'eunuque de la reine Candace, grand nombre de prêtres et de princes juifs (*Act.* 6, vs. 7. *Joan.* 17, vs. 42), les principaux citoyens de Berée, plusieurs juges de l'aréopage, les lettrés d'Éphèse, Flavius Clémens, cousin de Domitien, Domitilla sa femme et nièce du même empereur, le consul Acilius Glabrion, et beaucoup d'autres hommes illus-

tres et savants, sont des chrétiens du premier siècle.

352. *D.* Saint Paul ne dit-il pas qu'il y a parmi les fidèles peu d'hommes distingués par leur naissance, leur rang, leur sagesse, etc. ?

R. Leur nombre était petit sans doute en comparaison des autres. Le simple peuple a toujours eu plus de docilité que les philosophes et les grands du monde. Il y a eu assez de gens distingués par leur noblesse et par leurs lumières, qui ont embrassé le christianisme, pour que l'on puisse conclure que cette religion était appuyée sur de bonnes preuves : mais il y en a eu trop peu, pour que l'on puisse soupçonner que le christianisme soit redevable de ses progrès au génie de ses premiers sectateurs. — Si c'étaient des gens d'esprit qui eussent prêché la religion, et des simples qui l'eussent crue, cela n'eût point étonné. Les simples ont prêché, les gens d'esprit ont cru, et croient encore.

§ III.

353. *D.* Le mahométisme n'a-t-il pas fait autant de progrès que l'Évangile ?

R. Ses progrès sont mesurés sur le dégât du glaive de ses sanguinaires apôtres. Il lui a fallu mille ans pour acquérir l'étendue qu'il a aujourd'hui; et cette étendue non-seulement est bien inférieure à celle du christianisme en général, mais même à celle de l'Église catholique (1).

(1) Autres vues relatives à cette matière, n. 414, 492.

1° Il n'y a pas de mahométans en France, en Espagne, ni dans toute l'Europe chrétienne, dans toute l'Amérique, etc.; mais il y a des catholiques dans toutes les plages de la terre (1). C'est même au bout du monde, à la Chine, au Japon, au Paraguai (2), etc., que la foi catholique a paru avec le plus d'éclat dans ces derniers siècles. 2° Les musulmans habitent un vaste pays; mais ce pays n'est pas peuplé comme l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne et les autres états catholiques. 3° Ce pays comprend toutes sortes de cultes. M. de Beausobre a calculé que dans la Turquie d'Europe, il y avait deux tiers

(1) Propter hoc in doctrinis glorificate Dominum. In insulis maris nomen Domini Dei Israel. A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justi (*Isaï.* 24)— Plantasti radices ejus et implevit terram. Operuit montes umbra ejus et arbusta ejus cedros Dei. Extendit palmites suos usque ad mare (*Psalm.* 79).

Racine applique ingénieusement aux nations converties à la foi, ces vers de Virgile :

Incedunt victi longo ordine gentes,
Quam variæ linguis habitu tam vestis.

Il pouvait dire encore de l'Église catholique :

Super et Garamentas et Indos
Proferet imperium : jacet extra sidera tellus
Extra anni solisque vias, ubi cælifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

(2) Voyez la *Relation des missions du Paraguai*, par M. Muratori. — « Les missions, dit Buffon (*Histoire natur.*, t. 3, in-4°, p. 506), ont formé plus d'hommes dans les

de chrétiens contre un tiers de Turcs (1); il y a vingt églises à Constantinople, trente à Thessalonique, etc. Les différentes religions qu'on professe dans ce grand empire ont plus de sectateurs que l'Alcoran. Les philosophes comptent toujours en gros, et laissent bien de l'occupation à ceux qui comptent après eux. 4° Le mahométisme est partagé en différentes sectes; c'est une

» nations barbares que les armées victorieuses des princes, » qui les ont subjuguées. Le Paraguai n'a été conquis que » de cette façon; la douceur, le bon exemple, la charité » et l'exercice de la vertu constamment pratiquée par les » missionnaires, ont touché les Sauvages, et vaincu leur » défiance et leur férocité... Rien ne fait plus d'honneur » à la religion, que d'avoir civilisé les nations et jeté les » fondements d'un empire sans d'autres armes que la vertu.» — « Il est heureux pour la société, dit Montesquieu (*Esprit des Lois*, *liv.* 4, *chap.* 6), d'avoir été la première » qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion, » jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des » plus grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain, » *etc.* » Voyez aussi M. Haller, *Traité sur divers sujets intéressants de politique et de morale.* Nous pourrions renvoyer encore à l'*Histoire Philosophique et Politique du commerce*, etc., t. 3, p. 252, 261, si cet auteur forcené, toujours en contradiction avec lui-même, ne détruisait dans un endroit ce qu'il établit dans un autre, et que son ouvrage ne fût point un répertoire de déclamations contre la religion et les mœurs. Au reste, l'hommage d'un ennemi n'est jamais à rejeter ! paraissant contre toute attente dans le triomphe de son rival, il fixe la vue des spectateurs plus que toute la pompe du vainqueur, et décore par ses chaînes la main qui l'a abattu.

(1) Henri Hilaire, éditeur et commentateur de la *Chronique de l'Église grecque* de Philippe Cyprius, *Leipsig*, 1687, assure également que le nombre des chrétiens surpasse de beaucoup celui des mahométans dans ce vaste empire. (Voyez la *Bibliothèque univ. et hist.* de *Le Clerc*, t. 7, p. 71.)

hydre à cent têtes qui se dévorent les unes les autres. Les Perses détestent la religion des Turcs, comme ceux-ci détestent celle des Perses. Outre cette grande division, il y en a plus de soixante-dix autres ; les Biadiés, les Gélimiés, les Kelbiés, les Druses, etc. (1) Ces sectes se haïssent mutuellement plus encore qu'elles ne détestent les chrétiens et les Juifs (2). — Le mahométisme ne peut donc être comparé dans son étendue à l'Église catholique, qui est partout la même, qui ne connaît ni schisme ni hérésie parmi ses enfants. Nous avons parlé ailleurs (n. 353) des moyens de son établissement et du caractère de ses apôtres. Les mahométans se sont multipliés par l'effusion du sang des chrétiens; et les chrétiens, suivant l'expression de Tertullien, par l'effusion de leur propre sang.

§ IV.

354. *D*. Ce que l'Histoire Ecclésiastique nous

(1) Un voyageur n'ayant compté que soixante-dix sectes chez les mahométans, l'auteur de l'*État présent de l'empire Ottoman*, François-Élie Habesci, Grec de naissance, et occupant une place distinguée à la Porte, réfute ce calcul, et assure que les sectes enfantées par l'Alcoran sont réellement innombrables.

(2) La croyance des adeptes de ces sectes est extrêmement différente. Les uns croient la résurrection, les autres admettent la métempsycose; plusieurs soutiennent la prédestination absolue, *etc.* Tous se donnent mutuellement, de secte à secte, le nom d'orthodoxes et d'hétérodoxes : leur haine réciproque va à un tel excès, qu'en faisant le pélerinage de la Mecque, ils font autant de bandes à part qu'ils sont de sectaires, et ils sympathisent si peu, qu'ils ne veulent pas même prier ensemble.

apprend des cruelles persécutions excitées contre les chrétiens, et des torrents de sang qui ont cimenté leur foi, est-ce une chose bien incontestable ?

R. Jamais l'on ne s'est avisé de la révoquer en doute, avant que l'incrédulité moderne eût entrepris de faire la guerre à la notoriété des faits comme à la certitude des dogmes. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de Jésus-Christ, et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle (1), les chrétiens furent indistinctement mis à mort; il est aisé de juger de quelle manière ils étaient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les grils ardents, les roues armées de lames tranchantes, les ongles de fer, les dents des bêtes féroces, les chevalets, les bûchers, voilà ce qui était préparé dans la plupart des villes pour les chrétiens. Tertul-

(1) Les philosophes ne peuvent pardonner aux apologistes du christianisme, de placer Marc-Aurèle au rang des persécuteurs. Mais le fait est qu'il persécuta au moins douze ans, et cruellement. « L'an 17 de Marc-Aurèle, » *dit Eusèbe*, une très violente persécution fut excitée » contre les chrétiens : elle se répandit par tout l'univers, » et fit une infinité de martyrs ». La persécution de Trajan fut également sanglante. On dira que ces carnages se faisaient dans les provinces éloignées, et sans que les empereurs en eussent connaissance? Apologie recevable peut-être, si nous n'avions les lettres respectives de Trajan et de Pline le jeune, si nous ne savions pas que saint Ignace fut interrogé et condamné aux bêtes par cet empereur en personne, *etc., etc.*

lien nous apprend qu'on leur donnait le nom de *Sarmentarii* et de *Senaxii*, c'est-à-dire de gens à sarment, de gens à pieux; parce qu'on employait des sarments pour les brûler à feu lent, ou qu'on les empâlait tout vivants, pour leur faire souffrir encore en cet état de nouveaux supplices. Souvent, après les avoir tourmentés sur le chevalet et leur avoir déchiré le corps, jusqu'à découvrir les entrailles, avec des ongles et des peignes de fer, on y appliquait encore le feu, on répandait du sel sur leurs plaies, on les arrosait d'eau ou d'huile bouillante pour augmenter les douleurs sans avancer leur mort. On ne peut lire sans frémissement et sans horreur les actes authentiques de la plupart de nos martyrs. Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglants, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent chrétiens tourmentés en même temps, et ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption: il cite une ville d'Asie où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitants; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal ont parlé des chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en était prodigieux, qu'ils souffrirent les supplices

les plus cruels et les plus recherchés (1). Libanius, panégyriste de Julien, s'exprime de la sorte dans l'éloge de ce prince (Liban. *parentali in Julian.* n. 58) : « Ceux qui suivaient » une religion corrompue, craignaient beaucoup, » et s'attendaient qu'on leur arracherait les yeux, » qu'on leur couperait la tête, et qu'on verrait » couler des fleuves de leur sang; ils croyaient » que ce nouveau maître inventerait de nouveaux » genres de tourments, au prix desquels les mu- » tilations, le fer, le feu, être submergé dans » les eaux, être enterré tout vif, paraîtraient des » peines légères; car les empereurs précédents » avaient employé contre eux ces sortes de sup- » plices, et ils s'attendaient à être exposés à de » plus cruels : cependant Julien pensa tout dif- » féremment des princes qui avaient mis en » œuvre ces tourments, parce qu'ils n'avaient

(1) Abolendo rumori (*c'est-à-dire le bruit qu'il avait fait incendier Rome*), Nero subdidit reos et QUÆSITISSIMIS POENIS affecit, quos per flagitia invisos, vulgus CHRISTIANOS appellabat... Igitur primò correpti qui fatebantur, deindè eorum MULTITUDO INGENS, haud perindè in crimine incendii, quàm odio humani generis convicti sunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur. Hortos suos et spectaculo Nero obtulerat, et Circense ludicrum edebat, habitu aurigæ et permixtus plebi, vel circulo insistens. Unde quanquam adversùs sontes et novissima exempla meritos, miseratio oriebatur, tanquàm non utilitate publicâ, sed in sævitiam uniùs absumerentur (*Annal.* lib. 15. — *Sénèque, sans nommer les chrétiens, fait aussi allusion aux affreux supplices qu'on leur faisait souffrir*). Ingens mali quod ex alienâ potentiâ impendet, pompa est; ferrum circa se et ignes habet, et catenas et turbam ferarum, quam in viscera immittat humana. Cogita hoc loco carcerem et cruces, et eculeos, et uncum; et adactum per

» pu, par ce moyen, venir à bout de ce qu'ils » s'étaient proposé, et qu'il avait remarqué qu'on » ne tirait de ces supplices aucun avantage... » » Julien déterminé par ces raisons, et sachant » que le christianisme prenait des accroissements » par le carnage que l'on faisait de ceux qui le » professaient, ne voulut pas employer contre » les chrétiens des supplices qu'il ne pouvait » approuver... » Puisqu'on n'a pas répondu à ces observations des derniers apologistes de la religion, il est inutile de grossir la liste de ces témoignages. Il n'y a pas d'homme tant soit peu instruit dans l'histoire de l'Église, qui ne s'écrie avec Lactance, auteur contemporain et témoin oculaire de ce déluge de sang (*De mort. persec.*, chap. 61) : « Quand j'aurais cent langues et autant de bouches, il me serait impossible de » raconter tous les tourments qu'on employa » contre les chrétiens ».

§ V.

355. *D.* Puisque l'empereur du Japon est venu à bout d'éteindre la religion chrétienne dans ses états (1), pourquoi les empereurs ro-

medium hominem, qui per os emergat, stipitem, et distracta in diversum actis cruribus membra; illam tunicam, alimentis ignium et illitam et intentam; quidquid aliud, præter hæc commenta sævitia est (*Epist.* 14).

(1) Il y a encore au Japon des chrétiens, quoique assez ignorants par une longue privation de toute instruction, et en petit nombre, vu la difficulté d'éviter la cérémonie impie du *Gesumi*. Ce sont autant de semences prêtes à germer, quand il plaira au Maître des temps de visiter ce champ désolé.—Vues sur la persécution et l'espèce d'ex-

mains ne l'eussent-ils pu détruire, s'ils l'avaient voulu sérieusement?

R. 1° Les historiens païens nous apprennent que les empereurs ont voulu anéantir le christianisme, et qu'ils l'ont voulu très sérieusement; nous venons de le voir. 2° Nous avons montré que la religion chrétienne avait été établie, dès son commencement, dans la Perse, la Scythie, les Indes, etc., où les Romains n'avaient rien à dire. Le moyen de détruire ce que l'on n'a pas en son pouvoir? 3° Il est absurde de dire que ce qui se fait par un despote et tyran dans quelques îles, peut être exécuté dans tout l'univers. 4° Dieu permet que la religion périsse dans une province; il en menace même celles qui ne la conserveraient pas avec assez de soin : *Dieu*, dit Montesquieu (1), *suivant des décrets que nous ne connaissons pas, étend ou resserre les limites de sa religion;* mais il ne permettra pas qu'elle périsse partout. Son ouvrage doit subsister; sa promesse nous en est un gage certain. *Établissez des coutumes*, dit le même philosophe (2), *formez des usages, publiez des édits, faites des lois; la religion chrétienne triomphera du climat, des lois qui en résultent, des législateurs qui les auront faites.*

356. *D.* La grande étendue de l'empire romain ne donnait-elle pas aux chrétiens la facilité de se soustraire aux persécutions?

tinction de l'Église du Japon (*Dict. hist.* art. *Xogunsama II.*)

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*, seconde partie. *Tolérance.*

(2) *Ibid.*

R. M. Fréret le dit; mais il nous sera permis de dire aussi que ce critique s'enferre pitoyablement. C'est justement le contraire de ce qu'il avance. Si l'empire romain eût été partagé entre plusieurs princes, on aurait pu éviter les poursuites de l'un, et se réfugier chez l'autre; mais comment s'évader, quand le tyran est partout obéi?

§ VI.

357. *D.* Quoiqu'on ne puisse révoquer en doute l'horreur et la multitude des persécutions sans un entêtement ridicule, n'est-on pas fondé à douter du motif de la cruauté exercée contre les chrétiens, et à croire que les empereurs ont eu d'autres raisons que la haine du christianisme pour inonder la terre de sang?

R. Pour disputer sur ce sujet, il faut préalablement contester l'authenticité de toutes les histoires, qui déposent que les chrétiens n'ont souffert que pour leur religion (ci-dessus, n. 354). Tacite dit que Néron ne les fit brûler que parce que leur religion leur avait attiré la haine de toute la terre. Suétone, dans la vie de Néron, dit que l'on condamna aux supplices les chrétiens, espèces d'hommes attachés à une superstition nouvelle et à la magie (1). « Je ne sais, » dit Pline (*lib.* 10, *Epist.* 97), sur quoi tombe » l'information que l'on fait contre les chrétiens,

(1) Afflicti suppliciis christiani genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ (*Sueton* in Nerone, *cap.* 16). — Le dernier mot fait allusion aux miracles qu'opéraient les chrétiens et que les païens attribuaient à la magie.

» ni jusqu'où l'on doit porter leur punition ? » Est-ce le nom seul qu'il faut punir en eux, ou » sont-ce les crimes attachés à ce nom ? Cependant voici la règle que j'ai suivie dans les accusations intentées contre eux (*Epist.* 98). » Je les ai interrogés s'ils étaient chrétiens; » quand ils l'ont avoué, et qu'ils ont persisté une » seconde et une troisième fois, je les ai envoyés » au supplice. » Trajan répond à Pline qu'il a bien fait : qu'il ne faut point faire perquisition des chrétiens; mais que s'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir : *Conquirendi non sunt; si deferantur et arguantur, puniendi sunt* (Ad Sab. Epist. apud Euseb.); que s'ils renient le christianisme et sacrifient aux dieux, il faut leur pardonner. Maximin dit que les empereurs s'étaient appliqués à remettre dans le bon chemin ceux qui s'en étaient écartés, et à les obliger à adorer les dieux de l'empire; mais que les chrétiens se précipitaient d'eux-mêmes, avec une témérité aveugle, dans les derniers périls, et que rien ne pouvait vaincre leur obstination. Il s'exprime en un autre endroit en ces termes : « Nos » prédécesseurs, Dioclétien et Maximien, voyant » que presque tout le monde renonçait au culte » des dieux pour se faire chrétien, ordonnèrent » avec grande justice que ceux qui auraient quitté » leur religion, seraient contraints par les sup- » plices à la reprendre ». Cinquante ans auparavant l'empereur Valérien avait déjà ordonné que les évêques, les prêtres, les diacres fussent punis de mort; que les sénateurs, les chevaliers romains, les hommes de qualité qui se feraient chrétiens, fussent dépouillés de leurs biens et de leur dignité; et que, si après cela ils persévé-

raient dans leur attachement à la religion chrétienne, ils fussent condamnés à mort. Magré tout cela et cent autres témoignages que nous pourrions alléguer, de prétendus savants nous disent que les chrétiens n'ont pas souffert pour leur religion. — Fût-il vrai que les persécuteurs aient cherché des prétextes pour couvrir leur tyrannie, il serait vrai aussi que les chrétiens pouvaient s'en délivrer en apostasiant; c'est donc toujours la religion qui leur coûtait la vie.

§ VII.

358. *D.* N'est-ce pas peut-être la persécution même qui a opiniâtré les chrétiens dans leur religion?

R. Telle est la manière de raisonner de nos philosophes : d'abord ils nient le fait, ensuite ils disputent sur le motif; enfin débusqués partout, ils chicanent sur les conséquences. Convaincus que les persécutions formaient un excellent argument en faveur du christianisme, ils ne voyaient d'autre ressource que de nier les persécutions : forcés dans ce retranchement, ils ont prétendu que ces persécutions avaient eu un tout autre objet que la religion; enfin ils ont imaginé que les persécutions étaient une preuve contraire à la divinité de son établissement. Quand on se livre à l'enthousiasme de la haine, l'on voit tout ce que l'on veut. Tantôt les chrétiens se sont multipliés, parce qu'on les a laissés en paix; tantôt ce sont les souffrances qui les ont attachés à leur religion, et qui les ont affermis dans une croyance qui leur coûtait si cher; en même temps ils assu-

rent que le paganisme fut détruit par la persécution. Absurdités, contradictions philosophiques. — On souffre pour la religion à mesure qu'on y est attaché ; mais on n'y est pas attaché à mesure qu'on souffre pour elle. — Les païens embrassaient le christianisme à la vue des tourments et de la mort des chrétiens; par quelle maxime expliquer ce phénomène? Ce n'est pas la paix du christianisme qui les y invitait, puisqu'ils voyaient mourir les chrétiens; ce n'est pas l'opiniâtreté inspirée par les souffrances, puisqu'ils étaient païens, et qu'ils n'avaient rien souffert (1).

359. *D.* N'est-il pas vrai que, lorsqu'une croyance nous coûte de grands sacrifices, on y est nécessairement attaché?

R. Les anciens philosophes arabes, toujours

(1) Les délires philosophiques, touchant l'effet des persécutions, ont tellement pris faveur chez l'abbé Coyer, qu'il assure que la secte des Hernhuters n'est restée petite et obscure que parce qu'elle a manqué de persécution (*Voyage d'Ital. et de Holl.* t. 2, p. 280). Mais quelle persécution a souffert le mahométisme, l'arianisme, le schisme des Grecs? Quelle persécution le luthéranisme a-t-il souffert en Danemarck et en Suède, où il s'est établi par la révolution d'un moment? L'édit de Henri VIII, qui introduisit tout à coup une nouvelle religion dans toute l'étendue d'un grand royaume, peut-il être regardé comme une persécution contre la secte qu'il fondait, *etc.*? Pourquoi le jansénisme, poursuivi par tout le zèle du premier clergé de l'Eglise, tremblant sous le courroux d'un monarque puissant et absolu, est-il toujours resté faible et petit, et n'a-t-il porté à l'Eglise des coups funestes que lorsqu'il trouva des protecteurs puissants?... Pourquoi la secte des anabaptistes, autrefois si étendue et si puissante, a-t-elle succombé aux efforts que firent les souverains pour la réprimer, et se trouve-t-elle réduite à quelques individus isolés...? Avouons que les philosophes ne consultent ni les faits, ni la raison; ils en imposent aux ignorants, et cette gloire les flatte assez pour leur suffire.

ridiculisés par les modernes, mais souvent plus raisonnables qu'eux, auraient dévoilé ce sophisme par deux mots connus dans l'école des vieilles distinctions : *A priori, concedo : a posteriori, nego.* On fait à la religion des sacrifices, parce qu'on y est attaché ; mais l'on n'y est pas attaché, parce qu'on lui fait des sacrifices : quoique ces sacrifices, adoucis par de grandes consolations, par une espérances ferme et éclairée, par l'abnégation et le renoncement aux choses de la terre, en nous rendant dignes de Jésus-Christ, puissent augmenter notre attachement à la vraie foi (1). — De plus, on est naturellement porté à s'assurer de la réalité de l'objet pour lequel on souffre ; car personne n'aime à souffrir pour des choses fausses ou douteuses. Or, le chrétien qui étudie sa religion et en examine les preuves, s'y attache davantage à raison de la conviction que cet examen produit. Et c'est encore en ce sens que la persécution peut contribuer indirectement à augmenter la foi des fidè-

(1) Un philosophe a fait une observation qui peut trouver place ici. « Dieu permit (dit Montesquieu en parlant des » progrès du mahométisme), que sa religion cessât en tant » de lieux d'être la dominante ; non pas qu'il l'eût aban- » donnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou » dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également » propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. » La prospérité de la religion est différente de celles des » empires. Un auteur célèbre disait qu'il était bien aise » d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du » chrétien. On pourrait dire de même que les humiliations » de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses tem- » ples, les souffrances de ses martyrs sont le temps de sa » gloire ; et lorsqu'aux yeux du monde elle paraît triom- » pher, c'est le temps ordinaire de son abaissement ». (*Grand. et décad. des Rom., chap.* 22).

les : mais cet effet de la persécution ne peut avoir lieu qu'à l'égard de la vraie religion, et en devient une nouvelle preuve. Enfin, par le ravage des persécutions et les coups portés à la religion, on en connaît mieux le prix; on se réveille à l'aspect du danger, et on apprécie avec plus de justesse, la perte dont on est menacé; on voit ce que c'est que les hommes qui l'attaquent, et ce que deviennent ceux qui l'abandonnent; on sent ce qu'on deviendrait soi-même si on avait ce malheur; et dès lors on la range parmi les choses dont la valeur, comme dit un ancien, est mieux connue par la privation que par la jouissance (1). Tout cela n'est encore applicable qu'à la vraie religion, en suppose une expérience réfléchie, les grands effets bien connus, et surtout le contraste avec les erreurs que les persécuteurs prétendent accréditer.

36o. *D.* Dodwel, si connu par un livre écrit contre la gloire des martyrs, n'a-t-il pas prouvé que le désir de la célébrité et d'un vain honneur, était un des motifs qui soutenait le courage des chrétiens dans les tourments?

R. Dodwel a avancé, sans aucune apparence de preuve, une imputation si injurieuse aux grands hommes qui sont morts pour la foi, et si clairement démentie par la simple vue des faits. 1° Les nouveaux convertis, aussitôt traînés au supplice, n'avaient pas le temps de se faire à ce beau système d'honneur, dont l'adoption suppose une longue préparation, et une imagination nourrie dans tous les écarts du délire. 2° La

(1) *Quanti valeant, meliùs carendo quàm fruendo intelligimus* (Cic.)

belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, rendu infame aux yeux de tout l'empire romain, et admiré dans une secte méprisée et persécutée! — Ces extravagantes suppositions ont fait dire à Burnet, évêque anglican de Salisbury, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinosa, n'auraient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-t-il (*Dict. de Chauffepié*, art. *Dodwel*), vous n'avez point reconnu vos fautes, comme vous l'auriez dû faire » publiquement..... Je puis vous assurer que » j'aimerais mieux ne savoir lire ni écrire que » d'étudier ou de faire des livres dans les vues » que vous vous êtes proposées depuis plus de » trente ans. Vous aimez les nouveautés et les » paradoxes, et vous employez votre savoir pour » les établir..... J'estime, comme je le dois, » plusieurs bonnes et belles qualités que vous » possédez, mais je déplore votre malheur dans » tout ce que vous avez fait de répréhensible. » M. Chishull, bachelier en théologie, et membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savants qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger et de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je » ne veux nullement, dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit de prétendre; mais » je veux rabaisser cette autorité, à la faveur de » laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le » genre humain a plus de droit à la connaissance » de la vérité, que l'auteur n'en a à la réputation » dont il jouit par un savoir faux et mal em» ployé. »

§ VIII.

361. *D.* Ne peut-on pas attribuer la ruine de l'idolâtrie à la violence des empereurs chrétiens?

R. 1° Constantin, premier empereur chrétien, n'a régné qu'au quatrième siècle de l'Église. Nous avons démontré que le nombre des chrétiens était prodigieux, que les temples des païens étaient presque déserts dès le premier siècle; dans le second et le troisième c'était bien autre chose encore. Voilà donc l'idolâtrie bien affaiblie, avant que le christianisme fût sur le trône.

2° Ceux qui font valoir cette réflexion démentie par les faits, oublient sans doute leur maxime favorite : *Qu'on s'attache à une religion à mesure qu'on souffre pour en défendre la vérité.*

3° Quelques menaces, quelques édits pleins de modération contre les sacrifices publics et les solennités païennes, ont suffi pour réduire au néant la religion dominante de l'empire. Quelle différence entre cette conduite du premier empereur chrétien et les flots de sang que ses prédécesseurs avaient répandus pour exterminer le christianisme? Trois siècles de persécutions n'ont pu l'ébranler, et un siècle de discrédit suffit pour faire tomber le paganisme. L'idolâtrie, qui avait pour elle les préjugés de l'éducation et la force de l'habitude, qui attirait les hommes par le brillant du spectacle, et par les attraits encore plus forts des passions; l'idolâtrie, que l'homme s'était formée exprès pour satisfaire son cœur, ne peut tenir contre la force des lois; de simples menaces suffisent pour précipiter sa chute : à

peine quelques poignées d'un peuple mutiné veulent exposer leur vie pour la défense d'une religion si complaisante; et le christianisme encore tout récent, qui avait contre lui tous les préjugés et toutes les inclinations de l'homme, qui ne semblait fait que pour révolter ses sens et humilier sa raison; le christianisme, faible dans ses commencements, et ne comptant encore que quelques sectateurs, ose tenir tête à tout l'empire armé contre lui, se multiplie par les efforts mêmes que l'on fait pour le détruire. Quel contraste! Nos adversaires ont-ils prévu le parallèle qu'ils nous donnent occasion de faire? Les lois de Constantin peuvent avoir servi à faire de nouvelles conversions, mais elles servirent encore bien davantage à découvrir les anciennes; c'est alors que l'on vit clairement les progrès que le christianisme avait faits sous les règnes précédents. La multitude même et la rapidité des conversions font assez voir que l'ouvrage était déjà bien avancé, et qu'un nombre infini de gens n'attendaient que le moment favorable pour se déclarer.

4° Un homme très connu par sa haine contre toute religion, mais subjugué par la vérité et l'évidence des faits, a raisonné sur cette matière d'une manière bien glorieuse au christianisme: » On ne voyait plus dans le paganisme vieilli, que » les fables de son enfance, l'ineptie ou la mé» chanceté de ses dieux, l'avarice de ses prêtres, » l'infamie et les vices des rois qui soutenaient » ces vices et ces prêtres. Alors le peuple qui » ne connaissait que ses tyrans sur la terre, » chercha un asyle dans le ciel. Le christia» nisme vint le consoler et lui apprendre à souf-

» frir. Tandis que les vexations et les débauches » du trône sappaient le paganisme avec l'em- » pire, des sujets opprimés et dépouillés, qui » avaient embrassé les nouveaux dogmes, ache- » vaient cette ruine par l'exemple de toutes les » vertus (*Histoire philosophique et politique du* » *commerce*, etc., t. 7, p. 2).

ARTICLE IV.

Les martyrs.

§ I.

362. *D.* Les martyrs sont-ils un argument solide de la vérité du christianisme?

R. On pourrait dire que les martyrs sont plutôt des témoins que des preuves de la vérité de leur foi; mais 1° puisque la multitude et l'autorité des témoins sont une excellente preuve, lorsqu'il s'agit de faits, l'on peut dire que les martyrs sont un grand argument en faveur du christianisme. 2° Quiconque envisagera sans préjugé, la durée, l'étendue et les horreurs du massacre qui a moissonné l'Église naissante, sera forcé de reconnaître dans la fermeté de ses héros une vertu surnaturelle, un courage émané de Dieu et invincible comme lui (1).

(1) Un littérateur appliquait avec beaucoup de justesse à la religion des chrétiens, ces beaux vers d'Horace :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,

363. *D.* Toutes les religions n'ont-elles pas eu leurs martyrs? N'a-t-on pas vu des philosophes faire le martyrologe de toutes les nations?

R. D'abord ces philosophes sont priés de nous fournir le martyrologe des païens, des mahométans, des Chinois, des Talaponis, etc., c'est-à-dire, le catalogue des hommes qui soient morts parmi ces peuples précisément pour attester la sainteté de leur culte, pouvant éviter la mort par l'abandon de leur croyance. En at-

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro,
Merses profundo, pulchrior evenit,
Luctère, multâ prorust integrum
Cum laude victorem.
(Lib. IV, Ode 4.)

On pourra encore, avec la même justesse, appliquer aux martyrs chrétiens les vers d'un autre poète, qui paraît avoir voulu décrire et leurs cruels tourments, et la fermeté inébranlable avec laquelle ils les souffrirent.

Non ignes, cadensque chalybs, non verbera passim
Ictibus innumeris lacerum scindentia corpus
Carnificesque manus, penitusque infusa medullis
Pestis et in medio lucentes vulnere flammæ
Cessavere : ferum visu, dictuque : per artem
Sævitiæ extenti, quantum tormenta jubebant,
Creverunt artus ; atque omni sanguine rupto
Ossa liquefactis fumârunt fervida membris.
Mens intacta manet, superat ridetque dolores :
Spectanti similis fessosque labore ministros
Increpitat, Dominique crucem clamore reposcit,
(Silius Ital. de Bello Pun. l. I,)

tendant le succès de leurs recherches, nous remarquons que ceux qui comparent les martyrs de l'erreur aux martyrs du christianisme, n'ont consulté ni l'histoire, ni la bonne foi, ni les règles du raisonnement. 1° Ces martyrs dans chaque secte sont en petit nombre (1); ceux de l'Église catholique sont sans nombre. Nous l'avons démontré par la narration des païens mêmes (ci-dessus n. 354). Nous renvoyons en outre aux *véritables actes des Martyrs recueillis, revus et corrigés sur plusieurs manuscrits, sous le titre:* Acta primorum Martyrum sincera et selecta, *par D. Thierry Ruinard, traduit en français par M. Drouet de Maupertuis,* 1768. L'auteur du Dictionnaire philosophique nous apprend lui-même, que Dom Ruinard est *un homme aussi instruit qu'estimable et zélé.* Ceux qui ont entrepris de le réfuter, ont été convaincus d'ignorance ou de mauvaise foi (2). Dodwel n'a pas tenté de lui répondre. Mabellon, Pagi, Ansaldi ont également dévoilé ses erreurs.

2° Les martyrs de l'Église catholique ont été en grande partie des hommes illustres par leur science, leur condition, leur vertu; des sages, des philosophes, des magistrats, etc.

(1) Outre l'entêtement naturel des fanatiques, rien ne doit nous empêcher de croire, avec Tertullien, que le démon épaissit les ténèbres où marchent ces misérables, et renforce leur opiniâtreté, dans la vue d'avoir aussi des martyrs. *A diabolo scilicet, cujus sunt partes intervertendi veritatem... habet et virgines, habet et continentes*), l. de Præscrip. c. 40).

(2) Voyez les savants écrits de M. Davis et de M. Spedalieri contre un mauvais réchauffé de l'*Examen critique*, publié en anglais par Gibbon, à la fin de son *Histoire de la décadence de l'empire romain.*

3° Les sentiments qui les ont accompagnés à la mort, n'ont point eu les caractères du fanatisme. Souffrir avec patience et avec joie; faire éclater dans les plus affreux supplices la douceur, la tranquillité d'esprit, une foi vive, une charité qui embrasse ses bourreaux mêmes, ne sont point les marques d'un entêtement superstitieux. Ces qualités des martyrs doivent faire rougir les philosophes, qui leur ont comparé les sauvages de l'Amérique insultant à la mort dans les transports de la fureur et d'un désespoir insensé (1).

4° Nos martyrs sont morts pour un culte démontré vrai, les autres pour des doctrines démontrées fausses.

5° Ceux-ci mouraient pour un culte dans lequel ils avaient été élevés dès l'enfance, dont ils ne croyaient la vérité que par préjugé d'éducation. Les premiers mouraient pour une religion contraire à tous les anciens préjugés, qu'ils avaient embrassée par choix, avec connaissance de cause. Ils savaient qu'en l'embrassant ils s'exposaient à la mort. L'entêtement et la prévention ne pouvaient les aveugler alors. « Vous vous » moquez de notre religion, disait Tertullien aux » païens, nous nous en sommes moqués autre» fois comme vous. Nous avons eu les mêmes » préjugés que vous; mais la réflexion et l'exa-

(1) « Où est l'homme, demande J.-J. Rousseau, où est » le sage, qui sache agir, souffrir et mourir sans faiblesse » et sans ostentation ? » (*Émile*, t. 3, p. 179). Ces deux caractères de la mort des *martyrs* chrétiens, *sans faiblesse et sans ostentation*, sont la pierre de touche qui convainc de faux tous les martyrs du fanatisme. — Réflexions sur le faux courage des Sauvages à la mort (Art. Basil dans le *Dict. Géograph*).

» men nous ont corrigés. L'on n'est point chré-
» tien par préjugé de naissance, mais par con-
» viction et par choix. *Fiunt, non nascuntur*
» *Christiani* (Apol. c. 18)».

6° Les apôtres et les disciples de Jésus-Christ mouraient pour attester qu'ils avaient vu de leurs yeux Jésus-Christ ressuscité, qu'ils l'avaient entendu, qu'ils l'avaient touché; ce n'est point ici un dogme de spéculation, c'est un fait avéré par le témoignage des sens. Ils avaient vu de leurs yeux la multitude des miracles qui constataient sa divinité. « Comment nous serait-il possible, » disaient-ils, de ne pas publier ce que nous » avons vu et entendu. » *Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui* (Act. 4). Les martyrs postérieurs avaient vu les miracles des apôtres, opérés par Pierre, Jean, Paul et les autres dont le livre de leurs *actes* est rempli. Cette foule de témoins oculaires fait une preuve judiciaire unique qui ne se trouve dans aucune autre cause, et Pascal a eu raison de dire: *Je crois à des témoins qui se laissent égorger.* On peut s'entêter en faveur d'une opinion, mais un homme sensé ne peut sacrifier sa vie pour attester qu'il a vu ce qu'il n'a pas vu en effet (1).

364. *D.* Quoique cette réponse paraisse appuyée de toute l'autorité de l'histoire, ne pourrait-on pas douter de quelques-unes des diffé-

(1) « Rien de semblable, dit un auteur moderne, ne » s'est vu dans la religion idolâtre, ni dans aucune secte » juive ou chrétienne; et l'on n'a jamais entendu dire que » personne soit mort pour attester qu'il avait vu les méta- » morphoses de Jupiter, les conversations de Mahomet » avec l'ange Gabriel, ou les disputes de Luther avec le » diable. » (*Théorie du pouvoir pol. et relig.*, t. 2, p. 364).

rences qu'elle suppose? Par exemple, n'y-a-t-il point eu parmi les protestants des hommes sages et vertueux qui sont morts pour leur foi? Est-il bien sûr que les apôtres ont souffert le martyre pour attester la vérité de leur prédication?

R. Quand toutes les distinctions que je viens de remarquer, n'auraient pas lieu à l'égard de tous les martyrs de l'erreur, la totalité formerait toujours un mur de séparation que rien ne serait capable d'ébranler. Mais 1° les protestants de bonne foi avouent que les plus illustres de leurs prétendus martyrs ont été condamnés pour d'autres raisons que celles de la religion qu'ils professaient. Un Crammer, par exemple, Primat d'Angleterre, dont les fourberies, les mauvaises mœurs, les variations sur la religion sont assez connues : un Claude Brousson, atteint et convaincu de trahison et de conspiration contre l'état. On trouvera dans ces Martyrologes, des rebelles, des martyrs forcés, dont les procédures criminelles font un contraste assez remarquable avec les actes de nos martyrs. — 2° Pour ce qui est de la mort des apôtres, on ne peut douter du martyre de saint Jacques, des saints Pierre et Paul, de saint Jacques le mineur. Quant aux autres, saint Polycarpe, saint Clément d'Alexandrie, affirment que tous ont été martyrs. Leur témoignage et la tradition constante des chrétiens suppléent abondamment à l'authenticité qui manque à leurs histoires. Aucun ancien auteur n'a contesté le martyre des apôtres, si l'on excepte un certain Héracléon, hérétique valentinien qui condamnait la mort pour Jésus-Christ. — Il en est de même de leurs disciples immédiats, qu'on doit aussi considérer comme des

témoins oculaires de l'histoire de Jésus-Christ, et dont le martyre est constaté par des pièces irrécusables. Plusieurs sont mis au nombre des martyrs dans le canon de la messe, pièce de la plus haute antiquité. — Mais, quand les apôtres et leurs disciples n'auraient pas souffert *le* martyre, ils étaient du moins tous prêts à le souffrir; et ils s'y sont exposés plusieurs fois, sans varier jamais dans leur témoignage au milieu des plus grands dangers. Ils ont souffert les prisons, le fouet, la faim, les traitements les plus durs et les plus ignominieux; leur vie n'a été qu'une suite de persécutions et de souffrances, et pour me servir de l'expression de saint Paul, une mort continuelle. Ce témoignage a donc toute la force qu'on peut désirer dans ce genre de preuve.

§ II.

365. *D.* Outre le témoignage que les vrais martyrs rendent à la vraie religion, n'y a-t-il pas quelque réflexion simple que toute espèce de martyrs fait naître contre les philosophes athées ou déistes?

R. Ces messieurs, en cherchant des martyrs dans toutes les religions, ne font pas attention que tous ces martyrs, vrais ou faux, prouvent contre eux combien la persuasion d'une autre vie est indépendante de tout culte particulier et des altérations que l'esprit de secte a produites dans les dogmes du christianisme; combien ces principes : *qu'il faut tout sacrifier à la vraie foi; qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, que la mort de ses serviteurs est précieuse*

à ses yeux, qu'il saura nous dédommager de tous les maux que les hommes nous auront fait souffrir, etc., — combien, dis je, ces maximes sont profondément gravées dans les cœurs des hommes en général. La fausse application que quelques sectaires en ont faite à leur croyance, en prouve la réalité et la force. Le raisonnement que fait saint Ambroise au sujet des vrais martyrs, peut se faire au sujet de tous les martyrs : *Dum mortis tolerantia indubitanter excipitur, spes immortalitatis evidenter asseritur. Nunquàm enim hanc vitam tam constanter expenderent, nisi esse alteram perfectâ definitione sentirent* (in Nat. SS. Nazarii et Celsi).

ARTICLE V.

Les Saints Pères.

366. *D.* Quoiqu'un grand nombre des Pères de l'Église n'ait pas souffert la mort pour Jésus-Christ, leur témoignage n'est-il pas approchant de celui des martyrs?

R. Il est indubitable par la vie et les écrits de ces grands hommes, qu'ils étaient effectivement dans la disposition d'attester de leur sang la vérité du christianisme, et qu'ils l'ont professé et enseigné avec tout le zèle et toute la force des martyrs; mais indépendamment de cette disposition, leurs grandes lumières, et le soin qu'ils eurent d'approfondir les preuves de la religion, sont un grand préjugé contre l'incrédulité. Est-il croyable qu'un Chrysostôme, un Jérôme, un Augustin, un Tertullien, un Origène aient ignoré

les preuves d'une religion à laquelle ils étaient si attachés? On trouve, dans le Traité de ce dernier contre Celse, presque toutes les objections des incrédules modernes, avec les réponses dont se servent encore aujourd'hui les apologistes de la religion. Plusieurs avaient été païens, comme Justin, Tertullien, Cyprien, Clément d'Alexandrie, etc. Des philosophes se laissent-ils réfuter sans se sentir accablés du poids des raisons...? Le paganisme était désavoué par tous les grands hommes de l'antiquité; les Socrate, les Platon, les Aristote, les Cicéron le regardaient avec mépris : le christianisme a toujours réuni les suffrages des hommes éclairés. Qu'on nous montre des Ambroise, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Cyrille, des Athanase, etc. défenseurs de l'Alcoran et des superstitions chinoises... Mais ce qui est surtout remarquable dans les ouvrages des Pères, c'est ce consentement universel, cette unité de doctrine qui forme une chaîne de tradition aussi indivisible que la vérité elle-même; c'est le concert unanime parmi ce grand nombre de docteurs, dans le fond des choses, sur tous les points capitaux, et sur chaque article de notre foi donné pour tel par l'Église. Ni l'éloignement des lieux qu'ils ont habités dans les trois parties du monde connu, ni la différence des mœurs et des idées, comme des idiomes et des goûts; ni la distance des temps, en remontant même de cette époque jusqu'aux premiers disciples des apôtres; rien ne met la moindre diversité dans l'enseignement public, ni dans la croyance; rien qui ne concoure à former cette chaîne de traditions, oracle non moins fixe que le dépôt des révélations de l'Écriture, dont elle

fait le complément. Dans cette foule d'hommes de génie, on remarque sans doute la riche variété des talents naturels, ainsi que des dons reçus d'en-haut : on admirera particulièrement dans Athanase la sagacité et la force du raisonnement; l'onction et la douceur du style d'Ambroise; la brillante et pathétique éloquence de Chrysostôme; la noble élégance et la précision de Basile; la sublimité jointe à l'exactitude de Grégoire, dit pour cela le Théologien; le nerf et l'érudition de Jérôme; enfin tout ce que la plupart de ces qualités ont de plus utile à l'Église, employé tour à tour par Augustin : mais en même temps on trouvera une invariable conformité de doctrine entre eux tous, la plus parfaite uniformité dans tous les points définis par l'Église, malgré l'attrait de la matière et la démangeaison si naturelle à l'homme d'enchérir, de controuver, d'innover dans le dogme et dans la morale, dans des choses qui, ne tombant pas sous les sens, laissent à l'imagination une carrière parfaitement libre. Peut-on n'admirer point un accord de cette nature, quand on considère les schismes de la philosophie, qui n'a jamais su réunir deux hommes dans le même système; ni maintenir le même système dans le même homme ?

367. *D.* Ne trouve-t-on pas dans les écrits de ces hommes célèbres des erreurs, des raisonnements faibles, des allégories forcées, des réflexions trop mystiques ?

R. Quelque défaut que puissent avoir les écrits des Pères, on ne peut leur refuser de grandes connaissances, une force et une étendue de génie incompatibles avec leur attachement à

la religion de Jésus-Christ, si cette religion n'était point à l'épreuve de l'examen le plus rigoureux. Personne n'a jamais prétendu attribuer à aucun d'eux le privilége de l'infaillibilité ; mais leurs erreurs sont de peu de conséquence, et n'affaiblissent point le témoignage qu'*ils* ont rendu à la foi. — Dans leurs grands et longs ouvrages il y a sans doute de l'inégalité; mais ce qu'il est bon de ne pas perdre de vue, c'est le goût des siècles où ils ont écrit; et ce qui est encore plus digne de considération, c'est que leurs écrits sont infiniment plus sensés et plus agréables que ceux des auteurs profanes du même temps (1). — Les allusions et les allégories peu naturelles qu'on reproche à quelques-uns, n'étaient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisissaient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi et de la morale de l'Évangile (2).... L'ÉcritureSainte leur était si fami-

(1) Quelle différence, par exemple, de la manière vaine, affectée, puérile de Libanius, au sens exquis et pressé, à la justesse, à l'énergie, au véritable atticisme de saint Basile! Quelle différence ne remarque-t-on pas à travers la rouille même de l'Occident, entre le pédantisme de Symmaque, et l'aménité naturelle, la simplicité noble et naïve de saint Ambroise?

(2) *Quid enim? dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur* (Phil. 1). *Ex his quæ animus novit, surgat ad incognita quæ non novit: quatenùs exemplo visibilium se ad invisibilia rapiat, et per ea quæ usu didicit, quasi confricatus incalescat* (Greg. M. Hom. 11. in Evang.) — Voyez l'*Apologie des écrits des Pères contre Barbeyrac*, par dom Ceillier, et un autre ouvrage latin intitulé : *Liber de Morali Patrum doctrinâ ad-*

lière, et ils prenaient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des applications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral.... Les Chrysostôme, les Léon, les Cyprien, les Tertullien, et beaucoup d'autres n'ont pas besoin de cette justification; la force de leurs raisonnements égale la rapidité de leur éloquence. Vincent de Lérins disait de ce dernier, que *ses écrits renfermaient autant de sentences que de paroles, et que ces sentences étaient autant de victoires.*

ARTICLE VI.

Effets du christianisme.

§ I.

368. *D.* Quelle est la réfutation la plus sensible et la plus victorieuse de tous les égarements de l'incrédulité ?

versùs Librum Barbeyrac. Liburni, 1767, in-4°. Tout ce que ce fougueux protestant, ainsi que Daillé et d'autres de la même communion, ont dit pour affaiblir l'autorité des Pères et le respect qu'on leur a toujours porté dans l'Eglise de Dieu, ne prouve autre chose que l'impossibilité reconnue par tous les sectaires, d'accommoder leur doctrine avec les nouvelles opinions. Daillé a été victorieusement réfuté par un anglican, qui s'est joint aux catholiques contre le traité de ce ministre, si injurieux aux Pères (M. Williams Réeves, auteur d'une traduction anglaise des Apologies de saint Justin, de Tertullien, etc.). L'opposition générale de la doctrine des Pères avec celle des nouvelles sectes, est reconnue par les plus habiles protestants. Casaubon avouait que l'autorité des Pères l'accablait. Du Moulin s'est vu réduit à accuser de supposition leurs ouvrages les plus authentiques; Thomas James s'imaginait que les catholiques les avaient tous altérés.

R. C'est la conduite d'un homme qui vit selon les lois du christianisme. Rien ne montre mieux la faiblesse de la philosophie profane que le tableau d'un vrai chrétien, qui exprime dans ses mœurs l'esprit de la loi qu'il professe. C'est ici le cas de dire, qu'on connaît l'arbre par les fruits, et la cause par ses effets. Les paroles des philosophes sont magnifiques, disait saint Cyprien, mais la vie des chrétiens est une philosophie de fait, les raisonnements sont d'un côté et les actions de l'autre (1). Un philosophe inconséquent (J.-J. Rousseau), qui réfute lui-même ses erreurs, rend à cette vérité un hommage précieux. « Une dernière ressource à employer » contre l'incrédule, c'est de le toucher; c'est » de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et » de lui rendre la religion si aimable, qu'il ne » puisse lui résister.... Quel argument contre » l'incrédule que la vie d'un chrétien ! Y a-t-il » ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour » son cœur, quand ses amis, ses enfants, sa » femme concourent tous à l'instruire en l'é- » difiant ! quand sans lui prêcher Dieu dans » leurs discours, ils le lui montrent dans les » actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est » l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui » plaire ! quand il verra briller l'image du Ciel » dans sa maison ! Quand une fois le jour, il » sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas

(1) *Nos autem, fratres dilectissimi, qui philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam sed veritate præferimus, qui virtutum conscientiam magis quàm jactantiam novimus : qui non loquimur magna, sed vivimus quasi servi et cultores Dei* (Cyprian. de Bono patientiæ, *Serm.* 3).

» ainsi par lui-même; quelque chose de plus » qu'humain règne ici(1) ».

369. *D.* Malgré la sainteté de la loi chrétienne, n'y a-t-il pas un grand nombre de ses sectateurs qui se déshonorent par tous les vices des païens?

R. Nous avons fait voir la frivolité de cette observation, en traitant des effets de la religion en général (l. 1, c. 5, §. 3, n. 133). Nous ajouterons, 1° que, pour s'en prévaloir contre le christianisme, il faudrait montrer qu'un chrétien vivant selon la foi, ne vaudrait pas mieux qu'un païen, qu'un mahométan, qu'un Chinois vivant selon la sienne. 2° Malgré les crimes des chrétiens, les bons effets du christianisme sont sensibles. Pour peu qu'on connaisse les mœurs et le gouvernement des nations païennes, l'on ne peut que bénir la Providence d'avoir éclairé les hommes par une religion qui les a si heureusement changés. A mesure qu'elle s'est étendue dans le monde, le monde s'est renouvelé, et a vu croître les fruits de l'honnêteté et de la vertu sur les ruines du vice et des plus monstrueux désordres (2). Saint Paul, témoin oculaire de cette révolution, ne craignait point d'être démenti, en rappelant sans cesse aux fidèles ce qu'ils avaient été avant leur conversion,

(1) Quand la philosophie est sage, son langage rend quelquefois celui des apôtres et des saints. Le citoyen de Genève raisonne ici à peu près comme saint Pierre : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum in die visitationis* (1 Petr. 2).

(2) *Ego quasi terebinthus extendi ramos meos; et rami mei honoris et gratiæ. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis* (Eccli. 24).

et ce qu'ils étaient devenus depuis (1). Ce qu'est un flambeau brillant porté dans un lieu de ténèbres; ce qu'est l'astre du jour quand il chasse les ombres de la nuit; c'est ce qu'a été le christianisme pour l'univers. 3° Une considération qu'il ne faut pas perdre de vue, est *que*, s'il y a des chrétiens corrompus, qui se *déshonorent* par tous les vices des païens, ils le font contre la loi de leur religion et le cri de leur conscience, qui tôt ou tard en ramène au moins une grande partie au chemin de la vertu; tandis que les païens se livrant aux vices les plus révoltants, avaient pour exemple leurs divinités mêmes, et croyaient faire un acte de religion en imitant leurs dieux.

370. *D.* Pourquoi donc nos philosophes ne cessent-ils point de faire le parallèle des chrétiens avec les païens et les infidèles, et de donner toujours à ceux-ci la préférence sur ceux-là?

R. D'où vient qu'il n'y a rien de si évident sur quoi on ne puisse s'aveugler? D'où vient que les passions égarent l'esprit, et que le goût des paradoxes renverse toutes les idées reçues? Au reste, il paraît certain que, dans cette conduite des philosophes, il y a moins d'ignorance et d'aveuglement que de malice et d'envie de tromper les simples. Car veulent-ils sérieusement nous cacher les désordres publics, approuvés, auto-

(1) *Eramus enim aliquando et nos insipientes, increduli, errantes, servientes desideriis et voluptatibus variis, in malitiâ et invidiâ agentes, odibiles, odientes invicem. Cùm autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei*, etc. (Ad Tit. cap. 3).—*Et hæc quidam fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis*, etc. (I Cor. 6). — *Fuistis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino* (Ephes. 5).

risés, sacrés chez les nations qu'ils exaltent le plus, tels que les Grecs et les Romains, etc. Ne savons-nous pas que la modestie, la pudeur, la décence étaient bannies de Sparte; que le libertinage des Lacédémoniens était passé en proverbe dans toute la Grèce; que le vice contre nature avait infecté toutes ces nations...; que les Athéniens étaient un peuple frivole, inconstant, jaloux, superstitieux, voluptueux, ingrat, injuste et cruel : que leur république était sans cesse en combustion; toujours tumultueuse, agitée perpétuellement par les brigues et les factions, et livrée à la fougue du plus vil harangueur...; que le peuple romain, tout composé de soldats, eut toujours le caractère injuste, violent, féroce... ? Nous avons lu dans Tacite, dans Suétone, dans Ammien-Marcellin, les terribles effets des spectacles barbares de l'amphithéâtre; dans Ovide, dans Juvénal, dans Perse, l'influence qu'avaient sur les mœurs les obscénités des comédiens et des pantomimes; dans Térence et dans Lucien, les impressions funestes que faisaient les statues et les tableaux déshonnêtes exposés dans les places publiques (1); dans Ovide,

(1) Quand on ignorerait l'histoire de Rome et de la Grèce, les ruines d'Herculanum serviraient de preuve parlante à cette assertion; les excès les plus abominables y étaient célébrés somme des vertus sublimes; on ne saurait voir les images qui en restent sans être saisi d'horreur. Le vice doit être porté bien loin, quand la peinture et la sculpture l'immortalisent et en font l'ornement d'une ville. Sans le zèle des Chrétiens, qui immolèrent tous ces vestiges de l'abomination à la pureté des mœurs, on verrait dans toutes les villes romaines ce qu'on voit aujourd'hui dans Herculanum, que le mont Vésuve a conservé tel qu'il était l'an 80 de l'ère chrétienne. — M. Fougeroux de Bon-

les prières criminelles que les païens adressaient à leurs dieux; dans tous les historiens du temps, nous avons vu les excès horribles d'impudicité qui étaient conseillés par les philosophes, ou consacrés par la religion (1); les outrages faits à l'humanité par la manière dont on traitait les esclaves (2); la barbarie des combats de gladiateurs, les ébranlements continuels des états par les séditions et les guerres civiles, les massacres fréquents des princes et des rois, l'extravagance révoltante de l'idolâtrie. Il est inutile d'étendre ce tableau après ce que nous avons dit ci-dessus

daroy (*Recherches sur les Ruines*, etc.) travaille à affaiblir la force de ces preuves par des explications auxquelles il est impossible d'acquiescer. Les monuments des nations sont l'image subsistante de leurs mœurs; et quand ces monuments sont consacrés au vice, ils éternisent, suivant le langage du sage, la honte du désordre et de la folie. *Sapientiam enim prætereuntes, non tantùm in hoc lapsi sunt ut ignorarent bona, sed et insipientiæ suæ reliquerunt hominibus memoriam, ut in his quæ peccaverunt, nec latere potuissent* (Sap. 9).

(1) On peut voir sur ce sujet un beau discours latin de Jean Conrad Rungius : *De Romanorum luxuriâ et corruptissimis moribus quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corruperunt et pessum dederunt.* (Harderwick, 1718, in-4°). C'est un commentaire historique de ce beau vers de la sixième satire de Juvénal :

...Sævis armis...
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

(2) Pour les moindres fautes, telles que d'avoir cassé un verre, on les jetait dans les viviers, pour nourrir les poissons. Les dames, à leurs toilettes, se livraient à toutes les fureurs de Busiris contre les esclaves qui les coiffaient. Le sang coulait pour une boucle ou une épingle mal mise. Sans les tableaux qu'Ovide et Juvénal nous ont laissés de ces horreurs, elles paraîtraient incroyables.

avec Bossuet; après ce qu'on a lu dans l'*Origine des Lois*, par M. Goguet, t. 5 et 6; dans l'*Apologie de la Religion*. ch. 11; dans le *Dictionnaire philosophique de la Religion*, t. 1, p. 348, etc. Un demi-siècle de paganisme présente infiniment plus d'excès énormes qu'on n'en trouve dans toutes les monarchies chrétiennes depuis que le christianisme règne sur la terre.

§ II.

371. *D.* N'est-ce pas à la philosophie et à la culture des lettres qu'il faut attribuer la révolution dont vous faites honneur au christianisme?

R. La philosophie et les lettres ont été cultivées par les Grecs et les Romains, comme par les chrétiens, et n'ont rien changé à l'état des choses; d'où nous sommes en droit de conclure que cette réforme est l'ouvrage du christianisme. Cette conséquence est reconnue par des hommes que les philosophes respectent. « Nos gouvernements modernes, dit J.-J. Rousseau (*Émile*, t. 3, p. 208), doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires: cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres, car partout où elles ont brillé, l'humanité n'a pas été plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois en font foi. » Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. 24, ch. 3)

appuie cette observation de Rousseau : « Pendant que les princes mahométans donnent sans » cesse la mort et la reçoivent, la religion chez » les chrétiens rend les princes moins timides, » et par conséquent moins cruels. Le prince » compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. » Chose admirable ! la religion chrétienne, qui » ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre » vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.... » — C'est la religion chrétienne qui, malgré la » grandeur de l'empire et les vices du climat, a » empêché le despotisme de s'établir en Éthiopie, » et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de » l'Europe et ses lois.... Que l'on se mette devant les yeux, d'un côté les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, » et de l'autre la destruction des peuples et des » villes par ces mêmes chefs; Thimur et Gengiskan qui ont devasté l'Asie; et nous verrons » que nous devons au christianisme et dans le » gouvernement un certain droit politique, et » dans la guerre un certain droit des gens que » la nature humaine ne saurait assez reconnoître... » — « C'est à la religion chrétienne, dit » Beausobre (*Étude de la polit.* p. 401), qu'on » doit un système de gouvernement plus juste, » plus libre, plus éclairé. On lui doit encore la » vertu d'observer les lois de l'humanité au milieu des guerres les plus cruelles. » Voyez dans les Gaules, dit Moreau (1), au commencement du cinquième siècle, « Les lois et la religion gou-

(1) *Leçons de morale et de physique, rédigées par les ordres et d'après les vues de feu monseigneur le Dauphin, pour l'instruction de ses enfants.*

» verner presque seules un pays abandonné par » la faiblesse de ses légitimes souverains, sur- » vivre à l'autorité de ceux-ci; triompher d'un » peuple conquérant, adoucir ses mœurs; lui » donner des principes d'une administration ré- » glée, et servir ainsi de sauvegarde aux vaincus » contre la fureur et l'insolence des vainqueurs ». La même chose arriva en Italie lors de l'incursion des Huns.... « Quelle autre religion, dit un cé- » lèbre magistrat (1), a l'avantage d'avoir fait » disparaître les horreurs du despotisme, le spec- » tacle de la servitude, le mépris de l'humanité, » et toute la férocité des anciens peuples? » Je- tons enfin un coup d'œil sur les pays où la reli- gion chrétienne a disparu avec ses fruits, qu'on se représente l'état de la France révolutionnée, devenue païenne et philosophique, les scènes horribles qui ensanglantèrent le royaume d'un bout à l'autre; qu'on lise l'histoire des agents et des employés de la révolution, et l'on com- prendra ce que l'on doit au christianisme, mieux encore par ce qu'il ne fait plus, que par ce qu'il a fait. « Si je n'étais pas chrétien, dit un homme » qui l'était beaucoup, je le deviendrais en voyant » ce que deviennent ceux qui tâchent de l'être » véritablement; mais plus encore en voyant » ce que deviennent ceux qui l'ont été, au » moins par quelque apparence, contrainte ou » suite d'éducation, et qui ne le sont plus du » tout. »

(1) M. Séguier, avocat-général au parlement de Paris. (*Réquisit.* du 18 août 1770).

§ III.

372. *D.* D'où viennent donc la haute sagesse et les vertus sublimes des Chinois, qui n'ont pas été formés par les leçons du christianisme (1)?

R. 1° Ceux qui se disent si pénétrés *de la* sagesse des usages, des mœurs et de la religion des Chinois, devraient témoigner leur estime pour tout cela par d'autres preuves que par des déclamations philosophiques et des injures contre les chrétiens. Aucun sage en Europe n'a encore embrassé les lois, les usages, les mœurs, la religion des Chinois : mais à la Chine, des princes, des lettrés et un peuple innombrable ont professé le christianisme avec toute la fermeté *des* premiers martyrs. Quand un de nos philosophes aura sacrifié ses biens, sa liberté, sa vie, à la morale et à la religion des Chinois, nous examinerons de plus près ce qu'il en faut penser.

2° Toutes ces merveilles qu'on nous raconte des Chinois, sont réfutées par des faits et par le témoignage des hommes les mieux instruits de l'état de ce peuple, si cher aux philosophes. L'amiral Anson nous peint les Chinois comme un peuple lâche, poltron, esclave, perfide, très

(1) Notre belle philosophie n'a peut-être prodigué les paradoxes dans aucune matière autant que dans l'éloge des nations infidèles. Elle avait d'abord érigé en modèles de vertus et de sagesse les anciens païens, ensuite les Turcs, puis les Chinois; après quoi sont venus les habitans d'Otahiti; les Péruviens ont succédé à tout cela dans *les Incas* de Marmontel. J'espère bien recevoir au premier jour le panégyrique des Cannibales. Ces *vertueux citoyens* de l'Amérique mangent leurs pères quand ils sont vieux, pour les soustraire aux misères de la décrépitude : manducation pleine d'*humanité* et de *bienfaisance*.

peu industrieux, excepté dans l'art de tromper et de mentir, d'une avarice et d'une friponnerie inconcevables. Les enfants mêmes savent qu'à la Chine, les marchands ont de fausses aunes et de fausses balances, et que si on les leur ôtait aujourd'hui, ils en feraient demain de nouvelles: la seule preuve qu'on ait de leur bonne foi, c'est l'inscription qui est à l'entrée de leurs boutiques: *Pou hou.* Ici on ne trompe personne (1). Les Mandarins, quoique lettrés et disciples de Confucius, se servent de l'autorité des lois, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent; presque toutes les punitions se réduisent à des amendes, et c'est sur ce fonds que sont assignés les plus clairs revenus de ceux qui composent les tribunaux. Ces sages magistrats ont fait tant de progrès dans la morale, qu'ils s'entendent souvent avec les voleurs pour détrousser les étrangers; et quand les scélérats qu'ils protégent ne sont

(1) Voici comment les *Mémoires concernant la Chine* (à Paris, chez Nyon, 1777, t. 2) justifient les Chinois contre l'accusation de vol et de mauvaise foi dans le commerce. « L'acheteur et le vendeur ont chacun leurs balances; à quoi » donc servirait-il d'en avoir de fausses? Si les marchands » chinois sont Tyriens, Carthaginois et Grecs sur l'article » de la bonne foi, c'est que le seul frein de la conscience » et de la religion peut contenir la cupidité dans les bornes » de la justice. » Que répliquer à une réponse si victorieuse? *tous les acheteurs sont obligés d'avoir une balance;* cela prouve que les vendeurs ne sont pas fripons.... *Le seul frein de la conscience et de la religion peut contenir la cupidité;* si cela est ainsi, et que les Chinois n'aient pas ce frein, comme la réponse le suppose, pourquoi donc exalter la sagesse et la probité de ce peuple? Pourquoi prôner des lois qui ne peuvent rien *sur la conscience*, qui ne sauraient *donner un frein à la cupidité?*

pas fidèles à payer la protection, pour-lors *ils* les punissent en confisquant tous les vols à leur profit. Le droit des gens est si bien connu à la Chine, qu'en 1743 on n'y pouvait pas concevoir comment l'amiral Anson (*Voyage de George Anson*, l. 3, ch. 7), qui s'était rendu maître d'un galion d'Espagne, n'avait pas commencé par faire massacrer tout l'équipage (1). Dans ce même temps les Anglais, après avoir sauvé la ville de Canton d'un incendie général sous les yeux mêmes du vice-roi, furent obligés de servir de sauvegarde aux marchands chinois, pour les préserver d'être pillés par la populace. Tel est le bon ordre et la police des villes de la Chine. Le voyageur anglais observe que leur morale, même spéculative, est très bornée et très *imparfaite*, leur gravité et leur politesse une pure affectation; que les magistrats y sont corrompus, le peuple voleur, les tribunaux dominés par l'in-

(1) Quelques missionnaires ont entrepris de combattre ces observations, ou plutôt ces faits, par quelques maximes spéculatives d'une bienfaisance de parade tirées des livres chinois; mais qu'ils accordent, s'il est possible, ces maximes avec la déprédation continuelle exercée par les Chinois chez tous leurs voisins, avec le sang-froid qui dirige le massacre des prisonniers, avec cette multitude de rois et de princes dont le sang a été répandu après la victoire, comme celui d'autant de scélérats dévoués au glaive de la justice. On en a vu encore un exemple affreux en 1777. Les Chinois ayant conquis le royaume de Siao, ont conduit à Pékin le roi de ce pays, sa femme, ses enfants, et les principaux de sa cour, les ont présentés à l'empereur (prince qui passait pour un modèle de sagesse et de bonté), et les ont massacrés par ses ordres. On n'a épargné de toute cette famille qu'une malheureuse princesse de cinq ans. Il faut convenir que la politique guerrière des Européens, quelque blâmable qu'elle soit à bien des égards, est, en comparaison de celle de la Chine, un code d'humanité et de justice.

trigue et la vénalité; le gouvernement faible, exposé à être envahi par une poignée d'aventuriers. L'on sait d'ailleurs que c'est le bâton, et non point les lois et la morale, qui gouverne la Chine. Ce jugement d'Anson est confirmé par J.-J. Rousseau, *Œuvres diverses*, t. 1, p. 14; par Montesquieu, *Esprit de Lois*, l. 8, c. 21, l. 14, c. 20, l. 12, c. 7, l. 16, c. 8; par des missionnaires qui ont passé leurs jours dans cet empire, *Lettres édif.* 24, *Recueil*, p. 63, etc., et plus récemment par l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, qui, malgré les paradoxes et les erreurs dont il a défiguré son ouvrage, est celui qui, a le plus victorieusement réfuté toutes les imaginations européennes sur la sagesse et les vertus des Chinois. Le tableau qu'il fait de l'infanticide, est des plus frappants, et suffit pour donner l'idée d'une nation abominable (1). « Ou les accoucheuses y étouffent les » enfants dans un bassin d'eau chaude, et se » font payer pour cette exécution, ou on les » jette dans la rivière, après leur avoir lié au » dos une courge vuide, de sorte qu'ils flottent » encore long-temps avant que d'expirer; les cris » qu'ils poussent alors, feraient frémir partout » ailleurs la nature humaine; mais là on est ac- » coutumé à les entendre, et on n'en frémit pas.

(1) Il a paru, dans le sixième volume des *Mémoires sur la Chine*, une lettre du P. Amiot, où l'on tâche d'affaiblir les horreurs de l'infanticide chinois; mais cette lettre même, bien approfondie, est une pleine confirmation de cette pratique abominable, tolérée et même autorisée par les lois nationales, comme je l'ai fait voir dans une réponse au P. Amiot, insérée dans le *Journ. hist. et litt.*, 1er mai 1789, p. 11.

» La troisième manière de les défaire, est de les » exposer dans les rues où il passe tous les ma- » tins, et surtout à Pékin, des tombereaux, sur » lesquels on charge ces enfants ainsi exposés » pendant la nuit; et on va les jeter dans une » fosse, où on ne les recouvre point de terre, » dans l'espérance que les mahométans en vien- » dront tirer quelques-uns; mais, avant que ces » tombereaux qui doivent les transporter à la » voirie, surviennent, il arrive souvent que les » chiens, et surtout les cochons, qui remplissent » les rues dans les villes de la Chine, mangent » ces enfants tout vivants. Je n'ai point trouvé » d'exemples d'une telle atrocité, même chez les » antropophages de l'Amérique. Les Jésuites as- » surent qu'en un laps de trois ans, *ils* ont » compté neuf mille sept cent deux enfants ainsi » destinés à la voirie : mais ils n'ont pas compté » ceux qui avaient été écrasés à Pékin sous les » pieds des chevaux, ou des mulets, ni ceux » qu'on avait noyés dans les canaux, ni ceux que » les chiens avaient dévorés; ni ceux qu'on avait » étouffés au sortir du ventre de la mère, ni » ceux dont les mahométans s'étaient emparés, » ni ceux qu'on a défaits dans des endroits où il » n'y avait pas de Jésuites pour les compter(1). »

(1) Le tableau que Raynal trace, dans son *Histoire philosophique*, des usages et des mœurs des Chinois, est également bien propre à réformer les fausses idées que quelques enthousiastes inspirent pour la prétendue sagesse et les vertus de cette nation. « L'on s'opiniâtre, dit-il, à appeler » la nation chinoise un peuple sage!.... Un peuple de sages, » chez lequel on expose, on étouffe les enfants, où la plus » infame des débauches est commune; où l'on mutile » l'homme; où l'on ne sait ni prévenir ni châtier les for- » faits occasionés par la disette; où le commerçant trompe

Que penser des philosophes qui exaltent les mœurs d'un peuple de cette espèce, au-dessus de tous les fruits du christianisme?

373. *D.* La prodigieuse population de la Chine n'est-elle pas le fruit d'un gouvernement doux et paternel, et d'une sage administration de la chose publique?

R. 1° Il faut juger le gouvernement chinois par les faits que nous venons de rapporter, et point par des effets douteux en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le principe qu'on leur suppose.

2° L'auteur des *Recherches philosophiques*

» l'étranger et le citoyen; où la connaissance de la langue » est le dernier terme de la science; où l'on garde depuis » des siècles un idiôme et une écriture à peine suffisants au » commerce de la vie; où les inspecteurs des mœurs sont » sans honneur, sans vertu; où la justice est d'une vénalité » sans exemple chez les peuples les plus dépravés; où, de- » puis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est » qu'une longue chaîne d'êtres rapaces qui se dévorent, et » où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ses » intermédiaires que pour sucer à son tour, et pour obtenir, » avec la dépouille du concussionnaire, le titre de vengeur » du peuple. On a quelques ouvrages de mœurs traduits du » chinois. Qu'y voyons-nous? D'infames scélérats exerçant » les fonctions de la police: l'innocent condamné, battu, » fouetté, emprisonné; le coupable absout à prix d'argent, » ou châtié si l'offensé est plus puissant; tous les vices de » nos cités et de l'intérieur de nos maisons, avec un aspect » plus hideux et plus dégoûtant... Tout pays où l'on foule » aux pieds un sentiment si naturel qu'il est commun à » l'homme comme à la brute, la tendresse des pères et des » mères pour leurs petits, et où l'on se résout à les tuer, » à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique » s'y oppose, a trop d'habitants, ou est habité par une » race d'hommes comme il n'y a aucune autre sur la sur- » face du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine; et nier » ce fait ou l'affaiblir, ce serait jeter de l'incertitude sur » tous les autres. »

sur les Egyptiens et les Chinois, démontre que la grande population de la Chine est un conte bleu. Il est très apparent qu'elle ne va pas à trente millions. Tout ce que les voyageurs en racontent, n'est qu'un tissu de contradictions et d'inconséquences. Les calculs du Père Martini et du Père Berthole ont une différence de cent millions. Les Pères du Halde et le Comte diffèrent d'un million dans le dénombrement de la seule ville de Pékin; après cela, les rédacteurs des *Mémoires concernant la Chine*, imprimés à Paris, chez Nyon, en 1777, osent nous amuser avec un dénombrement légal qui démontre, disent-ils, qu'il y a à la Chine cent quatre-vingt dix-huit millions deux cent quatorze mille cinq cent cinquante-cinq habitants. Les heureux Chinois qui ont le moyen d'avoir des dénombrements légaux si exacts qu'il n'y a pas une unité de plus ni de moins, tandis que les Français, les Allemands, les Anglais, ces peuples si industrieux, si cultivés, habitant des pays respectivement petits, n'ont pu encore déterminer leur population à quelques millions près! Ces chers Chinois qui tuent, massacrent, font manger aux chiens et aux cochons des milliers d'enfants par an, font tant de cas des individus humains, qu'ils en dressent soigneusement et qu'ils en conservent précieusement un catalogue si scrupuleusement parfait qu'il n'y manque pas une unité! — Ces grandes villes de Pékin, de Nankin, etc., auxquelles on suppose trois ou quatre millions d'habitants, en ont à peine trente ou quarante mille (1). Qu'on réduise les autres calculs à

(1) Cette assertion, qui paraît si révoltante, est néan-

proportion, et on sera au fait de la population de la Chine (1). Il n'y a pas cent millions d'hommes en Europe; et dans la Chine qui n'excède pas trois fois l'Allemagne (2), on veut en placer au-delà de deux cents millions, et en même

moins dans la plus exacte vérité. Paris, avec six lieues de circonférence, des rues étroites, des maisons élevées jusqu'aux nues, ne contient pas au-delà de 660,000 ames. Qu'on place après cela trois millions dans Pékin, qui n'a pas cinq lieues de tour, dont les rues sont larges de 120 pieds, dont toutes les maisons sont des rez-de-chaussée, qui a des jardins immenses, qui est à moitié déserte (le quartier chinois n'étant presque pas habité), dont le centre est occupé par le palais de l'empereur, fermé d'une enceinte de deux lieues. Réellement, si une telle ville contient 700 mille ames, c'est un prodige. Il en est de même de Nankin, Canton, Hang-Tchou, etc.

(1) Dans les descriptions de la Chine, tout est tellement altéré par l'exagération, qu'il n'est guère possible d'y trouver la vérité, si on n'a point autant de goût pour affaiblir et diminuer la valeur ou l'étendue des choses, que les Chinois en ont pour les agrandir et les étendre. Leurs baleines, par exemple, sont de 900 pieds, tandis que les plus grandes de la Groenland sont de 90 pieds. J'ose dire que pour ne pas être dupe des impostures chinoises, il faut toujours s'en tenir au rapport de 900 à 90, comme à la vraie distance de la fiction à la vérité.

(2) Il s'agit de la Chine, et point de la Tartarie, qui en dépend, et dont l'état géographique est si peu connu, qu'on n'en peut rien dire, sinon qu'elle est en grande partie très déserte, comme il conste par les cartes que nous en a données le P. du Halde. — Quel fond peut-on faire sur la géographie chinoise, depuis qu'on sait que l'absurde vanité de ce peuple a altéré les règles les plus immuables de l'astronomie? Tous les géographes chinois, ainsi que les Européens qui sont à la Chine, sont obligés de placer la Chine au centre de la mappemonde, quoique l'élévation du pôle et tout l'état de la sphère répugnent à cette position. L'empereur Kang-hi, le plus sensé des monarques chinois, eût regardé comme un crime d'état l'audace d'assigner à la Chine une place différente.

temps y laisser subsister des déserts immenses où les tigres ont un empire à part, des marais, des landes, des terres incultes sans fin et sans nombre, etc. ?

374. *D.* Ce que Boulainvilliers et quelques autres écrivains nous disent des Turcs, n'est sans doute pas plus fondé que ce que Voltaire raconte des Chinois?

R. Il y a aujourd'hui plus de justice, d'humanité, de respect pour le droit des gens chez les Turcs que chez les Chinois, par la raison qu'ils ont plus de communication, et depuis plus long-temps, avec les chrétiens; que la croyance d'un Dieu, quoique altérée par une teinte d'épicuréisme et de fatalisme, est tout autrement prononcée chez eux; et que leur religion, née parmi les chrétiens, et puisée en partie dans leurs dogmes et leurs livres défigurés, est tout autrement propre à produire une impression quelconque, que les froides moralités chinoises. Mais il y a beaucoup à rabattre de ce qu'en ont dit quelques enthousiastes admirateurs de tout ce qui n'est pas chrétien. Les paradoxes de Boulainvilliers et de l'abbé du Bos, ont été bien réfutés par Montesquieu (1). Nous avons vu le jugement qu'en portait M. Porter. Il ajoute une réflexion au sujet des actions vertueuses que les apologistes des nations infidèles rassemblent avec affectation pour en former le tableau de leurs mœurs. *A peine*, dit-il, (*Observ. sur la Religion, les Lois, etc. des Turcs.* t. 2. p. 29.), *en*

(1) *Esprit des Lois*, l. 23, ch. 3, 4; l. 16, ch. 6; l. 30, chap. 25, etc.

arrive-t-il une en un siècle, et les Turcs eux-mêmes la citent souvent comme une chose tout-à-fait extraordinaire et merveilleuse. Et les mêmes hommes qui se sont distingués par une telle action, en ont fait d'autres d'un genre tout opposé; et se sont dégradés par la vengeance, la luxure, la crapule, la cruauté. Quelles que soient les mœurs d'un peuple, les principes de la loi naturelle ne sont jamais entièrement effacés. Il se trouve de temps en temps des cœurs droits qui réclament contre l'erreur et le désordre public : on l'a vu chez les Carthaginois, les Scythes, les Huns, on le voit encore chez les Iroquois et les Hurons. — La brutale et destructive polygamie des Turcs, l'amour contre nature, qui, suivant la remarque de Montesquieu (*Espr. des Lois*, l. 16. ch. 6.), en a résulté par la sotiété dans les uns, par le célibat forcé dans les autres, et a répandu une contagion générale (1);

(1) Il ne faut pas douter que la polygamie ne soit une des grandes raisons du peu de population de l'empire ottoman. Sans parler de la multitude des mâles, qui par là sont exclus du mariage, ni du vide de population qu'elle engendre, il est constant qu'elle étouffe les affections qui multiplient et rendent heureuses les familles. « Prenons, dit Guys » (*Voyage littér. de la Grèce*), le musulman dans sa naissance; il ne peut connaître la tendresse filiale; les caresses paternelles sont le plus souvent trop divisées pour » être bien vives (celles de la mère sont presque toujours » nulles : on n'aime pas l'enfant de la violence. Dès qu'il » a atteint l'âge de la puberté, on lui donne des femmes. » Il anticipe sur ses forces : le sentiment même est usé » avant que la nature l'ait développé. Les Turcs les mieux » élevés, ont ce goût dépravé qui infectait anciennement ce » beau pays qu'ils habitent. » — Toutes ces observations sont abondamment confirmées dans les *Mémoires du B. de Tott sur les Turcs*. Paris, 1785, 4 vol. in-12. — « On a » toujours remarqué, dit un voyageur célèbre, que le

le système de ne prêcher l'Alcoran qu'à coups de sabre; l'horrible despotisme de leur gouvernement, etc., suffisent pour faire contraster ce peuple très désavantageusement avec les états chrétiens. Condorcet, dans l'*Eloge* de La Condamine, fait de l'empire ottoman le tableau suivant. « Il » allait voir des pays où les monuments *de l'antiquité* et les productions de la nature étaient » également inconnus aux peuples qui les habitent. Le reste des antiques habitants de cet » empire y gémit sous le joug d'une peuplade » scythe, amollie par le plaisir et avilie par l'esclavage, sans presque avoir rien perdu de sa » férocité naturelle. Là, tandis que le despote » fait trembler ses esclaves et tremble devant » eux, le peuple également foulé par *le maître* » et ses satellites, exposé à toutes les injustices » du gouvernement, sans art, sans agriculture, » sans lumières, sans courage, sans activité, » sans vertus, sans mœurs, n'offre aux yeux du » voyageur indigné, qu'une espèce abrutie et » dégénérée. » — « Comment (dit Tott en s'adressant aux apologistes des Turcs) des contradictions absurdes peuvent-elles vous échapper? N'existe-t-il pas des règles sûres pour » démêler la vérité? Croyez-vous quand on vous » le dira; qu'un manchot se soit servi de ses » deux mains, et qu'un borgne ait fermé l'œil » pour y mieux voir? Et si vous ne croyez pas

» Turcs qui entretiennent plusieurs femmes n'engendrent » pas tant d'enfants que ceux qui vivent chastement, et » qui ne s'attachent qu'à une seule. » (Tavernier, *Voyag.*, t. 3, *Relat. du sérail*, ch. 17). Ajoutons que ces enfants, peu aimés, mal soignés, périssent plus tôt.

» de semblables sottises, comment pourrez-vous » croire que le despotisme ne détruit pas les fa- » cultés qui rendent l'homme heureux? » — Un sage politique appliquait au gouvernement des Turcs, et aux lois ottomanes, ces expressions dont Horace peignait la cruelle fatalité :

Te semper anteit sæva necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahenâ, nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

Ce que nous disons ici des Turcs, est également vrai à l'égard des autres peuples mahométans, les Persans, les Maroquains, les Algériens, Tunisiens, etc.

IV.

375. *D.* L'austérité et les pénitences des brachmanes, des bonzes, des imans, ne sont-elles pas supérieures à celles des saints du christianisme?

R. Jamais les chrétiens n'ont fait consister l'esprit de leur religion dans des pénitences destructives. Celles que l'Église a approuvées, sont sages et modérées, et ne ravissent point une vie dont l'homme n'est que le dépositaire. Ces pénitents turcs ou indiens savent se dédommager dans l'occasion, de leurs fastueuses austérités. La pénitence n'est vertu qu'autant qu'elle est produite par une foi pure, une espérance éclairée, un repentir motivé par les vérités de la religion et inspiré par l'esprit de Dieu. — La mortification extérieure, un air hâve, un visage

triste et sévère, peuvent s'allier sans doute avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté; mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, et ce qu'aucune secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur et la bonté, qui sont les fruits de l'Évangile et les caractères de la vie chrétienne.

§ V.

376. *D.* Quoique le christianisme se présente d'abord sous l'aspect le plus avantageux, Bayle n'a-t-il pas eu raison de dire qu'un état composé de vrais chrétiens ne pourrait subsister?

R. Ce paradoxe qui a été d'avance réfuté victorieusement par saint Augustin (1), et ensuite par l'auteur de l'*Esprit des lois*, l. 24, c. 6, n'a réellement besoin d'autre réfutation que son simple énoncé. Quoi! la pureté des mœurs, la charité, la justice, la bienfaisance, la fidélité à Dieu, qui font le caractère du chrétien, feront la ruine d'un état? Il faudra que le libertinage, la haine, l'impiété s'en mêlent, et en assurent la conservation? Une pareille idée est digne de

(1) Qui doctrinam Christi adversam dicunt esse reipublicæ, dent exercitum talem, quales doctrina Christi esse milites jussit: dent tales provinciales, tales maritos, tales conjuges, tales parentes, tales filios, tales dominos, tales servos, tales reges, tales judices, tales denique debitorum ipsius fisci redditores, et exactores, quales esse præcipit doctrina Christiana; et audeant eam dicere adversam esse reipublicæ, imò verò non dubitent eam confiteri, magnam, si obtemperétur, salutem esse reipublicæ (*August.*, *epist.* 138).

l'auteur qui l'a conçue (1). — Si l'Évangile était généralement pratiqué, le monde n'en aurait que plus d'activité. Le travail, l'industrie et les talents n'en seraient que mieux dirigés et plus efficacement provoqués, parce que tous les rapports de la société auraient la sanction de la justice, de la conscience et de la bonne foi, et les lois même deviendraient en quelque manière superflues (2).

377. *D.* Comment allier la sincérité et la droiture si recommandées par la religion chrétienne, avec la politique qui conserve l'état, en dupant ses ennemis ou ses rivaux?

R. La justice, la vertu en général, mais particulièrement la sincérité et la droiture fondent le bonheur des états comme celui des particu-

(1) Bayle raisonne ici comme Corneille fait raisonner Photin dans la tragédie de *Pompée*. Il n'y a qu'un machiaveliste insensé qui puisse adopter ces maximes destructives et abominables.

Laisses nommer sa mort un injuste attentat,
La justice n'est pas une vertu d'état.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes :
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre.

(2) C'est la réflexion de Lactance. — Quam beatus esset, quamque aureus humanarum rerum status, si per totum orbem mansuetudo, et pietas, et pax, et innocentia, et æquitas, et temperantia, et fides moraretur! Non opus esset tam multis et tam variis legibus, cùm ad perfectam innocentiam Dei lex una sufficeret (*Lib. 5, Inst., cap.* 8).

liers : sans parler des fruits qu'elles produisent au-dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocents, la paix profonde et l'heureuse abondance; ses récompenses au-dehors sont une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance et l'estime, qui sont les mêmes de nation à nation, que d'homme à homme. Par cette confiance, qu'inspire un peuple vertueux, il s'assure un empire plus réel et plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses. Bien différente des petites finesses qui procurent le bien du moment par la perte de plus grands biens pour l'avenir, la vrai politique, fondée sur de grandes vues et de grandes vertus, fait sortir du bonheur de tous les autres, la gloire et le bonheur d'une famille, d'une société, d'un certain ordre de citoyens, d'un peuple entier; elle ne nous procure point d'avantages qui ne soient pour la suite le principe et le germe d'avantages plus réels et plus grands encore. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux (1). Cette fausse prudence

(1) « Bien penser, parler comme on pense, et agir » comme on parle, ce sont là, dit un vrai politique, les » trois qualités essentielles à tout prince qui veut gouver- » ner heureusement ses états ». (*Lettres du C. de Tessin.*) — « Le rempart le plus sûr d'un état, dit Fénélon, est la » justice, la modération, la bonne foi et l'assurance où » sont vos voisins que vous êtes incapables d'usurper leurs » terres. » — Quel homme a déployé dans le gouvernement de l'état une politique plus chrétienne, je veux dire une conduite plus droite, plus ferme et plus conséquente, qu'un Suger, qu'un Amboise, qu'un Ximenès? Et quel état fut jamais plus glorieux que ceux que ces grands hommes ont gouvernés? « De-là, dit Pierre Martyr, en par- » lant du ministère de ce dernier, cette tranquillité autre-

qu'on décore d'un nom superbe, et qui se réduit à un petit manége toujours incertain d'intrigues et de fourberies, n'est point la sagesse, et n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtait moins sans doute pour être faux que pour être vertueux; se conduisant sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; elle ne corrige une faute que par une autre, n'est occupée qu'à imaginer des ressources et des expédients, et ne s'aperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance et la haine (1).

378. *D.* La douceur inspirée par la loi chrétienne, ne suppose-t-elle pas une indifférence pour les choses de la terre qui rompt tous les liens de la société humaine? L'humilité et la patience si recommandées par l'Évangile, ne détruisent-

» fois inconnue en Espagne, cette concorde de tous les » états, cet esprit de justice répandu dans le royaume, » et cet air de supériorité qui règne dans toutes nos entre- » prises. » (*Epist.* 8, *lib.* 5). — « Rien n'est plus propre, » disait Stanislas-le-Bienfaisant, à faire échouer la finesse » et l'artifice, que la candeur et la simplicité. La finesse » avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévo- » tion; et toute la dissimulation d'un roi ne doit aller que » jusqu'au silence. » Aussi plaignait-il, ajoute son historien, ces princes qui s'imaginent devoir apprendre à dissimuler pour savoir régner, et qui, confondant les vertus avec les vices qui les avoisinent, donnent le nom de prudence à la ruse, de réserve à la fourberie, d'adresse à la fausseté, d'habileté à l'artifice.

(1) On ne peut rien lire de plus solide et de plus lumineux sur cette matière que la *Politique de l'Ecriture-Sainte*, par Bossuet. — On peut voir aussi l'excellent traité de Warburton, *Union de la Religion et de la Politique*, traduit par Silhouette, 1742, 2 vol. in-12. — *Le Politique vertueux*, etc.

elles pas la valeur militaire, nécessaire à la défense des états? Les passions qui sont les agents des grandes choses, le chrétien ne doit-il pas les étouffer?

R. La douceur chrétienne n'est point du tout opposée à une défense raisonnable de ses possessions et de ses droits; en bannissant les fureurs de la haine et les excès de la vengeance, elle maintient au contraire, et resserre les nœuds de la société. C'est l'esprit de vérité, de douceur et de justice, disait David, qui dirige merveilleusement les opérations des guerriers, qui rend leurs armes redoutables, et assure la victoire sur les ennemis du roi (1). — L'humilité et la patience bien loin d'être l'effet de la pusillanimité, sont le fruit de la saine raison et de la vraie force d'esprit. Le reproche que fait ici Machiavel à la loi évangélique, est contredit par l'expérience et par les observations des plus grands ennemis de la foi. Scanderbeg a-t-il cessé d'être chrétien pour avoir gagné vingt-deux batailles contre les Ottomans? Le courage des Machabées qui sacrifièrent leur vie à la défense de leur religion et de leur patrie, n'est-il pas approuvé dans nos Ecritures, et donné pour modèle aux vrais citoyens (2)? L'histoire nous montre les plus vaillants guerriers parmi les plus

(1) Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua. Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent, in corda inimicorum regis (*Psalm.* 44).

(2) Melius est nos mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ et sanctorum (1 *Mach.* 9). — Absit rem istam facere ut fugiamus ab eis: et si appropiavit tempus nostrum, moriamur in virtute propter fratres nostros, et non inferamus crimen gloriæ nostræ (*ibid.*, c. 9, v. 10).

excellents chrétiens (1). Le libertin tremble dans les dangers où le chrétien prend sa force de l'espoir de l'immortalité (2). *Son extrême dévotion*, dit Voltaire en parlant du marquis de Fénélon tué à Rocoux, *augmentait encore son intrépidité; il pensait que l'action la plus agréable à Dieu, était de mourir pour son roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi, serait invincible* (*Histoire de Louis XV*. t. 1. p. 209). Nous ajouterons au témoignage de l'oracle de nos philosophes, celui d'un poète païen, qui, sans y songer, fait le tableau d'un soldat chrétien :

Qui Deorum
Muneribus sapienter uti
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque letho flagitium timet,
Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus perire.
Horat., l. 4, od. 9.

L'humilité, si grossièrement calomniée par Boulanger, a été recommandée par les païens mêmes : Cicéron la regarde comme la mesure de la véritable grandeur (3); ce qui en achève l'éloge, c'est que l'orgueil cherche à s'en parer pour

(1) « Le meilleur chrétien, disait Gustave Adolphe, est aussi le meilleur soldat. » (*Geschichte Gustav. Adolphs.; à Breslaw*, 1777).

(2) Voyez ce que nous avons dit des effets de la crainte de Dieu, n. 125.

(3) Ut recte præcipere videantur qui monent, ut quantò superiores sumus, tantò nos geramus summissiùs (*Cicero*).

échapper au mépris (1). Tout ce qu'on dit de *la* condamnation des passions, est une misérable équivoque, à laquelle il ne vaut pas la peine de s'arrêter. Si par *passion* on entend un transport de l'ame où la raison n'est plus écoutée, la religion le condamne sans doute, et c'est être insensé que de lui en faire un crime : si l'on entend précisément une émotion forte et véhémente, excitée par de grands motifs et dirigée par la sagesse; bien loin de proscrire les passions, c'est la religion qui les fait naître, et qui les soutient. L'indignation, le zèle, l'amour de l'ordre, une charité active, sont des filles de la religion. La magnificence, la grandeur d'ame, l'amour de la vraie gloire sont représentés dans l'Écriture comme autant d'excellentes vertus (2). Si quelques dévots sont effectivement imbéciles, rampants, inutiles à la patrie, sans dignité et sans ressor; ce n'est pas la religion qui les a rendus tels : ils l'ont ajustée à leurs sentiments et à leurs pensées, et n'ont pas su en saisir l'esprit.—Nous avons déjà remarqué avec un homme qu'on ne peut accuser de prévention, que c'est la philosophie irréligieuse qui étouffe toutes les passions sublimes, relâche tous les liens d'estime et de bienveillance, concentre tous les désirs dans l'abjection du *moi* humain, etc. (l. 1, c. 5, § 4,

(1) Gloriosa res humilitas, quâ ipsa superbia palliare se appetit, ne vilescat (*Bernard*).

(2) Non des potestatem super te in vitâ tuâ.... in omnibus operibus tuis præcellens esto. Ne dederis maculam in glorià tuâ (*Eccli.* 32). — Non abscondas sapientiam tuam in decore suo (*Eccli.* 4). — Dedit quoque Deus Salomoni latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris. (3 *Reg.* 4.)

n. 136). De la doctrine accablante des incrédules, il ne peut résulter qu'une dégradation générale; des esprits rétrécis, abattus, abrutis; des cœurs resserrés, desséchés, languissants. De petits objets, de petites vues, de petits moyens remplacent cette chaleur et cette élévation qui fait les grands hommes et les grands guerriers. Il y a plus : l'esprit raisonneur en général suppose toujours la faiblesse de l'ame. Les Athéniens et tous les peuples conquérants ne furent subjugués que lorsqu'ils s'occupèrent d'une vaine philosophie, et qu'ils préférèrent la gloire de disputer à celle de combattre.

§ VI.

379. *D.* Malgré que la religion ne prêche que la charité et la paix, n'a-t-elle pas occasioné des disputes, et ensuite de ces disputes des guerres qui ont ensanglanté les provinces?

R. 1° « Les hommes, dit un écrivain judicieux, n'ont point excité de disputes, parce » qu'ils étaient chrétiens; mais parce qu'ils ne » l'étaient pas, ou qu'ils ne l'étaient qu'à demi. » Ils disputaient avant que de l'être; s'ils ne l'é» taient plus, ils disputeraient encore. » On a disputé et on dispute ailleurs que chez les chrétiens. Quand les peuples sont trop ignorants, ou trop peu attachés à la religion pour disputer sur le dogme, ils disputent sur leurs lois, sur leurs prétentions, sur leurs usages (1). On a vu les

(1) « Si on ne dispute pas aujourd'hui sur la religion, dit » judicieusement un auteur moderne, ce n'est pas qu'on » ait plus de raison; c'est qu'on a moins de religion, et que

Égyptiens s'entr'égorger pour le culte d'un animal; les Grecs, pour la possession d'un temple, ou d'un tombeau; les Romains, par goût pour un histrion. Au défaut des motifs de religion, les hommes n'ont jamais manqué de prétextes pour ensanglanter la terre; s'ils étaient capables de guérir de cette frénésie, la religion en *serait le seul* remède. Ce sont les philosophes qui ont toujours entretenu les disputes de religion. La chose est avérée par l'histoire de tous les siècles; le nôtre en est une preuve que nous voudrions pouvoir dissimuler. — Quant aux guerres de religion, nous ne dirons pas avec le philosophe Rousseau, qu'il n'en est aucune qui n'ait eu sa cause dans les cours et dans les intérêts des grands; cette assertion vraie à bien des égards, pourrait être trop générale. Mais soit que l'avidité et l'esprit de domination aient employé à leurs vues le fanatisme de secte, soit que ce fanatisme ait fait servir à ses desseins l'ambition et le mécontentement des grands; peut-on attribuer à la religion l'effet des erreurs qui la déchirent? Le

» nulle part on ne dispute sur ce qui n'intéresse personne. » Dans le siècle précédent, on regardait généralement la » religion comme l'objet le plus important pour tous les » hommes et pour chacun en particulier; il n'y avait point » d'expérience de physique ni d'opération de chimie qui » offrît un si grand intérêt : il était très conséquent qu'on » s'en occupât essentiellement, et qu'aucune opinion sur » un article aussi intéressant ne parût frivole ni indifférente. Aujourd'hui que nous croyons le bonheur du genre » humain attaché aux ballons, au gaz, à l'électricité, au » magnétisme, au galvanisme, à la vaccination, etc., on » écrit, on dispute, on s'échauffe, on se tourmente pour » ces graves objets; et il y aurait persécution si l'un » des deux partis avait assez de pouvoir pour accabler » l'autre. »

moyen de garantir les états de ce genre de fléau, c'est de la conserver dans sa pureté, de veiller avec fermeté et avec constance à l'éloignement de tout ce qui peut la corrompre. Les troubles ont toujours commencé par les sectes nouvelles; elles ont toujours tiré le fer les premières contre la société dont elles s'étaient séparées (1). Enfin, si dans un cas quelconque et sous quelque motif que ce soit, il y a eu des séditions et des massacres, ce sont des crimes que la religion défend; prétendre l'en rendre responsable, c'est exiger qu'elle ait sur le cœur de l'homme un pouvoir absolu et irrésistible. Quand les hommes font le bien par religion, elle en est la véritable cause, parce qu'alors ils agissent par son esprit, et conformément à ses principes : quand ils font le mal par le même motif, ce n'est pas à elle que l'on doit s'en prendre, parce que loin de porter au mal, elle le défend.

2° S'il était vrai que le christianisme eût oc-

(1) Si l'on en croit J.-J. Rousseau, juge non suspect dans cette matière, au lieu de chicaner les preuves de leurs adversaires, les catholiques devaient leur dire : « Vous » nous faites une guerre ouverte, vous soufflez le feu de » toutes parts, vous voulez absolument convertir, contraindre même. Vous dogmatisez, vous prêchez, vous » censurez, vous anathématisez, vous excommuniez, vous » punissez, vous mettez à mort, vous exercez l'autorité » des prophètes, et vous ne vous donnez que pour des particuliers. » (*Troisième lettre de la Mont.*) — Ce qu'il y a d'étonnant, et, pour ainsi dire, de plaisant dans l'histoire des dernières hérésies, c'est que, suivant la remarque d'Erasme, les chefs des factieux ne remuaient les terribles ressorts de la rébellion et de la guerre, que pour satisfaire quelques passions galantes. Ce qui faisait dire à cet homme célèbre, que *les tragédies que jouaient les réformateurs, étaient de vraies comédies, parce que le mariage en était le dénouement.*

casioné quelques malheurs, il faudrait encore examiner si le bien ne l'emporte pas sur le mal. *Si je voulais raconter*, dit l'auteur de l'*Esprit des Lois* (l. 24, c. 2), *tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables.* Que l'on compare l'état des nations chrétiennes malgré les disputes et les guerres religieuses, avec les scènes que présente le paganisme qu'un insensé déclamateur (*Christ. dév.*) a fait semblant de regretter; que l'on considère les effets que le christianisme produit dans tous les climats, sous les glaces du Nord et dans les sables brûlants de l'Afrique, sur les bords du Danube et sur les rives du Gange, en Europe et en Amérique; partout où cette religion s'établit, les peuples sortent de la barbarie, de la paresse, de l'ignorance, de l'esclavage, deviennent plus humains, plus sociables, plus paisibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyssinie chrétienne avec l'Éthiopie mahométane, la Pologne avec la Tartarie, le Paraguay avec les sauvages voisins, l'Europe entière avec le reste du monde: partout les mêmes dogmes et la même morale opèrent la même révolution. Contre des faits incontestables, les raisonnements sont ridicules.

380. *D.* Les progrès des sciences n'ont-ils pas été arrêtés par les entraves que l'autorité de la révélation et de l'Église ont mis à l'activité de l'esprit humain?

R. L'étude bien réglée, loin de nuire à la religion, sert à la faire mieux connaître, et la religion ne craint rien tant que d'être peu connue. Les siècles d'ignorance ont été l'époque des plus grands malheurs de l'Église. Le christianisme a

toujours été plus solidement établi chez les nations éclairées que chez des peuples ignares et superstitieux (1). Par quelle vue donc la religion s'opposerait-elle aux sciences (2) ? En empêchant

(1) C'est une observation fondée sur cent faits divers, que les peuples dégradés par la superstition et la barbarie, ont toujours abjuré la religion avec une facilité égale aux démonstrations d'attachement qu'ils semblaient lui donner. Le nord de l'Europe, plongé dans l'ignorance et une crédulité stupide, a reçu sans résistance la doctrine de Luther, que le midi de cette même Europe a dédaignée. Dans un temps et chez des peuples semblables, un Wiclef, un Hus, un Jean de Leyden, ont opéré des révolutions effrayantes avec une facilité incroyable.... Et n'est-ce pas en France, pays où les sciences étaient si ardemment cultivées, que nous avons vu la religion se soutenir dans toute sa pureté, dans toute sa dignité, avec une force et une splendeur qu'elle n'avait nulle part ailleurs, et cela au milieu des délires philosophiques et des vices les plus raffinés, jusqu'au moment où le brutal épicuréisme, armé des tisons des furies, amena l'époque des ruines; jusqu'à ce que les notions et les principes eussent expiré sous un tas de brochures grossièrement impies, ou sous les vastes compilations de l'ignorance et de l'ineptie. C'est là qu'on a vu naître les plus savantes, les plus lumineuses apologies du christianisme, là que l'erreur a trouvé des adversaires vigilants et redoutables, là que les pasteurs des peuples et les ministres des autels ont reproduit le zèle et les vertus, surtout la constance et la patience des premiers siècles de l'Eglise. — Et je n'hésite pas à dire que c'est là encore qu'on trouve aujourd'hui les chrétiens les plus instruits, les plus réfléchis, les plus solides, et les plus vivement attachés à leur foi, malgré toutes les violences qu'on a exercées contre eux pendant le temps de l'anarchie et du schisme.

(2) Voyez sur ce sujet un beau discours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des sciences avec la religion.* 1° *Utilité des sciences dans la religion;* 2° *Nécessité de la religion dans les sciences.* — *La Dévotion conciliée avec l'esprit*, par l'évêque Du Pui, etc. — Deux excellents traités de Spizelius, *Felix litteratus. Infelix litteratus;* où il montre comment les sciences rendent l'homme heureux ou malheu-

l'esprit humain de s'amuser aux imaginations des systémateurs impies, et de s'épuiser en rêves philosophiques, la religion lui conserve un temps précieux, et le ramène aux études solides. — Sans la religion chrétienne, les sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'empire romain : les débris n'en ont subsisté qu'entre les mains des ecclésiastiques et des religieux qui nous les ont transmis (1). Le peu de lumières qu'il y avait alors, se trouvait dans les asiles de la piété; si l'on faisait quelques études, si l'on enseignait quelques parties des sciences, si l'on transcrivait quelques livres, c'était dans les cathédrales et les monastères. C'est de là qu'on a tiré les manuscrits qui ont servi à préparer toutes les belles éditions qui enrichissent aujourd'hui nos bibliothèques. C'est de là que le germe précieux des connaissances de tout genre s'est conservé, au milieu des ravages et des scènes affreuses qui désolaient la terre, pour se développer et devenir fécond dans des temps plus heureux. — Les arts et les sciences ne sont nulle part cultivés avec autant de succès que chez les peuples chrétiens; allez chez les Turcs, les Perses, les Tartares, et voyez s'ils y fleurissent comme chez nous. Comparez aux chrétiens les Chinois; malgré les pompeux éloges qu'on en fait, ils ne vous paraîtront que des imbéciles. Leurs lumières se bornent à quelques points de leurs usages, de leur jurisprudence et de leurs lois; à l'étude de leur langue,

reux, selon les motifs qui l'animent, les principes qu'il embrasse, et le but qu'il se propose.

(1) C'est l'aveu d'un philosophe (Voyez les *Vues phil.* de Prémontval, t. 1, p. 164).

qui est si embarrassée, qu'ils sont obligés de s'y appliquer toute leur vie, et qu'il est bien rare de trouver un homme parmi eux qui la sache parfaitement. Le génie d'une langue tient toujours au génie de la nation. Celle des Chinois; chargée de soixante et dix mille caractères, est la plus pauvre et la plus obscure de toutes les langues (1). Les lettrés chinois sont des hommes qui savent lire et écrire. Dans le style des relations, l'on a étrangement abusé de ce terme de *lettrés*; dont il convient de restreindre le sens. « Les plus habiles docteurs de la Chine, dit le Père du Halde » (*Description de la Chine*, t. 3, p. 46), à » un peu de morale près, ignorent ordinaire» ment les autres parties de la philosophie. Ils » ne savent ce que c'est que de raisonner avec » quelque justesse. Ils sont dans une ignorance » grossière de la nature. » Pour les arts utiles et nécessaires, et qui sont relatifs à l'habillement, le logement, l'ameublement, il faut convenir également, et que les Chinois ont eu quelque succès, et qu'ils n'ont jamais rien su perfectionner. Ce que la nature du pays leur présentait, comme les soies, le beau grain de terre, les ingrédiens pour la teinture, ils l'ont mis à profit; et leur faible génie n'y a presque rien ajouté. Pour les arts de goût, ils sont demeurés dans l'enfance, ou même au-dessous. Nous avons vu ailleurs combien ils étaient savants en astronomie (l. 4, c. 2, art. 2, § 3, n. 267). — Fût-il vrai que le chrétien, tout occupé des soins de produire des vertus et de s'assurer l'immortalité

(1) *Voyez* le trentième recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*. Paris, 1773.

heureuse, fût moins zélé pour les sciences que les autres hommes, tandis qu'il serait plus maître de ses passions, plus réglé dans ses mœurs, plus sûr dans son commerce; pourrait-on faire à la religion un crime de l'avoir formé tel (1)? Le mérite de l'homme ne doit-il pas se décider par ce qu'il est, plutôt que par ce qu'il sait? *Et s'il* sait ce qui peut véritablement le rendre heureux, et le faire concourir à la félicité de ses semblables, n'est-ce pas là la science dont il doit se glorifier (2)? Mais encore un coup, le chrétien ne néglige ni les sciences ni les arts qui peuvent contribuer au bien de l'humanité et de la société générale; il a des devoirs à remplir à cet égard, et les principes de la religion sont les garants les plus sûrs de l'observation de ces devoirs. — La pureté des mœurs, qui forme une des brillantes prérogatives des enfants de l'Évangile, donne à

(1) Un poète moraliste exprimait cette réflexion par un des plus beaux endroits de Virgile (*Æneid.*, L. VI, v. 848), en y changeant quelques expressions :

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt causas melius, cœliquè meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio *naturæ nititor æstus*,
Christiades; mundi domitor, scelerumque, tuique,
Surrige ad æternum mortalia pectora cœlum.

(2) Hæc dicit Dominus : non glorietur sapiens in sapientiâ suâ, sed in hoc glorietur qui gloriatur, scire et nosse me, quia ego sum Dominus qui facio misericordiam, et judicium et justitiam in terrâ. Hæc enim placent mihi, dicit Dominus (*Jer.* 9).

l'ame un nouvel essor qui assure le succès des études, tandis que la débauche et les excès abaissent et avilissent l'esprit des hommes profanes (1). — L'intelligence la plus pénétrante, la plus riche, n'est rien, si elle n'est point dirigée par l'esprit de Dieu, par les maximes et l'impression lumineuse de la véritable religion. Sans cela, elle ne saurait être sûre, ferme, conséquente (2). C'est

(1) *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam.* (Sap. 9). — *Voyez* un discours de M. Bergier, qui a remporté le prix à l'académie de Besançon, *Combien les mœurs donnent de lustre aux talents;* et un autre, par M. Cloud de Formé, couronné à Rouen en 1773, sur ce sujet : *La Religion élève l'ame et agrandit l'esprit.* — Voici ce que nous lisons dans un littérateur moderne, et ce que nous croyons très vrai. « Notre siècle, si fécond en sèches dissertations, » a enfanté quantité de brochures où l'on a recherché les » causes de la décadence du goût. Une de celles qui ont le » plus influé sur cette décadence, et dont on n'a point » parlé, est que la sensibilité pour les plaisirs, ayant en » quelque sorte absorbé son antagoniste la sensibilité de l'es- » prit, on n'a plus eu cette ardeur et ce noble enthousiasme » quand il s'est agi de la vérité et du beau littéraire. Pour » suppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on ap- » pelle *de l'esprit;* mais il n'est pas plus fait pour remplacer » la force du sentiment, que quelques étincelles le sont » pour tenir la place d'une lumière brillante. » — Un théologien ingénieux récitait, à cette occasion, ce passage de saint Paul : *Caro enim concupiscit adversùs spiritum, spiritus autem adversùs carnem : hæc enim sibi invicem adversantur* (Gal. 5). — Un fameux naturaliste exprime élégamment la même pensée, et la relève par l'application heureuse d'un ancien passage poétique : « *Ex libatis corporum voluptatibus ipsa magis magisque brutescens anima ad sensus a ratione labitur*, etc.

Gravi jàm dudùm saucia curâ.
Vulnus alit venis et cæco carpitur igni.

(*Kirch.* Magnes).

(2) De là les doutes, les perplexités, les variations, le

pourquoi David demandait si instamment à Dieu, non pas une intelligence prompte, brillante, ornée, revêtue de l'éclat d'une admiration passagère, mais une intelligence solide et bien affermie par les règles et les invariables principes de la loi de Dieu (1) : c'est encore pourquoi les saintes Lettres nous avertissent que Dieu est le *souverain* dispensateur des sciences ; que ce n'est que dans le sein de sa lumière qu'on puise les belles et grandes pensées (2) ; que les hommes ne deviennent véritablement et solidement savants, que lorsqu'ils sont dirigés par la sagesse éternelle de Dieu, assise, pour ainsi dire, au milieu d'eux (3),

pyrrhonisme de tant d'hommes célèbres dans *la carrière* des sciences ; de là les assertions contradictoires et destructives des principes mêmes dont elles paraissent découler ; de là ces aveux humiliants et malheureusement si bien fondés : « Que les jugements d'aujourd'hui ne sont d'aucune considération, parce qu'ils sont réformés par ceux de demain ; que l'évidence n'a point d'enseigne ; que la raison est une girouette » ; et d'autres assertions de cette nature, par lesquelles Bayle, Montaigne, Diderot, etc., ont désolé la philosophie. Admirable vérification de cette assertion de saint Paul, « que celui qui n'acquiesce pas à la saine doctrine de Jésus-Christ ne sait rien. » Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu-Christi, et ei quæ secundùm pietatem est, doctrinæ, superbus est nihil sciens. (1 *Tim.* 6).

(1) Juxta Eloquium tuum da mihi intellectum (*Psalm.* 118).

(2) Quià Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes (1 *Reg.* 2).

(3) Ego sapientia habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus (*Prov.* 8). — Et si quis erit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur (*Sap.* 9).

et qu'enfin il n'y a pas de vraie science sans la science de Dieu (1).

381. *D.* L'autorité ecclésiastique n'a-t-elle pas d'abord condamné quelques opinions, qui dans la suite ont été reconnues vraies, comme l'existence des antipodes et le mouvement de la terre?

R. Si ce reproche avait acquis un degré de preuve toutes les fois qu'il a été répété, il n'y aurait plus moyen de s'en défendre. Mais, malgré toutes ces répétitions, il reste démontré par l'histoire, que dans l'affaire de Virgile, qu'on croit communément avoir été ensuite évêque de Salsbourg, il ne s'agissait pas des antipodes (2).

(1) *Vani autem sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei* (Sap. 13). En effet, tout est *vanité* dans l'intelligence humaine, si elle ne s'élève jusqu'à Dieu. Otez la religion de l'étude et de l'acquisition des sciences, ôtez-en la grande et consolante idée de l'immortalité, telle que la foi chrétienne nous la montre et nous la garantit; bornez nos connaissances à un jour où deux de spéculations sur des êtres fugitifs : dès lors c'est un squelette hideux et décharné; c'est un désert sans verdure et sans eau; la philosophie du cœur n'est plus; mes découvertes ne produisent en moi aucun sentiment; les causes finales perdent leur intérêt, ou plutôt il n'y en a plus; toute la nature, qui me parlait d'une manière si vive et si touchante, n'est plus pour moi qu'un sable brûlant et stérile, où règne le silence du néant. Quelques systèmes ingénieux, quelques calculs combinés, quelques phénomènes qui étonnent, quelques événements qui affligent ou qui réjouissent pour le moment; voilà où se réduisent pour moi les charmes des sciences, et pour ceux que j'instruis, l'attrait et le goût de mes leçons et de mes écrits. Les idées sublimes, les grands sentiments, les affections délicieuses; en un mot, la beauté et l'intérêt des choses prennent leur naissance dans la religion, dans l'excellence de ses dogmes, dans la douceur de ses espérances.

(2) *Voyez* une lumineuse Dissertation sur cette matière,

mais bien de la pluralité des mondes, qui est effectivement une opinion très frivole et très peu accueillie des chrétiens éclairés; il est de plus très certain qu'il n'y eut point de condamnation prononcée contre Virgile. Quant au mouvement de la terre, c'est sans aucune raison que quelques écrivains ont compromis l'autorité *du saint-siége* en cette affaire, et fait intervenir la question de l'infaillibilité du pape. Il n'y a eu ni bulle ni bref, c'est un simple jugement de l'inquisition, qui n'a point été publié ni accepté hors de Rome, qu'on peut respecter, tandis que la vérité de l'opinion qu'il condamne ne sera pas démontrée.— L'audace et la témérité des systématiseurs, qui, après quelques découvertes, ont franchi les bornes de leurs connaissances pour attaquer des vérités incontestables, obligent les dépositaires de la foi d'être sur leurs gardes, et se défier de ces

dans les *Mémoires de Trévoux*, Janv. 1708, p. 136. — La justification de saint Augustin, *ib.* Fév. p. 299. — Le savant auteur des *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, a fait la même observation que les journalistes de Trévoux : « Je ne parle point ici de la » condamnation de l'évêque Virgile par le pape Zacharie, » pour avoir enseigné qu'il y eût des antipodes, parce que » l'on s'est trompé sur le fait; et que le pape Zacharie ne » parlait dans la lettre qu'il écrivait à saint Boniface sur » ce sujet, que de ceux qui soutenaient qu'il y avait un » autre monde que le nôtre, un autre soleil, une autre » lune » (t. p. 204). — Le savant Muratori, *de Moder. ingen.* (l. 1. c. 24), observe également que Virgile ne fut pas tant censuré parce qu'il enseignait l'existence des antipodes, que parce qu'il mêlait à cette opinion des erreurs nuisibles. Neque verò arbitror Zachariam pontificem in Virgilium anathema dixisse quòd is antipodes poneret. Adiophoram hanc opinionem inficiebat ille erroribus aliis. Nam et solem alium a nostro, aliamque lunam incolis iis tribuebat, et pejora fortè delirabat.

opinions brillantes qui s'emparent de l'enseignement public (1), et asservissent les esprits à une nouvelle manière de penser (2). — Ne serait-ce pas un avantage infini si l'autorité de l'Église pouvait guérir tous les délires philosophiques qui ont désolé la religion, corrompu les mœurs, ébranlé la constitution des états? Quand la vigilance des pasteurs proscrirait quelques vérités indifférentes confondues dans un tas d'erreurs monstrueuses, ce malheur serait-il bien digne d'être pleuré par des hommes raisonnablement zélés pour l'avancement des sciences (3)?

§ VII.

382. *D.* La religion chrétienne par la sublimité de ses dogmes, n'est-elle pas inintelligible, et dès lors inutile à la plus grande partie des hommes?... Comment les sauvages et les enfants peuvent-ils pratiquer et goûter la pureté de sa morale?

R. Tandis que quelques philosophes trouvent que la religion chrétienne est trop sublime,

(1) Res dura at regni novitas me talia cogit,
Moliri et latè fines custode tueri.
Æneid. 1

(2) *Voyez* cette conduite des pasteurs bien justifiée, par le savant Muratori, *de Moder. ingen. in relig. negot* (l. 1. c. 24). *Non pravus est zelus*, etc.

(3) On ne peut disconvenir que ce zèle ne soit aujourd'hui excessif et mal dirigé. Dès qu'un souverain favorise les sciences et les arts, on ne sait de quels termes se servir pour le louer dignement; on le représente comme un astre bienfaisant, fait pour éclairer l'univers, pour bannir à jamais le mauvais goût, les préjugés, les erreurs. Nous ne blâmons pas ces dispositions: mais, pour être conséquent,

d'autres nous apprennent qu'elle n'est que pour le peuple grossier et stupide. Cette contradiction prouve au moins que la foi chrétienne est simple et sublime; et l'union de ces deux qualités forme effectivement son caractère. — On a remarqué de tout temps que ce n'était pas à force de spéculation et d'étude que l'on devenait savant dans la religion. Un simple paysan m'instruira mieux de la croyance chrétienne, que le plus subtil de nos philosophes. C'est dans le peuple qu'on trouve souvent les hommes les plus attachés au christianisme, les plus pénétrés de ses dogmes, les plus fidèles à ses lois, les plus flattés de ses espérances (1). C'est surtout à ceux qui étudient les ames, qui sont dépositaires de leurs sentiments et de leurs lumières, à rendre témoignage à une vérité que l'orgueil des profanes méconnaîtra toujours. « Je suis surpris, » dit le Père Bourdaloue en parlant d'une ame » simple qui s'ouvre à son directeur dans la con» fession (*Pensées sur la dévotion*), de la ma» nière dont elle s'exprime. Quel feu anime ses » ses paroles! quelle onction les accompagne! » Elle s'énonce en des termes qui, sans être étu» diés, ni affectés, me font concevoir les plus

il faut convenir que s'il y a un Dieu, une religion, un Evangile, on doit donner la principale attention à ces grandes et premières vérités. Serait-il plus intéressant pour une nation d'avoir la philosophie, que d'avoir la vraie foi? Serait-il plus déshonorant pour un état, d'y voir mal expliquer les phénomènes de la nature, que d'y voir adorer les dieux ridicules du paganisme, ou, ce qui pis est, d'y voir enseigner l'irréligion et l'athéisme?

(1) Quoniam non cognovi litteraturam, introïbo in potentias Domini (*Psalm.* 70).

» hautes idées de l'Être divin, des grandeurs de » Dieu, de ses miséricordes, de ses jugements, » des voies de sa providence, de sa conduite à » l'égard des élus, de ses communications inté- » rieures. J'admire tout cela, et je l'admire » d'autant plus que la personne qui me tient ce » langage, n'est quelquefois qu'une simple fille, » qu'un domestique, qu'une villageoise. A quelle » école s'est-elle fait instruire? Quels maîtres » a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus...? » *Veniunt indocti et rapiunt regnum Dei, et* » *nos cum nostris scientiis demergimur in pro-* » *fundum,* etc., etc. (Aug., l. 8, *Confessions,* » c. 8)». — L'auteur de la religion chrétienne est le créateur et le maître du cœur humain; il répand ses lumières selon la mesure de notre correspondance et suivant les mouvements de sa providence paternelle. — On a vu des sauvages nourris dans toutes les horreurs de la barbarie, devenir d'excellents chrétiens, et servir de modèle aux anciens fidèles. On a vu des enfants avoir plus de sagesse et de lumières en matière de religion, que les hommes les plus instruits (1); si cet âge a de grandes oppositions à l'intelligence et à la pratique du christianisme, il y apporte aussi des dispositions très heureuses. La simplicité, la docilité, l'ignorance du mal sont d'excel-

(1) Cùm adhuc junior essem, priusquàm aberrarem, quæsivi sapientiam palàm in oratione meâ... Lætatum est cór meum in eâ. Ambulavit pes meus iter rectum. A juventute meâ investigam eam (*Eccli.* 51). — Initio cognovi de testimoniis tuis... hæreditate acquisivi testimonia tua... super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi (*Psalm.* 118). Declaratio sermonum tuorum illuminat et intellectum dat parvulis. (*Psalm.* 118.)

lents préparatifs à l'instruction et aux impressions de la foi. Saint Augustin connaissait par expérience de quoi les enfants sont capables, quand il disait, en parlant des premières années de sa jeunesse (*Confessions*, l. 1, c. 9) : « Je » tombai dès ce temps-là, Seigneur, *entre* les » mains de quelques-uns de ceux qui ont soin » de vous invoquer, et je compris parce qu'ils » me disaient de vous, et selon les idées que j'é- » tais capable de m'en former à cet âge là, que » vous étiez quelque chose de grand, et qu'en- » core que vous fussiez invisible, et hors de la » portée de nos sens, vous pouviez nous exaucer » et nous secourir. Aussi commençai-je, dès mon » enfance, à vous prier, et nous regarder comme » mon appui. A mesure que ma langue se dé- » nouait, j'employais ses premiers mouvements à » vous invoquer ».

383. *D.* Que penser de ces maximes d'un pédagogue moderne, *que tout enfant qui adore Dieu, est un idolâtre, ou bien un anthropomorphite, parce qu'il s'en fait toujours quelque image; qu'il ne faut instruire les enfants dans la religion que lorsqu'ils sont en état de distinguer la vraie d'avec les fausses?* etc.

R. Dieu, qui veut être connu des hommes dès leurs premières années, n'a pas rendu cette connaissance si difficile qu'il faille être philosophe pour l'acquérir. Un enfant est naturellement curieux; il admire tout, il fait questions sur tout: le beau spectacle de la nature, le brillant aspect du ciel n'est-il pas pour ses parents ou ses instituteurs un moyen certain de faire entrer ou de fortifier et d'étendre dans son ame l'idée d'un

Dieu (1)? « Nous avons sucé, dit Platon (*Dial.* 10, » *de Legibus*), avec le lait de nos nourrices la » connaissance des dieux, tant par les discours » qu'on nous tenait, que par les cantiques et les » hymnes que nous entendions chanter en leur » honneur. » Un philosophe très connu s'exprime de cette sorte. « Ne dites pas que les idées reli- » gieuses sont trop hautes, trop sublimes, pour » être d'aucun usage dans nos premières années. » La chaîne qui lie le ciel à la terre, la créature » au Créateur, semble commencer pour nous, » par des anneaux dont la faible main des enfants » peut se saisir; et l'on doit admirer à chaque » instant, comment tout est vaste et compliqué » dans la science orgueilleuse, comment tout est » simple pour le bonheur. » (*Cours de morale religieuse*, par Necker.) Non, la connaissance de l'auteur de notre être n'est pas réservée à des longues méditations, ni à une raison bien adulte et bien forte : elle germe naturellement dans une ame simple et dans un cœur pur. Celui qui ne connaît pas la vérité de cette observation par l'expérience, argumentera tant qu'il lui plaira; mais ce qu'il ne sent pas, les autres hommes le sentent; et tout cœur qui n'est pas gâté, attestera qu'il connaît Dieu autrement que par des syllogismes (2) : peu importe que son imagina-

(1) Rousseau prétend que cela ne fait aucune impression sur les enfants; nous savons heureusement le contraire par un grand nombre d'exemples, et par la vérité sensible d'un beau passage de Rousseau lui-même; nous l'avons rapporté plus haut, n. 93. Cette insensibilité ne peut se trouver que chez des enfants déjà corrompus ou extraordinairement dissipés.

(2) « Si petit qu'un enfant puisse être (dit un auteur

tion lui présente peut-être quelque figure symbolique, une vaste mer, une étendue sans corps, une lumière éblouissante, etc., la raison désavoue toutes ces figures, et ne s'attache qu'à la chose qu'elles désignent. — Quant à l'enseignement de la religion, lorsqu'on est persuadé *qu'on* professe la vraie, on ne saurait trop *tôt l'enseigner aux enfants*; et l'on ne risque point de les tromper. Si l'on se croit dans l'erreur, il faut bien se garder de l'enseigner à personne ni à dix-huit ans, ni à cinquante. Au reste, l'erreur associée aux vérités fondamentales de la religion, soit naturelle, soit révélée, est incontestablement préférable à l'ignorance de toute religion. Un enfant nourri dans l'oubli de Dieu et dans le domaine absolu de toutes les passions, *résiste* à toutes les leçons qu'on pourrait lui faire plus tard. Il n'y a que la religion et les grandes notions de la divinité qui puissent réprimer les vices naissants, et faire germer dans le cœur de l'homme

» qui a écrit beaucoup et quelquefois profondément sur » l'éducation), il est nécessaire de lui faire aimer Dieu, » et de lui donner la pratique d'une piété que le temps » rendra plus éclairée sans la rendre plus solide. » (*Théorie de l'Educ.*, par M. Grivel.) Ces dernières paroles qui semblent énoncer un paradoxe, sont d'un vrai sensible et d'une expérience intime pour quiconque a eu dans ses premières années le goût et le sentiment de la piété, dont le cœur s'est ouvert de bonne heure à l'impression de Dieu, qui a été *prévenu de ses douces bénédictions*. Dans un âge plus avancé, après des lectures, des réflexions sans nombre, ayant peut-être et méritant le nom de *savant*, il ne sent qu'il est chrétien, vrai et zélé serviteur de Dieu, qu'autant qu'il se rapproche de la simple et ingénue piété qu'il a goûtée et pratiquée dans l'enfance. Et c'est peut-être encore en ce sens qu'il faut prendre ces mémorables paroles de Jésus-Christ. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. 18).

les vertus qui doivent faire le bonheur de sa vie (1). *J'aimerais autant*, dit un philosophe en

(1) In quo corrigit adolescentior vias suas? In custodiendo sermones tuos (*Psalm.* 118). Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis (*Psalm.* 18). Initium sapientiæ timor Domini (*Psalm.* 110). — Rousseau lui-même reconnaît cette vérité, car en rejetant l'éducation religieuse, il veut que l'on laisse vivre les enfants à leur gré; comprenant très bien que sans la sanction que la crainte de Dieu donne aux leçons morales, elles sont parfaitement nulles. Mais l'effet de ce monstrueux système quel peut-il être? Ecoutons Bayle, ce bruyant précurseur de l'incrédulité moderne, dont le suffrage ne peut être suspect (*Pens. div. t.* 3). « Qu'est-ce, je vous prie, que » la voix de la nature? Quels sont ses sermons? Qu'il » faut bien manger et bien boire, bien jouir de tous les » plaisirs des sens, préférer ses intérêts à ceux d'autrui, » s'accommoder de tout ce qu'on trouve à sa bienséance, » faire plutôt une injure que de la souffrir; se bien venger. » Il ne faut pas prétendre que le commerce des méchants » est ce qui inspire ces passions, elles paraissent non-» seulement dans les bêtes, qui ne font que suivre les » instincts de la nature, mais aussi dans les enfants : elles » sont antérieures à la mauvaise éducation; et si l'art ne » corrigeait la nature, il n'y aurait rien de plus corrompu » que l'ame humaine; rien en quoi tous les hommes se » ressemblassent davantage, par un consentement una-» nime, qu'en ceci : C'est qu'il faut donner au corps tout » ce qu'il souhaite, et satisfaire l'ambition, la jalousie, » l'avarice et le désir de vengeance autant qu'on le peut. » (Voyez *d'autres réflexions sur les enfants et l'homme en général*, ci-dessous, n. 453). Toute l'antiquité païenne a pensé comme Bayle; les nations que nous regardons comme barbares, n'ont jamais douté de la nécessité de l'éducation morale et même de l'éducation religieuse qui donne la garantie et la consistance à l'autre. Le vice seul, disait Sénèque, n'a pas besoin de maître, comme les ronces et les épines n'ont pas besoin de culture. Il est vrai, ajoute ce philosophe, que l'homme naît avec le germe de toutes les vertus, *omnium honestarum rerum semina animi nostri gerunt*: mais c'est l'instruction, c'est une éducation sage qui peut les faire éclore, *quæ admonitione excitantur*, sans quoi attendez-vous qu'elles n'écloreront, qu'elles ne

parlant du paradoxe de Rousseau, *j'aimerais autant avancer que pour apprendre à toucher d'un instrument, il faut attendre que les doigts soient devenus roides.*

§ VIII.

384. *D.* Les maximes du christianisme n'ont-elles pas produit des actions que la raison semble désapprouver? N'a-t-on pas vu des saints se porter à des choses qu'il est difficile de concilier avec les règles de la prudence d'une théologie éclairée?

R. 1° Il est contre la justice d'attribuer à la religion tout ce qu'ont fait les hommes qui l'ont aimée, et qui en ont professé les maximes. Tout ce que les saints ont fait, ne doit être ni imité ni même absolument approuvé; l'Église en les reconnaissant pour les amis de Dieu, placés dans

fleuriront jamais. Ces heureuses dispositions avec lesquelles votre fils est né, sont une faible et légère étincelle qui va s'éteindre pour jamais, si celui qui en est le dépositaire, ne prend soin de l'animer par son souffle, et s'il ne l'aide à se développer et à s'étendre, *non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat.* — J'ai connu un enfant que ses imprudents progéniteurs avaient élevé d'après le pernicieux principe du philosophe génevois. A huit ans c'était un monstre de lubricité et de méchanceté; à onze ans il avait tué le plus fidèle serviteur de la maison. Il fallut le faire disparaître de la société des vivants et empêcher avec violence son propre père de le tuer. — Une preuve évidente que les enfants ne sont pas nés bons, c'est que l'éducation ne doit pas être secondante, mais répressive : il faut dire sans relâche : *Ne faites pas ceci; gardez-vous de cela; si vous le faites encore vous aurez...;* et leur tenir parole. Si au contraire on disait avec la même assiduité à l'égard de tout ce que l'enfant fait de lui-même : *Bon ceci; courage et continuez de la sorte; encore ceci tout de même, excellent;* quel monstre on verrait éclore d'une telle institution!

le séjour de la béatitude, ne prétend point canoniser toutes leurs actions particulières; l'homme ne saurait être constamment raisonnable, même dans les choses les plus raisonnables. Quelques saints ont pu se porter par des motifs louables, à quelques singularités que la religion bien entendue n'inspire pas, et qui ne sont excusables que par leur bonne foi et la droiture de leur intention. L'humanité, même dans sa plus grande perfection, manque quelquefois de justesse pour concilier des vertus qui semblent se combattre, ou d'étendue pour les embrasser toutes : les plus grands saints, pour être des héros, ne laissent pas d'être des hommes.

2° Le mérite des œuvres pieuses n'est pas sans quelque dépendance des circonstances, des temps et des mœurs des peuples. M. Fleuri, qu'on ne soupçonne pas d'être l'apologiste des dévotions mal entendues, s'exprime là-dessus d'une manière très propre à contenter une critique équitable. (Voyez *Mœurs des Chrétiens*, n. LXIII). « Il est à croire que Dieu leur inspira cette conduite pour le besoin de leur siècle. Ils avaient affaire à une nation si perverse et si rebelle, qu'il était nécessaire de la frapper par des objets sensibles. Les raisonnements et les exhortations étaient faibles sur des hommes ignorants et brutaux, accoutumés au sang et au pillage. Ils auraient même compté pour rien des austérités médiocres, eux qui étaient nourris dans la fatigue de la guerre, et qui portaient toujours le harnais. Mais quand ils voyaient un saint Boniface, disciple de saint Romuald, aller nu-pieds dans les pays froids; un saint Dominique Loricat se mettre tout en sang en

» se donnant la discipline, ils comptaient que » ces saints aimaient Dieu, et détestaient le pé- » ché. Ils auraient compté pour rien l'oraison » mentale; mais ils voyaient bien que l'on priait » quand l'on récitait les psaumes (1). Enfin ils » ne pouvaient douter que ces saints n'aimassent » leur prochain, puisqu'ils faisaient *pénitence* » pour les autres. Touchés de tout cet extérieur, » ils devenaient plus dociles, ils écoutaient ces » prêtres et ces moines, dont ils admiraient la » vie; et plusieurs se convertissaient. » Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités qui, dans l'Histoire des Saints, peuvent offenser des esprits délicats et trop préoccupés des mœurs actuelles; elle est appuyée par ce mot de l'Apôtre : Je me suis fait tout à tous, *pour ga-*

(1) Il parle de ceux qui en récitaient une quantité prodigieuse dans des attitudes singulières.—Il en est de même de ces solitaires stylites qui se dévouaient à une pénitence et une prière perpétuelles. Les peuples ne pouvaient concevoir qu'une bien grande idée de l'Être, que des gens sages et vertueux adoraient d'une manière si constante et si pénible. Ils prêchaient d'ailleurs du haut de leurs colonnes et opéraient de grandes conversions. — « Les hommes, dit » un sage et pieux écrivain, ont peu de confiance en ceux » qui vivent avec eux et comme eux, il faut de temps en » temps des hommes singuliers, qui les étonnent, qui » excitent leur attention, pour les rendre dociles, pour » leur faire goûter une morale qui leur déplaît; Dieu en » a suscité quand il lui a plu, et en dépit de la philoso- » phie ils ont fait beaucoup de bien. » Pour ne parler que de saint Siméon le *stylite*, outre les Libanistes et les Arabes il amena encore au christianisme un grand nombre de Perses, d'Arméniens, d'Ibériens, de Layes, habitants de la Colchide, qui étaient venus par curiosité pour le voir et pour l'entendre. L'impératrice Eudoxie qui avait embrassé les erreurs d'Eutychès, y renonça, lorsqu'elle eut prêté l'oreille à ses exhortations. Voyez le *Dict. théol.* de Bergier (art. *Stylite.*)

gner tous les hommes à Jésus-Christ : *Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos* (1). (1. Cor. 16.)

3° Dans les siècles peu instruits, quelques-unes de nos Vies des Saints ont moins été faites d'après les vues et la conduite des saints eux-mêmes, que d'après les idées particulières et l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits; d'où il est quelquefois arrivé, même dans les Actes des Saints, qui ne passent pas pour supposés ni altérés, que, par un zèle mal entendu, les historiens ont en quelque sorte créé le modèle qu'ils nous présentaient, bien plus qu'ils ne l'ont copié, et ont donné à la morale chrétienne des couleurs qu'elle n'eut jamais.

385. *D.* Pourquoi l'Église met-elle au nombre des saints des hommes inutiles au monde, qui ne rendent aucun service à la patrie ni à la société générale?

R. C'est un bien grand service rendu à la société que de lui présenter des modèles de sagesse et de vertu. Il y a des hommes qui se sanctifient au milieu du monde. Il y en a d'appellés au service de Dieu d'une manière particulière, qui les

(1) « Nous avons, dit un ascétique, un exemple bien » ancien et bien respectable de ces singularités dans le » genre de vie de saint Jean-Baptiste, vie d'une mortifi- » cation et d'une abstinence digne de celui qui prêchait » le baptême de la pénitence et de la rémission des pé- » chés (*Luc.* 3). Et quoique le Sauveur n'ait pas voulu » qu'elle fût un modèle général ni même commun parmi » ses disciples, et qu'il n'en ait pas donné l'exemple, » nous devons bien nous garder d'y trouver à redire, puis- » qu'il en a fait l'éloge et que l'objet en fut de provoquer » de dignes fruits de pénitence (*Ibid*). »

retire du monde; s'ils ont les vertus de leur état, s'ils sont sobres, chastes, patients, charitables, ils sont dignes des regards de Dieu, et dès lors de vrais saints. Leurs prières et la pureté de leur vie sont le bouclier de l'état. Dix justes auraient arrêté le glaive de la justice divine étendue sur les villes abominables que le feu du Ciel a consumées. La victoire contre les Amalécites fut l'effet des prières de Moïse. « Du sein du repos » et du calme, fruits des paisibles vertus, les » l'hommes justes, dit David, punissent les » peuples criminels, enchaînent les nations, et » humilient les rois; ils portent dans leurs mains » un glaive victorieux, tandis qu'ils ont dans » la bouche des louanges de l'Éternel (1). » Tous ceux qui croient un Dieu, que les prières peuvent fléchir et rendre propice, conviennent de cette vérité : les protestants raisonnables lui rendent le même hommage que les catholiques (2); mais quand on est philosophe, on ne trouve que ténèbres partout où l'on se mêle de raisonner contre les notions reçues.

§ IX.

386. *D.* L'influence du christianisme sur la sainteté de la vie et la pureté des mœurs, ne s'é-

(1) Lætabuntur in cubilibus suis. Exaltationes Dei in gutture eorum, et gladii ancipites in manibus eorum. Ad faciendam vindictam in nationibus, increpationes in populis; ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis, ut faciant in eis judicium conscriptum (*Psalm.* 149).

(2) Pressi calamitate confugiunt ad Eliseum, ut urgente necessitate sunt piorum preces, alias nihili habitorum, urbium et populorum azila (Scheuchzer, *Phys. sacra*, t. 4, p. 600.

tend-elle point jusqu'au bonheur temporel et à la situation heureuse de l'homme dès cette vie ?

R. Si la croyance d'un Dieu et d'une ame immortelle est essentielle au bonheur de l'homme, la vraie religion l'est aussi; puisque nous avons vu (l. 1. c. 4. § 5.) que sa ruine précipitait par degrés dans l'abîme le plus profond de l'incrédulité. Nous avons observé de plus (l. 3. c. 4. § 2.), que ces consolantes vérités déjà connues par la raison prenaient une nouvelle force par l'appui de la révélation (l. 3. c. 2. § 2.) : or, qui doute que la religion chrétienne ne soutienne mieux l'idée d'un Dieu et d'une souveraine justice exercée après notre mort, que la doctrine grossière et sensuelle de Mahomet sur la vie future; que les contes des religions idolâtriques; que le Tartare et les Champs-Élisées de l'ancienne mythologie ?

387. *D.* Indépendamment de cette observation, le christianisme n'a-t-il pas dans ses dogmes et dans sa morale, de quoi faire le vrai bonheur de l'homme ?

R. Nous pouvons raisonner là-dessus avec un philosophe qui a fait un traité estimable sur le bonheur. « Voyons, dit-il (*Essai de philosophie morale*, par Maupertuis, c. VI.), si la raison » éclairée d'une nouvelle lumière peut aller plus » loin; si elle peut nous enseigner des moyens » plus sûrs pour parvenir au bonheur, ou du » moins pour rendre notre condition meilleure. » Je n'examinerai ici la religion que par rapport » à cet objet, je ne relève pas ce qu'elle a de di- » vin, ni ne m'arrête aux difficultés que peuvent » faire à notre esprit ses mystères. Je ne consi- » dère que les règles de conduite qu'elle prescrit

» par rapport au bonheur de la vie présente (1). » On prit le christianisme naissant pour une nouvelle secte de philosophie; ne l'envisageons pas » autrement; comparons la morale de l'Évangile à celle des stoïciens. Quelques auteurs, » par un zèle peu judicieux, ont voulu trouver » dans la morale de ces philosophes, la *morale* » du christianisme (*plus haut.* n. 246). On est » surpris de voir combien le savant Dacier s'est » donné de peine pour cela, et qu'il n'ait pas » senti la différence extrême qui se trouve entre » ces deux philosophies, quoique la pratique en » paraisse au premier coup d'œil la même. Aveuglé à ce point, il n'a cherché qu'à donner un » sens chrétien à tout ce qu'il a traduit. Il n'est » pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. » Nous avons une vieille paraphrase d'*Épictète*, » attribuée à un moine grec, dans laquelle on » trouve l'Évangile et Épictète également défigurés (2). Un jésuite, homme de plus d'esprit

(1) Il y a plus de deux mille ans que David considérait sous le même point de vue, l'observation de la loi de Dieu en général. Il regardait le constant usage de la vertu et la pratique d'une sainte vie comme le grand secret du bonheur, et le seul moyen de couler des jours heureux : « Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos? Prohibe linguam tuam à malo, et labia tua ne loquantur dolum : diverte a malo et fac bonum : inquire pacem et persequere eam (*Psalm.* 33). »

(2) Épictète a vécu quatre-vingt-quatorze ans après Jésus-Christ. Les Évangiles étaient alors répandus par toute la terre; il faudrait que ce philosophe eût passé ses jours sur le mont Caucase pour ne pas les connaître. Tertullien remarque que c'est la lecture des prophètes et des Ecritures saintes en général, qui a produit ce qu'il y avait de plus sage et de plus sensé dans l'ancienne philosophie : *Antiquitas præstructa divinæ litteraturæ; quò facile credam*

» (le père Mourgues), a mieux senti la différence » des deux philosophies. Le rapport qui se trouve » entre les mœurs extérieures du stoïcien et du » chrétien, a pu faire prendre le change à ceux » qui n'ont pas considéré les choses avec assez » d'attention ou avec la justesse nécessaire. Mais » au fond, il n'y a rien qui admette si peu de » conciliation, et la morale d'Épicure n'est pas » plus contraire à la morale de l'Évangile que » celle de Zénon (1). Cela n'a pas besoin d'autres

thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ... Quis poetarum, quis sophistarum qui non omninò de prophetarum fonte potaverit (Apolog. cap. 45)? Presque tous les saints Pères et les meilleurs auteurs de l'antiquité sont du même sentiment (*Voyez plus haut*, n. 280).

(1) Un philosophe chrétien fait à ce sujet une réflexion bien juste et bien importante sur l'esprit de Jésus-Christ et sur celui du monde. C'est, « dit-il, une chose très re- » marquable que le mot et l'idée de *mundus* dans le sens » de l'Évangile. Cet être si réel et si connaissable, n'est » devenu, pour ainsi dire, manifeste et sensible que de- » puis Jésus Christ. Les anciens moralistes n'en ont pas » parlé, parce qu'ils étaient eux-mêmes du monde; parce » que leur vaine et fastueuse morale, leurs vertus de » commande et de parade, n'avaient rien que de con- » forme et de parfaitement assorti à l'esprit du monde: » ils ne pouvaient donc en faire un être moral différent » de celui qu'ils prétendaient établir. Mais Jésus-Christ » nous a découvert l'espace immense que le monde, dans » la plus haute sagesse, laissait entre ses leçons et celles » de l'Évangile. Aussi le chrétien le moins instruit con- » naît-il le monde; il sait très bien dire : *Voilà ce que* » *c'est que le monde; voilà comme nous trompe le monde;* » *tels sont les mensonges et les illusions du monde, les* » *fausses vertus et l'hypocrisie du monde.* Langage inconnu » à tous les sages de l'antiquité, et même à tous les » sages modernes qui ont abjuré leur foi. —C'est dans ce » sens qu'il est dit : *Princeps hujus mundi jam judicatus* » *est* (Joan. 16. v. 11); et plus clairement encore : *Nunc* » *judicium est mundi* (Joan. 12. v. 31). »

» preuves que l'exposition du système stoïcien. » La somme du premier se réduit à ceci : *Ne* » *pense qu'à toi, ne sacrifie tout qu'à ton repos.* » La morale du chrétien se réduit à ces deux » préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur;* » *aime les hommes comme toi-même.* » — « Pour » bien comprendre le sens de ces dernières pa- » roles, il faut savoir ce que le système chrétien » nous enseigne par rapport à l'homme. Dieu est » l'ordre éternel, le Créateur de l'univers, l'Être » tout-puissant, sage et bon. L'homme est son » ouvrage, composé d'un corps qui doit périr, » et d'une ame qui durera éternellement. Ces » deux idées établies, suffisent pour faire con- » naître la justice et la nécessité de la morale » chrétienne. *Aimer Dieu de tout son cœur,* » c'est être entièrement soumis à ses ordres, » n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et » ne se regarder que par rapport à ce qu'on est » à son égard. *Aimer les autres hommes comme* » *soi-même,* n'est que la suite du premier pré- » cepte. Celui qui aime Dieu parfaitement, doit » aimer l'homme qui est son ouvrage. Celui qui » n'aime rien que par rapport à Dieu, ne doit » se donner aucune préférence. Il n'est pas dif- » ficile de voir que l'accomplissement de ces » préceptes est la source du plus grand bonheur » qu'on puisse trouver dans cette vie. Ce dé- » vouement universel procurera non-seulement » la tranquillité; mais l'amour y répandra une » douceur que le stoïcien ne connaît pas. Celui- » ci, toujours occupé de lui-même, ne pense » qu'à se mettre à l'abri des maux : pour celui- » là, il n'est plus de maux à craindre.... Tout » ce qui peut nous arriver de fâcheux dans l'état

» naturel, vient ou des causes purement physi-
» ques, ou de la part des autres hommes; et
» quoiqu'on pût réduire ces deux genres d'ac-
» cidents à un seul principe, le stoïcien et le
» chrétien les ont considérés sous des aspects
» différents dans la pratique de leur morale, et
» ont cherché différents motifs pour les suppor-
» ter. Le stoïcien prend les accidents physiques
» pour des arrêts du destin, auquel il doit se
» soumettre, parce qu'il serait ridicule d'y ré-
» sister. Dans le mal que lui font les hommes, il
» n'est frappé que du défaut de leur jugement :
» il les regarde comme des brutes, et ne veut
» pas croire que de tels hommes puissent l'effa-
» cer. Un destin inflexible, des hommes insensés,
» voilà tout ce qu'il voit; c'est sur cela qu'il doit
» régler sa conduite. Mais son état peut-il être
» tranquille? Les maux en sont-ils moins cruels
» parce qu'ils sont sans remède? Les coups en
» sont-ils moins sensibles, parce qu'ils partent
» d'une main qu'on méprise (1)... ? Le chrétien
» envisage les choses bien différemment. Le des-
» tin est une chimère : un Être infiniment bon
» règle tout, et a tout ordonné pour son plus
» grand bien. Quelque chose qu'il lui arrive, il

(1) Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. « Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans » les événements qui ne dépendent pas de nous, sont » prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante » en elle-même, ou de cette fierté stoïque par laquelle le » sage s'enveloppe dans sa propre vertu, et se regarde » comme inaccessible aux coups du sort; vertu et fierté de » l'ame qui ne sait que concentrer les peines au dedans, » et ne les rend souvent que plus sensibles. »

» ne se soumet point parce qu'il serait inutile de
» lui résister; il se soumet, parce qu'il applau-
» dit aux décrets de la Providence, parce qu'il
» en connaît la justice et la bonté. Il ne méprise
» pas les hommes; pour s'empêcher de les haïr,
» il les respecte comme l'ouvrage de Dieu, et
» les aime comme ses frères; il les aime, *quoi-*
» qu'ils l'offensent; parce que tout le mal qu'ils
» peuvent lui faire, n'est rien au prix des raisons
» qu'il a pour les aimer. Autant que les motifs
» du stoïcien répandent de tristesse sur sa vie,
» autant ceux du chrétien remplissent la sienne
» de douceurs : il aime, il adore, il bénit sans
» cesse.... Quant aux biens que le stoïcisme et
» le christianisme promettent, comment pour-
» rait-on les comparer? L'un borne tous les *avan-*
» *tages* à la vie présente; l'autre, outre ces mê-
» mes avantages qu'il procure bien plus sûre-
» ment, en fait espérer d'autres, devant lesquels
» ceux-ci ne sont rien. Le stoïcien et le chrétien
» doivent être toujours prêts à quitter la vie;
» mais le premier la quitte pour retomber dans
» le néant, ou pour se perdre dans l'abîme des
» êtres; le second, pour commencer une nou-
» velle vie, éternellement heureuse. Tous les
» biens que promet la philosophie stoïcienne, se
» réduisent à un peu de repos pendant une vie
» très courte : mais un tel repos vaut-il ce qu'il
» en coûte pour y parvenir? Oui, dans la sup-
» position d'une destruction totale, ou d'un ave-
» nir tel qu'est l'avenir des stoïciens, celui qui
» d'un seul coup s'affranchit de tous les maux de
» la vie, est plus sage que celui qui se consume
» en efforts pour parvenir à ne rien sentir. »

388. *D.* Les dogmes du christianisme ont-ils la

même influence sur le bonheur de la société qu'ils ont sur le bonheur de chaque homme en particulier ?

R. Le philosophe que j'ai cité, après avoir examiné les principes du stoïcien et ceux du chrétien, en tant qu'ils se rapportent immédiatement au bonheur de celui qui les suit, les considère ensuite par rapport à la société en général. « Si, dit-il, l'on n'avait pas senti la différence » qui est entre ces deux morales; si on avait pu » les confondre en les considérant dans chaque » individu, c'est ici qu'elles laissent voir la dis- » tance immense qui est entre elles. Quand le » stoïcien serait parvenu à être heureux ou im- » passible, on peut dire qu'il n'aurait acquis son » bonheur ou son repos qu'aux dépens des » autres hommes, ou du moins en leur refusant » tous ses secours. *Peu importe*, dit le grand doc- » teur de cette secte, *que ton rival soit vicieux,* » *pourvu que tu conserves ta tranquillité.* Quelle » différence entre ces dispositions de cœur, et le » sentiment d'humanité et de tendresse que le » chrétien à pour tous les hommes ! Occupé sans » cesse de leur être utile, il ne craint ni fatigues » ni périls; il traverse les mers, il s'expose aux » plus cruels supplices pour rendre heureux ceux » des hommes qu'il n'a jamais vus. Qu'on se » représente deux îles l'une remplie de parfaits » stoïciens, l'autre de parfaits chrétiens; dans » l'une chaque philosophe ignorant les douceurs » de la confiance et de l'amitié, ne pense qu'à » se séquestrer des autres hommes : il a calculé » ce qu'il en pouvait attendre, les avantages » qu'ils pouvaient lui procurer, et les torts » qu'ils pouvaient lui faire, et a rompu tout

» commerce avec eux. Nouveau Diogène, il » fait consister sa perfection à occuper un ton- » neau plus étroit que celui de son voisin. Mais » quelle harmonie vous trouverez dans l'autre » île ! Les besoins que une vaine philosophie ne » saurait dissimuler, toujours secourus par la » justice et la charité, ont lié tous les *hommes* » *les uns aux autres*; chacun heureux du bonheur » d'autrui, se trouve heureux encore des secours » que dans ses malheurs il lui prête (1). » Dans le chapitre VII, Maupertuis fait différentes ré-

(1) Ces réflexions ont certainement de quoi justifier un auteur célèbre, d'avoir baillé en lisant Epictète, ce froid pédagogue de la vertu stoïcienne, et d'avoir exprimé sa lassitude avec autant d'agrément que de verité.

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême,
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et dans tous ces beaux discours,
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devait ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

J.-B. Rousseau (*liv.* II. *Ode* 2).

flexions sur la religion chrétienne, et il conclut qu'une des preuves de sa vérité est de conduire les hommes au bonheur. « Si je veux » m'instruire sur la nature de Dieu, sur ma » propre nature, sur l'origine du monde, sur » sa fin, ma raison est confondue. Dans cette » nuit profonde si je rencontre le système qui » est le seul qui puisse remplir le désir que j'ai » d'être heureux, ne dois-je pas à cela le recon- » naître pour le véritable? Ne dois-je pas croire » que celui qui me conduit au bonheur est ce- » lui qui ne saurait me tromper? »

389. *D.* Les autres philosophes ont-ils parlé dans le même goût de la religion chrétienne, considérée relativement au bonheur de l'homme?

R. Il faudrait un gros volume pour contenir leurs témoignages. En voici quelques-uns. « La » religion chrétienne, dit Montesquieu (*Esp.* » *des Lois*, l. 24. ch. 3.), qui ne semble avoir » d'objet que la félicité de l'autre vie, fait en- » core notre bonheur dans celle-ci (1)... » J.-J. Rousseau (*Émile.* t. 3. p. 197.) partant du même principe, concluait que la doctrine des philosophes anti-chrétiens ne pouvait être vraie : « Ceux qui sèment dans les cœurs ces désolan- » tes doctrines, disent que la vérité ne saurait

(1) Le P. Hayer a développé et vérifié ce mot du magistrat philosophe, dans un traité intitulé : *Utilité temporelle de la religion chrétienne*, 1774. — On peut voir aussi le *Traité du faux bonheur des gens du monde et du vrai bonheur de la vie chrétienne*, par Languet, archevêque de Sens, qui est joint à celui *de la confiance en Dieu*, par le même prélat. — Avertissement du clergé de France en 1775, *Sur les avantages de la religion et les effets pernicieux de l'incrédulité.* — Un excellent Petit livre allemand intitulé : *Freuden des christen aus seiner religion*; Augsbourg, 1788.

» être nuisible aux hommes; je le crois comme » eux, et c'est à mon avis une grande preuve » que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité ». Nous avons vu un autre passage du même auteur, sur le bonheur d'une maison où règnent les lois de l'Évangile (n. 368), et où se réalise le tableau admirable que trace l'apôtre saint Paul d'une famille chrétienne (1).... « On ne voyait » plus dans le paganisme vieilli, que l'infamie et » les vices. Le peuple qui ne connaissait que des » tyrans sur la terre, chercha un asile dans le » Ciel, le christianisme vint le consoler et lui » apprendre à souffrir; tandis que les vexations » et les débauches sappaient le paganisme avec » l'empire (*Hist. philos. et polit. du commerce.* » t. 7. p. 2.). » Qui croirait que c'est le plus forcené ennemi du christianisme qui lui rend cet hommage....? « Il n'a jamais paru de religion » dans le monde, dit Bolingbrocke (*Œuvres* » *post.* t. 4. p. 291), qui ait tendu plus directe- » ment au but de procurer la paix et le bonheur » de l'humanité, que la religion chrétienne telle » qu'elle est enseignée par Jésus-Christ et les » apôtres... » L'Encyclopédie (article *Bonheur*) nous apprend la même chose : « Il ne faut point » opposer à cette maxime la morale et la religion

(1) Mulieres, subditæ estote viris : sicut oportet in Domino. Viri, diligite uxores vestras, et nolite amari esse ad illas. Filii, obedite parentibus per omnia : hoc enim placitum est in Domino. Patres nolite ad indignationem provocare filios vestros, ut non pusillo animo fiant. Servi, obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis, timentes Deum. Domini, quod justum est et æquum, servis præstate, scientes quòd et vos Dominum habetis in cœlis (*Coloss.* 3 et 4).

» de Jésus-Christ notre législateur, et en même » temps notre Dieu; lequel n'est point venu pour » anéantir la nature, mais pour la perfectionner; » il ne nous fait pas renoncer à l'amour du plaisir, et ne condamne pas la vertu à être malheureuse ici-bas. Sa loi est pleine de charmes » et d'attraits, elle est toute comprise dans l'amour de Dieu et du prochain. La source des » plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le » chrétien que pour l'homme profane. Mais, dans » l'ordre de la grâce, il est infiniment plus heureux par ce qu'il espère, que par ce qu'il possède. Le bonheur qu'il goûte ici-bas, devient » pour lui le germe d'un bonheur éternel. Ses » plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience: » plaisirs purs, nobles, spirituels et fort supérieurs aux plaisirs des sens. » Enfin l'auteur même de l'*Épître à Uranie*, après avoir épuisé ses forces à déclamer contre le christianisme, revient sur ses pas, et par une espèce de rétractation subite et imprévue, déclare que si l'Évangile est une erreur, c'est une erreur qui rend les hommes heureux (*Nouv. Mélang. philos. hist. crit.* 12e part. p. 312. édit. de 1772.).

Ciel! ô ciel! quel objet vient de frapper ma vue!
Je reconnais le Christ puissant et glorieux,
Auprès de lui dans une nue
Sa croix se présente à mes yeux,
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il est victorieux:
Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;

Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine :
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine (1),
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

(*Autres témoignages, ci-dessus, n. 244 et suiv.*)

§ X.

390. *D.* Quoique la philosophie ancienne soit beaucoup au-dessous de l'Évangile, et ne puisse fonder ni le bonheur de la société, ni celui des particuliers; la doctrine des philosophes modernes qui prêchent si constamment la vertu, ne peut-elle pas tenir lieu du christianisme (2)?

R. 1° Nous avons vu que ces messieurs *étaient* sans autorité, et leurs préceptes sans sanction; qu'ils ne s'accordaient sur rien, qu'ils n'avaient aucun principe fixe; qu'ils renversaient tous les fondements de la vertu; qu'ils avouaient eux-

(1) Une doctrine fondée sur l'imposture peut-elle avoir les caractères et les preuves que Voltaire détaille ici?— Une erreur quelconque peut-elle produire un véritable bonheur? peut-elle donner la lumière aux esprits, le repos et de tendres consolations aux cœurs? « L'erreur est la » vraie source des malheurs de notre espèce, dit un philo» sophe, nulle erreur ne peut être avantageuse au genre » humain. » (*Syst. de la nat.* p. 2, c. 13.)

(2) *Rien n'exprime mieux la morgue dogmatisante de ces moralistes, que ce passage de saint Augustin :* Fuerunt ergò quidam philosophi de virtutibus et vitiis subtilia multa tractantes, dividentes, definientes, ratiocinationes acutissimas concludentes, libros implentes, suam sapientiam buccis crepantibus ventilantes, qui etiam dicere auderent hominibus : nos sequimini, sectam nostram tenete, si vultis beatè vivere. Sed non intrabant per ostium: perdere volebant, mactare et et occidere (*Tract.* 45. *in Joan*),

mêmes la nécessité d'une religion, et nous avons prouvé que le christianisme était la véritable. — *L'esprit de Dieu*, suivant le témoignage de l'Écriture, ne donne ni force ni onction aux pompeuses maximes d'*une vertu factice:* il dédaigne l'ouvrage de ses ennemis, *et se tient aussi éloigné de leurs leçons de morale que de leurs inintelligibles systèmes* (1).

2° Nous connaissons par expérience les effets de la religion chrétienne; nous savons qu'elle a fait tomber tous les faux dieux l'un après l'autre, qu'elle a dissipé les craintes que l'on avait partout de ces êtres imaginaires, aboli l'exécrable coutume de les apaiser par des sacrifices humains, par des combats de gladiateurs, par le sang des enfants le plus tendrement aimés; qu'elle a décrédité partout les oracles, les sortiléges et tous les genres de divination, au grand dépit et au grand étonnement de la philosophie, qui les mettait sous sa protection; qu'elle a supprimé ou adouci l'esclavage, humanisé les nations, resserré les liens de la société, rendu les gouvernements moins sanguinaires, retranché les dévotions licencieuses plus chères aux idolâtres que leurs dieux, ces fêtes uniquement propres à ruiner impunément les obligations du mariage, et à dégrader l'humanité; qu'elle a éclairé également tous les hommes, mis la vérité à portée des plus grossiers, et cela dès l'âge le plus tendre, etc. Mais depuis que nos philosophes ont entrepris d'établir le règne de l'irréligion, quel

(1) Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu. (*Sap.* 1).

heureux changement est-il arrivé dans le monde? A en juger par leurs promesses, il doit y avoir plus de probité dans le commerce, plus de sûreté dans l'amitié, plus de désintéressement dans les affaires : l'équité, la gravité, la décence, l'étude des lois, doivent s'être perfectionnées dans le sanctuaire de la justice; l'application, la capacité, la fuite du luxe et de la molesse, dans l'état militaire; la pudeur, la modestie, la bienséance, dans le sein des familles; l'amour du peuple, dans ceux qui président à la fortune publique; l'amour du bien public, dans les particuliers : la génération présente doit être un modèle accompli pour les races futures. Les philosophes entreprendront-ils sérieusement de nous persuader que ce prodige est opéré, et ne seront-ils pas contraints de gémir sur la triste révolution que leurs maximes ont opérée dans toutes les conditions et dans tous les âges? Ne voyons-nous pas la religion hautement vengée de nos outrages par l'opprobre de nos mœurs? L'innocence s'est altérée dans tous les états, le souffle brûlant de l'impiété a desséché les ames et consumé les vertus. Le peuple était pauvre, mais consolé; il est maintenant accablé de ses travaux et de ses doutes. Il anticipait par espérance sur une vie meilleure; il est surchargé des peines de son état, et nos nouveaux apôtres ne lui montrent pour termes de sa misère, que la mort et l'anéantissement. Fasse le Ciel que l'excès du mal ouvre enfin les yeux à ceux qui en sont les auteurs!

391. *D.* D'où vient donc dans un certain nombre de philosophes cet attachement extérieur à la vertu (ci-dessus, n. 132), ces égards pour l'honnêteté, cet attrait pour la bienfaisance,

ce langage qui imite et répète celui de la religion ?

R. Tout cela vient de la religion même qu'ils ont abjurée. Malgré leurs égarements, les premières impressions du christianisme subsistent encore, les effets survivent à la cause, quelques débris échappent au naufrage général ; si, dès leurs tendres années, on leur avait enseigné les maximes de l'athéisme, du déisme, de l'indifférentisme, on aurait formé des libertins déclarés, des ennemis forcenés de l'apparence, comme des fruits de la vertu. Il en est de même des lumières qu'ils ont conservées au milieu de la nuit où ils se sont égarés. C'est à la religion qu'ils les doivent ; c'est elle (suivant la réflexion de Bayle, que nous avons déjà rapportée) qui leur a appris des vérités précieuses et sublimes que la froide et inconsistante raison leur eût laissé ignorer, ou quelle eût montré d'une manière bien imparfaite. — Sans le christianisme, eux leurs pères et la longue suite de leurs ancêtres, demeuraient aussi incultes et aussi barbares que les Gaulois, les Vandales, les Ostrogoths, les Huns, les Scythes, etc. dont ils descendent. Toutes ces nations n'ont perdu leur férocité que dans le christianisme : sans lui, que serait devenue l'Europe après la destruction de l'empire romain? Ce que sont aujourd'hui la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, tous les royaumes de l'Orient. — Nous avons observé (ci dessus, n. 380) que sans la religion chrétienne la philosophie et toutes les sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'empire romain, et immolées à la fureur dévastatrice des Barbares. On a donc bien raison de considérer les incrédules comme des enfants ingrats

qui déchirent le sein de la mère dont ils ont reçu tout ce qu'ils ont d'estimable (1).

392. *D.* Cette *bienfaisance* dont on a entrepris de faire le caractère distinctif des philosophes (2), l'est-elle effectivement ?

R. Pourquoi la bienfaisance serait-elle *mieux* établie chez eux que les autres vertus, dont nous avons jugé ailleurs d'après des témoignages non suspects (l. 1, c. 5, §. 2, n. 128 et suiv.)? Quel amour peuvent inspirer à l'homme pour son semblable, des systèmes qui égalent sa nature à celle de la brute, qui détruisent le sentiment qu'il a de la noblesse de son origine et de la grandeur de sa destination, qui ébranlent les principes de la morale, en ébranlant ceux de la religion qui en est le fondement, et le *garant* le

(1) Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me (*Isaïe*, 4. 5).

(2) Nous copions ici un passage que nous avons lu avec plaisir dans un ouvrage moderne. « Ce qui me conduira, » je crois, à cesser pour jamais de lire, c'est cette manie » commune actuellement aux écrivains de tous les genres, » de toutes les nations; c'est cette fureur, cette rage de » vertu qui excite en eux des transports approchants de la » folie. Quoi! ne pouvoir écrire dix lignes sans s'écrier : » *O bonté! ô bienfaisance! ô humanité! ô vertu!* Ces noms » si répétés, si profanés, si éloignés de pouvoir inspirer » le désir d'être honnête, jettent du ridicule sur les meilleurs principes; on serait tenté de les abandonner d'impatience et d'ennui, comme on fait de l'auteur qui les » déplace, les affaiblit, les dégrade. Oui, j'avoue qu'en » lisant nos drames et nos romans, et ce qui plus est, » nos ouvrages philosophiques, il me prend un si grand » dégoût des êtres sensibles, des êtres bienfaisants, des » vertueux citoyens, que si, dans ce moment on s'avisait » de vanter ma bonté, de louer mes vertus, j'exigerais une » réparation d'honneur pour cette insulte. » (*Lettres de Mylord Rivers*, etc., à Paris, chez Humblot, 1777.)

plus sûr de leur observation. La charité chrétienne fait aimer les individus : la philosophie n'aime que *le genre humain*, *l'espèce humaine* : elle *aime les Tartares*, comme dit J.-J. Rousseau, mais elle *n'aime pas ses voisins*. Le motif de la charité chrétienne est le précepte de Dieu ; la fraternité que la création, la rédemption, la destination à une même fin, à un même héritage ont établie entre tous les hommes : le motif de la philosophie, c'est que les hommes sont des *semblables* ou bien qu'ils sont tous des êtres (1) ; la *similitude* ou la *ressemblance* (2), ou enfin l'existence, idées vraiment métaphysiques, substituées aux grands motifs de la religion, voilà ce qui, dans la morale de ces messieurs, doit produire la *bienfaisance*, l'*humanité*, l'amour général de tous les hommes. *Tes lois morales sont fort belles*, dit J.-J. Rousseau à un prédicateur de la vertu philosophique, *mais montre-m'en, de grâce, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi réellement ce que tu mets à la place de l'enfer* (*Émile*, t. 3, p. 202). — La bienfaisance des philosophes est une vertu

(1) Ah, je vous aime, mais c'est en qualité d'*être*.
Coméd. des nouv. Philos.

(2) Sur quoi est fondée cette ressemblance dans le système des athées, des matérialistes, des déistes mêmes s'ils sont conséquents? L'ame de l'homme n'étant que matière, ne peut établir une ressemblance spécifique entre un homme et un homme, plutôt qu'entre un homme et un cheval. Reste le corps; mais que deviendront les aveugles, les boiteux, les bossus, etc? Toute la bienfaisance des hommes bien constitués, sera pour les individus qui ont les mêmes avantages corporels; les autres périront, si quelque riche aveugle, boiteux ou bossu ne vient à leur secours.

d'ostentation et de parade, qui ne paraît que dans des occasions bruyantes, ignore les malheureux obscurs, place sa récompense dans l'admiration et dans les vains éloges; étale ses grâces sur un individu propre à lui donner de l'éclat, et regarde le genre humain comme un *tas de* fourmis : la bienfaisance du chrétien est modeste, mais puissante, active, universelle, et n'a d'autre prétention que l'immortalité. Dès le temps de saint Paul, les philosophes avaient tous les dehors de l'humanité et de la bonté; mais, comme remarque cet apôtre, ils n'en connaissaient ni les vrais motifs ni les effets (1); il ajoutait que toutes leurs passions se concentraient dans l'amour d'eux-mêmes, dans le désir des louanges et les appas d'un vain orgueil; qu'ils n'étaient *ni* pères tendres, ni enfants soumis, ni amis fidèles; que les trahisons, les calomnies, les traitements cruels ne leur coûtaient rien, parce que la compassion, la douceur, la miséricorde, la gratitude étaient bannies de leur ame, et que la jouissance des plus infames voluptés était dévenue leur législateur et leur dieu (2). Aujourd'hui, si nous en croyons J.-J. Rousseau, les choses vont à peu près de même. « La philosophie, selon lui (*Pensées de* J.-J. Rousseau, p. 123), relâche

(1) Habentes speciem quidem pietatis, virtutem ejus negantes (2 *Tim.* 3).

(2) Homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi; blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti, sine affectione, sine pace; criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi et voluptatum magis amatores quàm Dei (*Tim.* 3, vs. 2.) Le même tableau se voit dans l'*Épitre aux Romains*, chap. 1.

» tous les liens d'estime et de bienveillance qui » attachent les hommes à la société; et c'est » peut-être le plus dangereux des maux qu'elle » engendre.... Un tel homme n'est ni parent, ni » citoyen, ni homme; il est philosophe. » C'est sans doute sous ce point de vue que Vespasien envisagea les philosophes, lorsqu'il se crut obligé de les chasser de Rome; ils furent les seuls, qui contraignirent ce bon prince d'user à leur égard d'une sévérité opposée à son inclination (1). La douceur de leur langage couvre un plan de destruction et d'horreur (2). Suivant l'avis d'un ancien, ils ne montrent pas aux peuples toutes les conséquences de leurs systèmes (3); ils les cachent par les apparences les plus imposantes. Un pareil aveu serait trop propre à les dépouiller de

(1) Les empereurs, en chassant les philosophes, ne faisaient, dit Suétone, que se conformer à tant d'anciennes lois portées contre eux. Il a raison, car dès l'an 160, avant l'ère vulgaire, ils avaient été bannis de Rome par un décret du sénat, et le préteur M. Pomponius fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville. Pourquoi? Parce qu'on les regardait, disent les historiens, comme des discoureurs dangereux, qui en raisonnant sur la vertu, en renversaient les fondements, et comme capables, par leurs vains sophismes, d'altérer la simplicité des mœurs anciennes, et de répandre parmi la jeunesse des opinions funestes à la patrie. Ce fut sur les mêmes principes et par les mêmes raisons, que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes (*ci-dessus*, *n.* 129).

(2) Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula.

(3) Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Aut humana palàm coquat exta nefarius Atreus;
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.
Horat. *Ars poet.*

leurs disciples et à détromper les ames qui ont encore quelque sentiment de vertu (1).

CHAPITRE IV.

LA FOI.

ARTICLE PREMIER.

Nature et effets de la foi.

393. *D.* Puisque la foi est un don de *Dieu*, n'est-il pas inutile d'accumuler les preuves qui en établissent la vérité.

R. La conviction que la foi forme dans une ame, est toute différente de celle qui n'est que le fruit du raisonnement. Pleine de douceur et de lumière, la foi produit une entière soumission de l'esprit, et substitue à toutes les disputes, l'autorité de la révélation. Mais le don de la foi suppose, pour l'ordinaire dans le catéchumène, un

(1) Lord Jenyns, dans son *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, remarque « que la fraude et la fiction ont cru avec la vraie doctrine de Jésus-Christ. » La raison en est toute simple. L'excellence de cette doctrine, la lumière qu'elle répand dans les esprits, ses puissants effets sur les cœurs, son influence sur les mœurs publiques et particulières, l'honneur où elle met la vertu, et l'abomination dont elle couvre le vice, l'admiration qu'inspirent tous ceux qui vivent selon ses lois, ont forcé la corruption et l'erreur de déguiser leurs traits naturels pour se montrer même dans le monde profane.

esprit préparé par la connaissance des preuves de la religion, et par des motifs de crédibilité suffisants pour lui en persuader la vérité.

394. *D.* Si la religion était rigoureusement démontrée, n'acquiescerait-on pas à ses dogmes comme aux vérités de la géométrie?

R. 1° C'est ce que nous ne voudrions pas trop assurer. N'a-t-on pas vu Bayle s'élever contre les démonstrations géométriques? Les sceptiques ne doutaient-ils pas de tout, même du témoignage de leurs yeux? Si telle vérité géométrique obligeait l'homme à renoncer à ses vices, et à vivre en chrétien, je ne sais si elle resterait long-temps sans attaque. Pour le commun des hommes, la plupart des vérités géométriques sont plus obscures, et quelques-unes paraissent plus incroyables que les vérités de la foi. 2° Une vérité de foi et une vérité de géométrie sont des choses si disparates, qu'il faut renoncer à toute comparaison entre les deux. L'une suppose l'obscurité dans son objet, et l'autre l'exclut. L'une est établie sur la parole de Dieu, et l'autre sur les lumières de la raison. Pour croire l'une, il faut la grâce de la foi; et pour l'autre, il ne faut que du sens commun. 3° Il y a de plus ici une différence bien remarquable prise dans la nature même de Dieu. Il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il soit forcé de reconnaître que tous les rayons d'un cercle sont égaux; mais il importe qu'il ne soit pas également contraint sur les vérités qui appartiennent aux mœurs; il importe que Dieu, sur son existence, ses attributs et ses lois, reçoive de mon entendement et de ma volonté un hommage libre, et que je puisse, si je le veux, me refuser à sa lumière. C'est pour cela que les

preuves, quoique évidentes, que nous avons de l'existence de Dieu, d'une loi naturelle, et de l'immortalité de l'ame, sont combattues par des difficultés qui font oublier aisément la démonstration qu'on en donne, qui détournent notre attention, et, si bon nous semble, la fixent entièrement sur les objections contraires, qui surtout, en flattant nos penchants déréglés, en reçoivent à nos yeux une force que ces difficultés n'auraient point par elles-mêmes. C'est pour cela encore que sur ces mêmes objets les preuves qui sont le plus à la portée de tous les hommes, sont des preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

395. *D.* Il est aisé de croire sur la parole de Dieu; mais le moyen de se convaincre *pleinement* que Dieu a parlé, et que tel dogme, ou telle maxime sont effectivement sa doctrine?

R. Nous avons prouvé que le christianisme était une religion divine; ce qu'elle enseigne est par conséquent l'enseignement de Dieu même.

396. *D.* Tous les chrétiens sont-ils en état de peser les preuves de leur religion? ne faut-il pas pour cela de longues recherches et une érudition fort étendue?

R. La religion se proportionne à tous les esprits dans ses preuves comme dans ses dogmes. Ces preuves ont de quoi satisfaire le peuple comme les philosophes. Le motif qui attache les simples à leur foi, n'est pas toujours le plus invincible, ni même le plus fort en lui-même, mais il est suffisant pour les persuader; et s'il leur venait de plus grandes lumières qui fissent naître quelques doutes, ces mêmes lumières suffiraient

pour leur faire mieux connaître les raisons qui doivent détruire ces doutes.

397. *D.* La certitude de la foi égale, selon les théologiens, la certitude métaphysique : cette certitude métaphysique peut-elle résulter des motifs de crédibilité qui sont les preuves du christianisme?

R. Quoique la conviction du fidèle égale celle d'un métaphysicien, la conviction opérée par la foi, est, comme nous l'avons déjà dit, d'une nature toute différente. Elle prend sa force et sa consistance dans une grâce particulière, que nous appelons *don et lumière de Dieu.* Les motifs de crédibilité, plus ou moins étudiés, et développés selon la mesure des connaissances du catéchumène, sont les moyens occasionels dont Dieu se sert pour opérer cette ferme persuasion; mais son grand appui, c'est l'action de la grâce, l'onction de l'Esprit Saint, l'inclination de la volonté et de l'intelligence, comme dit David, vers la loi du Seigneur (*Inclina cor meum in testimonia tua.* Psalm. 118) (1).

398. *D.* Les théologiens ne sont-ils pas embarrassés à désigner l'objet formel de la foi touchant l'existence de la révélation? Quelques-uns ont recours aux motifs de crédibilité, d'autres à la révélation même; dans le premier cas, il n'y

(1) Si le démon peut obscurcir l'intelligence des fidèles au point de leur faire perdre la foi, et celle des infidèles au point de les aveugler sur ses grands motifs et ses brillantes vérités, quelle ne doit pas être en sens contraire l'action du Saint-Esprit? Or tous les théologiens, Luther lui-même, reconnaissent ce pouvoir au démon. Saint Paul a dit : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii* (2 Cor 4).

a pas de certitude métaphysique, car les motifs de crédibilité ne peuvent la produire; dans le second, il paraît qu'il y a un cercle vicieux.

R. 1° Quand on veut tout réduire au style de l'école, et soumettre les choses divines aux distinctions de la matière et de la forme, faut-il s'étonner si on rencontre des embarras ?.... *Nous* croyons que Dieu a révélé tel et tel article, parce que la religion chrétienne, qui enseigne ces articles, est dépositaire de la révélation : mais d'où sait-on qu'elle possède ce dépôt ? Nous l'avons déjà dit : quand Dieu nous accorde le don de la foi, il nous incline à croire, il nous affranchit des doutes que toutes les disputes et toutes les études humaines ne peuvent guérir (1); et cette persuasion surnaturelle et divine vaut bien une démonstration scolastique, morale, physique, géométrique ou métaphysique : elle n'est sans doute jamais sans motifs, mais elle prend sa force dans la grâce et le don de la foi, dont les motifs de crédibilité ne sont que l'instrument et l'occasion (2).

(1) Fides animum invitans, imò et persuadens præcunctis rationabilibus methodis (*S. Basil*).

(2) C'est tout ainsi encore que nous *croyons* en Dieu, que nous *croyons* de foi divine son invisible et incompréhensible existence; non parce qu'il l'a révélé (la notion de son existence étant antérieure à celle de cette révélation), mais parce que le don et la lumière de la foi porte immédiatement sur cette grande vérité (qui sans doute y reçoit un grand jour aussi par la révélation en général ou la religion révélée). Et gardons-nous bien de confondre la *croyance* de Dieu avec sa *connaissance* (*Voyez* n. 208, 209, 538), celle-ci est aussi mobile et stérile dans les sages du siècle, que l'autre est ferme et féconde dans les chrétiens. Les Socrate, les Solon, etc., *connaissaient* Dieu; mais ils ne *croyaient* pas en lui : delà vient qu'ils ne l'adoraient

2° Pourquoi les motifs de crédibilité ne pourraient-ils point produire une certitude métaphysique? Quel défaut y a-t-il dans ce raisonnement? « Il y a un Dieu; il y a une religion; un » Dieu saint et vrai ne peut approuver qu'une » seule religion (218 et suiv.) : or il est évident » qu'il n'y a point de religion qui ait des caractères de divinité comme le christianisme; il est » donc évident que le christianisme est la seule » religion véritable. » — Qu'y a-t-il à redire à cet autre raisonnement, qui est celui de Richard de Saint-Victor : « Il est certain que Dieu ne peut » me tromper, il est certain encore que Dieu m'aurait trompé, s'il avait donné à une fausse religion » les caractères de la vraie; il est donc certain » qu'une religion ne peut avoir les caractères de » la religion véritable sans l'être en effet : nous » avons démontré que ces caractères n'étaient » que dans le christianisme : il n'est donc pas possible que le christianisme ne soit véritable (1).»

399. *D.* Ce raisonnement, quelque juste qu'il soit, peut-il convaincre un homme incapable de peser les preuves du christianisme, et d'examiner si cette religion a seule les caractères de la vérité?

R. 1° Nous l'avons déjà dit, si cet homme a

pas d'un vrai culte, et avec action de grâces, comme dit l'Apôtre. Non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt (*Rom.* 4). Ils voyaient bien que le monde était son ouvrage, mais cette vue qui se réduisait à une thèse de spéculation, devient sous la lumière de la foi une vérité vive, forte et agissante. *Fide intelligimus apta esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent* (Hebr. 11).

(1) Domine, si error est, a te decepti sumus; hæc enim tot prodigiis et signis in nobis confirmata sunt, ut non nisi per te fieri potuerint (Rich. Vict.)

assez de lumières pour former des objections contre l'enseignement de ses pasteurs; il en a assez aussi pour évaluer les réponses qui réfutent ces objections.

2° Y a-t-il un chrétien qui ne puisse être convaincu des articles suivants ? Jésus-Christ a été annoncé par les prophètes. Lui et ses apôtres ont prêché l'Évangile. Ils ont fait des miracles. Ils ont donné ordre à d'autres de prêcher après eux. Les pasteurs de l'Église ont succédé à ces prédicateurs. Les philosophes disputeront sans doute sur tout cela; mais l'homme bien instruit peut leur répondre : et le simple fidèle ne connaît pas les philosophes : il reste dans la bonne foi; et la voix de l'Église est pour lui beaucoup plus intelligible que toute la critique des savants irréligieux.

400 *D.* N'est-il pas nécessaire d'étudier toutes les religions du monde, et d'en connaître la fausseté, pour s'attacher exclusivement au christianisme ?

R. Cette étude faite avec un esprit droit et appliqué, ne peut que servir à faire connaître la vérité; mais elle est aussi peu nécessaire à un chrétien docile et soumis aux lumières de sa foi, qu'il est inutile à un enfant de connaître toutes les mères du monde pour s'attacher à la sienne. Le Sauveur appelle Pierre et André, et ils le suivent sans délibérer. Il renverse Paul, et Paul est changé en un autre homme. L'eunuque de la reine Candace entend expliquer un passage d'Isaïe, et demande le baptême, etc. Ces gens n'avaient pas eu le temps d'examiner les erreurs de tous les peuples (1).

(1) Rien n'exprime mieux cette prompte et convaincante

401. *D.* Si les infidèles sont attachés à leur croyance comme les chrétiens à la leur, qu'est-ce que la foi ajoute à la persuasion?

R. 1° Les infidèles éclairés ne peuvent s'attacher à leur foi en aucune façon, ils ne peuvent que la dédaigner; et s'ils ont le cœur droit, rechercher la véritable : c'est une suite nécessaire des preuves du christianisme.

2° Les préjugés ne peuvent fonder la même persuasion que des preuves solides. L'effet naturel de la vérité est l'acquiescement de l'esprit et le repos de la conscience. Le doute et la nécessité d'examiner sont l'apanage de l'erreur. La prétendue conviction des infidèles est l'effet de leur stupidité ou de leur insouciance. Tous les arguments qu'on fait sur cette matière, ressemblent à celui-ci : *Il y a des malades qui croient*

impression de la grâce et de la lumière divine, et sa supériorité sur tout autre moyen d'instruction, que ce passage d'un livre très connu et qui ne saurait trop l'être de tous ceux qui cherchent à connaître les voies intérieures et l'action de Dieu sur les ames. Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem, ut plures æternæ veritatis capiat rationes, quàm si quis decem annis studuisset in scholis. Ego doceo sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum (*Imit. Christi, lib.* 3. c. 43). « Dieu, dit Fénélon, n'a besoin ni de temps » ni de discours pour se faire entendre et sentir. Il ne dit » à Madelcine que ce mot *Marie*, et elle ne lui répond » que par cet autre mot *Maître*. C'était tout dire. Il appelle sa créature par son nom, et elle est déjà revenue » à lui. Ce mot ineffable est tout-puissant. Il fait un » cœur nouveau et un nouvel esprit au fond des entrailles. » Les hommes faibles qui ne voient que les dehors, veulent des préparations, des actes arrangés, des résolutions exprimées. Dieu n'a besoin que d'un instant où » il fait tout et voit ce qu'il fait. » (*Œuv. spir.* t. 3, p. 432).

se bien porter : donc personne n'est assuré d'être en parfaite santé.

3° La foi du chrétien est moins l'effet de *ses* raisonnements, quelque excellents qu'ils soient, que l'effet de la grâce et de la lumière divine qui constitue le précieux don de la foi. Ce langage est plus que chinois pour l'homme animal; mais il est très intelligible à l'homme spirituel (1). Tandis que le philosophe incrédule n'aura pas détruit les preuves du christianisme, il ne pourra disconvenir que *le don de la foi* ne soit une chose réelle, puisque la religion, dont on lui démontre la vérité, enseigne que ce don existe, et qu'il est le fondement de sa législation. L'infidèle et l'hérétique ont beau prétendre à la possession d'une foi affermie et éclairée par *l'esprit* de Dieu : toutes les preuves du christianisme déposent contre cette prétention ; quoique la différence de cette foi échappe aux yeux des hommes, Dieu, comme dit l'Apôtre, distingue son ouvrage, de ce qui ne l'est pas, et toutes les illusions de l'apparence ne peuvent ébranler les fondements d'une vérité réelle (2).

(1) Vosmetipsos tentate, si estis ex fide : ipsi vos probate : an non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est, nisi forte reprobi estis (2. *Cor.* 13).— Unctio ejus docet vos de omnibus (1. *Joan.* 2). — Qui credit in filium Dei, habet testimonium Dei in se (*Ibid.* 5). — Quoniàm Deus, qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu (2. *Cor.* 4).

(2) Sed firmum fundamentum Dei stat, habens signaculum hoc : cognovit Dominus qui sunt ejus (2. *Tim.* 2).

ARTICLE II.

Nécessité de la foi par rapport au salut.

§ I.

402. *D.* Le dogme de la nécessité de la foi n'oblige-t-il pas les chrétiens à damner impitoyablement les plus grands héros de l'antiquité; et à regarder comme proie de l'enfer, des hommes célèbres parmi nous, qui n'ont jamais eu la foi, ou qui ont trouvé le moyen de s'en défaire?

R. Le chrétien ne prononcera jamais sur le sort de quelque homme en particulier, tandis qu'il est en vie, parce qu'il ignore qu'elle sera sa fin; ni après sa mort, s'il ignore qu'elle a été sa fin. Bien loin de damner personne, il souhaite ardemment le salut de tout le monde.

403. *D.* N'est-il pas du moins vrai qu'en général le chrétien regarde comme damné un grand nombre d'hommes retranchés du sein de sa religion?

R. 1° Nous avons montré que Dieu ne pouvait approuver qu'une seule religion. (l. 3, c. 4. n. 218 et suiv.) Nos preuves sont fondées sur la nature de Dieu même et de la religion en général. Ce n'est pas au chrétien, mais à tout homme qui sait raisonner, qu'on doit faire l'objection du grand nombre d'hommes égarés en fait de religion.

2° Ce n'est pas la nécessité de la foi, ni l'indivisibilité de la vérité qui est la cause de la réprobation du grand nombre des hommes; ce sont

les crimes et la mauvaise vie des hommes qui diminuent le nombre des élus. Tous les théologiens enseignent que ceux qui ignorent la religion chrétienne sans qu'il y ait de leur faute, ne seront pas punis de Dieu pour ne l'avoir pas connue. Saint Paul lui-même nous en assure (1). Les saints Pères, surtout saint Augustin et *saint Thomas*, ont exprimé cette doctrine de la manière la plus précise (2).

404. *D.* Puisque sans la foi personne n'est sauvé, n'est-il pas de la providence de Dieu de la donner à tout le monde?

R. 1° Les déistes, les sectateurs de la religion naturelle, ont la même objection à résoudre. Puisque personne ne saurait être digne des regards de la Divinité en violant les lois de la nature, pourquoi y a-t-il tant de nations sauvages et anthropophages, qui semblent n'avoir aucune notion d'humanité, de justice, de décence? (*Voyez d'Autres réflexions ci-dessous*, n. 415.)

2° Il est de la providence de Dieu de ne pas manquer à ceux qui le cherchent par un bon

(1) Quicumque enim sine lege peccaverunt, sine lege peribunt (*Rom.* 2. 12).

(2) Eis quos ad sinistram positurus est, dicet : Ite in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus : nec increpat, quia in eum non crediderunt sed quia bona opera non fecerunt (*Aug. l. de Fide et operibus. cap.* 15). Et eos in eam (*damnationem*) ituros veritas dicit, quorum non fidem, sed bona opera defuisse declaravit (*idem*). — Si infidelitas accipiatur secundum negationem puram, sicut in iis qui nihil audierunt de fide, non habet rationem peccati, sed magis pœnæ, quia talis ignorantia divinorum ex peccato primi parentis consecuta est : qui autem sic sunt infideles, damnantur quidem propter alia peccata quæ sine fide remitti non possunt, non autem propter infidelitatis peccatum (S. Th. 2. 2. *quæst.* 10, art. 1).

isage de tous les secours naturels et surnatu-els (1), Le créateur de nos ames ne les réprouve ju'à regret, et jamais pour n'avoir pas fait l'im-possible, n'abandonne que celles qui s'abandon-nent elles-mêmes (2). Si un infidèle correspondait exactement aux grâces dont Dieu le prévient, Dieu éclairerait cet homme vertueux par une révélation intérieure (3), ou susciterait quelque apôtre pour son instruction (4). Ce que les mis-

(1) Il est certain que les infidèles reçoivent des grâces de Jésus-Christ... *Pagani*, *Judæi*, *hæretici*, *etc.*, *nullum omninò accipiunt a Jesu Christo influxum* : est la cinquième proposition condamnée par Alexandre VIII le 7 décembre 1690. — Comment les auteurs et les défenseurs de cette proposition si injurieuse à la bonté de Dieu, expliqueront-ils les paroles de l'Evangile? *Lux in tenebris lucet*, *et tenebræ eam non comprehenderunt* (Joan. 1).

(2) Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odiens aliquid constituisti, aut fecisti... Qui amas animas (*Sap.* 11).

(3) Omne quod dat mihi Pater, ad me veniet; et eum qui venit ad me, non ejiciam foras (*Joan.* 6).

(4) Hoc pertinet ad divinam Providentiam ut cuilibet provideat de mediis ad salutem, dummodò ex parte ejus non impediatur. Undè si aliquis nutritus in silvis inter lupos, ductum rationis naturalis sequeretur in appetitu boni et fugâ mali, certissimè est tenendum, quòd ei Deus vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium (S. Th. *quæst.* 14 *de Veritate*, *art.* 1). Ceux qui ont cru voir dans ce passage une teinte de sémipélagianisme, n'ont pas observé que le saint docteur ne regarde pas le don de la foi comme dû au mérite de l'homme, que l'observation de la loi naturelle n'en est pas même *conditio sine quâ non*, puisqu'il est accordé souvent aux plus grands pécheurs, mais bien *conditio cum quâ semper*, et cela précisément par des raisons prises dans les attributs de Dieu, *qui omnes homines vult salvos fieri*, *et ad agnitionem veritatis venire* (1. Tim. 2).

sionnaires nous apprennent de quelques étonnantes vocations à la foi, peut-être considéré comme une preuve de fait (1). Et que ne fait-il pas tous les jours parmi les fidèles et infidèles, sans l'intervention des hommes, et sans qu'aucun secrétaire le consigne dans l'histoire? Que de *connaissances*, que de *convictions*, d'intimes *affections*, et adhésions ne donne-t-il pas à chaque heure, pour ainsi dire, aux ames attentives à sa voix et à son ineffable impression! la seule lumière de la foi aurait-elle besoin d'une autre voix? (ci-dessus, n. 400). l'Écriture nous apprend en cent endroits, que ce sont nos crimes qui écartent de nous la lumière de la foi (2). Les saints Pères s'expriment sur cette matière avec toute la clarté

(1) Tursel. in vitâ Xaverii, l. 5. c. 4. — Maff. de Reb. Ind. p. 361. — Hist. Soc. J. part. 4, l. 6, n. 230. Exemple mémorable d'un Indien chaste, *ibid.* part. 5 l. 9, n. 367. Autres *ibid.* part. 5, n. 40, etc.

(2) Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu, et corripietur a superveniente iniquitate (*Sap.* 1).—Per ignorantiam quæ est in ipsis propter cæcitatem cordis ipsorum (*Ephes.* 4). — Dilexerunt homines tenebras magis quàm lucem, erant enim illorum mala opera (*Joan.* 4). — Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est, non quæritis (*Joan* 5)? — Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt; propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum (*Rom.* 1). — Quòd si etiam opertum est evangelium nostrum, in iis qui pereunt, est opertum: in quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi (2. *Cor.* 4). — Piè agentibus dedit sapientiam (*Eccli.* 43). — Initium sapientiæ timor Domini; intellectus bonus omnibus facientibus eum (*Psalm.* 110).—Exortum est in tenebris lumen rectis (*Psalm.* 111). — Clara est quæ nunquàm marcessit sapientia, et facilè videtur ab his qui diligunt illam, et invenitur ab his qui quærunt illam (*Sap.* 6).

possible, et montrant que ce sont les vices et les passions de l'homme, le mauvais usage de la liberté, la corruption des mœurs, la vanité, l'orgueil, l'esprit et l'amour du monde, le mépris des œuvres saintes etc., qui fondent notre ignorance dans les choses divines, et nous éloignent des voies de l'instruction (1).

405. *D.* Où lisons-nous que jamais Dieu ait éclairé au milieu de l'infidélité un homme, qui avait bien employé les premiers secours de la raison et de la grâce?

R. Les ouvrages de Dieu, surtout ceux qu'il opère dans les ames, ne doivent pas se chercher dans l'histoire; pour un seul qui parvient à notre connaissance, il y en a une multitude qui ne sont connus qu'à lui. L'exemple de Melchisédec, de Job, de Rahab (2), des trois Mages, du centurion Cornelius (3), etc., suffit pour nous persuader que la même Providence en a éclairé

(1) Illud maximè causa incredulitatis est: vita nempe corrupta et gloriæ amor (*Chrys. Hom.* 72, *in Matth.*)— Audiendo præcepta Dei illuminati non sunt, faciendo illuminati sunt...Quisquis ergò vult audita intelligere, festinet ea quæ jam audire potuit, opere complere. Ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur (*in Emmaüs*), et dignatus est cognosci, dùm pascitur (Greg. M. *Hom.* 23. *in Evang*).— Quid est quòd Christiani esse non possitis? Christus humiliter venit, et vos superbi estis (Aug. *ad Porphyr.*)

(2) Fide Rahab meretrix non periit cum infidelibus (*Heb.* 11).

(3) *Voyez* les Actes des Apôtres, cap. 10. Ce que dit saint Pierre au sujet de la vocation de ce Cornelius, est bien remarquable, et donne une solution complète à la question présente « In veritate comperi quia non est personarum acceptor Deus: sed in omni gente qui timet » cum et operatur justitiam, acceptus est illi. »

beaucoup d'autres dont l'Histoire-Sainte ne nous apprend rien (1). Saint Augustin n'en doutait pas (2), et l'autorité de l'Écriture appuie son sentiment (3). — Élie croyait que de son temps

(1) Quelques auteurs croient que Platon, les *Sibylles*, etc., ont été de ce nombre. Clément d'Alexandrie, Bossuet et Grotius paraissent favorables à Platon. — *Voyez* aussi l'*Hist. Ecclésiast.* du P. Noël. Alex. *Sæc.* 1, *Dissert.* 22; *Sæc.* 2, *diss.* 6, n. 1. L'article *Amalthée* dans le *Dict. hist.* (ci-dessus n° 208) — L'obélisque de Sainte-Marie-Majeure à Rome porte l'inscription suivante « Christum Dominum quem Augustus de Virgine nasciturum vivens adoravit, seque deinceps dominum dici vetuit, adoro. » — Il est peut-être plus sage de ne pas se fatiguer par ces sortes de conjectures, et de respecter les secrets de Dieu, qui connaît la distribution de ses dons et l'usage qui en a été fait. La plupart de ces hommes, qu'on prétend avoir été éclairés par des lumières spéciales, ont *vécu* dans des désordres ou dans des erreurs inexcusables qui ont dû combattre toutes les avances d'une providence particulière.

(2) Cur non credamus in cæteris hàc atque *illàc* gentibus alios atque alios fuisse (qui Christum utcunque cognoverunt, *uti priùs dixerat.* Aug. *Ep.* 102). On a prétendu que lorsque le saint docteur parlait ainsi, il était imbu de l'erreur des sémipélagiens, mais il est plus sûr qu'il confirme cette même assertion au livre *des Retract.* ch. 31, en excluant néanmoins tout mérite de l'homme. Il s'en explique encore plus clairement ailleurs. — Non incongruè creditur, fuisse et in aliis gentibus homines, quibus hoc mysterium (*Incarnationis*) revelatum est... Multi inter gentes pertinuerunt ad civitatem spiritualem Jerusalem (Aug. *lib.* 18. *de Civit. Dei*, c. 47 — Intelligas in omni gente aliquos aliquandò ejus (*Christi*) desiderio flagrasse.. divinitùs illuminati et naturali ratione edocti, intelligebant quantis tenebris totum penè genus humanum involutum erat (*Rich. Vict. lib. de Incarn.* c. 8). — Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée et d'autres anciens écrivains expriment la même persuasion. Le dernier, dans sa *Préparation évangélique*, en donne plusieurs preuves de fait.

(3) Ut filios Dei qui erant dispersi, congregaret in unum (*Joan.* 11). Memor ero Rahab et Babylonis scientium me.

ieu n'avait pas de vrais adorateurs en Israël ; ais il fut détrompé, et apprit qu'il y avait sept ille hommes que la séduction n'avait pas ga- nés (1). Bien des personnes s'imaginent que us les hommes qui périrent par le déluge, fu- nt réprouvés ; mais saint Pierre nous apprend u'aux approches de la mort, plusieurs firent pé- itence, et sauvèrent leurs ames au milieu des ots qui absorbaient les corps (2). On se trom- erait également en croyant qu'il n'y a pas d'élus armi les nations infidèles. — La manière dont ieu nous parle tous les jours, dont il nous avertit, nstruit, touche, émeut jusqu'au fond du cœur, squ'à dissoudre, pour ainsi parler avec saint aul, la substance corporelle, pour animer et ivifier l'esprit (3), ne peut nous laisser aucun oute sur ce qu'il opère dans sa miséricorde sur s ignorants et les infidèles quand les jours de alut sont arrivés pour eux (4).

cce alienigenæ, et Tyrus, et populus Æthiopum, hi ierunt illic (*Psalm.* 86). Et ipse erit expectatio gen- um (*Gen.* 49).

(1) An nescitis in Eliâ quid dicit Scriptura, quemad- odùm interpellat Deum aversum Israël ? Domine, pro- hetas tuos occiderunt, altaria tua suffoderunt, et ego elictus sum solus, et quærunt animam meam : sed quid icit illi divinum responsum ? Reliqui mihi septem millia irorum, qui non curaverunt genua antè Baal (*Rom.* 11).

(2) Et his qui in carcere erant, spiritibus veniens præ- icavit, qui increduli fuerant aliquandò, quandò expec- abant Dei patientiam in diebus Noe, cùm fabricaretur rca (1. *Pet.* 3).

(3) Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, ompagum quoque ac medullarum (*Heb.* 4).

(4) N'avons-nous pas vu, depuis même l'établissement e l'Eglise, des hommes tout-à-fait séparés de la société

406. *D.* Pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas éclairé les Trajan, les Antonin, les Marc-Aurèle, etc., dont les vertus font l'admiration de tous les siècles?

R. Voici comme il est permis de raisonner sur cette manière : « Ces princes ont connu un *Dieu*, » maître de l'univers, je n'en puis douter. *S'ils* » l'ont glorifié et adoré d'une manière digne de » lui, s'ils ont gardé sa loi dans toutes les occa- » sions où les lumières naturelles la leur ont fait » connaître, Dieu ne les a pas abandonnés, et ne » leur a pas refusé, du moins dans les derniers » moments de leur vie, la foi nécessaire au *salut*. » S'ils ont vécu dans l'oubli de Dieu, si des » crimes publics ou secrets les ont rendus l'objet » de sa colère, peu importe ce que les *hommes* » aient *pensé* de leur vertu et de leur probité : » ils sont réprouvés; mais ce n'est point pour » ne pas avoir eu la foi au moins implicite dans » le Rédempteur (435), sans laquelle nul homme » ne peut être sauvé, qu'ils ont été condamnés à » des supplices éternels, c'est pour avoir mal » vécu, insulté les lumières de la raison, n'avoir » fait qu'un faible usage des excellentes qualités » dont Dieu les avait doués. »

407. *D.* De quels crimes voudriez-vous qu'un

humaine, sanctifiés au milieu des déserts par l'adoration de Dieu (*Voyez* l'art. PAUL ermite, dans le *Dict. hist.*)? Ils avaient à la vérité appris Jésus-Christ, avant de s'isoler de la sorte, mais il est également vrai que, pendant une très longue vie, ils n'ont reçu aucune lumière, que par l'action immédiate de Dieu, qu'ils n'ont eu autre instructeur, autre instituteur que lui : or celui qui, sans aucun moyen extérieur, donne cette longue suite de grâces, peut sans doute aussi donner la première (*ci-dessus*, n. 400, 401).

Solon, qu'un Socrate, qu'un Antonin, qu'un Caton, qu'un Trajan, qu'un Marc-Aurèle, etc., e fussent rendus coupables?

R. Que les princes et les philosophes que vous itez, aient commis des crimes, ce n'est pas de uoi le chrétien s'embarrasse. Le raisonnement ue je viens de faire, subsiste vis-à-vis d'eux ans toute son étendue. Mais il serait aisé de ire voir que ces prétendus sages ne l'étaient as toujours, et que l'enthousiasme, avec lequel antiquité nous a transmis leur mémoire, n'a u couvrir toutes les taches de leur vie (1). Les loges outrés que nos beaux esprits en font, ne euvent être fondés que sur l'ignorance ou la auvaise foi. Solon, Socrate, Trajan ont été ccusés des plus monstrueuses infamies par des ıteurs très instruits de leur vie privée. Trajan uni l'injustice à la cruauté, en ordonnant la ıort des chrétiens dont il avait reconnu l'inno- ence. Marc-Aurèle en a fait de même; et la alité de leur persécution a été cent fois dé ıontrée contre les philosophes leurs apologistes. e pieux Antonin ne leur fit d'abord guère plus

(1) S'il s'agit précisément de quelques actes de vertu, ı peut, sans offenser la vérité, en reconnaître parmi les fidèles, ou même parmi les incrédules, mais si l'on veut ıe ame constamment et solidement vertueuse, une vie ımuablement dirigée sur des principes sages, justes, ir- prochables, une conduite ferme et inflexible, au-dessus : la crainte comme au-dessus de l'espérance, ennemie s crimes secrets comme des excès connus, des pensées ndamnables comme des actions honteuses; c'est en vain ı'on se flatte de faire cette découverte hors de la vraie ligion; conformément à ces paroles de la sagesse éter- lle de Dieu : « C'est sur moi qu'est fondée l'espé- rance des vertus » : *In me spes omnis viæ et virtutis* Eccli. 24).

de quartier quoiqu'il s'adoucit ensuite. Les deux derniers se déshonorèrent par la lâcheté avec laquelle ils souffrirent les infamies de leurs épouses, les deux Faustines; ils eurent même l'extravagante impiété de leur élever des autels et des temples. Le grave Caton faisait commerce de la prostitution de ses esclaves; il *sortait du* théâtre pour ne pas empêcher, par sa présence, des scènes scandaleuses, et par là il nous démontre la vanité et l'illusion de sa vertu.... Ne compte-t-on pour rien l'oubli du vrai Dieu que tous ces sages ne pouvaient méconnaître, et qu'ils abandonnèrent pour adorer les pierres, les métaux et les quadrupèdes... ? Pour bien juger des éloges que les historiens ont faits de ces personnages, il faut bien connaître les mœurs *générales* des Grecs et des Romains, et apprécier l'estime de ces nations sur l'état où la vertu se trouvait chez elles (ci-dessus, n. 210, 370, 232) (1). Il est surtout déraisonnable de s'en tenir à ce que les écrivains de Rome ont dit de leurs empereurs. On n'a tant exalté les vertus de Trajan, de Marc-Aurèle, d'Antonin, etc., que parce que ces princes ont paru au milieu d'une longue suite de monstres qui n'en avaient aucune. A côté d'un Néron, d'un Caligula, d'un Domitien, etc., un

(1) Voyez l'*Apologie de la Religion*, ch. IV, § 3, 4. On ne fait pas tort à ces prétendus héros en les désignant en général par ces vers de Virgile :

Hic petit excidiis urbem miserosque Penates
Ut gemmâ bibat, et Sarrano dormiat ostro.
Condit opes alius defossoque incubat auro...
.....Gaudent perfusi sanguine fratrum.

Georg. II.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem

demi-honnête homme paraissait un prodige, dont tous les panégyristes semblaient ne pouvoir exprimer les rares qualités.

408. *D.* Vu le désir de tous les hommes de connaître la vraie foi, n'est-il pas étonnant qu'il y en ait tant qui ne la connaissent pas?

R. Le nombre des amateurs sincères de la vérité est très petit. Le préjugé, l'entêtement, les passions, différents intérêts, etc. vont en quelque sorte au-devant des lumières, des bonnes pensées, des inquiétudes salutaires, pour les écarter du cœur et les empêcher d'y prendre place (1). Ceux qui ont vécu parmi les hérétiques et les infidèles connaissent par expérience combien ils sont peu inquiets sur la nature de la religion qu'ils professent. Pleins de zèle et de défiance en ce qui regarde le plus vil de leurs intérêts temporels, ils dédaignent d'écouter tout ce qu'on leur dit sur la religion. Nous en avons plusieurs exemples frappants dans les saintes Écritures. Le Sauveur du monde dit à Pilate qu'il est venu annoncer la vérité aux hommes. Pilate demande : Qu'est-ce que la vérité? et craignant d'être instruit, il sort sans attendre de réponse (2). Saint

Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ, vetitosque hymenæos.
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

Æneid. VI.

(1) Totâ die expandi manus ad populum non credentem et contradicentem (*Rom.* 10).

(2) Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati : omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. Dicit ei Pilatus : Quid est veritas? et cùm hoc dixisset, iterùm exivit ad Judæos (*Joan.* 18).

Paul presse le roi Agrippa, et le convainc par les prophéties de la vérité du christianisme : ce prince rompt aussitôt l'assemblée, et cela parce qu'il se trouve touché et porté à la profession d'une religion qu'il ne veut pas embrasser (1). Le proconsul Félix entend parler saint Paul de la justice, de la chasteté et du jugement *de Dieu* : sa vie licencieuse le fait trembler ; il congédie aussitôt l'orateur, et finit la conférence (2). Le même apôtre annonce la résurrection des morts aux sages de l'aréopage : les uns s'en moquent, les autres remettent leur instruction sur cette importante affaire à une autre occasion, qui ne se présenta pas (3). Ce sont surtout les savants du siècle, les grands du monde qui dédaignent d'entendre parler de religion. Ils regardent les questions les plus importantes comme des disputes frivoles qui n'aboutissent à rien, et où il est indifférent de nier ou d'affirmer. *Gallion* traitait les matières de religion, comme une affaire de mots (4) ; nos philosophes ne disent-ils pas tous les jours la même chose ? Festus décidait que c'était une dispute sur un fait absolument

(1) Credis, rex Agrippa, prophetis ? Scio quia credis. Agrippa autem ad Paulum : In modico suades me Christianum fieri... et exsurrexit rex, et Præses et Berenice (*Act.* 26).

(2) Disputante autem illo de justitiâ et castitate et judicio futuro, tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade (*Act.* 24).

(3) Cùm audissent resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt : Audiemus te de hoc iterùm. Sic Paulus exivit (*Act.* 17).

(4) Si verò sunt quæstiones de verbo et nominibus, et lege vestrâ, vos ipsi videritis (*Act.* 18).

indifférent (1). Les stoïciens et les épicuriens disaient que Paul n'enseignait que du verbiage (2). Et ne voyons-nous pas la même disposition d'esprit dans un très grand nombre de catholiques, qui assurément ne seraient jamais parvenus à la foi, s'ils n'avaient pas eu le bonheur d'être élevés dans son sein, pour avoir ensuite le malheur de la perdre, ou de se la rendre inutile en la tenant, comme dit l'Apôtre, captive dans l'injustice (3)? Hélas! parmi nous-mêmes malgré notre attachement à la religion, malgré notre foi et nos espérances, combien petit est le nombre de ceux qui mettent dans le service de Dieu cette sincérité, cette droiture, cette ardeur, cette constance qui seules peuvent mériter ses regards (4)? [illegible] d'infidélités ne commettons-nous pas tous les jours! que d'inspirations, que de grâces négligées! que de pieux mouvements étouffés dans leur naissance! Après cela nous serons surpris du peu d'impression que fait l'esprit de Dieu sur les infidèles, les Barbares et les Sauvages?

409. *D.* Dieu a-t-il pu créer l'homme avec indifférence, pour une chose si essentiellement requise à sa félicité éternelle?

(1) Quæstiones verò quasdam de suâ superstitione habebant adversùs eum, et de quodam Jesu defuncto, quem affirmabat Paulus vivere (*Act.* 25).

(2) Quid vult semini verbius hic dicere (*Act.* 17).

(3) Qui veritatem Dei in injustitiâ detinent (*Rom.* 1).

(4) Voyez là-dessus l'excellent livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on peut appeler une théologie expérimentale et pleine de leçons de fait. « Quidam solùm suam devotionem portant in libris, quidam in imaginibus, quidam in signis exterioribus et figuris. Quidam habent me in ore, sed modicum est in corde (*lib.* 3, *cap.* 4).

R. 1° Dieu a créé l'homme sage, prudent et attaché à ses vrais intérêts. C'est la corruption originelle qui engendre cette fatale indifférence. 2° Malgré les effets du péché originel, cette indifférence n'existe que dans ceux qui, par des actes volontaires et multipliés, ont tellement renforcé l'aveugle amour des biens *terrestres*, qu'ils ont oublié les biens éternels. Nous voyons des chrétiens n'avoir de l'indifférence que pour les possessions et les plaisirs de ce monde. 3° Les grâces et les lumières de Dieu ne nous manquent point pour dissiper cette indifférence; mais une âme courbée sous le joug des passions, et avilie par de grands crimes, refuse de faire usage de ces précieux secours. — Les hommes ne sont-ils pas également indifférents à l'égard de *Dieu*, de la loi *naturelle*, de la vie à venir? Ne vivent-ils pas dans l'oubli de la mort, des dangers qui environnent la vie, de la vicissitude des choses humaines, etc.? En infère-t-on que tout cela n'existe pas plus que la nécessité de professer la vraie religion? Ne sait-on pas que les idées les plus naturelles, les impressions les plus fortes, les plus profondément gravées dans le cœur de l'homme, s'altèrent et s'effacent par une faim excessive des biens périssables, et l'usage des plaisirs sensuels (1)? « Les enfants des hommes, dit le Pro» phète, ont le cœur appesanti vers la terre, ils

(1) Vérité d'expérience si bien exprimée dans la parabole de l'invitation aux noces (*Luc.* 10), et divers passages de l'Ecriture. Terrena inhabitatio deprimit sensum (*Sap.* 9). — Et a sollicitudinibus et divitiis suffocantur (*Luc.* 8). — Non potestis Deo servire et Mammonæ (*Matth.* 6).

» sont entraînés par l'amour de la vanité et la re-
» cherche du mensonge (1) ».

410. *D.* Ce que nous regardons dans les infidèles comme indifférence et insensibilité, n'est-il pas souvent pour eux un devoir de religion? Toute religion n'ordonne-t-elle pas à ses sectateurs de ne point douter de la vérité de ses dogmes, et de ne pas prêter l'oreille à ce qui pourrait ébranler la croyance qu'ils lui doivent?

R. L'expérience et une longue demeure parmi différentes sectes suffisent pour convaincre un esprit attentif, que cet attachement religieux aux erreurs, où l'on est né, est assez rare; et que l'intérêt, l'habitude, l'ambition, la crainte de faire un éclat, de se brouiller avec ses amis, ses protecteurs, ses parents, etc., sont presque les seuls liens qui entretiennent les préjugés de l'enfance. Voyez avec quelle avidité les hérétiques de tous les temps ont recueilli les livres qui inspirent la tolérance et l'indifférence des cultes; et concluez qu'ils cherchent plutôt à se défaire de toute religion qu'à connaître la véritable. — Ceux mêmes qui s'occupent réellement de la recherche de la vérité, ne le font pas avec la franchise et le courage nécessaires, avec la sincère et la vigoureuse résolution de l'embrasser, dès qu'elle se sera clairement montrée, à tout prix et à tout risque. C'est l'observation ingénue de

(1) Filii hominum usquequò gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium (*Psalm.* 4)? — Les païens ont reconnu cette vérité, le plus sage de leurs poètes a dit :

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus.

Æneid. VI. 129.

Jean Thayer, ministre anglican, qui, dans l'intéressante relation de sa conversion, convient de la résistance intérieure qu'il eut long-temps à combattre dans le temps même qu'il prétendait ne vouloir que s'instruire et se convaincre (1). — L'obligation de croire fermement n'est *qu'un* préjugé dans ceux qui sont dans l'erreur; ils ont au contraire une forte obligation de douter, et ce doute salutaire ne manquerait pas de naître s'ils ne négligeaient aucun moyen de découvrir la vérité. Enfin la défense de douter, quelle qu'on la suppose, n'empêche pas qu'on n'étudie la nature et les motifs de sa créance, et qu'en cas qu'on en trouve les dogmes révoltants et les preuves insuffisantes, on ne cherche des lumières ultérieures (2).

(1) *Relation de la conversion de M. Jean Thayer, autrefois ministre protestant à Boston en Amérique septentrionale, et converti à la religion catholique à Rome, le 25 de mai 1783, écrite par lui-même.* Paris, 1788, 1 vol. in-12. Liége, 1789. — *Journ. hist. et littér.* 1 fév. 1789, p. 161, 174.

(2) « La vérité (dit un homme qui avait tout ce qu'il fallait pour l'aimer et l'embrasser), ne connaît ni l'artifice ni l'imposture. C'est une beauté touchante qui » réunit la majesté des grâces et les charmes de l'aimable » candeur. Elle ne serait plus la fille du ciel, si ses traits » n'étaient augustes, doux, bienfaisants comme ceux de » la raison éternelle dont elle est l'image. Elle veut que » l'homme qui cherche à la connaître, règle ses vœux et » son émulation sur la noble simplicité de ses attraits. » Une volonté sincère et d'accord avec ses propres penchants, une raison sans détour et par la justesse de » ses pensées au-dessus de toute vaine subtilité, un cœur » dans la préparation de ses désirs, préférant à tout autre » plaisir la douceur des impressions célestes; un esprit » impartial sur la diversité des systèmes, et ne prétendant découvrir dans toutes ses recherches que ce qu'il

411. *D.* Ne voyons-nous pas des nations entières absolument exclués du salut ? Les Ammonites et les Moabites ne devaient jamais entrer dans l'Église de Dieu (1). Les Américains sont restés quatre mille ans sans connaître la vraie foi. Les Juifs ne sont-ils pas devenus une espèce de prodige par une opiniâtreté inconcevable qui rend leur conversion moralement impossible ? N'y a-t-il pas des Sauvages tellement abrutis, que, bien loin de pouvoir s'élever à la connaissance d'une religion révélée, ils ne connaissent ni Dieu, ni loi naturelle ?

R. Les Moabites et les Ammonites n'ont été exclus que de la synagogue et de la société de religion avec les Juifs, laquelle n'était pas nécessaire au salut. En faisant de la postérité d'Abraham son héritage et sa possession particulière, Dieu, comme nous l'avons déjà dit (405), n'a pas cessé d'avoir des adorateurs dans d'autres nations (2). — Plusieurs savants pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis mille ou deux mille ans. Ses grands déserts et le petit nombre de ses habitants, autorisent cette opinion, dont l'auteur des *Recherches philosophiques* ne paraît

» doit connaître, abjurer, croire, haïr, aimer. Telles » doivent être, ô homme ! les dispositions de ton ame » dans l'étendue de la science de Dieu. Ne serait-ce donc » que par un attachement secret à l'erreur que tu te mettrais en devoir de rechercher la vérité ? »

(1) Ammonites et Moabites etiam post decimam generationem, non intrabunt Ecclesiam Dei in æternum (*Deuteron.* 23, 3.).

(2) Benedixit Dominus exercituum, dicens : Benedictus populus meus Ægypti, et opus manuum mearum, Assyrio : Hæreditas autem mea Israel (*Isai* 19).

pas avoir assez pesé les motifs. Buffon, qui croit que la nature en Amérique est encore dans son enfance (1), acquiescera sans peine à cette assertion. Il est plus sage de croire qu'on ne peut déterminer le temps de la population de l'Amérique. D'ailleurs on a de fortes conjectures que l'Évangile y a été prêché avant Colomb (2). *On sait* que l'idolâtrie n'a pénétré que tard dans un grand nombre de régions où le culte du vrai Dieu s'est long-temps maintenu. Ces quatre mille ans sont donc un compte arbitraire; et quand le calcul serait juste, les Américains ne feraient pas une

(1) M. Paw (*Rech. philos. sur les Amériq.*), nous dit au contraire, que dans l'Amérique la nature est épuisée et défaillante. Le même degré d'échauffement dans les imaginations philosophiques, produit souvent des assertions contradictoires. La nature en Amérique n'est ni en enfance ni en décrépitude; elle est aussi vaillante et aussi robuste que partout ailleurs, s'il faut s'en rapporter à la relation unanime des hommes qui ont vu de *leurs yeux* cette partie de la terre, si féconde en riches et magnifiques spectacles; où les fleuves sont des mers; où les arbres se perdent dans les nues; où les montagnes présentent au voyageur, à mesure qu'il monte ou qu'il descend, toutes les températures de l'air depuis les ardeurs de la zone torride, jusqu'aux frimas de la zone glaciale; où le soleil, échauffant la terre avec une influence distinguée, donne aux oiseaux de plus riches couleurs, aux fruits plus de parfum, aux poissons même plus d'activité; où la terre prodigue à la fois ses plus admirables et ses plus funestes productions, ses plus imposantes beautés et ses plus effrayantes horreurs.

(2) Le P. Kircher (*Mund. subt. part.* 2, p. 44, *alid ed.* 47), fait mention d'une image de la Vierge pétrifiée au Pérou; quelque système de pétrification qu'on embrasse, la régularité de cette image persuade que le Christianisme y a été connu plusieurs siècles avant sa découverte par les Espagnols. D'autres figures annoncent la même chose. On a trouvé des restes bien sensibles de la religion chrétienne au Paraguai (*Lettres édif.* t. 25, p. 132).

difficulté à part. La religion primitive a été un présent fait par le Ciel à tous les hommes; elle ne s'est perdue que chez ceux qui ne se sont pas mis en peine de la conserver. Si parmi les Américains il s'en est trouvé dans le cas dont nous avons parlé (404), Dieu ne les a pas abandonnés. — Les Juifs répandus par toute la chrétienté ont partout occasion de s'instruire, et d'abandonner leurs erreurs : malgré l'endurcissement d'un grand nombre, plusieurs se rendent dociles à la grâce; et la race d'Abraham n'a point été exclue de l'héritage promis à ce patriarche (1). — Nous avons montré ailleurs (l. 1. ch. 3. § 1, n. 93.) que les Sauvages n'étaient pas aussi stupides qu'on les fait; et que quelque stupides qu'ils puissent être, cela ne concluait ni contre la croyance d'un Dieu, ni contre la nécessité d'une religion (l. 3. ch. 1. n. 205). Dieu, en ce cas, agirait avec eux comme avec les enfants et les imbéciles, et n'exigerait point le fruit des lumières qu'il ne leur a pas données. Combien de ces Sauvages, qu'on plaint de n'avoir pas le moyen de s'instruire, ne sont pas dans ce cas? *Numquid non audierunt?* Les Sauvages du Canada, par exemple, et tant d'autres qui, par la haine d'une morale pure, ont assassiné leurs apôtres, ou les ont retenus chez eux pendant des années sans

(1) Dico ergò : numquid Deus repulit populum suum? Absit. Nam et ego Israelita sum ex semine Abraham, de tribu Benjamin. Non repulit Deus plebem suam quam præscivit (*Rom.* 11). — At dices : Nil dederat populo Judæorum, undè poterat melior fieri : ut quid ab eo, qui nihil accepit, exigitur? Non mediocris ista est mna quam mulier Evangelica quià non invenit, lucernam accendit, lumine quærit admoto, gratulatur inventam (*Ambr. lib.* 8, *in Luc*).

aucun fruit! *Væ tibi Corozain!* C'est leur corruption qui les dégrade et les endurcit. La foi qui leur a été prêchée, devient un témoignage contre eux. *Pulverem pedum excutite in testimonium contra illos.*

§ II.

412. *D.* La multitude de peuples infidèles qui habitent la terre, ne doit-elle pas faire conclure que le royaume du démon est plus étendu que celui de Jésus-Christ? Et cette conséquence injurieuse au Fils de Dieu, peut-elle être déduite d'un principe véritable?

R. 1° Cette fameuse objection de Bayle, que nos incrédules répètent avec tant de complaisance, ne regarde pas plus les défenseurs du christianisme, que les défenseurs de la loi naturelle, si généralement violée.

2° Ce n'est là qu'un misérable sophisme d'un homme qui a mis sa gloire à tout embrouiller par des équivoques et des hors-propos. Qu'entend Bayle par l'empire du démon? Cet empire peut-il entrer en concurrence avec l'empire de Jésus-Christ, à qui le démon et les damnés sont soumis aussi-bien que les anges et les justes? Les élus et les réprouvés, les vivants et les morts, les rois et les bergers sont cités à son tribunal, quel moyen Bayle leur donne-t-il pour s'arracher à sa puissance? Les scélérats que la justice du prince abandonne au bourreau, font-ils un empire à part (1)? Les expressions peu réfléchies de quel-

(1) Qui voluntatem Dei negligunt, non ideò tamen eam vincunt, sed ipsi sibi damnationem accersunt (*August.*)

ques prédicateurs ont pu donner occasion à cette saillie de Bayle. Il est visible qu'ils n'ont prétendu autre chose, sinon de gémir sur la dépravation du cœur humain, qui préfère l'erreur à la vérité, les vengeances du Sauveur à ses récompenses, sa colère à son amitié, comme les Juifs lui préférèrent Barabbas : mais son empire est très indépendant de cette préférence ; et quand tous les hommes préféreraient la créature au Créateur, comme parle saint Paul, son empire n'en serait pas moins glorieux dans tous les siècles (1). Est-il plus avantageux à Dieu de rendre ses amis heureux que d'envoyer le malheur à ses ennemis; de récompenser la vertu, que de punir le vice (2) ? A-t-il besoin de nos hommages et de nos adorations (3) ? « Dieu, dit le » plus fameux élève de Bayle, n'a nul besoin de » nos sacrifices ni de nos prières; mais nous » avons besoin de lui en faire : son culte n'est » pas établi pour lui, mais pour nous (*Dictionn.* » *philosoph.*, art. *Catéchisme chinois*; entret. 4.) — « La multitude des réprouvés, dit un autre » philosophe, n'étonne que parce que nous igno- » rons la grandeur de Dieu; » parceque nous ignorons la justice éclairée et rigoureuse avec la-

(1) Servierunt creaturæ potiùs quàm Creatori, qui est benedictus in sæcula (*Rom.* 1).

(2) Ego in interitu vestro ridebo (*Prov.* 1, 26).

(3) Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges (*Psalm.* 15). — Non vos me elegistis, sed ego elegi vos (*Joan.* 15). — Cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus (*Luc.* 17). — Nec manibus humanis colitur indigens aliquo : cùm ipse det omnibus vitam et inspirationem et omnia (*Act.* 17). — Talis glorificatio ipsum non auxit, sed nobis profuit (*Aug. Tract.* 49. *in Joan.*)

quelle il distribue les couronnes. Il eût pu sans doute, en consultant précisément sa puissance, faire un ciel pour les hommes à *mœurs douces*, pour les *ames sensibles*, pour les *vertueux* commodes; et ce ciel se fût bientôt rempli! mais il en a jugé autrement dans le conseil de sa *souveraine* dignité et de sa souveraine sagesse. *Il a* voulu des soldats qui eussent porté les armes pour lui et soutenu de rudes attaques (1), il a voulu des ames fortes, épurées dans le feu des combats et des tribulations, des ames appartenant tout entières à lui par leur fidélité à la grande et admirable loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur et de toutes vos forces;* en un mot, des ames dignes de lui et de la magnificence de ses récompenses. Tout l'esprit de l'Évangile respire cette grande vérité, elle y est exprimée sous toutes les formes, ainsi que dans les Actes, et les Épitres des Apôtres. Elle est d'ailleurs si particulièrement conforme aux attributs de Dieu et à son ineffable possession! Les païens l'ont reconnu (2), excluant du Ciel tout ce qui n'avait pas le courage de lutter contre les grands obstacles. Un oracle de la philosophie moderne (J.-J. Rousseau) dit : *Il n'y a pas de vertu sans force, et le chemin du vice est la lâcheté.* Tout cela ainsi supposé par la nature de l'homme comme par celle de l'élection, le nombre des élus a dû être moindre que celui des réprouvés.

413. *D.* La proposition de Bayle n'eût-elle

(1) Observ. analog. 108, 114, 409, 413, 449.

(2) Virtus recludens immeritis mori, cœlum
Negatâ tentat iter viâ.
Horat.

pas été plus vraie, s'il eût dit que la grâce de Jésus-Christ était moins répandue que la séduction du démon?

R. Cette proposition, peut-être moins blâmable que l'autre, est néanmoins d'une fausseté palpable. La grâce de Jésus-Christ est offerte à tous les hommes (1), le démon ne soumet personne qui n'ait la grâce nécessaire pour le vaincre lui-même; il ne triomphe pas de la grâce, mais bien de ceux qui refusent de se servir de la grâce. La grâce est hors d'atteinte dans les réprouvés comme dans les élus, et glorifie dans les uns et dans les autres l'auteur de toute sainteté et de toute justice (2). — Le démon est lui-même un instrument de triomphe pour la grâce, en ce qu'elle mène les élus au salut à travers ses embûches et ses efforts; c'est pour éprouver leurs vertus, illustrer leurs combats, brillanter leur couronne que Dieu laisse aux démons exercer leur malveillance parmi nous (3). Le péché originel ayant

(1) Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (*Joan.* 1).

(2) Christi bonus odor sumus in iis qui salvi fiunt, et in iis qui pereunt (2. *Cor.* 2).

(3) *On ne peut exprimer cette réflexion avec plus de vérité et d'élégance, que Lactance*, de Opificio Dei (*cap.* 19). Constituit homini Deus adversarium, nequissimum et fallacissimum spiritum, cum quo in hâc terrestri vitâ sine ullâ securitatis requie dimicaret. Nam ut victoria constare sine certamine non potest, sic nec virtus quidem ipsa sine hoste; ita quoniam virtutem dedit homini, statuit ei e contra inimicum, ne virtus torpens naturam suam perderet. Noluit enim Deus hominem ad immortalem illam beatitudinem delicato itinere pervenire. — Les autres raisons pour lesquelles Dieu n'enchaîne pas tout le pouvoir du démon, sont 1° la gloire de son nom, qui seul lui commande et fait éclater sa souveraine puissance *dans le*

affaibli nos lumières et nos forces, et les passions nous entraînant à notre perte, notre damnation n'est pas glorieuse au démon, mais le triomphe de la grâce égale les difficultés qu'elle rencontre (1).—La volonté de Jésus-Christ touchant notre salut, n'est qu'une volonté conditionnelle: celle du démon, touchant notre perte, est *absolue* et néanmoins souvent sans effet. Tout cela démontre que la séduction et la grâce ne sont pas susceptibles de parallèle.

414. *D.* Ne peut-on pas mesurer l'empire de la grâce sur l'étendue de la vraie religion, qui est très petite? De 1600 millions d'hommes qu'il y a sur la terre, selon quelques savants, y en a-t-il beaucoup plus de 60 millions dans l'Église catholique?

R. 1° Je viens de montrer que Bayle *mesurait* mal, et qu'*il* se servait de fausses mesures pour déterminer des étendues qui n'ont point de terme. La grâce de Jésus-Christ ne manque à personne; si les infidèles en étaient exclus, le monde serait encore païen.

2° Il est très faux que la vraie religion soit peu répandue. Nous avons fait voir que le mahométisme ne pouvait être comparé dans son étendue non-seulement au christianisme en général, mais

ciel, la terre et l'enfer (Phil. 2); 2° la distinction de la vraie Eglise de toutes les autres, puisqu'elle a seule l'empire sur les démons, qui redoutent ses ministres, ses prières et ses exorcismes; 3° la terreur salutaire des pécheurs, qui par-là sont convaincus de l'existence de l'enfer et de la justice d'un Dieu offensé; 4° afin que le dogme de la spiritualité et de l'immortalité des ames soit appuyé de l'existence constatée des esprits et de leurs opérations.

(1) Non sicut delictum ita et donum (*Rom.* 5).

à la seule Église catholique (l. 3, ch. 3, art. 3, §. 3, n. 353) : nous ajouterons que dans les pays hérétiques, tous les enfants baptisés, dont l'esprit n'est point encore assez développé pour juger de la secte où ils sont nés, que tous les chrétiens invinciblement égarés par de faux docteurs, et croyant de bonne foi professer la vérité, sont effectivement, par la disposition de leur cœur, enfants de la vraie Église : comme les sept mille adorateurs qui restèrent au vrai Dieu après le schisme de Samarie (1). Si quelques théologiens diminuent le nombre des hérétiques matériels, c'est qu'ils supposent les moyens de s'instruire plus répandus, et l'attachement à l'erreur plus généralement volontaire; par là la Providence est également justifiée. — Quels sont ces savants qui donnent à la terre 1600 millions d'habitants? Riccioli croit qu'il y en a 1000 millions. Vossius, 500 millions; et quoique ce dernier se trompe visiblement dans le dénom-

(1) On ne comprend sans doute pas dans ce nombre les hérétiques éclairés, ni même ceux qui, sans avoir de grandes lumières, ne sont pas sans raison de douter, ni sans moyen de s'instruire; beaucoup moins les ministres, qui ne sauraient être attachés de bonne foi à des sectes dont ils connaissent l'inconséquence. Ces messieurs sont, pour l'ordinaire, tolérants ou déistes. Plusieurs reconnaissent dans leur cœur la vérité de la religion catholique; mais asservis au respect humain et à des prétentions temporelles, ils n'ont pas le courage de la professer; ils sont dans le cas de ce berger mercenaire qui ne pouvait ni aimer ni quitter le service où il était engagé : il voyait les dieux d'un côté, et l'intérêt de l'autre :

Quid facerem? Neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere Divos.
Virgil. *Eclog.* 1.

brement de l'Europe, il compense cette erreur par la grande population qu'il accorde aux autres parties du monde. Les journalistes de Trévoux (1) croient que le nombre de 720 millions est le plus rapproché du vrai. — La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas contiennent plus de 60 millions de catholiques (2). Restent ceux de Hongrie, de Pologne, d'Angleterre, de Hollande, de Syrie, de la Palestine, de la Grèce, de tout l'empire Ottoman, de la Perse, des Indes, de la Chine (3), du Tonquin, de la Cochinchine (4), de toute l'Amérique, de tant d'autres plages de la terre, où ils sont établis sans être partout en fort grand nombre, mais où ils subsistent comme autant de preuves de l'universalité de leur Foi (5)?

(1) *Esp. des Journalistes de Trév.*, t. 1, p. 469. — *Recueil de différents traités de la population;* à Paris, 1771.

(2) Nous parlons ici selon les calculs les plus approuvés. Si la population de ces provinces ne va pas jusque-là, celle des autres n'atteint pas non plus le nombre d'habitants qu'on leur suppose; et la proportion subsiste malgré les erreurs générales des tables.

(3) Depuis l'an 1766, les églises sont ouvertes à Pékin, et le service divin s'y fit librement; une persécution survenue depuis, et la suppression des secours que les missionnaires reçoivent de France, ont affligé cette chrétienté sans qu'elle eût cessé d'être nombreuse et fervente.

(4) Depuis 1774 les chrétiens de ce royaume jouissent d'une pleine liberté, en vertu d'un édit solennel publié par ordre du roi Bo-Siuh.

(5) En vain dira-t-on que la religion catholique diminue aujourd'hui partout : c'est là une suite générale de l'affaiblissement de la foi en Jésus-Christ, si clairement annoncé dans l'Évangile, affaiblissement tout autrement sensible dans les autres communions, entraînées vers l'incrédulité par l'inconséquence de leurs principes autant que

415. *D.* N'était-il pas conforme à la sagesse et à la justice de Dieu de répandre la seule vraie religion dans toute la terre, et d'ôter par ce moyen toute occasion de séduction et d'erreur?

R. L'idée que l'Écriture nous donne de la foi et de Dieu même, est celle d'un trésor enfoui qu'on découvre à force de le chercher (1). — Les sectes ennemies de la vraie foi sont nécessaires à l'épreuve des croyants et au triomphe de la vérité (2); elles embrassent les extrémités, et par là font mieux connaître le vrai, qui occupe toujours un juste milieu (3). — L'unité de reli-

par la pente du siècle; de manière que l'Église catholique garde toujours sa prépondérance et sa supériorité respective, dans son étendue et dans le nombre de ses enfants.

(1) Fecitque... quærere Deum, si fortè attrectent eum vel inveniant (*Act.* 17). — Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit et vendit universa quæ habet et emit agrum illum (*Matth.* 13).

(2) Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis (1. *Cor.* 11). — M. Nicole disait que Dieu avait répandu à dessein certaines ténèbres sur la religion chrétienne, afin d'aveugler les esprits superbes. Tertullien pensait à peu près de même : Nec periclitor dicere : Ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei dispositas, ut hæreticis materiam subministrarent (*Præscript.* c. 39), conformément à la doctrine de saint Pierre parlant des épîtres de saint Paul et des livres saints en général : In quibus sunt quædam difficilia intellectu, quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras scripturas ad suam ipsorum perniciem (2. *Petr.* 3). On trouve la même observation dans le Psaume 91, dont l'auteur considère la profondeur des conseils de Dieu, comme l'écueil de l'orgueil et de la folie des hommes : Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ; vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelligit hæc.

(3) *Voyez* un sermon du P. Bourdaloue, deuxième dimanche du carême, *sur la Sagesse et la douceur de la loi chrétienne*, au commencement du premier point.

gion est incompatible avec l'orgueil, la légèreté, l'indocilité de l'homme, et avec les passions de son cœur. Quand elle existerait aujourd'hui, en tous lieux parfaitement la même, elle ne tarderait point à se ressentir des atteintes que lui porteraient la méchanceté, la corruption, l'ignorance et l'inconstance de la nature humaine. Dans les régions où elle a fleuri avec éclat pendant des siècles, on l'a vue tristement remplacée par une multitude de sectes, aussi opposées entre elles qu'ennemies de l'ancienne croyance. — La religion chrétienne est assez répandue dans le monde, pour être connue dans tous les pays : et c'est sans doute dans le dessein de la faire connaître, que Dieu a fait de Rome, capitale du monde, la Jérusalem du christianisme, et le centre de l'Église universelle (1). Cette ville qui, par sa célébrité et par l'étendue de sa puissance, avait propagé ses superstitions dans toute la terre (2), était par là même plus propre à répandre les lumières de la foi dans toutes les provinces qui respectaient son grand nom. Le christianisme a été prêché dès son commencement à tous les peuples du monde (l. 4, c. 5, art. 3, §. 1).

(1) Petrus, princeps apostolici ordinis ad arcem romani destinatur imperii, ut lux veritatis efficaciùs se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet (*Leo. M. Serm.* 1. *de Petro et Paulo*).

(2) Tibi Evangelium Christi, Roma, resplenduit, et quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis.... ut caput orbis effecta latiùs præsideres religione divinâ quàm dominatione terrenâ. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terrâ marique protuleris; minus tamen est, quod tibi bellicus labor subdidit, quàm quod pax christiana subjecit (*Id. ibid*). — Rome chrétienne,

§ III.

416. *D.* Ne vaut-il pas mieux répondre à toutes ces difficultés, en disant que Dieu a prédestiné le grand nombre des hommes à l'aveuglement et à la damnation ?

R. C'est un blasphème de Calvin, qui va à détruire toute idée de Dieu. Boulanger en fait l'ame de la religion chrétienne et la base de l'ancien et du nouveau Testament : c'est ainsi qu'il *dévoile* le *christianisme* en attribuant à cette religion sainte ce qu'elle a toujours détesté. Bayle dit qu'il n'y a du mystère que dans la prédestination de Calvin, et que c'est par là qu'elle triomphe des catholiques, puisque, suivant la doctrine de l'Apôtre, la prédestination est un mystère profond. Malheureux ceux qui trouvent ce mystère dans des systèmes aussi absurdes que désolants, qui font de Dieu un tyran et dès lors un être de raison (1).

dit « un philosophe, ne doit rien à la politique : si elle » a étendu sa puissance dans les régions enveloppées des » plus épaisses ténèbres, si elle a soumis à ses lois les » peuples qui échappèrent aux armes et ne reconnurent » jamais l'empire des plus célèbres conquérants ; si des » hordes sauvages qui n'ont jamais prononcé les noms » d'Alexandre et de César, ont écouté la voix de ses pon- » tifes avec respect, et en ont reçu les instructions comme » des oracles ; si dévouée à la paix, Rome a fait des con- » quêtes que lui eût envié Rome consacrée à la guerre ; » ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions hu- » maines ; les passions humaines ne servirent qu'à les » rendre plus éclatants, puisqu'elles se liguèrent pour » opposer de plus grands obstacles à l'exécution des pro- » jets qu'elles avaient tant d'intérêt à traverser. » (*Dict. sur l'hist. le gouvern.* etc., par le C. d'Albon).

(1) Quelque raisonnable que soit la doctrine catholique

417. *D.* Les catholiques ne disputent-ils pas eux-mêmes sur la prédestination à la grâce de la foi, et sur la prédestination à la gloire ?

R. Il est vrai qu'on dispute beaucoup sur cette matière, et qu'il y a différents systèmes tolérés dans l'Église; mais tous les catholiques s'accordent à dire, suivant la doctrine de l'Apôtre, « que Dieu veut que tous les hommes soient sau» vés et parviennent à la connaissance de la vé» rité (1. Tim. 2.) ». D'où il suit que Dieu ne refuse pas la grâce de la foi, aux infidèles qui se rendent dociles à l'impression des lumières et des mouvements surnaturels qu'il fait naître dans leurs ames; et qu'il ne refuse pas la gloire destinée aux œuvres de la foi, aux fidèles qui vivent dans l'innocence et dans la pratique de ses commandements (1). Tels sont les points sur lesquels les théologiens orthodoxes sont d'accord; et cela doit suffire pour nous convaincre que le dogme

sur la prédestination, elle n'est pas exempte de mystère. Pourquoi Dieu, pouvant prédestiner tous les hommes, ne l'a-t-il pas fait? Pourquoi le nombre des élus est-il respectivement petit? Pourquoi Dieu appelle-t-il à lui de grands pécheurs, tandis qu'il permet la chute d'anciens serviteurs? Pourquoi laisse-t-il au règne de l'iniquité, du scandale et de la séduction tant de force et d'étendue? Pourquoi des nations entières sont-elles si éloignées des lumières et des secours de la vraie foi? Après tout ce que la saine théologie et les plus sages méditations sur l'homme et la Providence (409, 412, 413) nous apprennent pour expliquer ce mystère, il en reste encore assez pour s'écrier avec saint Paul : *O profond abîme de la science et de la sagesse de Dieu* (Rom. 11)! Mais dans le système de Calvin et de Bayle, il faut s'écrier : *O absurdité! ô extravagance impie et sacrilége* !

(1) Gratiam et gloriam dabit Dominus. Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentiâ. Domine Deus virtutum, beatus homo qui sperat in te (*Psalm.* 33).

de l'Église, sur la prédestination à la foi et au salut, n'est ni cruel, ni monstrueux. Les ouvrages de Dieu sont essentiellement au-dessus des lumières de la raison (1); mais nous savons qu'il est bon, et ne punit qu'à regret; qu'il est juste, et qu'il ne fera tort à personne (2). Concilier sa

(1) La foi, dit saint Grégoire pape, perdrait son mérite et son prix, si ses enseignements pouvaient être le résultat de la raison; les œuvres de Dieu seraient au-dessous de notre admiration si nous pouvions en expliquer le secret. Fidès non habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. Divina operatio si ratione comprehenditur, non est admirabilis (*Greg. M. Hom.* 26. *in Evang.*).— Les saintes Lettres comparent les opérations de Dieu à la course d'un vaisseau en mer, dont les vestiges sont imperceptibles, lequel ne laisse aucune trace après lui qui en fasse connaître la direction et la manœuvre. In mari via tua et semitæ tuæ in aquis multis, et vestigia tua non cognoscentur (*Psalm.* 76).

(2) Un passage du quatrième livre d'Esdras, ouvrage très ancien et très respectable, quoique non canonique, exprime admirablement cette vérité, et nous avertit de ne pas songer à la multitude des réprouvés, sans bien nous persuader qu'aucun d'eux n'a été rejeté qui n'ait rejeté lui-même le Seigneur et sa loi, abusé de la liberté et repoussé les moyens d'arriver à la vie qui lui était préparée. Noli adjicere inquirendo de multitudine eorum qui pereunt : nam et ipsi accipientes libertatem spreverunt altissimum, et legem ejus contempserunt, et vias ejus dereliquerunt. Et scientes quoniam moriuntur, coinquinaverunt nomen ejus qui fecit eos, et ingrati fuerunt ei qui præparavit eis vitam (IV. *Esd.* 8). Il faut remarquer ici les paroles *Et quidem scientes quoniam moriuntur.* Cette connaissance de la mort, qui appartient exclusivement à l'homme (n. 174), est un moyen, et un moyen bien puissant de s'élever vers les choses éternelles, de s'en instruire et de se les assurer.—Sages et touchantes réflexions dans l'*Imitat. de Jésus-Christ.*, l. 3, chap. 58.... Un grand théologien répondait à toutes les difficultés que la matière présente fait naître, par ces paroles de l'Ecriture, *Justus es, Domine; et rectum judicium tuum*, ou bien par celles-ci : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.*

bonté et sa justice avec tout ce qui arrive sur la terre, c'est ce que je n'ai pas la témérité d'entreprendre, puisque j'ignore les motifs qui président à ses décrets éternels; et quand, malgré ma faiblesse et mon ignorance, je vois néanmoins quelques raisons qui ont pu y influer, je me persuade qu'il y en a bien d'autres plus graves et plus respectables dans les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, dont la profondeur était pour saint Paul la solution de toutes les difficultés que l'affaire du salut des hommes, de leur réprobation, de leur vocation à la vraie foi, présentait à son grand génie (1).

Il disait que ces deux passages valaient mieux que de longues dissertations, et qu'il avaient enseveli tous ses doutes.

(1) *Conclusit enim Deus omnia in incredulitate, ut omnium misereatur. O altitudo divitiarum, sapientiæ et scientiæ Dei : quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus. et investigabiles viæ ejus! quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit? aut quis prior dedit illi, et retribuetur ei? Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. Ipsi gloria in sæcula. Amen* (*Rom.* 11).

FIN DU TOME SECOND.